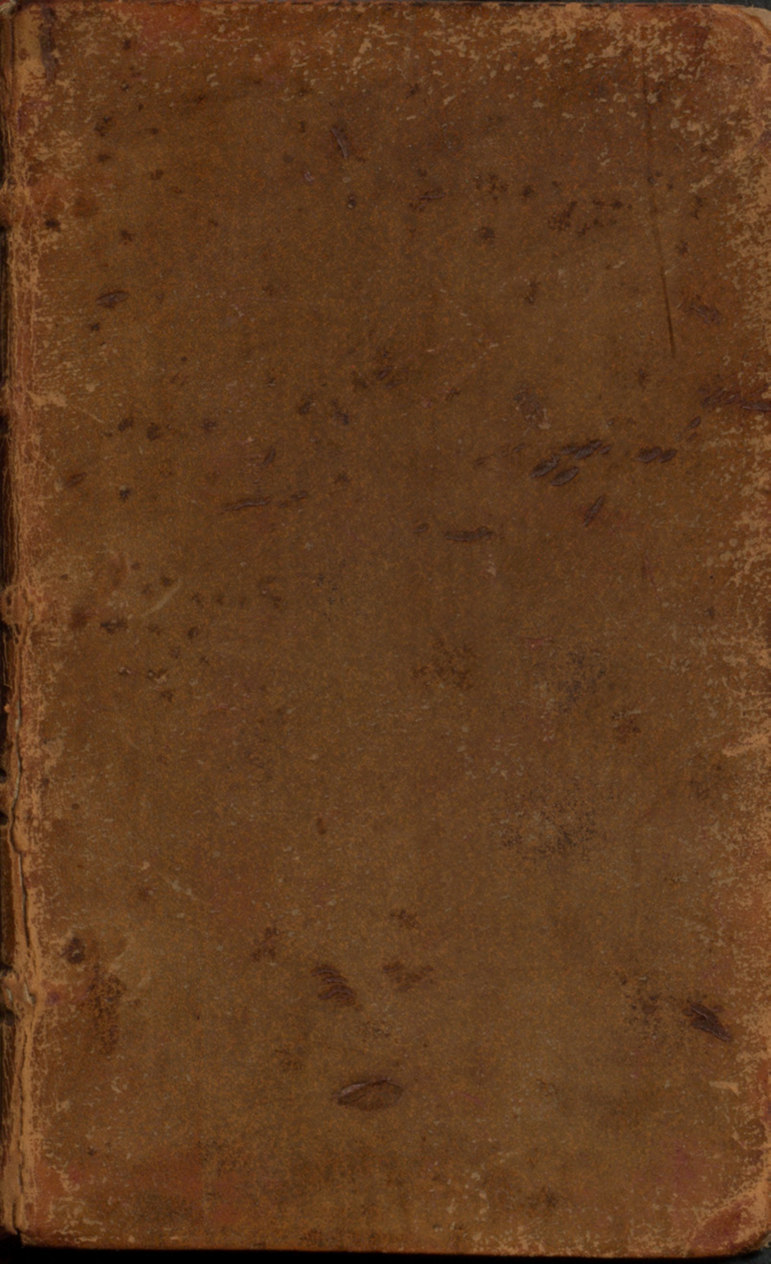


RECUEIL DE VOYAGES AU NORD.

Contenant divers Memoires très-utiles au Commerce & à la Navigation.

TOME V.



A AMSTERDAM,
Chez JEAN FREDERIC BERNARD.
M. DCC. XXIV.



TABLE DES RELATIONS ET AUTRES PIECES contenues dans ce TOME V.

RElation de la Louïsianne par un Officier de Marine. Pag. 1

Relation de la Louïsianne & du Fleuve Mississipi. 35

Voyage en un Pays plus grand que l'Europe &c. ou troisiéme Relation du Pere Hennepin. 197

Voyage de Gosnol, Pringe & Gilbert aux Côtes de la Virginie. 371

Rela-

Relation du Détroit & de la Baye de Hudson. 396

Les trois Navigations de Martin Frobisher, pour chercher par le Nord-Ouest le paßage à la Chine & au Japon par la Mer glaciale. 433



RELATION DE LA LOUISIANNE OU MISSISSIPI.

Ecrite à une Dame, par un Officier de Marine.

J'Obeïs, Madame, à la commiſſion que vous me donnez de vous faire conoître un Païs qui merite toute vôtre curioſité, & qui peut devenir un jour le Perou de la France. Mais en même tems je ſuis très-faché de ne pouvoir parler de tout comme témoin. J'oſe cependant vous aſſûrer, ſans craindre le démenti, que ſi ma petite Relation n'eſt pas complette, elle ſera du moins fidelle. Pendant près de quatre mois que j'ai été à la Louïſiane, j'ai examiné tout ce que j'ai pû par moi même : Les témoignages des Officiers de la Colonie, & des Voyageurs les plus ſenſez que j'ai conciliez ſont des garants ſûrs du reſte.

Il ſemble que vous me démandiez un Journal exact de ma Campagne : Souvenez vous, s'il vous plaît, Madame, que je vous

ai vû lire le voyage le mieux écrit que nous ayons, & paſſer, en le liſant, le détail de ce qui ſe faiſoit chaque jour, dans le Vaiſſeau où étoit embarqué l'Auteur. Si Mr. l'Abé de Choiſy n'a pû égayer une matiere il ſéche, au point de la faire goûter à une femme d'eſprit, que pourriez-vous attendre de moi ? & ſi vous m'avez refuſé cent fois le plaiſir de vous entretenir de choſes très-interreſſantes, écouteriez-vous avec patience ce qu'il y a de plus ennuyeux ? Sachez-moi donc gré, de vous faire aborder tout d'un coup au Miſſiſſipi, ſans vous expoſer à l'ennui d'un voyage qui n'eut aucuns évenemens extraordinaires : Nous y moüillâmes, après un de ces coups de vent de Nord furieux qui ſont fort ordinaires a cette côte, dans l'hiver. Voulez-vous, Madame, en voir la deſcription, pour mieux goûter le plaiſir d'être à terre ? Si j'employe dans ma Relation quelques termes de Géographie ; c'eſt que je ſai qu'ils n'ont rien d'obſcur pour vous. Nous étions deux Vaiſſeaux du Roi de compagnie * *le Ludlw* & *le Paon*, dont Mr. de Lepinai, nommé par le Roi au Gouvernement de la Loüiſianne, avoit le commandement, juſqu'à ſon arrivée. Le 7. & le 8. de Mars, nous n'étions qu'à 40 lieües de l'Iſle Dauſine. Un vent de Sud aſſez frais, nous faiſoit faire tranquilement nôtre route, lorſqu'à l'aproche de la nuit, il augmenta ſi fort, avec de la pluye & du tonnere, que nous fûmes contrains de ſerrer toutes nos voiles, crainte qu'il ne nous forçât à terre : Il étoit ſi vio-

* *C'eſt un nom Anglois.*

violent, que nous jugions faire deux lieües par heure, quoi que sans voiles ; mais ce n'étoit que le prélude de ce qui nous arriva après minuit. Ce vent forcé se jetta tout d'un coup avec impetuosité au Nord: Comme il nous éloignoit de la côte, nous mîmes le côté au vent sans voiles. Les deux Vaisseaux se perdent de vûë & se séparent. Les flots que le vent de Sud avoit agitez, se trouvent combattus par un vent opposé & furieux, se grossissent. Une pluye & un tonnere affreux nous surprennent : l'horreur d'une nuit obscure qui n'étoit illuminée que par les éclairs, la galerie de nôtre Vaisseau emportée par un coup de Mer, une Mer profonde & élevée, qui se déploye de moment en moment dans le Vaisseau; enfin, une Tempête à peu près pareille à celle que Cesar essuye dans Lucain.

Où les flots coup sur coup élancez dans les airs
Vont presque dans la nuë éteindre les éclairs.

Cela ne fut pas si loin, Madame. Je vous vois déja révoltée contre l'hyperbole. Tant de fracas jetta bien-tot l'épouvante dans l'esprit de ceux qui ne connoissoient pas Neptume tout entier; nos passagers surtout furent vivement effrayez. Des promesses faites au Ciel, la confession, tout fut employé pour l'appaiser : Une jeune femme de celles qui passoient dans nôtre Vaisseau, mavoüa cependant, que la contenance assûrée qu'elle remarquoit dans les Officiers, lui donnoit autant d'esperance que ses Actes de Contrition. Il est vrai qu'ayant tous

vû de plus grands dangers, nous ne parûmes pas fort allarmez.

Tant de vœux n'empêcherent pas la tempête de durer 36. heures; après quoi, le vent s'étant appaisé, nous moüillâmes le neuf de Mars, dans la rade de l'Isle Daufine. Nous ne pûmes entrer dans le Port, dont la passe s'étoit fort comblée & fort retressie: La frégate *le Paon* le voulut tenter, & pensa s'y perdre.

Le lendemain, nous mîmes le Gouverneur à terre, au bruit de l'artillerie des Vaisseaux & du Fort. Je crois, Madame, devoir vous donner une idée du tems de la découverte, & de l'étenduë des côtes & des terres de la Louïsianne, avant que d'entrer dans aucune description particuliere.

Ces côtes ont été probablement connuës, dès le tems de la découverte de la Floride, par *Soto*, ou de la conquête du Méxique, par *Fernand Cortés*, en 1521. Comme la Louïsianne joint à l'Occident au Méxique, qui est au fonds d'un Golphe de 300. lieües de profondeur, & que ses côtes en font partie, il est impossible qu'elles n'ayent pas été apperçûës, en allant ou en venant.

On a des Mémoires, que les François en ont pris possession dès le tems de *Charles IX.* & qu'ils y établirent un Fort contre les Indiens, au lieu appelé aujourd'hui *Pansa Cola*, & un autre, 45. lieües plus à l'Orient, qu'ils nommerent le Fort de *Charles* ou *Charlefort*. Tout le monde sait les voyages que firent, sous les deniers Rois de la race précédente, & sous *Henry le Grand*, Ribaud, Laudonie-

doniere, Verazan, Jacques Quartier, depuis le Tropique de Cancer, jusqu'à la nouvelle France; & que de l'autre côté de l'Amérique, le Chevalier de *Villegagnon* s'établit l'an 1555. à la côte du Bresil, dans l'endroit où est située aujourd'hui la grande Ville de Rio de Janeyro; & que cet établissement ne manqua que par la division qui se mit parmi ces nouveaux Habitans, au sujet des opinions de Calvin, qui troubloient alors toute la France.

Quoiqu'il en soit, il est constant qu'avant M. de la Salle, personne n'avoit pris possession de ce vaste Païs, qui est entre la Floride & le Méxique, à qui ce fameux Voyageur donna le nom de *Louïsianne*, & qu'on appelle encore *Missisipi*, du nom de ce grand fleuve qui l'arrose. Ce fut en 1682. que cet homme infatigable entreprit de percer par les Terres du Canada à la Mer méridionale; & qu'il découvrit le Missisipi, appellé maintenant fleuve Saint-Louïs, sur les bords duquel il fit quelques établissemens, & dont il suivit le cours, jusques dans le Golphe du Méxique où il se décharge. Ayant jugé qu'il étoit d'une grande importance de connoître l'embouchure de ce fleuve par Mer, il revint en Canada, d'où il passa en France; afin d'obtenir des Vaisseaux pour sa découverte. Il y fut envoyé en 1684, avec deux Vaisseaux & deux brigantins chargez de provisions. Il chercha long-tems, mais en vain, l'entrée du Missisipi, trompé par la latitude de la côte, qui va de l'Orient à l'Occident, & par les différentes rivieres ou bayes. Enfin, il se rendit à la

baye *Saint-Louïs* ou *Saint-Bernard*, comme les Espagnols l'appellent. Là, il fit bâtir un Fort; mais ayant eû le malheur de perdre un de ses Vaisseaux avec un des brigantins, & l'autre l'ayant abandonné, pour s'en retourner en France, il se trouva sans secours avec peu de monde. Loin de perdre courage, il tenta toûjours la découverte de l'entrée du fleuve. Il découvrit plusieurs Nations, & fit quelques établissemens. Il continua ses travaux jusqu'en 1687. qu'il fut assassiné par ses gens mêmes, à qui l'ennui de tant de fatigues, & la fréquentation des Sauvages avoient fait contracter une férosité & un esprit d'independance, qui a toûjours fait le charme de la vie errante de nos coureurs de bois.

Ce ne fut qu'en 1698. que M. d'Hiberville Canadien, Capitaine des Vaisseaux du Roi, connu par ses entreprises, & les avantages qu'il a remportez sur les Anglois, dans la baye d'Hudson & l'Amérique méridionale, entreprit de découvrir par Mer l'embouchure du Missisipi. Il en vint à bout; mais avec beaucoup de peine, trompé par les différentes branches de ce fleuve & les rivieres qui s'y déchargent. L'ayant remonté jusquaux *Natches*, Sauvages qui habitent un fort beau Païs à 120. lieües de la Mer, pour connoître par lui-même l'excellence du terrain, il revint en France, & le Roi lui ayant donné le Gouvernement de la Louïsianne, il y fit plusieurs voyages & différens établissemens. Trois mois avant l'arrivée des Vaisseaux qui y portérent les premiers habitans, les Espagnols s'étoient

emparez de Panſa Cola, Port qui n'eſt qu'à 14. lieües dans l'Eſt de l'Iſle Dauſine, ſur l'avis qu'ils avoient eû, que les François venoient s'établir à cette côte.

Les côtes de la Loüïſianne s'étendent plus de 200. lieües de l'Eſt à l'Oüeſt, en ne parlant que de celles qui ſont entre Panſa Cola, & la baye Saint-Bernard incluſivement. Car quoique les Eſpagnols, ayant preſſenti depuis un an les deſſeins de la France ſur ce Païs, ſe ſoient venus établir depuis peu dans cette baye, qui eſt un poſte très-conſidérable, à cauſe de la proximité des Sauvages *Aſſenis*, chez leſquels il y a des mines; quoique le Viceroi du Méxique ait envoyé un Miſſionaire à ces Sauvages, & qu'il projette de faire ouvrir ces mines; il eſt conſtant que M. de la Salle ayant établi tous ces poſtes au nom du Roi, ſi on n'a pas continué de les habiter, il ne s'enſuit pas de là, qu'ils ne nous appartiennent pas. Nous avons dans l'Amérique plus d'une Iſle qu'on n'a pas jugé à propos, pendant pluſieurs années, d'habiter, & dont les autres Etats ne nous ont jamais diſputé la poſſeſſion.

J'entre dans la deſcription générale de la Loüïſianne: Que l'étenduë que je lui donne, ne vous épouvante pas, Madame: vous ne verrez rien de plus exact. La Loüïſianne eſt bornée à l'Eſt par la Floride & la Caroline, au Nord-eſt par la Vrgine & le Canada, qui en eſt éloigné de 900. lieües: Au Nord, les bornes n'en ſont pas connuës. En l'an 1700. M. le Sueur Canadien remonta le fleuve Saint-Loüïs juſqu'à 700.

lieües de son embouchure. Il est connu 100. lieües plus haut, & navigable jusques-là, sans aucun rapide. On assûre qu'il prend sa source dans le Païs de la Nation des *Sioux*, que l'on prétend n'être pas fort éloignez de la baye d'Hudson, en passant par l'Oüest du Canada. Quoiqu'il en soit, la Loüisianne n'a peut-être point d'autres bornes au Nord que le Pole arctique. Du côté du Nord-oüest & de l'Oüest étant au Nord du Méxique, les limites n'en sont pas plus connuës. Le Missouri, qui est une Riviere qu'on croit encore plus grande que le Mississipi, & qui donne son nom à un Païs vaste & inconnu qui fait partie de la Loüisianne, vient du Nord-oüest, & se décharge dans le fleuve du Missisipi, à 400. lieües de la Mer. On a remonté cette riviere jusqu'à 300. lieües, & les Sauvages dont les bords de cette Riviere sont fort peuplez, assûrent qu'elle prend sa source d'une montagne, de l'autre côté de laquelle un torrent forme une autre grande Riviere, qui a son cours à l'Ouest, & se décharge dans un grand lac, qui ne peut-être, en supposant la vérité de ce rapport, que la Mer du Japon. Les François habituez aux Islinois qui commercent avec les Sauvages du Missouri, assûrent que ce Païs est très-beau & très-fertile, & ils ne doutent point qu'on n'y puisse trouver quantité de mines d'or & d'argent, dont les Sauvages ont même fait voir des morceaux. Pour revenir aux limites de la Loüisianne à l'Oüest, elle est bornée par le vieux & le nouveau Méxique, & au Sud, par la Mer. Voilà, Madame, une étenduë de Terres habitables, dans laquelle l'imagination se perd.

Je commencerai la deſcription particuliére du Païs par l'Iſle Daufine, & la Riviere de la Mobile, qui ſont éloignées de l'emboûchure du fleuve Saint-Louis de 70. lieües à l'Eſt : Ce ſont juſqu'à préſent les ſeuls Poſtes établis le long de la côte : L'Iſle Daufine eſt par 30. degrez de latitude; elle s'appelloit encore, il y a quelques années, l'Iſle Maſſacre, à cauſe d'un grand nombre d'os d'Hommes qu'on y trouve, veſtiges d'une Bataille ſanglante qui s'y eſt donnée entre deux Nations Sauvages. Les deux tiers du terrain de cette Iſle ne ſont preſque qu'un amas de ſable mouvant, de même que toutes les autres de cette côte: Elle n'eſt habitée qu'à cauſe de ſon Port, qui juſqu'ici a été l'abord des Vaiſſeaux de France, & dont l'entrée ſe ferma les derniers jours d'Avril 1717. par une digue de ſable large de 14. toiſes, & égale en hauteur à l'Iſle même : La Fregatte le *Paon* & un Vaiſſeau Marchand s'y trouverent enfermez; mais comme ils tiroient peu d'eau, & qu'il y en avoit aſſez pour eux de l'autre côté du Port, il ne leur fut pas difficile d'en ſortir. Le long du Port, il y a près de cent Maiſons avec un fort qui n'eſt encore revêtu que de terre : Il y a dans l'Iſle une garniſon de deux Compagnies de 50. hommes.

A la Terre ferme, à 9. lieuës au Nord de cette Iſle, au fonds d'une grande Baye, eſt la Riviere de la Mobile, à l'entrée de laquelle eſt un autre établiſſement plus conſiderable, appellé le Fort-Louïs. C'eſt la demeure ordinaire du Gouverneur de la Louï-

ſianne, du Commiſſaire Ordonnateur, de tout l'Etat Major, & du Conſeil Superieur. Il y a dans ce Fort, pluſieurs Compagnies d'Infanterie, dont le Gouverneur diſtribuë des détachemens dans les poſtes établis dans les Terres. Là il eſt à portée de recevoir les Calumets (c'eſt-à-dire les Ambaſſades) des Nations Sauvages ſituées ſur cette Riviere, qui eſt une des plus grandes de la Louïſianne. On eſt d'autant plus obligé de ménager les Nations qui habitent le haut de cette Riviere, qu'elles ſont voiſines des Anglois de la Caroline, qui ne négligent rien pour les gagner; l'envie de rendre chacun ſon parti le plus fort, regnant toûjours entre eux & nous. Les plus puiſſantes de ces Nations ſont les *Chicachas*, & les *Alibamons*. Malgré les tentatives que les Anglois font par leurs preſens, & le prix modique qu'ils attachent aux marchandiſes qu'ils leur portent, ils ont preſque toûjours été de nos amis. S'ils leur paroiſſent plus riches & plus liberaux, ils ne les trouvent pas d'un commerce ſi doux que les François. Bel exemple, Madame, que nous donnent des Barbares, chez qui les cœurs ne ſe forçent point, & où l'avarice n'étoufe point la ſimpatie.

Le Païs, que la Riviere de la Mobile arroſe, eſt beau, uni, coupé de pluſieurs autres petites Rivieres, & couvert de bois preſque par tout. La terre y produit preſque tous les légumes, & les arbres fruitiers de France; elle n'attend que les ſoins du Laboureur, pour produire tout ce qui peut être néceſſaire à la vie: On y trouve beau-

coup

coup d'Animaux, comme des Ours, des Bœufs, & des Chevreuils, dont les peaux font un commerce continuel entre les Sauvages & nous. Nos Voyageurs achétent ordinairement une peau de Chevreuil, depuis dix jusqu'à vingt bales de fusil, selon la rareté du plomb dans la Colonie. Ils vendent de plus aux Sauvages de grosses couvertures de laine, qui servent d'habits à plusieurs, du drap de * Limbourg rouge ou bleu, des habits de ce drap tous faits, de grosses chemises, & des chapeaux dont ils trouvent l'usage fort commode, des coûteaux, des hâches, des pioches, de petits miroirs, de la rassade, & du vermillon. La description de l'habillement d'un Sauvage vous expliquera l'emploi qu'ils font de la plupart de ces choses.

Depuis qu'ils ont commerce avec nous, ils quitent, autant qu'ils peuvent, les peaux de bêtes dont ils se couvroient : Les plus riches; c'est-à-dire les plus habiles chasseurs, ont des chemises qu'ils usent ordinairement sur leurs corps, sans jamais les laver. Les uns portent sur cette chemise une de ces grosses couvertures dont je viens de parler, lorsqu'il fait froid, & vont nuds en chemise pendant le chaud. Les autres, comme les Chefs, ont des habits de Limbourg que nous leur donnons tous faits, rouges ou bleus. Les couleurs modestes ne sont pas de leur goût; aucun Sauvrge ne porte de culotte généralement dans l'Amérique; ils se contentent d'un braguet, c'est un morceau de drap ou de peau, avec lequel ils cachent

* *C'est un beau drap d'Allemagne.*

ce que toute la posterité d'Adam regarde comme honteux ; ils se l'attachent à la ceinture par devant & par derriere : Au lieu de bas, ils s'envelopent la jambe d'un autre morceau d'étoffe qu'ils lient sous le genou, & qu'on appelle *mitasses*. Leurs souliers sont un morceau de peau coupée, & cousuë pour la mesure du pieds; plusieurs femmes, & sur tout celles des Chefs, ont des chémises & portent toûjours une espece de jupon, qui les couvrent de la ceinture au genou. Les mieux nippées ont des couverture de laine ; les moins riches n'ont ni chemises ni couvertures ; elles vont nuës de la ceinture en haut, à moins que le froid ne les oblige à se couvrir d'une peau ; elles ont toutes la tête découverte, les cheveux noüez sur le haut de la tête, avec quelques lisieres d'étoffe de couleur. Leur plus grande parure consiste dans les colliers de rasade de diverses couleurs, dont elles se chargent le cou & les oreilles, où elles ont des trous, aussi bien que les hommes, à y faire passer un œuf, que la grosseur & le poids de ce qu'ils y mettent dès l'enfance, élargissent beaucoup.

Les hommes & les femmes du Missisipi se peignent le visage ; mais, comme ils ne veulent pas donner l'art pour la nature, ils employent différentes couleurs : Le rouge, le bleu, le noir & le blanc entrent dans la composition de leur teint ; quelquefois c'est une moitié de visage rouge ou blanche : Un autre est marqué de rayes larges comme le pouce, & de couleurs opposées. Dans une troupe de Sauvages ajustez pour quelque cérémonie, on n'en remarque point qui ne

ne soient différemment * Matachez. Le goût d'un chacun s'examine & se fait distinguer dans la maniere d'appliquer & de placer ces couleurs : Il m'a paru que la plus bizarre étoit chez eux la plus recherchée. Ils ne se contentent pas du visage, ils se peignent aussi une partie de la tête. Ils ont les cheveux noirs, fort gros, long & en grande quantité ; ils les tressent par derriere, & ils les entrelaçent des plumes les plus variées qu'ils peuvent trouver. Mais comme tout ce qui n'est qu'appliqué s'efface, & qu'ils aiment les agrémens qui durent, la plupart se font imprimer plusieurs marques d'imagination sur le visage, les bras, les jambes & les cuisses ; car pour le corps, c'est un droit qui n'apartient qu'aux guerriers, & il faut s'être signalé par la mort de quelque ennemi, pour le meriter. Au lieu qu'ici nous couronnons nos Héros, là ils leur impriment sur l'estomac une infinité de rayes noires, rouges & bleuës : Ces agrémens ou ces marques d'honneur ne s'impriment pas sans douleur ; on commence par traçer le dessein sur la peau ; ensuite, avec une éguille ou un petit os bien aiguisé, on pique jusqu'au sang, en suivant le dessein ; aprèsquoi, on frotte l'endroit piqué d'une poudre de la couleur que demande celui qui se fait marquer. Ces couleurs ayant pénetré entre cuir & chair ne s'effacent jamais ; l'épreuve en est aussi aisée à faire ici qu'à l'Amérique. Nos François établis à la Louïsianne, qui font le metier de Voyageurs, contractent aisément les manieres sauvages. Ils courent

* *C'est le terme qui spécifie cette maniere de se peindre.*

fes Bois en bas & en souliers, sans culotte & avec un simple braguet. Ils se plaisent surtout à se faire piquer, & il y en a beaucoup, qui, au visage près, le font presque par tout le corps. J'en ai vû plusieurs, & sur tout un Officier homme de condition, dont vous pouriez connoître le nom, qui, outre une image de la Vierge avec l'Enfant Jesus, une grande croix sur l'estomac avec les paroles miraculeuses qui apparurent à Constantin, & une infinité de piqures dans le goût Sauvage, avoit un Serpent qui lui faisoit le tour du corps, dont la langue pointuë & prête à se darder venoit aboutir sur une extremité que vous dévinerez, si vous pouvez.

Les Sauvages du Mississipi, sont communement grands, assez bien faits, d'un air fier, sur tout les Nations qui habitent les bords du fleuve Saint-Louis. Ils ont le teint olivatre, les yeux petits, le front plât, la tête en pointe & presque de la forme d'une mitre. Ne croyez pas qu'ils naissent ainsi, c'est un agrément qu'on leur donne dans le bas âge. Ce qu'une mere fait sur la tête de son enfant, pour forcer ses os tendres à recevoir cette figure, fait de la peine à voir & paroit presque incroyable. Elle couche l'enfant sur un berçeau, qui n'est autre chose qu'un bout de planche, sur lequel est étendu un morceau de peau de bête. L'extrémité de cette planche a un trou où la tête se place, & est plus bas que le reste. L'enfant étant couché tout nud, elle lui renverse la tête dans ce trou, & lui aplique sur le front & sous la tête une masse de terre grasse,

graſſe, qu'elle lie de toute ſa force entre deux petites planches. L'enfant crie, devient tout noir, & les efforts qu'on lui fait ſouffrir vont ſi loin, qu'on lui voit ſortir du nez & des oreilles une liqueur blanche & gluante, dans le tems que la mere lui péſe ſur le front; c'eſt ainſi qu'il dort toutes les nuits, juſqu'à ce que le crane ait reçû la forme que l'uſage veut qu'il prenne. Quelques Sauvages voiſins de la Mobile, commencent à ſe deſabuſer par nôtre exemple, d'un agrément qui coûte ſi cher; mais cette exception n'eſt rien à l'égard du général. Les femmes de la Louïſianne ſont plus petites que grandes, & généralement laides: Il eſt vrai que la couleur de leur peau, & la mal-propreté dans laquelle elles vivent, ne préviennent pas pour elles; c'eſt apparament ce qui m'a empêché de remarquer dans quelques-unes les agrémens que pluſieurs François m'y ont voulu faire admirer. Ils avoient leurs raiſons ſans doute, & les plaintes fréquentes des Miſſionaires, ſur le trop de familiarité des habitans de la Colonie avec les Sauvageſſes, les font aſſez comprendre. Je dirai ici, ſans vouloir me parer d'un air de continence, que j'ai toûjours penſé que la ſeve d'Adam doit être bien forte dans un Européen, qui ne ſauroit réſiſter aux tentations qu'excitent de pareils objets. Si cependant l'univerſalité d'un goût le pouvoit faire executer, l'exemple de nos voiſins les Eſpagnols & les Anglois, nous aideroit beaucoup. Les Eſpagnols ſur tout ſont incomparablement plus foibles que nous ſur ce chapitre; ce n'eſt

n'eſt pas la honte qui peut les tenir, ils n'en connoiſſent guéres dans des actions naturelles; & à l'égard du remors, pluſieurs ont trouvé le moyen de s'en délivrer, en bâtiſant la Sauvageſſe ſi tôt que l'accord eſt fait. L'ayant ainſi arrachée à l'eſclavage du Démon, le reſte leur paroît une bagatelle; la chaleur du climat excuſe leur incontinence, & leurs Caſuiſtes les raſſûrent. Ne croyez pas, Madame, que j'avance ici rien d'inventé, la plaiſanterie ſeroit un peu trop forte.

Les Sauvageſſes ne ſont pas ordinairement d'un difficile accès pour les François, ſur tout pour les Chefs; c'eſt ainſi que les Sauvages appellent nos Officiers. Celles qui ne ſont point mariées ont une grande liberté dans leurs plaiſirs; perſonne ne les peut géner. Il s'en trouve quelques unes, dont rien ne ſauroit ébranler la chaſteté; il en eſt même qui ne veulent ni d'amans ni de maris: Je n'en ſai aucune raiſon, puiſque la chaſteté chez les Sauvages n'eſt rien moins qu'une vertu; le plus grand nombre tire parti de la liberté que l'uſage leur donne, & d'un avantage qui ceſſe dès qu'elles ſont mariées: Alors, elles ne ſont plus maîtreſſe d'elles, elles appartiennent ſans réſerve à leurs maris, qui ont droit de punir de mort une infidelité, quoi qu'il leur ſoit permis de la commettre. Des hommes peuvent-ils faire & recevoir de pareilles Loix?

Le mariage chez les Sauvages, n'eſt pas, comme chez nous, l'affaire la plus ſérieuſe de la vie. S'il a quelques loix, elles ſont

très-

très accommodantes. Un Sauvage épouse autant de femmes qu'il veut; il est même, en quelque façon, obligé en certains cas. Si le pere & la mere de sa femme meurent, & si elle a plusieurs sœurs, il les épouse toutes; de sorte que rien n'est plus commun que de voir quatre où cinq sœurs, femmes d'un même mari : Celle qui devient mere la premiere a ses prérogatives, qui consistent à être exemte des travaux pénibles du ménage, comme de piler le * Maïz, dont les Sauvages se servent au lieu de pain, & qui est le seul grain qu'ils cultivent.

Un Sauvage s'amuse peu à soupirer, pour obtenir une fille qui lui plaît. En portant quelques presens chez son pere, & en régalant la famille de sa maîtresse, il en est quite; elle lui est accordée sur le champ, & il l'emmene dans sa Cabane. Ce sont toutes les formalitez, & les conditions qu'exige le mariage. L'argent & les fonds de terre n'y mettent jamais d'obstacles: A quelques haillons près, quelques coliers de rassade, & quelques fusils, les Sauvages sont tous également riches. La bravoure dans la guerre, la force & l'adresse à la chasse font leur plus grand bien; ils ne sont puissans qu'à proportion de l'estime qu'on a pour eux. Ce n'est pas le trait de leur conduite qui nous fournit le moins de sujets de réfléxion. Je reviens au mariage, je suis persuadé qu'il ne vous paroît pas assez bien cimenté, pour ne pouvoir pas se dissoudre; il est vrai que le mari peut répudier sa femme,

&

* *On l'appelle aussi Bled de Turquie.*

& la femme quitter ſon mari, ſans en repondre à aucun Tribunal: La femme répudiée, ou qui a pris congé de ſon mari, s'en retourne chez ſes parens qui la donnent à un autre. Les femmes du Miſſiſſipi ſont aſſez fécondes, quoique le Païs ne ſoit pas extrémement peuplé de Sauvages. La maniere dure avec laquelle ils élevent les enfans, en fait mourir une grande partie; & les maladies, comme la fiévre, & la petite verole, pour leſquelles ils ne connoiſſent d'autre remede que de ſe baigner, quelque froid qu'il faſſe, en emportent une très-grande quantité. Les filles, quelques adonnées qu'elles ſoient à leurs plaiſirs, ont des moyens de ſe garantir de la peine de devenir meres, & du déplaiſir de perdre par là leurs charmes.

Rarement les Sauvages ſe marient-ils hors de leurs Nation. Le peu d'union qui eſt entre ces Nations en eſt la cauſe: La haine & la jalouſie y ſont à un point que l'une ne cherche qu'à faire la guerre à l'autre, & que le Gouverneur François a quelquefois beaucoup de peine à les réſoudre à vivre en paix; ce qui fait voir que la difficulté ne ſeroit pas grande à les détruire, & qu'avec du tems & des preſens, on les feroit périr les uns par les autres. C'eſt la politique cruelle qu'ont ſuivi les Eſpagnols dans la conquête du Perou, & du Méxique, où ils ont plus détruit d'hommes qu'il n'y en reſte. Leurs rélations même de ce tems là ſont plaines d'exemples de la plus monſtreuſe cruauté. Si des moyens ſi odieux les ont rendu maîtres de ces deux puiſſans

Empi-

Empires, ils ont produit avec raiſon dans l'ame des Amériquains, chez qui ils n'ont pas pénetré, une horreur, & une exécration pour eux, que le tems ne ſauroit effacer. Les Sauvages de la Louïſianne ſe l'inſpirent les uns aux autres en naiſſant. Ils ne ſauroient voir un Eſpagnol, qu'ils n'ayent envie de le tuer, & les François ont ſouvent ſauvé la vie à pluſieurs : La Garniſon de Panſa Cola eſt quelquefois des mois entiers renfermée dans le Fort, ſans qu'aucun oſe ſortir : Le ſort de pluſieurs Eſpagnols, qui ont été tuez preſque ſous le Canon du Fort, les intimide ; les alliances que le Gouverneur de Panſa Cola fait avec les Sauvages ſes voiſins, & les preſens qu'il leur donne, ne les adouciſſent que pour un tems ; & il eſt conſtant que ſi le Gouverneur de la Louïſianne ne les retenoit pas, les Eſpagnols ſeroient contraints d'abandonner ce poſte.

Il faut dire ici, à la loüange des Officiers François de la Louïſianne, qu'on ne ſauroit ſe conduire avec plus de prudence, ni acquerir plus d'eſtime & d'autorité qu'ils en ont chez les Sauvages. Le malheur des tems paſſez a été cauſe que cette Colonie a été pluſieurs années de ſuite ſans recevoir aucun ſecours de France. Comment ſe ſoutenir, & ſe concilier une infinité de nations Sauvages, dont l'amitié & la ſoumiſſion ont toûjours nos préſens pour objet, & qui étoient inceſſament ſollicitez par les liberalitez de nos voiſins ; reſſorts infaillibles chez tous les hommes ? Cependant nos Officiers ont réuſſi par des diſcours mêlez de quelques pro-

promesses, & non seulement ils les ont conservé dans nôtre parti, & leur ont fait faire la guerre plus d'une fois; mais ils ont de plus marqué ces tems malheureux par des exemples de severité sur des Nations entieres. Tel est celui de la Nation des Sitimacha, située vers l'embouchure du Missisipi. Il y a environ quinze ans qu'un Jesuite ayant passé chez eux, y fut massacré. M. de Bienville frere cadet de M. d'Hiberville qui a le premier établi nos afaires à la Louïsiane, y commandoit alors comme Lieutenant de Roi, en l'absence de son frere qui en étoit Gouverneur; M. de Bienville, dis-je, qui s'est acquis une estime générale, & un crédit étonnant sur tous les Sauvages, jugea que l'impunité de ce meurtre seroit d'une dangereuse consequence, sur tout par rapport à la Religion, qu'on ne sauroit rendre trop respectable à des Peuples que l'intérêt de la vérité, & la politique même demandent qu'ils soïent instruits; & qu'une punition signalée sur une Nation entiére étoit nécessaire pour contenir les Sauvages de tout le Païs. Sur ce principe fondé sur la connoissance parfaite qu'il a du génie des Sauvages, il leur fit faire la guerre par les Nations voisines, qui les ont presque détruits, & qui les ont réduits à la nécessité de se refugier sur les bords de la Mer, dans un endroit marécageux presque impraticable, où n'ayant aucune terre propre à être cultivée, ils sont contraints de vivre de crocodiles & de poisson. Presque tous nos esclaves sont de cette Nation, & les Sauvages en font encore tous les jours qu'ils nous amenent,

nent, & qu'ils commercent avec nos Voyageurs.

De plusieurs exemples que je pourois rapporter d'une pareille séverité, j'en marquerai encore un plus récent que l'autre. En 1715. le Gouverneur de la Louïsianne allant chez les Islinois, & ayant refusé le Calumet des *Natchés* chez qui il passoit, ces Sauvages s'imaginerent que le Chef des François avoit dessein de les détruire, puisqu'il avoit refusé leur alliance, & leurs marques d'amitié. Dans cette idée, ils casserent la tête à quatre François, qui, en montant aux Islinois, s'étoient arrêtez chez eux dans la bonne foi ordinaire. Lorsqu'on eût appris cette révolte fort préjudiciable au commerce des François qui voyagent aux Islinois, parce que le passage du Fleuve se trouvoit barré, M. de Bienville se rendit chez eux en 1716. avec 34. Soldats seulement; & quoique ces Sauvages soient au nombre de 800. hommes, presque tous armez de fusils, ils les contraignit par la terreur qu'il leur inspira, de lui remettre entre les mains les meurtriers de nos François, du nombre desquelles étoit un Chef redouté & respecté parmi eux, ausquels il fit casser la tête, & il ne leur accorda la paix, qu'à condition d'élever eux-mêmes un Fort près de leur Village, pour y recevoir Garnison; ce qui fut exécuté.

Je dirai ici, à propos des *Natchés*, qu'ils se gouvernent différemment des autres Sauvages. Ce sont les seuls chez qui l'on trouve une parfaite soûmission à leurs Chefs, & quelque espéce de culte religieux. Les autres

tres Nations ne connoissent que des Esprits, tels que nous concevons les Génies. Chaque Nation s'imagine avoir un Esprit particulier qui en prend soin. Comme ils nous attribuent aussi un Génie qui nous gouverne, quelques-uns reconnoissent que le nôtre est plus puissant que le leur. Ils ont parmi eux des Médecins, qui, comme les anciens Egyptiens, ne séparent point la Médecine de la Magie. On les appelle Jongleurs. Pour parvenir à ces fonctions sublimes, un Sauvage s'enferme seul dans sa cabane, pendant neuf jours, sans manger, & avec de l'eau seulement. Il est deffendu à qui que ce soit de le venir troubler. Là, ayant à sa main un espece de gourde remplie de cailloux, dont il fait un bruit continuel, il invoque l'Esprit, le prie de lui parler, & de le recevoir Médecin & Magicien; & cela, avec des cris, des hurlemens, des contorsions & des secousses de corps épouventables, jusqu'à se mettre hors d'haléne, & écumer d'une maniere affreuse. Ce manége, qui n'est interrompu que par quelques momens de sommeil auquel il succombe, étant fini au bout de neuf jours, il sort de sa cabanne triomphant, & se vante d'avoir été en conversation avec l'Esprit, & d'avoir reçû de lui le don de guérir les maladies, de chasser les orages & de changer les tems. Soit qu'il y ait du sortilége dans leur manœuvre, soit, ce qui est plus probable, que par l'épuisement de leur cerveau causé par un jeune si long, & des secousses si violentes, ils s'imaginent avoir parlé à l'Esprit, il est certain qu'ils le persuadent aux autres; & que

des-

deſlors ils ſont reconus pour Jongleurs & grands Médecins ; & conſéquemment très-reſpectez : On a recours à eux dans les maladies, & pour obtenir un tems favorable, il faut avoir toûjours les préſens à la main : Il arrive quelquefois, que les ayant reçû, ſi le malade ne guerit point, ou que le tems ne change pas, le Jongleur eſt maſſacré comme un impoſteur ; ce qui fait que les plus habiles d'entreux, ne reçoivent des préſens, que lorſqu'ils voyent apparence de guériſon, ou de changement dans le tems. Ils apportent pour raiſon, qu'étant obligez de ſe ſéparer de leurs femmes, & de jeuner pendant trois jours, toutes les fois qu'ils jonglent, ils ne ſont pas en état d'entreprendre une action ſi ſainte. Quelques uns de ces Jongleurs reconnoiſſant la ſupériorité de nôtre eſprit ſur le leur, nous ont demandé de quelle couleur étoit le nôtre, & ont aſſûré qu'ils avoient vû celui de leur Nation, & qu'il étoit noir.

A l'égard de l'immortalité de l'ame, tous les Sauvages la croient, & ſurtout, la Métempſicoſe : Les uns s'imaginent que leur ame doit paſſer dans le corps de quelque animal. Alors ils en reſpectent l'eſpéce : Les autres, qu'ils vont revivre, s'ils ont été braves & gens de bien, chez une autre Nation heureuſe à qui la chaſſe ne manque jamais : ou chez une malheureuſe, & dans un Païs oùl'on ne mange que du Crocodille, s'ils ont mal vécu. A parler franchement, ils ne ſe conduiſent guéres ſuivant ces principes.

Je reviens aux Natchez, qui, outre la croyance

croyance générale de la Métempsicose, ont chez eux, de tems immémorial, une espéce de Temple, où ils conservent un feu perpétuel qu'un homme destiné à la garde du Temple a soin d'entretenir. Ce Temple est dédié au Soleil, dont ils prétendent que la famille de leur Chef est descenduë. Ils y enferment avec grand soin, & avec beaucoup de cérémonie, les os de ces Chefs. Lorsqu'ils meurent, ils se persuadent que leurs ames retournent dans le Soleil. Comme ils sont de sa famille, on les appelle eux-mêmes d'un nom qui signifie *Soleil*. Le Chef de toute la Nation est le grand Soleil, & ses parens, petits Soleils, qui sont plus ou moins respectez, selon le dégré de proximité qu'ils ont avec le grand Chef. La vénération que ces Sauvages ont pour leur Chef & pour sa famille va si loin, que dès qu'il parle bien ou mal, on le remercie par des génu-flexions & des respects marquez par des hurlemens. Tous ces Soleils ont plusieurs Sauvages qui se sont donnez à eux. Ils se sont fait leurs esclaves, ils ne chassent & ne travaillent que pour eux. Ils étoient autrefois obligez de se tuer, lorsque leurs Maitres mouroient. Quelques-unes de leurs femmes suivoient aussi cette maxime ; mais les François les ont désabusé d'une coûtume si barbare. Tous ces parens du Soleil regardent les autres Sauvages comme de la bouë; ils les appellent des *puans*.

Les Tensa, qui étoient autrefois voisins des Natchez, suivoient les mêmes usages. Ils avoient une espece de Temple & une vénération si parfaite pour le feu, que M. d'Hiberville en

montant aux Natches, comme je l'ai dit, s'arrêta, chemin faisant, chez les Tensa. Il trouva que le tonnere étoit tombé sur leur Temple, & y avoit mis le feu, & qu'ils y avoient déja jetté trois enfans tous vivans pour l'appaiser. Ils alloient continuer, lorsqu'ils furent abordez par la troupe Françoise, qui leur aida à éteindre l'incendie. Un Jesuite qui suivoit les François, eut bien de la peine à leur faire interrompre des sacrifices si cruels.

Le Christianisme ne fait que commencer à faire quelques progrez chez les Sauvages. Quelle difficulté n'y a-il pas à inspirer la foi de plusieurs misteres impénétrables, & une Morale mortifiante, à des gens qui ne sauroient croire que ce qui est naturel soit un crime. Cependant, vû le peu d'Ouvriers qui ont été employez jusqu'ici à cette abondante moisson, on peut dire que Dieu a répandu des bénédictions bien consolantes sur l'Ouvrage des Missionnaires. Les Islinois, les Apalaches, les Châctaux ont des Chrétiens. Je ne sauroit m'empêcher de rendre ici la justice qui est dûë aux Peres Jesuites, sur le Chapitre des Missions. Rien n'est plus édifiant pour la Religion, que leur conduite & le zele infatigable avec lequel ils travaillent à la conversion de ces Nations. Representez-vous, Madame, un Jesuite, comme un Héros de Roman, à quatre-cent lieuës dans les Bois, sans commoditez, sans provisions, & n'ayant souvent d'autres ressources, que les liberalitez de ces gens qui ne connoissent pas Dieu ; obligé de vivre comme eux, de passer des années entieres, sans

gueville, qui eſt de nôtre Province, eſt un des Officiers dont j'ai parlé. Pour aller de la Louïſianne dans le Canada, on quitte le Fleuve S. Louïs, près des Iſlinois, pour entrer dans une Riviere appellée *Ovabache*, qui prend ſa ſource près des Lacs qui forment celles du Fleuve S. Laurent. On paſſe par ces Lacs, & de là dans ce Fleuve.

Je reviens au climat de la Louïſianne; on peut juger de ſa beauté & de ſa fertilité, par ſon expoſition qui eſt depuis le 28. degré de latitude juſqu'au 45. Peu de Voyageurs ont penétré plus avant. Il eſt vrai que les approches de la Louïſianne, & ſurtout de l'embouchure du Fleuve S. Louïs ne préviennent pas en ſa faveur. L'aſpect en eſt affreux; l'entrée en eſt défenduë par pluſieurs Iſles, qui paroiſſent former differentes embouchures, & une infinité d'écueils: Le terrain du bord de la Mer eſt entierement noyé & impraticable, & il n'y a perſonne à qui le premier coup d'œil donne envie d'habiter cette terre. Ce Fleuve arroſe cependant un des plus beaux & des plus fertiles Païs du monde, ſi les Habitans avoient l'induſtrie d'en tirer les avantages qu'il peut donner. Plus on s'engage dans les terres, plus elles paroiſſent agréables. C'eſt un Païs uni, couvert de bois, entremêlé de plaines, dont le terrain eſt très fertile. On y trouve en abondance le chêne, le noyer qui eſt different du nôtre, le hétre, le ciprez, le cédre blanc & rouge, tous bois propres à mettre en œuvre, & à ſervir à la conſtruction des Vaiſſeaux. Je ne parle point d'une infinité d'autres

tres arbres particuliers au Païs, dont je n'ai pas retenu les noms. Lorſqu'on eſt parvenu à 50. lieuës de la Mer, on commence à trouver, des Meuriers, dont la quantité augmente ſi fort, à meſure qu'on avance, que dans de certains cantons, les Meuriers ſeuls égalent en nombre tous les autres arbres de differentes eſpéces. J'ai ſû par tous les Voyageurs que j'ai conſulté, qu'on y trouvoit des coques de vers à ſoye qui s'y perpetuoient naturellement : Outre que la choſe d'elle-même eſt très-croyable, c'eſt que l'experience qu'on fit l'année derniere ſur les feuilles de Meurier, a parfaitement réuſſi, & qu'on en a envoyé de la ſoye à Paris, qui a dû en faire juger. Tout le monde peut voir les avantages conſidérables que la France retirera un jour du ſeul Commerce de la ſoye qui ſe fera à la Louïſianne. Les Meuriers y ſont en abondance, & ne demandent aucune culture. On a éprouvé que la feuille en eſt excellente pour les vers, & les connoiſſeurs qui ſont dans le Païs, prétendent même qu'ils n'y ſeront point ſujets aux maladies qu'ils eſſuient en Europe. De plus comme la ſoye n'exige aucuns ſoins penibles & fatigants; quelques ennemis du travail que ſoient les Sauvages, je ſuis convaincu qu'il ne ſera pas difficile de les y habituer, ſur tout, lorſqu'ils verront que par ce moyen ils auront tout ce qui peut contenter leurs beſoins & leur curioſité. Alors nous tirerons d'eux pour des bagatelles, la plus précieuſe des Marchandiſes de l'Europe. C'eſt un grand avantage pour nous, qui ne connoiſſons d'autre bien

que l'argent, d'avoir commerce avec des gens qui le regardent comme de la terre, & qui ne ſauroient comprendre, que des hommes recherchent avec tant d'ardeur ce qui ne peut être d'uſage pour la vie.

Avant que de quitter la Louïſianne, permettez moi, Madame, de vous faire faire une promenade de cinq ou ſix cent lieuës dans un terrain charmant. Là, tantôt dans un bois, où nous marcherons ſur la vigne & l'idigo ſauvage qui ne demandent qu'à être cultivé; tantôt ſur un coteau, ou dans une plaine vaſte & agréable par ſa verdure, & la varieté des Fleurs, ou ſur les bords d'une infinité de petites rivieres, & de ruiſſeaux qui coulent dans le Fleuve, vous verrez que la nature n'a pas répandu ſes tréſors & ſes agrémens ſur nôtre Europe ſeule.

Si vous étes curieuſe des Mines, comme je n'en doute pas; nous pourrons parcourir le Païs des * *Natchitoches*, où nous avons un poſte établi; celui des *Aſſenïs*, les Iſlinois, la Riviere des Acanſas qui ſe décharge dans le Fleuve, un peu au deſſous de celle des Iſlinois: Nous viſiterons les Montagnes ſituées ſur cette Riviere qui vient du nouveau Méxique; nous en tirerons à coup ſûr des morceaux de mines d'argent; puiſque d'autres en ont déja tiré ſans peine, dont les épreuves ont été très-heureuſes: & je vous ferai remarquer, que ces Montagnes étant dans la même chaîne que celles du nouveau Méxique, où les Eſpagnols puiſent des richeſſes immenſes, il eſt impoſſible qu'elles ne ſoient pas auſſi fécondes.

Après

* *Sauvages voiſins de la Baye S. Bernard.*

Après les Mines, nous chercherons des Simples d'une infinité d'espéces differentes, qui peuvent enrichir la Botanique. Les Sauvages nous en feront connoître de souverains pour les blessures, & même d'infaillibles, * à ce qu'on prétend, pour les fruits cuisans de l'amour. Je me charge de la connoissance de ceux-ci, Madame. C'est un service que je veux, s'il vous plaît, rendre tout seul au public.

Si nous voulons nous arrêter à considerer les animaux du Païs, nous trouverons en abondance des bœufs sauvages, qui ont sur le cou une bosse, comme celle d'un chameau, dont le poil est fort long, semblable à de la laine, excepté qu'il est beaucoup plus fin. Nous y verrons une prodigieuse quantité de chevreuils & d'ours qui ne font aucun mal. Pour gibier, des compagnies de dindons, comme des perroquets, des outardes, des canards, des perdrix differentes des nôtres, & beaucoup d'oiseaux curieux que je ne connois pas assez, pour que je puisse vous les dépeindre. J'oubliois de vous parler d'un animal très-singulier, de la figure d'un rat, quoique beaucoup plus gros. Il a sous la gorge un sac où il met ses petits lorsqu'il s'enfuit. Il est si commun, que les Sauvages ont beaucoup de peine dans leurs Villages à preserver leurs poules de ses poursuites.

Nous n'aurons à craindre que quelques Serpens, sur-tout ceux qui ont des sonnettes au bout de la queuë. Ce sont des

* *On n'a pas encore pû les obliger à nous découvrir ce secret.*

de petites écailles emboitées les unes dans les autres, qui font assez de bruit, lorsque le Serpent se remuë, pour être entendu de 15. ou 20. pas. Sans cet avertissement, ils seroient fort dangereux. On en trouve de plus gros que la jambe, & longs à proportion. On connoît des simples qui guérissent de leur morsure.

Le Crocodile vous paroîtra affreux, mais il est moins à craindre que le Serpent, sur-tout à terre: car, quoique cet animal soit amphibie, l'élement qui lui est le plus propre est l'eau. Il ne court pas vîte, & se tourne difficilement, n'ayant point de vertébres dans le dos. Il est fait comme un lézard, couvert d'écailles, à l'épreuve d'un coup de fusil, si on le prend de la tête à la queuë. On en voit de 20. pieds de long; il n'a point de venin, mais il dévore un homme & même un bœuf. On en a eu plus d'un exemple dans le Méxique. Les Sauvages en mangent, lorsque la chasse leur manque.

Je crains que ces monstres ne vous effrayent, & que la promenade dans un Païs, qui n'est pas encore trop frayé, ne vous ennuie. Quittons le Fleuve Saint Loüis, après avoir admiré son débordement, qui arrive tous les ans à la fin de Février, ou dans le mois de Mars. Il est si prodigieux, qu'il monte dans le fond des terres quelquefois plus de cent pieds, & que la tête des plus hauts sapins qui se trouvent sur ses bords, est pres-

presque cachée sous l'eau. Comme le terrain s'éleve à proportion qu'il s'éloigne du Fleuve; ce débordement n'inonde pas fort loin.

Permettez-moi, Madame, avant que de nous rembarquer, de vous parler d'un endroit très-commode, pour bâtir une Ville, & y faire un beau port. C'est au premier détour du Fleuve, à vingt-cinq lieuës de son embouchure. Jusques là il est droit & assez profond pour un Vaisseau de 80. Canons. Il ne s'agit que d'en creuser l'entrée, sur laquelle il y a déja 11. ou 12. pieds d'eau, & de l'assûrer par des jettées; ce qui ne sauroit se faire sans une dépense considérable. Le plus grand inconvenient des côtes de la Louïsianne est causé par le mouvement des sables qui chargent souvent les entrées des Rivieres & des Ports. On en a vû, comme je l'ai dit, un fâcheux exemple dans celui de l'Isle Daufine. A son défaut on poura établir celui de l'Isle aux Vaisseaux, qui est à 17. lieuës, à l'Occident de l'Isle Daufine. On y mettra les Vaisseaux entierement à l'abri des vents du large, qui sont les plus dangereux; & la grande terre les couvrira & rompra les vagues du côté du Nord. Quelques-uns ont voulu faire croire, qu'il y avoit un Port à l'entrée de la Baye de la Mobile; mais outre que les Courans rendent cette entrée presque toûjours impraticable, on ne peut y être à couvert de tous les vents qui sont à craindre. Les Pilotes experimentez dans ce Païs ont plus d'une fois assûré, qu'il y avoit

moins d'eau dans la Passe, qu'on ne le dit; & ils ne font aucun fonds sur ce prétendu Port.

Enfin me voilà au bout de ma carriere je vous avoüerai, Madame, que dans le dépit de ne pouvoir pas la fournir, comme j'aurois voulu, peu s'en est falu que je ne l'aye abandonnée. Ainsi tout le mérite que j'espere auprès de vous de ma Rélation, n'est fondé que sur ma soumission, & non pas sur ses agrémens. J'ai l'honneur d'être, &c.



RELA-

RELATION DE LA LOUISIANNE, ET DU MISSISSIPI.

PAR

LE CHEVALIER DE TONTI

Gouverneur du Fort Saint Loüis, aux Islinois.

RELATION DE LA LOUISIANNE ET DU MISSISSIPI.

LEs Relations ne ſont à eſtimer qu'autant qu'elles ſont fidelles & ſinceres. Celle-ci a l'un & l'autre caractere ; la maniere même dont elle eſt écrite le découvre aiſément. On y voit d'abord le motif qui engagea M. *Cavelier de la Sale*, natif de Roüen, à penetrer dans ces vaſtes Contrées qui reſtoient à découvrir dans l'Amerique Septentrionale. Le Ciel qui l'avoit doüé d'un genie capable de toute ſorte d'entrepriſes, lui ſuggera le deſſein d'aller depuis le Lac appellé *Frontenac*, juſqu'au Golfe de la Mer du Mexique. En effet il ſe réſolut d'entrer dans ces Terres juſques alors inconnuës, pour faire connoître aux Habitans, malgré leur barbarie, la verité de la Religion Chrétienne, & la puiſſance de nôtre grand Monarque. Plein de cette idée, il vint à la Cour pour la communiquer au Roi. Sa Majeſté ne ſe contenta pas d'approuver ſon deſſein, elle lui fit expedier des ordres, par leſquels elle lui accordoit la permiſſion de l'aller exécuter ; & pour lui

faciliter l'exécution d'un ſi vaſte projet, on lui fournit peu de tems après, les ſecours neceſſaires, avec liberté entiere de diſpoſer de tous les Païs qu'il pourroit découvrir.

En ce tems là, après huit années de ſervice, tant ſur Terre que ſur Mer, ayant eu en Sicile une main emportée d'un éclat de grenade, j'étois à la Cour, à deſſein d'y ſoliciter de l'emploi. M. *de la Sale*, après avoir obtenu de nôtre généreux Prince tout ce qu'il ſouhaitoit, & même plus qu'il n'avoit demandé, ſe diſpoſoit à partir pour l'Amerique. M. le Prince de Conti, qui l'avoit beaucoup appuyé dans ſa demande, & qui m'honoroit de ſa protection, eut la bonté de me propoſer à lui pour l'accompagner dans ſes voiages. Il n'en falut pas davantage pour engager M. de la Sale à me recevoir au nombre de ceux qu'il vouloit emmener avec lui pour ſon expedition. Ce nombre qui pouvoit aller à trente hommes, tant Pilotes que Charpentiers ou autres Artiſans, étant complet, nous partîmes de la Rochelle le 14. Juillet 1678. & nous arrivâmes à *Quebec* le 15. Septembre ſuivant. Nous y ſejournâmes quelques jours, & apès avoir pris congé de M. *le Comte de Frontenac*, Gouverneur Général du Païs, nous montâmes le Fleuve S. Laurent juſqu'au Fort de *Frontenac*, & nous prîmes terre au bord du Lac de même nom, à ſix vingt lieuës de Quebec, ſur le 44. degré de latitude.

Ce Lac a trois cent lieuës de tour ou environ, & communique avec quatre autres d'une pareille ou plus grande étenduë. Ils

ſont

ſont tous d'une navigation très-commode, & ſont fournis de toutes ſorte de pêche. L'entrée de ce premier Lac eſt défenduë par un Fort ſoutenu de quatre gros baſtions, dans le fonds d'un baſſin, capable de contenir une nombreuſe flotte. Comme c'étoit l'ouvrage de M. de la Sale, le Roi lui en avoit donné la proprieté avec celle de tous les autres Lacs & de leurs dépendances. Les environs en ſont charmans. Ce ne ſont que belles campagnes, que vaſtes prairies, que grands bois de haute fuſtaie, que côteaux garnis de toutes ſortes d'arbres fruitiers. Ce fut-là le terme de nôtre premiere courſe, & d'où nous primes reſolution de pouſſer nos découvertes juſqu'aux dernieres contrées de ce vaſte Continent.

Comme entre tous ceux qui accompagnerent Monſieur de la Sale, nul n'eut plus de part que moi à ſes travaux, ſoit pour m'être toûjours fortement attaché à les ſeconder, ſoit pour m'être vû chargé par ſa mort prématurée, de tout ce qui manquoit à l'accompliſſement de ſon deſſein : je puis me flatter que perſonne ne ſauroit donner plus de lumieres que moi, ſur une ſi glorieuſe & ſi importante entrepriſe. Les Mémoires que j'ai faits par jour, me ſerviront de guide pour en retracer toutes les particularitez ; je repreſenterai naïvement les choſes telles que je les ai vûës ; & ſi la neceſſité de m'éloigner quelquefois d'auprès de lui, m'en a fait manquer quelques-unes, je ne les rapporterai que ſur le témoignage oculaire des perſonnes, de la foi deſquels je ſuis garand comme de la mienne. Qu'on ne s'attende

pas

pas ici à des descriptions pompeuses, dont on a coûtume d'embellir ces sortes d'Ouvrages. On verra regner par tout une grande simplicité jointe à une grande exactitude ; mon stile semblera peu-être rude & grossier, & c'est en cela qu'il paroîtra plus conforme au naturel de ces Païs ou de ces Peuples sauvages.

Cependant à considerer la grandeur de cette entreprise, les perils & les difficultez qu'il a falut surmonter pour la conduire, ou pour la consommer ; sans parler même des avantages qu'on peut retirer de la connoissance de ces climats éloignez, on peut dire que cet Ouvrage merite bien la curiosité du Lecteur, puisque c'est une découverte de plus d'environ dix-huit cent lieuës, tant du Nord au Sud, que du Levant au Couchant. En un mot c'est cette grande étenduë de Terre qu'on a nommée la *Louïsianne*, depuis qu'on en a pris possession au nom de LOUÏS LE GRAND.

Ces terres, toutes incultes qu'elles sont, portent la plûpart du fruits, que l'art & la nature font naître dans les nôtre ; les champs y produisent leurs moissons deux fois chaque année sans le secours d'une penible agriculture ; la vigne y porte en certaines contrées de gros raisins sans le soin du vigneron. Les arbres fruitiers n'ont besoin ni de la coupe, ni des greffes pour y donner les meilleurs fruits ; tout y vient fort naturellement & en abondance ; le sol & le climat y est presque par tout doux & temperé ; on y voit certaines Regions traversées par une grande quantité de ruisseaux ; d'autres arrosées par de

de très-grands fleuves, d'autres entre-coupées par des valons, par des montagnes, par des bois & par des prairies. Au travers de ces vastes forêts errent des animaux de toute espéce; des bœufs, des orignacs, des loups communs, des loups cerviers, des ânes sauvages, des cerfs, des chevres, des moutons, des renards, des liévres, des castors, des loutres, de gros & de petits chiens, avec une abondance infinie de toute sorte de gibier; & tout cela à la merci de ceux qui ont la force ou l'adresse de s'en rendre les maîtres. On y a découvert des mines de fer, d'acier, de plomb. On pourroit bien y en trouver d'or & d'argent, si on se donnoit la peine d'en chercher; mais les hommes qui habitent ces Regions ne mesurant le prix des choses que par rapport aux nécessitez de la vie, & non par cette valeur imaginaire uniquement fondée sur l'avarice, se sont peu soucié de ces trésors, & ne se sont nullement mis en peine de creuser la terre pour les en tirer.

Ces hommes au reste n'ont d'ailleurs presque rien de l'homme que le nom. Les noms mêmes en sont presque aussi barbares que les mœurs. Ils vivent sans loi, sans art, sans religion; ils ne connoissent ni superiorité, ni subordination; l'indépendance & la liberté font leur souverain bien. Leur vie est presque toûjours errante. Ils n'ont rien de fixe, rien de borné dans leurs possessions, ni même dans leurs mariages. Ils prennent une ou plusieurs femmes, selon leur fantaisie; ils les gardent ou les quittent quand il leur plait. S'ils se dégoutent de quelqu'une, un autre s'en accommode;

mode; ils en usent à peu près de même pour les terres qu'ils cultivent, ou qu'ils habitent. Après les avoir quelque tems travaillées, ils les abandonnent pour aller ailleurs; alors un nouveau-venu s'en empare, & laisse à quelqu'autre les fonds qu'il vient de cultiver. Ainsi chacun choisissant à son gré tantôt une habitation, tantôt une autre, & vivant tous dans une espece de communauté de biens, ils se croyent tous égaux, & s'imaginent que l'Univers n'est fait que pour eux: car chacun d'eux se croit le maître de la Terre.

Pour ce qui concerne la Religion, quoiqu'ils ayent quelque sombre idée d'un Dieu, ils vivent comme s'il n'y en avoit pas; & quelque puissant qu'ils croyent ce Dieu, ils le croyent trop occupé de sa propre grandeur, pour se persuader qu'il prenne le moindre soin de leur conduite. Les uns adorent le Soleil, les autres pensent que tout est plein de certains Esprits, qui président à toutes leurs avantures. Ils croyent même que chaque chose a son genie particulier, & qu'elle ne nous est profitable ou nuisible, que selon qu'il plaît à ce genie; de-là viennent leurs folles superstitions pour leurs *Jongleurs* ou pour leurs *Monitous*, qui sont comme leurs Prêtres, ou plûtôt leurs Sorciers.

A l'égard de leurs ames, la plûpart sont incapables de porter leurs reflexions jusques-là, ou s'il y en a quelques-uns qui semblent persuadez de l'immortalité, ce n'est que sur les principes de la Metempsycose, dont ils se forgent mille songes creux, & cent sortes de rêveries impertinentes. Je

croirois me rendre plus ridicule qu'eux, si je voulois entrer dans le détail de leurs extravagances sur ce sujet. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'ils sont si durs, si indociles sur le chapitre de la Religion ou de la Divinité, qu'ils ne sont convaincus ni de leur propre croyance, ni de celle des autres; & qu'ils ne prennent que pour chansons tout ce que les Missionnaires tâchent de leur inspirer là-dessus.

Cependant au travers de cette humeur brute & barbare, on remarque en eux un certain fonds de bon sens, qui leur fait très-bien demêler leur propre interêt d'avec celui des autres, qui les rend capables de negociation, de commerce, de conseil, qui leur fait enfin prévoir les suites des grandes entreprises, & prendre de justes mesures, ou pour en avancer l'heureux succès, ou pour en détourner les dommages. S'ils ont à déliberer sur quelque importante affaire, ce n'est qu'étant tous assis dans un lieu separé du bruit, prenant ou fumant du tabac, tout le monde gardant un profond silence, tandis qu'un de la compagnie propose avec beaucoup de gravité l'état de l'affaire & son sentiment.

Sur quoi il est à remarquer que quelque traité, quelque accomodement qu'ils ayent à faire, ils ne font jamais aucune convention, qu'auparavant ils ne se soient fait des presens reciproques, & qu'ils ne se soient regalez. C'est pour cela qu'ils ont leur chaudiere de paix, & leur chaudiere de guerre. Ils annoncent la paix avec un bâton ou pieu fiché en terre, qu'ils appellent *Calumet*, ou

avec des coliers, qui ſont le ſymbole de l'union: mais pour la Guerre, ils ne la déclarent que par des cris & par des hurlemens horribles.

Ils ſavent non ſeulement ſe camper, mais ſe paliſſader, ſe fortifier, & garder même quelque eſpece d'ordre dans leurs attaques & dans leurs combats

Quoi que la terre leur donne indifferemment toutes ſortes de grains & de plantes, comme ils en ont obſervé quelques unes plus propres pour la nourriture que les autres, ils prennent plus de ſoin de les ſemer & de les cultiver. De ſorte qu'ils ont leur ſemaille & leur recolte; comme de leur bled d'Inde, dont ils font une boüillie très-nourriſſante & d'un fort bon goût, de leur *Touquo*, dont ils font leur caſſave, & de certains navets, dont ils font leur *caſſamite*.

Ils tirent de certains arbres des baumes très-excellens, ils ont même une eſpéce d'inſtinct pour connoître les ſimples, tant ceux qui leur ſont ſalutaires, que ceux qui leur ſont nuiſibles, & ſavent fort bien s'en ſervir pour ſe guérir des plaies ou des morſures les plus envenimées.

Ce n'eſt pas tout, ils portent leur connoiſſance juſqu'au Ciel. Ils ſavent quel eſt le cours du Soleil, de la Lune & des autres Etoiles. Par là ils prévoyent les changemens des Saiſons, des jours & des vents.

Ils joignent à ces lumieres l'adreſſe de faire des Ouvrages auſſi utiles que merveilleux; ils travaillent en certains Païs à des nattes d'un tiſſu très-fin, tant pour ſe couvrir eux-mêmes, que pour orner leurs cabannes. En

d'autres

d'autres endroits il y en a qui ſavent apprêter les peaux pour s'en faire des veſtes ou des ſouliers ; mais leur induſtrie excelle ſurtout dans la conſtruction de ces Canots qui n'enfoncent jamais. Ils les fabriquent avec de l'écorce d'orme, de noier ou de ſureau, longs de dix ou douze pieds, larges à proportion, les bords vers le milieu tournez en dedans en forme de gondole, pour les faire aller au lieu de rames ou d'avirons. Ils ſe ſervent de deux battoirs comme des deux mains, avec quoi ils repouſſent l'eau d'un côté & d'autre. Ils appellent cela *nager* ; & comme le Canot ne va qu'à fleur d'eau, à cauſe de ſa legereté naturelle, ils voguent tant en montant qu'en deſcendant avec une viteſſe incroiable ; c'eſt par le moien de ces legers Vaiſſeaux, qu'ils parcourent ou remontent les fleuves les plus longs, qu'ils franchiſſent les courans les plus rapides, qu'ils affrontent même les mers ſans craindre les écueils ni les orages.

Pour leurs voiages par terre, n'y aiant dans ces immenſes deſerts ni route certaine, ni ſentier fraié, ils ſe conduiſent par quelques marques qu'ils gravent de diſtance en diſtance ſur l'écorce des arbres. C'eſt à la faveur de ces indices, que les femmes mêmes vont quelquefois rejoindre leurs maris à la chaſſe, ou chercher dans le fond des bois le gibier qu'ils y ont laiſſé. Rarement le Sauvage ſe donne-t il la peine de l'apporter ; il charge ſa femme du ſoin de l'aller chercher, de l'apprêter & de le boucanner.

Je ne ſaurois me diſpenſer ici de faire une legere

legere peinture de leur maniere d'agir, de se loger, de se couvrir, en un mot de leur ménage.

Pour leur logement, s'ils en ont, car il y en a beaucoup qui errent dans les bois, & qui gîtent à l'avanture : s'ils ont donc un logement, ce ne sont que des cabannes faites de boussillage ou de branches d'arbres fichées en terre, entrelassées fort près les unes des autres, réünies par en haut, ou recouvertes de feuilles ou de cannes : le dedans est pour l'ordinaire assez proprement natté ; le plancher est ou le sol même de la terre, ou une espéce de parquetage soutenu sur de gros troncs d'arbres, ou sur des pieux.

Leurs lits sont aussi bâtis de quelques pieces de bois appuïées sur de grosses souches, & entourez de quelques claies, la plûpart garnis de grosses peaux fourées de laine, ou remplies de paille. Pour couverture, ils ont des fourrures ou des nattes assez bien travaillées.

Ils se font aussi des caves ou des huttes pour y garder leur bois, leur bled d'inde, ou leur provision. Toute leur batterie consiste en quelque espéce de vaisselle ou de poterie qu'ils façonnent avec de l'argile, & qu'ils font ensuite recuire avec de la fiente de bœuf. Au defaut de moulins ils broient leurs grains & leurs bleds avec de grosses pierres raboteuses, qu'ils tournent à force de bras, l'une sur l'autre. Certaines pierres trenchantes leur servent de couteaux, à moins qu'ils n'en aient par le commerce des Européans.

Ils ont pour armes l'arc & la fléche ; l'extremité

tremité meurtriére du dard est garnie, au défaut du fer, ou de quelque pierre, ou de quelque dent, d'une force & d'une dureté à tout fracasser. Ils portent de grosses massuës, ou des bâtons pointus au lieu d'épées ou de hallebardes; & ils savent se cuirasser avec des corcelets de bois, ou avec de grosses peaux mises les unes sur les autres, & se font des boucliers de même.

A l'égard des vêtemens, la plûpart ne s'en servent pas, & vont tous nuds; leurs corps sont accoûtumez & endurcis à toutes les injures de l'air, & leurs pieds insensibles aux épines. Il est vrai que les femmes, par un reste de pudeur naturelle qui paroît au travers de leur brutalité, portent au dessus des reins une grosse ceinture d'où tombent deux peaux en forme de banderolle, qui voilent un peu leur nudité.

Au dessus de Quebec & plus avant vers le Nord, où les froids sont extrêmement âpres, les Sauvages sont couverts de peaux d'ours, de cerf ou d'élan, qu'ils cousent ensemble le mieux qu'ils peuvent. Mais dans les climats les plus chauds, comme vers la Mer de Méxique, la plûpart sont vêtus de certaines nattes très-fines & très-déliées, tissuës de leurs propres mains.

Le soin du ménage se partage entre le mari & la femme : celui-ci se donne la peine d'aller chercher la provision, & de fournir à l'entretien de sa famille, soit par la chasse, soit par le trafic. La femme prend le soin de cultiver la terre, & de recüeillir ce qu'elle a semé. Quelquefois elle va glaner

ner dans les bois, soit pour y choisir quelque herbe potagere ou quelque racine bonne à manger, soit pour en rapporter quelques fruits, comme figues, pommes, poires, melons, pêches, raisins, meures, & autres.

Dès que le Sauvage est de retour dans sa famille, il prend sa pipe, fume, & tout en fumant declare à demi-mot ce qu'il veut, ce qu'il a fait, ou gagné. S'il a tué quelque bête, il indique legerement l'endroit où il l'a laissée ; sa femme comprend d'abord ce qu'il veut dire, s'en va & démêle parfaitement bien les routes qu'il a tenuës.

On remarque dans le Sauvage beaucoup de gravité & d'autorité ; dans la femme beaucoup de souplesse & d'obéïssance ; & comme ils ne suivent en tout ce qu'ils font que leur instinct & leur sensualité ; leur maniere est toujours sans fard & affectation. On peut dire que l'union conjugale entre eux est moins l'effet d'une veritable amitié, que de cette inclination qui nous est commune avec les animaux.

Leur vie étant toujours dans l'action, toujours dans les courses & dans les fatigues, on remarque que les femmes sauvages sont exemtes de ces incommoditez naturelles que les autres femmes souffrent. Mais ce qui doit le plus surprendre en elles, c'est qu'on pretend qu'elles accouchent sans douleur, du moins c'est sans aucun appareil, sans autre façon, & chemin faisant. Tout leur trousseau n'est que leur propre ceinture, ou quelques peaux qu'elles portent en pareils cas.

La

La maniére dont elles élevent leurs enfans eſt aſſez extraordinaire, ſans linge, ſans langes ; elles ont trouvé le moien de les tenir mollement, & à couvert, bien propres, bien nets, ſans avoir preſque beſoin de les remuer. Toute leur layette conſiſte en une eſpéce de mâne ou de huche pleine de poudre de vermoulu. On ſait qu'il n'eſt point de duvet plus fin ni plus mol que cette poudre : rien n'eſt en même tems plus propre à conſumer les ordures & les humiditez. Elles poſent leur enfant là-deſſus, le couvrent bien proprement avec de bonnes fourures, & le ſanglent avec de fortes courroies pour l'empêcher de tourner ou de tomber. Enſuite pour le changer elles n'ont qu'à remuer cette poudre, & à recoucher l'enfant; il eſt d'abord à ſec, & auſſi mollement qu'auparavant. Quand cette poudre a ſuffiſamment ſervi, elles la renouvellent & continuënt le même manége juſqu'à tant qu'elles l'aient ſevré.

Elles continuent enſuite de le nourrir avec leur boüillie de bled d'Inde: à peine peut-il ſe ſervir de ſes mains & de ſes pieds, qu'ils lui donnent un petit arc. L'enfant s'accoûtume à tirer, & ſuivant ſon pere & ſa mere dans les bois, il en apprend les routes, & prenant inceſſamment leur même train, il s'abandonne enfin à ce libertinage ſi naturel à tous ces peuples, & ſe fait à cette vie ſauvage, qui leur eſt commune avec les bêtes.

Je ne finirois point ſi je voulois ici expliquer toutes les coûtumes & façons d'agir de ces Sauvages. Ce que je viens d'en dire, ſuffit

pour faire comprendre que leur intelligence est bornée aux seules necessitez de la nature; qu'ils semblent s'être fait une loi de vivre sans loix. Etant nez dans les bois, leur plus forte passion est pour la chasse & pour les armes; aussi ont-ils tous une ferocité naturelle, qui les anime sans cesse les uns contre les autres, & qui les porte à faire la guerre aux animaux, quand ils ne peuvent pas la faire aux hommes.

C'est au travers d'un nombre innombrable de ces Nations barbares que *M. de la Sale*, accompagné de trente hommes tout au plus, entreprit de pénétrer dans le milieu de ces spatieuses Provinces, & d'en traverser toute l'étenduë. Peut-être croira-t-on qu'il ne s'y engagea que très-bien pourvû de tout ce qui pouvoit lui être necessaire dans un si long voiage. Ses meilleures munitions consistoient en poudre, en plomb & en armes. Il ne fit fonds pour sa bouche, que sur ce que le hazard de la chasse ou de la pêche lui pourroit fournir, & sur quelque peu de *Cassamite* & de lard pour le tems de sa navigation; toute sa voiture ne fut au commencement qu'une barque & quelques canots. La plûpart du tems sur terre nous n'avions que des traîneaux, avec lesquels nous étions obligez de conduire nôtre équipage. Souvent même n'aiant ni Barque ni Canot nous nous vîmes reduits à passer des fleuves ou des rivieres sur des branches d'arbres entrelassées en forme de cayeu. Pour tout guide au milieu de ces vastes deserts & de ces Païs inconnus nous avions seulement la boussole ou le genie de nôtre conducteur, qui selon les diverses inclina-

clinations de l'aiguille aimantée, & par la ſcience qu'il avoit des étoiles & des vents, connoiſſoit à peu près le climat où nous étions, & ſe formoit au plus juſte la route que nous devions tenir.

C'eſt avec ces foibles ſecours que nous parcourûmes ces vaſtes campagnes, tantôt forcez de combattre de petites Armées de Sauvages, qui faiſoient mine de vouloir nous arrêter, ou plûtôt nous devorer; tantôt & preſque toujours en peine de nous défendre de la faim. Après un grand nombre de perils & de traverſes nous eûmes la ſatisfaction de trouver la mer de Méxique comme le terme de nôtre longue & dangereuſe courſe. Nous eûmes même la conſolation, après de très grandes afflictions, de revenir au terme d'où nous étions partis: mais avant que d'entrer dans le détail de toutes nos avautures, il faut dire d'abord que nous fûmes obligez de nous faire paſſage au travers de quatre grands Lacs, qui ſont autant de grands Golfes.

Le premier de ces quatre Lacs eſt ſur le 47. degré de latitude. On l'appelle *Lac Superieur*, autrement *Lac de Frontenac*; ſa traverſée eſt d'environ quatre-vingt lieuës, & il en a bien trois cent de circuit. Il ſe joint avec un autre nommé le *Lac Herié* ou de *Conti* par un Canal de vingt lieuës, dont le courant ſe precipite dans le premier Lac par un ſaut de cent toiſes de hauteur. On appelle ce courant *le Saut Niagara*. Le Lac de *Conti* ſe communique, par un autre détroit très-rapide, à un troiſiéme nommé *des Hurons* ou d'*Orleans*: celui-ci ſe joint du côté du

Sud par un détroit d'environ quinze lieuës, avec un quatriéme qu'on nomme le *Lac des Islinois*, autrement *Lac Dauphin*, & du côté du Nord avec le dernier & le plus grand de tous, qu'on appelle *Lac de Condé*. Nous laissâmes celui-ci à côté, mais nous passâmes les quatre autres.

Ce fut le 18. Novembre de l'année 1678. qu'après un sejour de quinze jours au Fort de Frontenac, nous nous embarquâmes dans un Vaisseau de quarante tonneaux, pour faire le trajet du premier Lac; ce fut la premiere Barque qui ait jamais paru sur cette petite Mer; nous eûmes toûjours les vents contraires, & après une très-perilleuse navigation d'un mois, nous nous trouvâmes à la hauteur d'un Village qui a nom *Onnontoüan*, où M. de la Sale envoia quelques Canots chercher du bled d'Inde pour nôtre subsistance: nous continuâmes cependant à faire voile vers *Niagara*; mais le courant étoit trop impetueux, & d'ailleurs les vents trop contraires pour en approcher de plus près que de neuf lieuës; ce qui nous obligea de débarquer à un bord assez commode, d'où nous allâmes par terre jusqu'à Niagara; c'est un Village situé sur le Lac Conti, auprès du Saut de même nom, dans les Terres des Iroquois.

Cette Nation la plus belliqueuse & la plus cruelle qui soit dans l'Amerique, s'étend depuis Montréal, ou plûtôt depuis le confluent de deux rivieres, qui forment le fleuve St. Laurent, jusqu'à l'extremité du Lac Conti, dans l'espace de plus de deux cent lieuës vers le Sud. Ce peuple jaloux de sa gloire,

gloire, & de l'honneur de commander à tous les autres, dès qu'il ſait qu'il y en a quelqu'un qui ſe rend plus puiſſant que les autres, ou par le nombre de ſes combattans, ou par l'étenduë de ſes terres, ne ſe fait pas une affaire de l'aller chercher juſqu'à deux ou trois cent lieuës pour le dompter, & pour le ſoumettre. Il eſt infatigable dans la peine, intrepide dans les dangers, d'une conſtance à l'épreuve de tous les ſupplices. Il ne fait ni ne demande jamais quartier; il ſe nourrit du ſang de ſes ennemis, & joint à cette extrême cruauté toute la ruſe, toute l'adreſſe, & même toute la prévoiance qu'on peut ſouhaiter dans les plus grands Guerriers.

Cette Nation, toute intraitable, toute farouche qu'elle eſt, ne laiſſa pas de nous recevoir fort humainement. Nous couchâmes une nuit dans leur Village, & le lendemain nous allâmes à trois lieuës plus haut chercher un lieu propre à bâtir un Fort. Après en avoir trouvé un, M. de la Sale en fit le plan & en jetta les premiers fondemens. Auſſi-tôt on y travailla avec diligence; mais les Iroquois en aiant conçû de l'ombrage, nous jugeâmes à propos, pour ne pas nous attirer un ſi puiſſant ennemi, d'en interrompre la continuation, mais ſeulement de fortifier par de bonnes paliſſades ce qu'il y avoit de fait.

M. de la Sale avoit déja donné ſes ordres pour la conſtruction d'une Barque; la ſaiſon étoit avancée, le froid très-rude, & les rivieres priſes par tout: ces vaſtes étangs n'étoient plus qu'une grande campagne gla-

cée, sur laquelle on pouvoit aller comme sur un marbre uni. Content d'avoir connu le terrain, il voulut aussi reconnoître les Habitans, & s'étant mis en état de les tenir en respect par son Ouvrage à demi-fait, il voulut, en attendant le Printems, emploier le reste de l'hyver à ramasser des pelleteries, & toutes sortes de munitions pour fournir aux frais de son voiage. Ces raisons l'obligerent de s'en retourner à *Frontenac* sur les glaces. Il commanda auparavant quinze hommes pour aller chercher les Islinois, le devancer, & lui preparer les voies: & me laissa pour Commandant à Niagara avec trente hommes & un Pere Recollet.

Dès le Printems il y fit transporter de Frontenac toutes sortes de provisions & de marchandises par la Barque qui nous y avoit conduits; mais enfin le malheur voulut qu'après plusieurs trajets, la Barque périt auprès du rivage, par la faute du Pilote. On en sauva les meilleurs effets. Cette perte fut reparée par le nouveau Bâtiment qui se trouva achevé vers le commencement du Printems.

M. de la Sale, qui avoit l'empressement de revoir sa nouvelle Barque, & de renouveller ses liaisons avec les Iroquois, ne tarda pas à nous venir rejoindre. Il entra aussitôt en commerce avec eux, tâcha par toutes sortes de voies de leur imprimer de la crainte & du respect pour le Roi, s'accommoda de leurs meilleures marchandises, en remplit son nouveau magazin, & m'ordonna cependant d'aller à six-vingt lieuës de là reconnoître les côtes & les terres qui sont au delà

des

des Lacs vers le Nord-Est. Je m'embarquai dans un Canot avec cinq hommes ; après deux jours de navigation, j'arrivai au détroit du Lac *Herié*. C'est un Canal d'environ trente lieuës de long, par où ce Lac se joint avec celui des Hurons. J'allai prendre terre à un de ses bords du côté du Nord: étant là je m'informai aussi-tôt de nos gens; l'on m'apprît qu'ils avoient passé plus haut. Le desir de les rencontrer me fit faire une reveuë exacte du Païs; c'étoit une espéce de presqu'Isle en forme de cœur compris entre ce trois Lacs. Après avoir assez parcouru ces terres, je remontai dans mon Canot, pour aller rendre compte de ma commission à M. de la Sale, qui durant l'espace de mon petit voyage, étoit reparti pour Frontenac, où il porta de nouvelles marchandises, & d'où quelque tems après il rapporta de nouvelles provisions & de nouveau monde à Niagara. Il y arriva le 7. Août de l'année 1679. accompagné de trois Peres Recollets. Toutes ces courses l'occuperent non seulement le Printems, mais une bonne partie de l'Eté. En cas de nouveaux établissemens ces frequentes revuës sont d'une necessité indispensable. Non seulement elles affermissent les nouvelles possessions, mais encore elles fortifient dans un commencement d'habitation.

M. de la Sale étant de retour à Niagara, disposa tout pour la continuation de son Ouvrage. Nous montâmes au nombre de quarante personnes dans sa nouvelle Barque vers la mi-Août, & aiant heureusement traversé le Lac *Herié*, nous entrâmes dans le

Lac des *Hurons*, beaucoup plus grands que les deux premiers. Nous emploiâmes le reste du mois à le parcourir à cause du mauvais tems, & après y avoir essuié la plus affreuse tempête qu'on puisse éprouver dans les Mers les plus orageuses, nous vînmes surgir à une rade de la contrée nommée *Missilimachinac*. C'est une espéce d'Isthme d'environ vingt lieuës de large & de plus de six vingt lieuës de long, situé entre le Lac des Islinois d'un côté, & les deux Lacs d'Orleans & de Conti de l'autre. Ce Païs est aussi riche par l'abondance de la pêche, que par la bonté de son terroir.

M. de la Sale en fit une exacte revеûë, y trafiqua de peaux, jetta les fondemens d'un Fort, laissa le soin de le construire à quelques-uns de la troupe, & m'ordonna de remonter en canot plus haut vers le Nord-Est, jusqu'à un détroit nommé *le Saut Sainte Marie*, tant pour voir, si je ne decouvrirois pas quelques-uns de ses deserteurs, que pour lui donner de plus amples lumieres touchant les terres qui sont au delà de ce Lac.

Ce Saut est un double Canal qui se forme à la derniere pointe du Lac par deux branches, qui se separant l'une de l'autre, laissent dans le milieu une Isle d'une grandeur raisonnable, & qui venant à se réünir, forment un bras de riviere comme un torrent très-rapide, par où le Lac des Hurons se joint avec le dernier plus spatieux que tous les autres. J'abordai bien-tôt sur une des côtes du Lac des Hurons près du Canal tourné au Nord. Je découvris de là un très-

beau

beau Païs, & ſuivant toûjours la côte, je pouſſai juſqu'à la riviere des *Outa*, qui ſortant de ce Lac, va ſe jetter à plus de cent lieuës de là dans le fleuve Saint Laurent. Le plaiſir de parcourir un ſi beau rivage m'en faiſoit oublier la peine & je vivois pendant ce tems-là de la chaſſe plus que de mes munitions. Après huit jours de courſe le long de ces côtes, je remontai dans mon canot, & aiant regagné la pointe du Lac, j'entrai dans ce bras d'eau qui regarde le Sud, & j'allai prendre terre à un bord qui n'en eſt pas loin. Là je découvris une grande plaine ſituée entre le dernier Lac & celui des Iſlinois. Les Peres Jeſuites y ont une très-belle habitation.

Ce fut là que je joignis la plûpart de nos deſerteurs : je les trouvai tous mal intentionnez, mais j'eus pourtant le bonheur de les ramener à leur devoir, en les obligeant de me ſuivre.

Cependant M. de la Sale s'étant rembarqué, & aiant levé l'ancre à *Miſſilimachinac* vers la fin du mois de Septembre, traverſa le Canal qui va du Lac des Hurons au Lac des Iſlinois, & aïant paſſé ce derniers Lac, il alla aborder à la Baye *des Puans* vers le 8. d'Octobre.

Cette Baye n'eſt qu'un regonflement du Lac des Iſlinoïs, cauſé par l'embouchure d'une groſſe riviere, nommée *Ouiſconſing*, qui prend ſon origine d'un aſſez grand Lac, à cent lieuës de là. Ce qu'il y a de merveilleux en ceci, c'eſt que de ce Lac ſort, par ſon autre extremité, une autre Riviere qui ſe jette dans le fleuve *Miſſiſſipi*: ainſi il

peut être regardé comme un Lac de communication entre les deux grands Golfes de la Mer du Canada & de la Mer de Méxique, comme il est aisé de le voir en jettant les yeux sur les Cartes.

M. de la Sale, après avoir débarqué sur le rivage de cette Baye, prit de nouvelles mesures, & renvoya sa Barque chargée de pelleteries à *Niagara*. Ensuite il s'embarqua avec dix-sept personnes & un Pere Recollet, en divers Canots, & après avoir côtoyé la plus grande partie du Lac des Islinois, il vint aborder le 1. de Novembre de l'année 1679. près de l'embouchure de la petite Riviere des *Miamis*.

Ce Païs situé entre le 35. & le 40. degré de latitude, confine d'un côté à celui des Iroquois, & de l'autre à celui des Islinois à l'Orient de la Virginie & de la Floride. Il est très-abondant en toutes choses, en poissons, en bétail, & en toute sorte de grains & de fruits. M. de la Sale en visita les Habitans, sonda leur esprit qu'il trouva traitable; tâcha de les gagner par sa douceur, & par ses presens; les accommoda de ses marchandises, profita des leurs, leur fit concevoir par le moien de son negoce, le peu d'assurance qu'il y avoit pour eux, tant avec les Iroquois, qu'avec les Anglois; & les ayant assuré de la protection puissante du Roi, il les porta à une soumission volontaire aux loix de nôtre Monarque. Cependant ayant reconnu que ce peuple étoit inconstant, infidéle, incapable de se soutenir par lui-même, mais propre à se laisser toujours entraîner par le plus puissent, il crut devoir y bâtir un Fort,

tant

tant pour affermir l'autorité du Roi, que pour s'y faire une habitation solide, qui lui tint lieu en même tems d'un petit arsenal & d'un honnête magasin. Le plan de ce Fort fut bientôt dressé, & son dessein executé en très-peu de tems sur le bord de la petite Riviere des *Miamis*, qui se jette dans le Lac des Islinois.

Cependant l'impatience que j'avois de rejoindre M. de la Sale avec les quinze hommes, que j'avois retrouvez, me faisoit pousser à toutes voiles vers les mêmes bords où il étoit; mais le défaut de vivres & les vents contraires s'opposant à mes efforts, m'obligerent de relâcher à trente lieuës de là, tant pour tâcher d'y trouver de quoi satisfaire à la faim, que pour l'orage. Dès que nous fûmes à terre, le premier secours qu'elle nous offrit, fut une très-grande abondance de gland, ensuite quelques cerfs s'étant presentez on en tua deux, & j'eus la consolation de voir mes gens se rafraîchir. Ils étoient si fatiguez, que je ne pûs jamais les resoudre à se rembarquer le même jour. Pour moi je preferai à mon repos le soin d'aller au milieu de la tempête chercher nôtre Commandant.

Je quittai mes gens après leur avoir promis de revenir bien-tôt vers eux pour les ramener à M. de la Sale. Je revins donc à la voile, & malgré toute la fureur des vagues, j'eus le bonheur de rejoindre M. de la Sale, après six jours de tourmente. Je lui rendis un compte fidele de mon expedition & de mes découvertes; il me témoigna en être assez content, mais il dit qu'il l'auroit été beau-

coup davantage, s'il avoit vû ses gens avec moi.

Ces dernieres paroles me parurent un commandement. Je pris dès ce moment congé de lui, & après m'être fort legerement rafraîchi, je repassai dans mon Canot. A peine fus-je avancé environ quinze lieuës vers ces bords où j'avois laissé mon monde, qu'aussi-tôt, comme si le Ciel eût voulu pour jamais me separer d'avec ces perfides, je fus accüeilli de la plus furieuse tempête qu'on puisse essuïer sur les plus grandes Mers. Nôtre Canot balotté par les vents & par les vagues, tantôt élevé dans les airs, tantôt précipité dans les abîmes, ne laissoit pas de se soutenir toûjours sur son fond sans tourner; mais un coup de vent l'ayant tout d'un coup renversé, nous ne sûmes où nous étions. La violence du mal étoit au dessus de l'art & de nos forces, lors qu'un second coup releva nos esperances, en redressant nôtre petit Vaisseau, & nous porta dans un moment sur la rade où nous nous jettâmes à corps perdu. Ainsi nous voyant garantis de la tempête par la tempête même, nous continuâmes par terre nôtre voyage, & le Pilote & moi tirant nôtre Canot & nôtre équipage sur des traîneaux, nous arrivâmes le lendemain à l'endroit où nous avions laissé nos gens. Nous emploïames le reste de la journée à les rallier. Le calme étoit revenu sur les flots, & nôtre petite Mer nous presentoit une navigation tranquile & commode; nous nous y rengageâmes tous ensemble, & en moins d'une journée nous vînmes moüiller au pied du Fort où M. de la Sale nous attendoit.

C'étoit

C'étoit vers la fin du mois de Novembre de la même année.

M. de la Sale nous reçut avec une entiere ſatisfaction. Il avoit compté ſur cette petite recrûë, comme ſur un ſecours neceſſaire pour avancer ſes afaires, & pour achever ſa traitte; cependant ce furent ces malheureux qui contribuerent le plus à le ruiner & à le perdre. Tel eſt l'aveuglement des hommes, de fonder le plus ſouvent leurs eſperances ſur ce qui dans la ſuite eſt l'unique ſource de leur malheur.

Nôtre conducteur ayant en moins de deux mois très-bien fait ſes affaires en ce Païs, mit ſon nouveau Fort en état de défendre l'entrée du Lac, & de tenir en bride ſes voiſins; ayant d'ailleurs rempli ſon magaſin de très-bons effets, & gagné les principaux de la Nation. Pour retenir les autres dans l'obéïſſance, il reſolut de pouſſer juſques chez les Iſlinois à plus de cent lieuës du port où nous étions. Pour penetrer dans le cœur de cette Nation, il faloit gagner à 40. lieues de là le portage de la Riviere des Iſlinois, qu'on a depuis appellée *Lac de Segnelai*. Elle prend ſa ſource d'une éminence à ſix lieuës du Lac des Iſlinois, & va ſe jetter après deux cent lieuës de cours, dans le fleuve *Miſſiſſipi*, qu'on a depuis appellé *Fleuve Colbert*.

Nous partîmes de cette contrée des Miamis au commencement de Decembre, ayant ſeulement laiſſé dix hommes dans le Fort pour le garder. Il falut conduire nôtre équipage & nos Canots par des traîneaux. Après quatre journées de traite, nous nous trouvâ-

mes ſur un des bords de cette Riviere très-navigable ; nous nous y embarquâmes au nombre de quarante perſonnes ſans compter trois Peres Recollets. Nous la deſcendîmes à petites journées, tant pour nous donner le tems de reconnoître les habitans & les terres, que pour nous fournir de gibier ; il eſt vrai que tous ſes bords ſont auſſi charmans à la veuë, qu'utiles à la vie. Ce ne ſont que vergers, bois, prairies ; tout y eſt rempli de fruits : en un mot on y voit une agreable confuſion de tout ce que la nature a de plus delicieux pour la ſubſiſtance des hommes & pour la nouriture des animaux.

Cette varieté ſi agreable, qui entretenoit nôtre curioſité, nous faiſoit aller lentement. Enfin après ſix mois de navigation, nous arrivâmes ſur la fin de Decembre à un Village des Iſlinois, nommé *Pontdalamia*, de plus de cinq cent feux ; ce lieu nous ayant paru vuide & abandonné, nous y entrâmes ſans reſiſtance ; toutes les maiſons en étoient ouvertes & à la diſcretion des paſſans. Les bâtimens n'étoient que d'une charpente groſſiere avec de groſſes branches d'arbres, recouvertes de diverſes piéces d'écorce ; le dedans aſſez proprement natté, tant par terre que par les côtez. Chaque maiſon contenoit deux appartemens capables de loger diverſes familles ; au deſſous il y avoit des caves, dans leſquelles étoit renfermé leur bled d'Inde ; nous y en trouvâmes quantité, & comme les vivres commençoient à nous manquer, nous en fîmes notre proviſion.

De là ayant pourſuivi nôtre voyage juſ-

qu'à

qu'à trente lieuës plus bas, nous nous vîmes tout d'un coup au milieu d'un étang d'environ ſept lieuës de tour ; nous y pêchâmes de très-bon poiſſon, & nous laiſſant inſenſiblement conduire au courant de l'eau, nous retombâmes bien-tôt dans le lit de la Riviere. A peine y fûmes-nous rentré, que nous nous trouvâmes entre deux camps : tous les Sauvages s'étant partagez en deux corps d'armée, campez d'un côté & d'autre du rivage. Dès qu'ils nous eurent apperçus, ils coururent aux armes, & après avoir renvoié leurs femmes dans les bois, ils ſe rangerent en bataille, comme s'ils avoient voulu nous attaquer. De nôtre côté nôtre petite flotte ſe mit en diſpoſition de ſe bien défendre. Les Iſlinois étonnez d'une ſi fiere contenance, & d'ailleurs plus portez à repouſſer la guerre qu'à la commencer, ſe contenterent de nous demander qui nous étions ; nous leur fîmes entendre par nos truchemens, que nous étions *François*, que nous n'étions venus-là, que pour leur faire connoître le vrai Dieu du Ciel & de la Terre, & pour leur offrir la protection *du Roi de France*. Que s'ils vouloient ſe ſoûmettre à ſon obéïſſance, c'étoit l'unique moien de ſe rendre heureux, & de ſe mettre à couvert des inſultes de leurs ennemis ; qu'aiant en abondance tous les biens de la terre, il ne leur manquoit que l'art de s'en ſervir utilement ; que nous étions prêts de leur faire part de nôtre induſtrie, pourvû qu'ils vouluſſent entrer dans nôtre commerce & dans nôtre Societé. Ils reçurent nos offres & nos propoſitions, non comme des Sauvages, mais comme

des

des hommes tout à fait civilisez. Nous aiant donné des marques très-respectueuses de leur veneration pour nôtre auguste Monarque, ils nous presenterent le *Calumet*. C'est, comme nous avons déja dit, le signal de la paix parmi tous ces peuples. Ils se servent en ces occasions des termes de *chanter* ou *danser le Calumet* : on le chante, lors qu'au pied d'un pieu, ou d'un bâton fiché en terre, chacun vient apporter les dépoüilles de ses ennemis en forme de trophée, & raconter ses exploits guerriers. On le danse, lors qu'après toutes ces harangues, on fait des danses tout au tour.

Pendant qu'ils faisoient toutes ces ceremonies, nous ne manquâmes pas de répondre de nôtre côté à leur demonstration de joye par des presens & par des assurances d'une amitié inviolable. Nous leur païames leur blé d'Inde en outils ou en eau de vie. Convaincus par là de nôtre bonne foi, ils voulurent fortifier leur nouvelle union avec nous par de bons festins à leur maniere : ils firent revenir leurs femmes & leurs enfans; leurs chasseurs revinrent chargez de gibier; on travailla d'abord aux apprêts d'un grand repas : on y étala le bœuf & le cerf boucanné; ce fut un ambigu merveilleux de toutes sortes de gibier & de fruits; l'eau de vie n'y fut point épargnée de nôtre part; pendant deux ou trois jours ce ne fut que joye & que festins, mais au milieu de tous ces divertissemens deux ou trois décharges de nôtre artillerie insinuerent dans leurs esprits, avec ces commencemens d'amitié, quelque respect mêlé de terreur pour nos armes; ils

nous

nous careſſoient, mais nous craignoient en même tems; nous faiſions de nôtre part tout ce que nous pouvions pour les affermir dans leurs bons ſentimens; chacun de nous ſe fit parmi eux des Societez agréables: nous nous traitions tous d'amis, de compagnons, de freres, quelques-uns même des nôtres furent adoptez par les Principaux d'entre eux: ſi bien qu'au travers de cette inconſtance commune à tous les Peuples Ameriquains, nous reconnûmes en ceux-ci beaucoup d'humanité, & une très-grande diſpoſition au commerce de la Societé civile.

En effet ce ſont des hommes careſſans, flateurs, complaiſans au dernier point, mais auſſi fort ruſez, adroits, vifs, prompts & ſouples à toutes ſortes d'exercices. Ils ſont tous fort bien faits, robuſtes, de belle taille, & d'un teint baſanné. Leur paſſion pour les bois & pour la chaſſe les rend extrémement libertins, & tout à fait indociles. Ils ſont fort ardents pour les femmes, & encore plus pour les garçons, auſſi deviennent-ils tous preſque effeminez par leur trop grande molleſſe, & par leur abandonnement au plaiſir, ſoit que ce ſoit le vice du climat, ſoit que ce ſoit un effet de leur imagination pervertie. On remarque parmi eux un grand nombre *d'Hermaphrodites*. Ce qu'il y a de merveilleux en ceci, c'eſt que malgré ce malheureux penchant qu'ils ont pour ce vice infame, ils ſe ſont fait de très-ſeveres loix pour le punir: dès qu'un garçon eſt proſtitué, il eſt dégradé de ſa qualité d'homme, on lui défend d'en porter l'habit & le nom, d'en faire la moindre fonction. La chaſſe même lui eſt dé-

défenduë. On le renferme dans le rang & dans l'occupation des femmes; & celles-ci le haïssent autant que les hommes le méprisent: si bien que ces malheureux se voient en même tems le rebut & l'opprobre de l'un & de l'autre sexe. C'est ainsi que reconnoissant eux-mêmes leur brutalité naturelle, ils y savent mettre un frein, & que tout libres & independans qu'ils sont, ils se mettent au-dessus de leur propre sensualité par un effort de la raison. C'est aussi pour assouvir leur fureur qu'ils se permettent de prendre plusieurs femmes; mais afin d'entretenir la paix dans leurs familles, ils épousent les sœurs, ou les parentes, & le mari sert d'un nouveau nœud entr'elles pour redoubler les liaisons du sang. Ils en sont extrémement jaloux, & s'ils les surprennent dans la moindre infidelité, ils les defigurent & les punissent très-cruellement. Les femmes & les garçons effeminez y travaillent une très-fine & très-belle natte, dont ils tapissent le dedans de leurs cabannes. Pour ce qui est des hommes, les uns y vont à la chasse, les autres défrichent la terre, la cultivent pour y semer du bled d'Inde, & en recüeillent de fort bons fruits. Leur contrée est le long de la Riviere qui porte leur nom: ils sont dispersez en plusieurs Villages, ils étoient dans celui-ci environ au nombre de quinze cent, tant de l'un que de l'autre sexe, tant jeunes que vieux, & on y pouvoit compter cinq cent combattans.

M. de la Sale ayant reconnu l'étenduë & les forces de cette Nation, crut devoir les fixer dans l'obéïssance & dans la soûmission

par une eſpéce de Fort qu'il fit deſſein de bâtir ſur une hauteur près de la Rivierre. Il fit ſon plan, il donna des ordres, on y travailla auſſi-tôt; & comme les materiaux & les hommes ne lui manquoient pas, le bâtiment fut en peu de tems fort avancé. Cependant n'apprenant aucunes nouvelles de la Barque qu'il avoit renvoyée du Lac des Iſlinois à Niagara, richement chargée, il en étoit beaucoup en peine, & la douleur qu'il en conçut jointe au chagrin que lui cauſoit l'impatience & la malice de ſes gens, le conſumoit à vûë d'œil, mais renfermant ſes chagrins au dedans de lui-même, il ſe contenta de les faire éclater par le nom de *Crevecœur*, qu'il donna à ſon nouveau Fort.

Juſques-là nous ne pouvions nous plaindre du Ciel ni de la fortune; nous avions heureuſement pouſſé nos decouvertes juſqu'à cinq cent lieuës au delà du Lac appellé *Frontenac*, & nous avions ſoutenu par d'aſſez bons Forts les divers établiſſemens que nous avions faits en pluſieurs contrées. La plûpart des Sauvages s'étoient volontairement rangez ſous nos loix, & les moins traitables d'entre eux nous avoient laiſſé tranquilement pouſſer nos progrès; car nous ne trouvâmes point d'autres ennemis que nous-mêmes, & ce fut dans nos diſſentions que nous rencontrâmes la ſource de nos plus grandes diſgraces.

La plûpart de nos gens, fatiguez des longueurs d'un voyage dont ils ne voyoient point la fin, & rebutez de traîner une vie vague au travers des bois & des terres incultes, toûjours parmi les bêtes, ou parmi les Sauvages,

vages, ſans guide, ſans voiture, & la plûpart du tems ſans vivres, ne pouvoient s'empêcher de murmurer contre le Chef, ou l'Auteur d'une ſi fatigante & ſi perilleuſe entrepriſe. M. de la Sale, à la penetration de qui rien ne pouvoit échapper, n'entrevit que trop leurs mécontentemens & leurs mauvaiſes intentions. Il n'oublia rien pour en prévenir les ſuites. Les promeſſes, les bons traittemens, la gloire, la raiſon, l'exemple des établiſſemens faits par les Eſpagnols dans l'Amerique, tout fut mis en uſage pour remettre les eſprits dans une bonne ſituation, & pour les tourner du bon côté, mais tout cela fut inutile: rien ne fut capable de les gagner, les careſſes, les conſeils, les raiſonnemens ne faiſoient que les irriter davantage. Quoi, *ſe diſoient-ils*, ſerons-nous toûjours les eſclaves de ſes caprices, toûjours les duppes de ſes viſions, & de ſes folles eſperances? Faut-il que les peines que nous avons eſſuyées juſqu'ici, nous ſoient un engagement pour en ſouffrir de nouvelles? Que ſous pretexte qu'un barbare nous tient ici tranſplantez dans un nouveau Monde, il nous traîne dans une ſuite perpetuelle de fatigues & de miſeres? Que nous revient-il de toutes nos courſes, qu'une eſpéce d'eſclavage, qu'une malheureuſe indigence, & qu'un épuiſement entier de nos forces? Qu'eſperons-nous gagner quand nous ſerons arrivez aux extremitez de la Terre? Nous y trouverons des mers inacceſſibles, & nous nous verrons enfin forcez de revenir ſur nos pas, auſſi vuides & auſſi miſerables que nous le ſommes à preſent. Prévenons un ſi grand

mal-

malheur, & tandis que les forces nous reſtent, ſervons-nous en pour regagner les Païs que nous avons quittez, ſeparons-nous d'un homme qui nous veut perdre en ſe perdant lui même; abandonnons-le à ſes recherches auſſi penibles qu'inutiles. Mais quel moyen de pouvoir lui échaper ? il s'eſt fait de tous côtez des intrigues, des intelligences ; il a des forces, & des richeſſes qu'il ne doit qu'à nos peines & à nos travaux. Si nous le quittons, il ſaura bien tôt nous r'attraper & nous punir enſuite comme deſerteurs. D'ailleurs où aller ſans proviſions, ſans aucuns effets, ſans aucune reſſource ? faiſons mieux, coupons l'arbre & la racine, finiſſons nos miſeres par la perte de celui qui les cauſe, & profitons par ſa mort des fruits de nos courſes & de nos peines. Voilà à peu près par quels diſcours ces eſprits mécontens ſe préparoient & s'excitoient eux-mêmes au plus deteſtable complot que la rage puiſſe inventer. Mais ſoit que l'horreur du crime, ſoit que la crainte du ſuplice les arrêtât, ils ne purent d'abord ſe déterminer à un attentat ſi horrible. Ils prirent le parti de porter ce peuple inconſtant à un ſoulevement général contre lui, pour le faire perir par leurs mains, & recueillir par ce moyem le fruit du crime, ſans paroître y avoir aucune part.

Ils crurent donc devoir les ſurprendre par de fauſſes confidences jointes à tous les faux ſemblans de la plus ſincere amitié : ils leur dirent qu'ils étoient trop ſenſibles à leurs bons traitemens, pour n'être pas touchez du peril qui les menaçoit ; qu'ils croyoient être obligez par toutes ſortes de devoirs de les

les avertir que M. de la Sale étoit entré dans de très forts engagemens avec les Iroquois, leurs plus grands ennemis; qu'il ne s'étoit avancé jusques dans leurs terres, que pour reconnoître leurs forces; que s'il avoit bâti ce Fort, ce n'étoit que pour les tenir en bride; que le voiage qu'il meditoit pour Frontenac, n'étoit que pour aller avertir les Iroquois de la disposition où ils étoient, & pour les presser même à venir faire une prompte irruption sur eux, afin qu'unissant leurs forces avec les siennes, ils pussent plus facilement ensemble envahir leurs biens, les reduire à l'esclavage, & partager entre eux leur butin & leurs conquêtes. C'est à vous maintenant, *leurs dirent-ils*, à prendre vos mesures & à profiter des avis que nous vous donnons.

Jugez quelle impression firent de pareils discours tenus par nos gens mêmes, sur des esprits foibles, legers & credules. Aussitôt des murmures ou des bruits sourds se répandirent parmi ce Peuple soupçonneux; nos grandes Societez se rompirent. Les défiances & les refroidissemens succederent aux empressemens de se voir. En un mot les Islinois conçurent une inimitié générale contre nous, mais surtout contre nôtre Chef qu'ils regarderent dès-lors comme leur ennemi capital, & dans la perte duquel ils mirent toute leur esperance.

M. de la Sale ne manqua pas de s'appercevoir d'un si grand changement & de l'extrême danger où il étoit, craint ou plûtôt haï des siens, & d'ailleurs exposé à la fureur d'un peuple barbare. Mais il ne pouvoit augurer d'où

d'où venoit un si grand changement, il tâcha de sonder les esprits, il pressa, il conjura les uns & les autres, il leur fit entendre qu'il n'étoit ni juste ni raisonnable de prendre légérement l'épouvante, & de rompre sans fondement avec des gens avec qui on étoit entré en de si grandes liaisons.

Les Islinois se rendant à ses raisons, lui declarerent que c'étoit de ses gens mêmes qu'il venoient d'être informez de son intelligence avec les Iroquois, & qu'ils n'avoient pû se défendre de tomber en de pareils soupçons après de telles ouvertures.

M. de la Sale leur fit d'abord toucher au doigt la malice & la perfidie de ses gens qui ne cherchant qu'à se defaire de lui sans infamie & sans danger, tâchoient d'employer des Etrangers pour le perdre. Il leur fit concevoir le peu d'apparence qu'il y avoit, de son union avec une Nation aussi perfide, que celle des Iroquois; qu'il y alloit non seulement de la gloire de son Prince, mais de l'interêt même de toute la Nation Françoise de faire une telle Societé. Quelle sureté, quelle gloire pour lui de s'associer avec des sauvages, avides du sang humain, sans foi, sans loi, sans humanité, & qui enfin ne suivent que leur interêt & leur brutalité? qu'au surplus il avoit declaré fort sincerement ses sentimens à toute la Nation Islinoise, qu'il n'étoit venu que leur faire connoître le vrai Dieu, & pour leur offrir la protection d'un Roi dont le seul nom pourroit les maintenir dans la paisible possession de leurs biens & de leurs terres. L'assurance & la sincerité dont il accompagna ses discours, dissipa leur défian-

fiance, raſſura les eſprits, & remit le calme dans toute cette multitude tumultueuſe.

Mais à peine ce mouvement fut-il appaiſé, qu'on en vit auſſi-tôt renaître un autre beaucoup plus dangereux que le premier, par l'arrivée d'un nommé *Manſolea*, ſecret Emiſſaire des Iroquois, de la Nation voiſine des *Maſcontans*, homme fin, éloquent & ſeditieux. Cet homme venant ſous le nom d'ami, & comme député de ſa Nation, prit à deſſein l'entrée de la nuit pour s'introduire plus ſecretement dans le camp des Iſlinois, & pour avoir le tems de mieux ménager ſes pratiques, ou de mieux conduire ſa negociation. D'abord il viſita les uns & les autres, & après avoir attiré dans ſes interêts ſes plus affidez, il convoqua les plus conſiderables. Enſuite pour autoriſer ſon ambaſſade, il fit divers preſens, & declara à toutes l'Aſſemblée le motif qui l'amenoit vers eux: il leur repreſenta que ce n'étoit pas ſeulement l'interêt commun de tous les Peuples de l'Amerique, mais celui de toute leur Nation & de la ſienne, qui avoit engagé ſon peuple à l'envoyer vers eux pour deliberer enſemble ſur le danger commun qui les menaçoit. Qu'ils étoient très-bien informez que les François n'étoient venus dans leurs Terres, qu'en vûë de ſubjuguer tous les peuples de l'Amerique Septentrionale juſqu'à la mer de Méxique. Que pour parvenir à leurs fins ils ne prétendoient pas ſeulement ſe ſervir de leurs forces, mais de celles des Ameriquains mêmes. Que nous avions aſſurément contracté de ſecrettes alliances avec des Iroquois, leurs ennemis communs. Que ce Fort que nous avions con-

construit sur leur riviére; n'étoit qu'un commencement d'une tyrannie & d'une domination usurpée, en attendant que nous puissions achever nôtre conquête par la descente de nos Confederez. Qu'ils n'avoient qu'à prendre leurs précautions, ou plûtôt que s'ils attendoient que nous fussions tous unis, il ne seroit plus tems, & que le mal seroit sans remede; mais que tandis que nous étions en si petit nombre, & qu'ils étoient les plus forts, il leur seroit aisé de nous accabler, & de se mettre à couvert de nôtre prétenduë conjuration. C'est par ces sortes d'avis que *Mansolea* machinoit nôtre perte dans l'esprit de ce peuple crédule, & tous ces discours avoient d'autant plus de poids & de force, qu'ils convenoient avec ceux que nos François leur avoient déja tenus. Telle fut l'adresse & la politique des Iroquois pour nous troubler dans nos établissemens, & pour tâcher de s'emparer des Islinois. Ils se garderent bien d'employer quelqu'un de leur Nation, ils n'auroient pas manqué de donner par-là quelqu'ombrage aux Islinois, ils susciterent leurs voisins pour jetter chez eux des soupçons contre nous, & tenterent de nous perdre par les mains de nos Alliez, afin de pouvoir ensuite plus facilement détruire les autres. Cependant toute la nuit se passa en conseil & en deliberation; on y conspira nôtre ruine, M. de la Sale qui se reposoit sur l'apparence d'une parfaite reconciliation, ne savoit rien de ce qui se passoit. Impatient de mieux cimenter les nœuds de sa réunion, il se leva dès la pointe du jour, & s'en alla dans le camp des Islinois, ac-

compagné de ses plus fideles amis. Il ne vit de tous côtez que divers attroupemens & qu'un tumulte universel; loin d'y rencontrer cet accueil favorable qu'on lui faisoit auparavant, ce n'étoit partout que visages glacez, qu'un morne silence à son approche, ou plûtôt qu'un murmure menaçant. Quelques-uns même lui tournoient le dos, & ne le regardoient qu'avec des yeux pleins de colere & d'indignation. Surpris d'une telle revolution, il ne sait que penser, ni même à quoi se resoudre, ou s'il ira se retrancher dans son Fort, ou s'il tâchera d'entrer en de nouveaux éclaircissemens; mais ne pouvant souffrir l'incertitude, ni se relâcher dans les occasions les plus perilleuses, il s'avança dans le gros de l'assemblée, & comme il parloit un peu la langue des Sauvages, il s'adressa aux principaux de la Nation. Hé quoi! *leur dit-il*, mes amis, sera-ce toujours à recommencer? Vous verrai-je toujours dans des défiances perpetuelles? hier au soir dans le calme, & dans une situation paisible; aujourd'hui dans l'allarme, dans la fureur, prêts à vous soulever contre moi. On me fuït, on me regarde avec des yeux menaçans, je vous vois assemblez par troupe. Que s'est-il passé de nouveau depuis hier au soir, de ma part, pour vous porter à un si grand changement? ou plûtôt par quelle imposture, & par quelle supposition m'a-t-on noirci dans vos esprits, pour alterer cette amitié sincere dont vous m'avez donné jusqu'ici tant de marques obligeantes? Declarez-vous, je vous prie, je me livre entre vos mains, & je consens d'être vôtre victi-
me

me si vous pouvez me convaincre d'avoir machiné la moindre chose contre le bien de vôtre Nation. Ces Barbares à demi persuadez par sa contenance & par sa fermeté, ne tarderent pas à lui montrer *Mansolea*, deputé de la part des Mascontans pour les informer de ses pratiques & de ses conventions avec les Iroquois. Aussi-tôt M. de la Sale s'adressant à *Mansolea* ; quels témoins, quels indices, quelles assurances avez-vous, vous & vôtre Nation, de mes liaisons avec un peuple aussi barbare, aussi perfide que celui dont on me parlez ? Où sont mes secrets Emissaires, envoyez vers ces peuples pour m'en convaincre ; Quels témoignages avez-vous contre moi ? faites vos efforts pour me prouver cette prétenduë trahison, je ne demande pas mieux.

Mansolea pressé par une si vive réponse, ne manqua pas de lui faire entendre que dans des occasions où il y va du salut ou de la perte de tout un Peuple, il n'est pas toûjours besoin de preuves pour convaincre les gens suspects ; que les moindres apparences suffisent pour obliger les personnes bien sensées à prendre leurs précautions contre de pareilles entreprises ; que comme toute l'adresse des esprits seditieux & turbulens consiste à bien dissimuler leurs projets, toute la prudence des bons politiques consiste à les prevenir ; que dans cette rencontre, tant ses négociations passées avec les Iroquois, que celles qu'il étoit prêt de renouveller avec eux dans le voyage qu'il meditoit pour Frontenac ; que ce Fort bâti sur

la Riviere des Islinois, n'étoient que des témoignages trop convaincans du dessein dont on le soupçonnoît, & qu'il n'en faloit pas davantage pour obliger leurs Nations à se tenir sur leurs gardes, & à se mettre à couvert des embûches de ceux qui vouloient les perdre. Vous avez raison, *lui dit d'abord M. de la Sale*, il est bon de prendre ses précautions contre ceux qui veulent nous détruire; il faut donc que les Islinois se précautionnent contre les Iroquois, & non pas contre nous qui ne sommes venus que pour les proteger, que pour les maintenir dans leurs terres, & que pour unir enfin tous les Peuples de l'Amerique Septentrionale sous l'Empire du Roi des François. Puis s'adressant aux Islinois, vous n'avez que trop souvent éprouvé, *leur dit-il*, l'avarice & la cruauté de cette Nation toûjours avide de vôtre sang & de vos biens; nous prétendons mettre un frein à leur orgueil, & reduire ces barbares à vivre avec vous comme vos égaux, & non pas comme vos tyrans. Ils ont déja subjugué les *Miamis*, les *Quiquapous*, les *Mascontans*; ils ont fait de tous leurs voisins autant d'esclaves, ils veulent en faire autant de vous, mais ils n'oseront l'entreprendre, tant qu'ils nous verront unis ensemble. Leur premiere vûë est de nous perdre pour vous détruire ensuite plus facilement vous mêmes, c'est pour cela qu'ils voudroient rompre nôtre union pour mieux surprendre vôtre credulité. Ils vous font aujourd'hui donner des avis par les *Mascontans* vos voisins. Profitez de leur exemple plûtôt que de leurs discours, & ne vous laissez pas entraîner par vôtre facili-

cilité dans l'esclavage où ils sont tombez eux-mêmes par leur foiblesse On veut me rendre suspect de quelque intelligence particuliere avec les Iroquois par le commerce que j'ai eu avec eux: tout ce commerce ne s'est terminé qu'à negocier quelques pelleteries; j'ai tâché ensuite de les brider par le Fort de Frontenac, & par celui des Miamis, & je n'entrerai desormais en societé avec eux qu'autant qu'ils se soumettront aux loix de nôtre Monarque; sans cela point de paix & point de trêve avec cette Nation. D'ailleurs soyez persuadez que si je fais quelque liaisons avec certains Peuples, ce ne sera pas avec les plus forts pour opprimer les plus foibles, mais plûtôt avec les plus foibles, pour dompter les plus forts & les plus entreprenans. On me fait un crime de ce Fort que j'ai bâti sur vôtre Riviere, hé comment pourvoir à la sureté des peuples, que par ces sortes de remparts, qui les mettent à couvert des insultes de leurs ennemis? Si ce sont des défenses pour appuier l'autorité des Souverains, ce sont aussi des asiles pour le Peuple, & des lieux d'assurance pour tout ce qu'il a de plus cher dans les perils les plus grands. C'est la conduite que nous avons tenuë jusqu'ici, & celle que nous pretendons tenir dans tout le cours de nos découvertes. Elle n'a rien de violent, ni de tyrannique: en tâchant de nous établir, nous ne voulons que vous procurer un entier repos; en vous proposant de vivre sous le gouvernement de nôtre Prince, nous voulons plûtôt vous assurer dans vos possessions, que vous les ravir. Tant que vous

menerez cette vie vague, ſans foi, ſans regles, ſans limites; tantôt dans une contrée, tantôt dans une autre, chacun faiſant un Peuple à part, & voulant avoir l'avantage ſur ſon voiſin, vous courrez les uns ſur les autres, vous vivrez toujours expoſez à de nouvelles incurſions, toujours dans les pertes, dans les invaſions, & dans le carnage, au lieu qu'étant réünis ſous la loi d'un même Maître, vous vous entretiendrez tous dans une heureuſe ſocieté; les plus forts ſeront arrêtez, les plus foibles ſecourus par l'Autorité Royale, & vivant tous ſous les mêmes loix, nous vous ferons part de nos richeſſes, comme vous nous faites part des vôtres. Nous vous ouvrirons le commerce de nos terres, & nous ne ſerons parmi vous que pour être le nœud de la paix, de la concorde & de l'amité. Voilà quelles ſont nos intentions, c'eſt à vous à les accepter ou à les refuſer, à voir ſi vous devez vous défier de nous comme de vos ennemis, ou nous regarder plûtôt comme vos freres, & vos fidelles défenſeurs.

Ce diſcours ſoutenu par cette fermeté qu'inſpire un bon cœur & la bonne foi, fit tout l'effet que M. de la Sale en pouvoit attendre. *Manſolea* lui-même touché des bons ſentimens qu'il reconnut dans nôtre Chef, & preſſé par le témoignage de ſa conſcience, avoüa que les Iroquois avoient fait courir ces faux bruits parmi les *Maſcontans*, pour les obliger à faire entrer les Iſlinois dans ces défiances, & pour exciter par ce moyen une revolte générale contre nous. Il demeura d'accord de la malice des Iroquois, & convint

vint avec M. de la Sale, que leur propre ſureté & celle des Iſlinois dépendoit uniquement de leur union, & de leur intelligence avec nous. Dès ce moment les Iſlinois rentrerent dans leurs premiers ſentimens, & protesterent de ne jamais renoncer ni à nôtre alliance, ni à nôtre protection qu'ils nous ſuplierent avec instance de leur continuer.

M. de la Sale content des nouvelles aſſurances de leur amitié ne ſongea qu'à pouſſer plus loin ſes découvertes ou ſes conquêtes; car c'étoit à lui la même choſe de decouvrir un Païs, & de le ſoumettre à la puiſſance du Roi.

Se voiant ſur une Riviere qui l'alloit faire tomber dans le milieu du grand fleuve *Miſſiſſipi*, il crut que pour pouvoir remplir la vaste étenduë de ſes deſſeins, il n'avoit qu'à partager ſes courſes en deux parties; l'une, après avoir gagné ce fleuve, de le ſuivre en remontant vers ſa ſource, & de côtoïer ſes rivages pour reconnoître les Nations qui ſont au Nord-Est de l'Amerique; l'autre de deſcendre ce même fleuve juſqu'à la Mer de Méxique, & de tâcher de ſoumettre toutes les Nations ſituées ſur ſes bords juſqu'à la Mer. Il ſe reſerva cette derniere partie, & ſe reſolut de charger quelqu'autre perſonne de la premiere.

Pendant qu'il diſpoſoit ainſi ſon voyage, nos perfides ne ſongeoient qu'à rompre le cours de ſes deſſeins : mais voyant que ſa prudence lui faiſoit prévenir tous leurs complots, ils reſolurent de l'empoiſonner. Pour executer ce deſſein ils choiſirent le jour de Noël de l'année 1679. & pour en avancer

le ſuccez, ils trouverent le moyen de jetter du poiſon dans la marmite, afin qu'empoiſonnant en même tems & le Maître & ſes affidez, ils puſſent ſeuls ſe rendre les Maîtres & du Fort, & de tout ce qu'il y avoit dedans.

Le dîner ayant été ſervi, on ſe mit à manger. A peine M. de la Sale & tous ſes conviez furent-ils ſortis de table, qu'ils ſe trouverent également attaquez de convulſions, de ſueurs froides, & de maux de cœur. Ces marques trop ſenſibles de poiſon les obligerent à prendre de la theriaque, & ſans ce promt remede, & ſans la précaution que chacun prit ſur le champ, il auroit été impoſſible de ſe garantir de la mort.

Le mal avoit trop éclaté pour demeurer dans le ſilence: ces ſcelerats voyant que leur malice avoit avorté, prirent la fuite dans les bois. M. de la Sale les fit chercher en vain, & inutilement les pourſuivit-on. N'ayant pû les rencontrer, il prit en leur place de jeunes Sauvages volontaires, qui ſe dévoüerent à lui avec une entiere fidelité. Sa reputation s'étoit ſi avantageuſement répanduë de tous côtez, que non ſeulement pluſieurs François diſperſez dans les bois, mais un grand nombre de Sauvages venoient de leur propre gré ſe ſoumettre à lui, & reconnoître en ſa perſonne l'Autorité du Roi. L'accueil favorable qu'il leur faiſoit lui attiroit ſans ceſſe de nouveaux ſoldats de toutes parts; ſi bien qu'il repara non ſeulement par-là le nombre de ſes fugitifs, mais il accrut de beaucoup ſa troupe, & groſſit conſi-

considerablement ſon magazin par ſon trafic & par ſes negociations.

Les choſes étant dans cette diſpoſition chez les Iſlinois, M. de la Sale crut devoir mettre en execution le deſſein de ſes découvertes. Pour cet effet il jetta les yeux ſur M. *Dacan* pour faire la découverte des terres qui ſont le long du Fleuve *Miſſiſſipi*, en tirant vers le Nord-Eſt. Il choiſit pour l'accompagner, le *Pere Loüis* Recollet, avec quatre François & deux Sauvages: les fournit d'armes, de munitions neceſſaires, & leur donna dequoi trafiquer avec les Nations qu'ils rencontreroient. Ils s'embarquerent le 28. Fevrier de l'année 1680. ſur la Riviere des Iſlinois; la deſcendirent juſqu'au fleuve *Miſſiſſipi*, & pouſſerent leur traite en remontant ce fleuve, juſqu'à quatre cent cinquante lieuës vers le Nord, à ſept lieuës de ſa ſource, en s'écartant de tems en tems d'un côté & d'autre du rivage pour reconnoître les diverſes Nations qui les habitent.

Ce fleuve ſort d'une grande ſource, du haut d'une colline, qui borde une très-belle plaine dans le Païs des *Iſſati*, ſur le cinquantiéme degré de latitude. A quatre ou cinq lieuës de ſa ſource il ſe trouve ſi fort accrû par cinq ou ſix Rivieres qui s'y déchargent, qu'il eſt capable de porter bateau. Les environs en ſont habitez par beaucoup de Nations, les *Hanétons*, les *Iſſati*, les *Oua*, les *Tintonhas*, les *Nadoüeſſans*. M. *Dacan* fut très bien reçû de tous ces Peuples, commerça avec eux, y fit pluſieurs eſclaves, augmenta ſa troupe de pluſieurs Sauvages vo-

lontaires, & posa, à deux lieuës de la source de ce grand fleuve, les Armes du Roi sur le tronc d'un grand arbre à la vûë de toutes ces Nations, qui les reconnurent comme celles de leur Prince & de leur Maître souverain. Il y établit aussi plusieurs habitations, l'une chez *les Issati*, ou plusieurs Europeans qui s'étoient joints à lui dans sa course, voulurent s'habituer; une autre chez les *Hanétons*; une autre chez les *Oua*, une autre enfin chez les *Tintonhas*, ou gens de Riviere.

Charmé de la docilité de ces Peuples, & d'ailleurs attiré par le grand commerce des peaux, il s'avança dans les terres jusqu'au Lac des *Assenipoits*. C'est un Lac de plus de trente lieuës de tour. Cette Nation, toute farouche qu'elle est, le reçût fort humainement. Il y fonda une habitation pour les François, & une autre chez les *Chongaskabes*, ou Nation des Forts, leurs voisins.

Pendant que le Sieur Dacan faisoit toutes ces découvertes & ces établissemens, M. de la Sale prit congé des Islinois pour aller à Frontenac, le 8. Novembre de l'année 1680. tant pour apprendre des nouvelles d'une barque qu'il avoit fait depuis peu construire & équipper, que pour faire une revûë de ses magasins, de ses Forts & de ses habitations. La troisiéme journée, il arriva au grand Village des Islinois, où, après avoir observé la situation du Païs, au milieu de plusieurs Nations, des *Miamis*, des *Outagamis*, des *Kicoapous* des *Ainous*, des *Mascoutans*, & de plusieurs autres, ar-

rosé d'une belle Riviere, il crut devoir faire bâtir un Fort sur une hauteur qui commande à toute la campagne, tant pour se rendre le Maître de tous ces differens Peuples, que pour servir de retraite & de rempart à nos François. Ce dessein, quelqu'avantageux qu'il pût être, eut pourtant de fâcheuses suites.

Deux malheureux que M. de la Sale avoit envoyez l'Automne derniere à *Missilimachinac*, pour s'informer de son nouveau bâtiment, feignirent de revenir lui rendre compte de leur expedition. Ils le rencontrerent dans leur chemin à deux lieuës du dernier Village, & lui dirent qu'ils n'avoient rien pû découvrir de sa Barque. Cependant eux-mêmes l'avoient brûslée, après en avoir vendu tous les effets & tout l'équipage aux Iroquois. M. de la Sale se douta bien dès-lors, que sa barque étoit perduë, mais il n'en parut pas moins tranquile. Il m'écrivit sur le champ, m'envoya avec sa lettre un plan du Fort qu'il avoit designé, & m'ordonna d'y venir incessamment travailler. Ensuite après avoir recommandé l'union & la paix à ces deux nouveau-venus, il continua son voyage.

Ces traîtres qui nous avoient déja vendus aux Iroquois, & qui n'attendoient que l'occasion de nous livrer à ces barbares, impatiens de profiter de l'absence de nôtre Commandant, se hâterent de venir nous joindre. Dès qu'ils m'eurent donné la lettre, je me disposai à partir ; eux de leur côté ne trouvant que trop de disposition au mécontentement dans les esprits déja

mal intentionnez, firent confidence à leurs anciens compagnons, de leur secrette correspondance avec les Iroquois, & les firent bien-tôt entrer dans leur pernicieux dessein. Sans me défier, je leur recommandai à tous la concorde, & ayant remis le commandement du Fort à celui que je crus le plus fidele, je partis pour me rendre à l'endroit destiné pour le Fort que je devois entreprendre. C'étoit un rocher fort élevé: sur sa cime il y avoit un terrain uni, étendu, & qui commandoit de tous côtez à une très-vaste campagne. J'avois déja tiré quelques lignes pour en jetter les fondemens incessamment, lorsque je reçus avis, non seulement de la désertion de nos gens, mais du vol & du pillage qu'ils avoient fait de tout ce qu'il y avoit de plus considerable dans le Fort. On peut juger quelle fut ma douleur & ma surprise. Aussi-tôt je quittai tout pour aller sur les lieux, je trouvai le Fort pillé & saccagé; il étoit encore gardé par sept ou huit François, qui n'avoient pû resister à la violence de ces traîtres. J'avoüe que je fus desolé de me voir avec une poignée de gens, à la merci des Sauvages, sans secours & sans munitions. Ce qui fait voir que lors que les Societez sont composées de differens esprits, la division & la mesintelligence y causent plus de dommage, que les armes & la violence des propres ennemis. Tout ce que je pûs faire dans une si triste situation, ce fut de dresser un procez verbal de l'état du Fort, de l'envoyer à M. de la Sale, avec un fidele recit de tout ce qui s'étoit passé. Après cela je

son-

ſongeai à me mettre en état de n'être point inſulté. Le Fort étoit aſſez bien fourni d'armes & de poudre; je relevai le courage de nos gens par l'eſperance d'un prompt ſecours, que nôtre Chef ne manqueroit pas de nous envoyer, dès qu'il nous ſauroit dans le peril. Enfin je leur remontrai que c'étoit dans ces grands revers de fortune que paroiſſoit le courage & la veritable fidelité; que c'étoit là une occaſion de ſe ſignaler. A l'égard des Iſlinois, je redoublai mes ſoins pour les ménager, & pour les entretenir dans les mêmes ſentimens à notre égard. Alors chacun tâcha de me ſeconder, & nous fîmes ſi bien, que nous trouvâmes par leur moyen dequoi nous conſoler, & dequoi reparer en quelque maniere les diſgraces que les notres nous avoient cauſées par leur trahiſon.

M. de la Sale ayant reçû ma Lettre, fit d'abord une exacte recherche de tous ces ſcelerats, les uns vinrent s'abandonner à ſa miſericorde, les autres furent pris, il en fit mourir une partie, & pardonna à l'autre. Après cela, il travailla à faire quelque nouvelle recruë, & m'écrivit auſſi-tôt de ne me pas décourager, & de l'attendre de pié ferme avec le peu de monde qui me reſtoit. Une année ſe paſſa dans cette attente; pendant ce tems-là ma petite troupe s'accrut de quelques nouveau-venus, tant François que Sauvages; & nous ne manquions, graces au Ciel, de quoi que ce ſoit.

A peine étions-nous relevez d'un ſi grand revers, que nous nous vîmes retomber dans un plus funeſte danger. Environ le mois de

Septembre de l'année 1681. il parut tout d'un coup à un quart de lieuë du Camp des Islinois un gros de six-cens Iroquois, armez les uns de fleches, les autres d'épées & de pertuisannes : quelques-uns même d'armes à feu. Les Islinois à cet aspect rentrerent dans leurs premiers ombrages contre nous, & nous soupçonnerent plus que jamais d'intelligence avec leurs ennemis.

Me voyant entre deux écueils, soupçonné par les Islinois, pressé par les Iroquois, je fis tous mes efforts pour rassurer les premiers : pour cet effet je m'offris d'aller trouver les Iroquois dans leur Camp, pour tâcher de les arrêter, & de les faire entrer en quelque accommodement: en tout cas je protestai aux Islinois de partager tout le peril avec eux, à quoi j'ajoûtai qu'il n'y avoit pas de tems à perdre, & qu'il falloit sur l'heure se mettre en défense. Persuadez par ce discours qui témoignoit ma bonne foi, ils me conjurerent de faire un effort pour tâcher de porter leurs ennemis à la paix ; me donnerent un esclave pour me servir de truchement, & un Islinois pour être garant de tout ce que j'avancerois de leur part : & dès ce moment ils renvoyerent leurs femmes & leurs enfans dans les bois; après cela chacun courut aux armes & se mit en état de combattre.

L'Armée des ennemis, divisée en deux aîles, étoit commandé par deux Généraux, l'un nommé *Tagancourte*, Chef des *Tsonnontouans* ; l'autre *Agoustot*, Chef des *Desouatages* ; celle des Islinois ne faisoit pas cinq cens hommes ; nous n'étions que vingt François tout au plus. Nos gens mêlez

par-

parmi eux les aidoient à bien dresser leurs bataillons, & tâchoient de les encourager par leur exemple. Je me détachai de notre petite armeée, avec un Islinois & deux François seulement : Comme je m'avançois vers les ennemis, leur aîle gauche s'avançoit vers nos gens, qui les attendoient de pié ferme & avec beaucoup de résolution.

Dès que ces Barbares me virent approcher, ils tirerent sur nous, mais personne n'ayant été blessé, je conseillai à l'Islinois & à nos deux François de se retirer, & comme je n'allois pas là pour combattre, mais pour être le mediateur de la paix, je voulus prendre sur moi tout le peril de ma députation. Je presentai d'aussi loin que je pûs aux ennemis un Collier; c'est la coûtume parmi ces Sauvages de faire leurs propositions de paix avec des Colliers, qui sont chez eux autant de marques d'alliance & d'union : je m'avançai sur la foi de ce gage. A peine fus-je entré dans leur Camp que je me vis saisi par ces perfides ; l'un m'arracha brusquement le Collier de la main, un autre me porta un coup de couteau dans le sein. Mais par bonheur le coup ayant glissé sur une côte, je ne fus que legerement blessé, & les plus raisonnables de l'assemblée m'ayant donné quelque secours, soit par l'application d'un certain baume, soit par le moyen de quelque bande, on arrêta le sang, & après m'avoir donné le tems de me remettre, on me conduisit jusqu'au milieu du Camp, avec mon Interprete. Là on me demanda le sujet de mon arrivée ; mes forces étoient bien diminuées à cause

du

du ſang que j'avois perdu ; mais j'avois toujours le cœur bon, & ſans m'étonner, ni de leur grand nombre, ni de leurs menaces, je leur repreſentai le tort qu'ils avoient, d'avoir violé en ma perſonne le droit des Gens, qui doit être reſpecté de tout le monde, & l'injure qu'ils faiſoient au Roi mon Maître & à tous les François, de venir ſans ſujet faire la guerre à une Nation qui étoit dans ſon alliance & ſous ſa protection ; Que s'il leur reſtoit quelque conſideration pour notre Prince & pour nous, ils ſe deſiſtaſſent de cette guerre ; qu'ils regardaſſent les Iſlinois comme leurs freres & nos bons amis ; que nous trouvant unis dans cette rencontre, & ne faiſant preſque qu'un même Corps avec nous, ils ne pouvoient conſpirer leur perte, ſans conſpirer en même tems la nôtre ; qu'il ne leur étoit ni glorieux de tremper leurs mains dans le ſang de leurs compatriotes, ni trop avantageux pour eux de s'attirer de tels ennemis que les François ; que quelque grande que fut leur valeur, le peril étoit bien égal dans cette occaſion pour les deux partis, puiſque les Iſlinois étoient au moins au nombre de 600. combattans, & que nous étions bien près de deux cens dans notre troupe. (Il eſt bon quelquefois de n'accuſer pas tout-à-fait juſte, & ſur tout à la guerre ;) Qu'ainſi ce n'étoit ni manque de forces ni faute de courage, que je venois les inviter à la paix, mais par un pur principe d'amitié pour les uns & les autres. J'ajoutai à tout cela, que c'étoit au nom de toute notre Nation, de M. le Comte de *Frontenac* leur Pere, au nom même

me de nôtre grand Monarque, que je leur faiſois cette priere, & leur proteſtai en même tems que je ne plaindrois pas le ſang que j'avois perdu dans cette negociation, ſi j'avois le bonheur de recevoir de leur part une favorable réponſe.

Pendant que je leur tenois ce diſcours, ou que mon interprête le leur faiſoit entendre, on eſcarmouchoit de part & d'autre: & quelque tems après, un de leurs gens vint donner avis du combat à un des Généraux, & lui dit même que leur aîle droite commençoit à plier, & qu'on avoit reconnu parmi les Iſlinois quelques François qui faiſoient grand feu ſur eux. Ce fut un contretems fâcheux pour moi. Je remarquai que ces Barbares me regardoient d'un œuil feroce, & ſans autre façon ils commençoient à déliberer ſur ce qu'ils feroient de ma perſonne. Je me préparois à tout évenement, lorſqu'un de la compagnie s'étant poſté derriére moi, & tenant un raſoir dans ſa main, me levoit de tems en tems mes cheveux. Je me retournai vers lui, & je vis bien à ſa contenance & à ſa mine, que ſon deſſein étoit de m'enlever la chevelure; c'eſt-à-dire, de me couper la gorge: car c'eſt la coûtume parmi ces Peuples ſauvages, quand ils vont en parti, où à la chaſſe, s'ils rencontrent un François, ou quelqu'autre de quelque Nation qu'il puiſſe être, de lui couper la tête, & de lui enlever la peau de deſſus le crâne avec les cheveux en forme de calotte; ce qui eſt chez ces Barbares le plus glorieux trophée par où ils puiſſent ſe ſignaler; ſi bien que m'étant apperçû que

ce

ce jeune Iroquois vouloit s'acquerir cette marque d'honneur à mes dépens, je le priai fort honnêtement de vouloir du moins se donner un peu de patience, & d'attendre que ses Maîtres eussent decidé de mon sort. *Tagancourte* vouloit qu'on me fit mourir, *Agoustot*, ami de M. de la Sale, vouloit qu'on me donnat la vie. Celui-ci l'emporta sur l'autre, & ce fut une espece de prodige chez un peuple si inhumain, que la clemence prévalût sur la cruauté. En un mot ils conclurent unanimement de me renvoyer pour porter de leur part aux Islinois parole d'une paix entiére & d'une parfaite réünion. Soit qu'il y eut de la sincerité ou de la dissimulation dans cette prop osition, le plaisir de me tirer de leurs mains, guérit à demi ma blessure; cependant pour mieux me persuader de la bonne foi de leurs intentions, ils me chargerent d'un beaux Collier de porcelaine, comme d'un gage d'union, & me prierent de leur témoigner qu'ils souhaitoient desormais de vivre avec eux en veritables freres, & comme enfans communs de M. le Gouverneur. J'étois cependant si foible & si fatigué, qu'à peine pouvois-je me soutenir sur mes pieds.

Je rencontrai en m'en retournant le Pere *Gabriel de la Ribonde*, & le Pere *Zenobe Membré*, qui venoient s'informer de mon sort. Dès qu'ils me virent pâle, défait, tout en sang, me traînant avec peine, ils ne furent pas moins saisis de douleur que d'étonnement; ma blessure & la perte de mon sang les affligeoit, mais ils étoient un peu consolez de me voir encore en vie, &

ne

ne pouvoient aſſez me témoigner leur joye de ce que ces Barbares ne m'avoient pas entiérement tué. Nous allâmes enſemble trouver les Iſlinois ; je leur repetai à peu-près les mêmes diſcours que les Iroquois m'avoient tenus, & leur preſentai de leur part, le collier de paix. Cependant je leur fis entendre qu'il ne falloit pas trop ſe fier à leurs propoſitions, ni à leur preſent, & qu'autant que j'en pouvois juger, ils n'étoient pas venus là pour s'en retourner ſans rien faire ; qu'ils étoient trop jaloux de leur gloire pour ne rapporter de leur courſe, que l'honneur de s'être accommodez avec un Peuple, qu'ils prétendoient ſoumettre ; Qu'ainſi à mon ſens, toutes ces belles paroles, toutes ces démonſtrations d'amitié n'étoient que des apparences trompeuſes pour les mieux ſurprendre.

Les Iſlinois n'eurent pas beaucoup de peine à croire & à ſe perſuader tout ce que je leur dis. Ils ſe mirent cependant en devoit de répondre à leurs propoſitions par des préſens reciproques & par une nouvelle ambaſſade. Il y avoit eu pendant tout ce tems une ſuſpenſion d'armes : les jeunes Iſlinois contens d'avoir répouſſé, au dépens de quelques-uns des leurs, les premiéres attaques de leurs ennemis, ne voulurent point s'expoſer à un nouveau combat, & préfererent le plaiſir de la chaſſe à une gloire perilleuſe ; ainſi la plûpart prirent ce moment pour décamper, & deſerterent. Ceux qui étoient reſtez, ſe voyant abandonnez des plus braves, & appercevant venir à eux les ennemis en corps de bataille, ils n'eurent pas l'aſſûrance

rance de les attendre. Comme ils ne se croyoient pas assez forts pour se défendre, ils prirent le parti de leur abandonner le terrain, & d'aller chercher ailleurs une nouvelle demeure ; ils allerent rejoindre leurs familles à trois lieuës de là.

Les ennemis se jetterent dans leur camp entierement abandonné ; quelques François qui resterent, deux Peres Recollets & moi, nous nous renfermâmes dans nôtre Fort. Au bout de deux jours les Islinois ayant paru sur une hauteur en assez grand nombre, & dans une contenance assez fiere, les Iroquois nous soupçonnerent de quelque intelligence avec eux, & crurent que c'étoit nous qui les avions rappellez. Comme ils les croyoient en plus grand nombre qu'ils n'étoient en effet, & que d'ailleurs ils avoient éprouvé leur valeur dans la derniere occasion, il me prierent de vouloir être leur mediateur pour moyenner encore un nouveau traité de paix entre les deux Nations. J'acceptai volontiers cette mediation, ils me donnerent un des plus considerables des leurs pour me servir d'otage; j'allai trouver les Islinois, & le Pere *Zenobe* eut la bonté de m'accompagner. Dès que je fus dans le champ des Islinois, je leur proposai les offres de leurs ennemis, & leur dis qu'ils étoient prêts d'étouffer toutes sortes d'inimitiez ; que j'amenois avec moi, pour garant de leur bonne foi, un jeune Iroquois des plus considerables de la Nation.

Les Islinois m'écouterent avec beaucoup de plaisir, me chargerent de les assûrer de leur entiere correspondance, me laisserent le maître des articles de la paix, & me promirent

mirent de leur envoyer ſur l'heure un ôtage de pareille conſideration. Cependant ils me prierent de ne point perdre de tems, & d'aller inceſſament traiter cette affaire.

Je voyois les chpſes en trop bon chemin pour ne pas me promettre un bon ſuccès de ma méditation. Après avoir pris un leger rafraichiſſement chez eux, je me hâtai d'aller conclurre avec les Iroquois. Je leur portai parole d'un entier conſentement de la part des Iſlinois, & leur dis en même tems qu'ils avoient mis à ma diſpoſition cette affaire ; que, s'ils vouloient, nous irions ſur l'heure même travailler aux conventions pour établir une paix ſtable, ſolide, & de longue durée. La-deſſus l'ôtage Iſlinois arriva, qui confirma les Iroquois dans la croyance de tout ce que j'avois avancé. Mais il gâta tout par ſon imprudence : car après avoir loué leur valeur & leur generoſité, il avoüa avec trop d'ingenuité, que le nombre de leurs combattans n'étant tout au plus que de quatre cent, ils recevoient leurs propoſitions de paix comme une grace dont toute ſa Nation leur étoit très obligée, & que pour marque de reconnoiſſance ils étoient prêts de leur envoyer quantité de caſtors & nombre d'eſclaves. Qui ne ſait que lorſqu'il s'agit d'accommodement, ou de traitté, le trop de ſincerité ou d'empreſſement recule ſouvent les affaires, loin de les avancer ? En effet les ennemis qui juſques-là, ſur ce que je leur avois dit, avoient eu la moitié de la peur, & qui même croioient le nombre de leurs ennemis beaucoup plus grand qu'il n'étoit en effet, reprirent toute

leur

leur fierté, & me firent de sanglans reproches de ce que je leur avois fait les Islinois beaucoup plus nombreux qu'ils n'étoient, que je leur avois arraché la victoire des mains par cette tromperie, & qu'ils devroient me faire payer aux dépens de ma vie la perte du butin qu'ils auroient fait, sans moi, sur leurs ennemis.

J'eus bien de la peine à me tirer de ce mauvais pas: cependant je leur fis entendre que ce que l'ôtage venoit de leur dire, n'avoit rien d'incompatible avec ce que je leur avois dit, que dans le tems de leur arrivée, les Islinois étoient du moins au nombre de six-cent combattans, mais que beaucoup avoient deserté; qu'au reste mes intentions avoient toujours été très bonnes, & que tout mon but n'avoit été qu'à faire parvenir les choses à un sincere accommodement. Au surplus je leur representai qu'ils s'étoient rendus les maîtres de leur champ & de leurs terres, qu'ils étoient en état d'imposer telle loi à leurs ennemis qu'ils souhaiteroient. Ne vous est-il pas assez glorieux, *ajoûtai-je*, d'accorder la paix à des gens qui s'offrent même de l'acheter? Les Iroquois se rendirent, ou plûtôt firent semblant de se rendre à mes raisons, me regarderent d'un œil un peu plus riant, & renvoyerent l'Islinois dans le camp dire à ceux de sa Nation, qu'ils le prioient de se rendre le lendemain dans le leur, pour y conclure une solide paix.

Les principaux des Islinois ne manquerent pas de se trouver le lendemain au rendez-vous, avec leurs castors & leurs esclaves:

ves : les Iroquois les reçurent fort honnêtement, leur promirent de les remettre au premier jour en possession de leurs habitations, & leur offrirent en même tems divers colliers avec quelques pelletteries. Par le premier collier ils demandoient pardon au Gouverneur des François, de ce qu'ils étoient venus troubler une Nation qui vivoit sous leur protection : par le second, ils faisoient la même civilité à M. de la Sale ; & par le troisiéme ils juroient aux Islinois une éternelle alliance. Les Islinois leur firent les mêmes protestations, après quoi chacun se retira.

Pendant que ces deux Nations se donnoient de mutuelles assurances d'amitié, j'appris de bonne part, que les Iroquois faisoient faire des canots d'écorce d'orme, à dessein de poursuivre les Islinois le long du fleuve pour les perdre & pour les exterminer. Comme j'accompagnois un des principaux Islinois, il me demanda ce que je pensois de leur reconciliation. Je lui répondis franchement qu'il n'y avoit pas grand fond à faire sur la parole de ces perfides, que j'étois assuré qu'ils faisoient travailler à des canots pour les suivre sur leur Riviere ; que s'ils m'en croyoient ils profiteroient du tems, & se retireroient en quelqu'autre contrée où ils tâcheroient de se bien fortifier pour se mettre à couvert de leur surprise. L'Islinois donna dans ma pensée, me remercia de mon conseil, & nous étant separez, il s'en alla rejoindre ses gens, & je me retirai dans nôtre Fort.

Le huitiéme jour de leur arrivée & le dixié-

dixiéme de Septembre, les Iroquois me firent appeller à leur Conseil avec le Pere *Zenobe*, & nous ayant fait asseoir, ils firent mettre six paquets de castor devant nous. Ensuite m'adressant la parole, ils me dirent que leur Nation nous offroit ces presens, & nous prioit en même tems de vouloir donner de leur part les deux premiers paquets à M. le Comte de Frontenac, leur pere, & de l'assurer qu'ils ne vouloient plus manger des Islinois, ses enfans; qu'ils me donnoient le troisiéme pour servir d'emplâtre à ma playe; que le quatriéme nous serviroit d'huile, au Pere *Zenobe* & à moi, pour nous frotter les jambes dans le cours de nos voyages; que par le cinquiéme ils nous exhortoient à adorer le Soleil; & qu'enfin par le sixiéme ils nous sommoient de décamper le lendemain, & de nous retirer dans nos habitations Françoises.

Je ne manquai pas de les remercier au nom de toute nôtre Nation, tant de la consideration qu'ils avoient témoignée avoir pour M. le Comte de Frontenac & pour M. de la Sale, que du bon traitement qu'ils avoient fait aux Islinois, nos bons amis, & des bonnes huiles, ou emplâtres dont ils nous avoient gratifiez, le Pere *Zenobe* & moi. Je les suppliai aussi de vouloir toûjours conserver les mêmes sentimens pour les uns & pour les autres; après quoi je leur demandai quand ils partiroient eux-mêmes, & quand ils remettroient les Islinois dans leurs terres, selon leur promesse. Cette demande leur parut un peu brusque ou trop hardie. Je ne l'eus pas plûtôt faire,

qu'il

qu'il s'éleva un grand murmure parmi eux. Il y en eut quelques-uns qui me répondirent, que *puisque j'étois si curieux, ils alloient me le dire; que ce seroit aprés avoir mangé quelques-uns de nos freres, ou des Islinois.* Ayant entendu ce discours, je repoussai avec le pié leur present, & leur témoignai que puisqu'ils avoient ce dessein, je n'avois pas besoin de leur present, loin de vouloir l'accepter; qu'au reste je partirois sans leur ordre & sans leur congé, quand il me plairoit. Leurs chefs s'étant levez, nous dirent que nous pouvions nous retier. Aussi-tôt un *Abenaguis* qui étoit parmi eux, & de mes anciens amis, s'approcha de moi pour me dire que ces gens étoient fort piquez contre moi, & me conseilla de me retirer le plus vîte que je pourrois. Je profitai de son avis, nous nous retirâmes, le Pere *Zenobe* & moi, & nous doublâmes le pas vers notre Fort, où nous étant renfermez, nous nous mîmes sur nos gardes durant la nuit, résolus de nous bien défendre en cas que nous fussions attaquez.

Quand nous nous vîmes en sureté, nous raisonnames quelque tems sur la dissimulation & sur l'infidelité de ces peuples, sur l'état de nos affaires, & sur le peril que nous avions couru dans ce dernier Conseil. Le Pere *Zenobe* me blâmoit de ma brusquerie, me disant qu'il est quelquefois bon, & même necessaire de se menager, quand on n'est pas le plus fort, dans l'esperance de trouver des occasions plus favorables. Mais je lui dis que la fermeté qu'on fait

paroître a ſouvent un meilleur effet, que la baſſeſſe & la ſoumiſſion. Que les ames cruelles ne s'attendriſſent jamais par des ſupplications & des actions rampantes, au lieu que ſouvent elles ſe rendent à la vigueur & à la reſiſtance; qu'au reſte, lorſqu'il y a du danger, il vaut mieux prendre le parti d'un homme de cœur, que celui d'un lâche; que dans cette derniere occaſion j'avois voulu repouſſer le mépris par le mépris; qu'ayant entrevû la mauvaiſe volonté des Iroquois, accompagnée même de raillerie, j'avois crû devoir rebuter ce qu'ils ne me preſentoient que pour ſe mieux moquer de moi, & leur témoigner par ma réponſe, ma fermeté dans le peril, plûtôt que d'en venir à des priéres ou à des flateries inutiles. Cependant voyant bien que nous n'étions pas en état de reſter plus long-tems, nous employâmes le reſte de la nuit à faire notre équipage pour le lendemain; nous étions encore quinze François dans le Fort, les deux Peres Recollets & moi. Cinq François voulurent être de ma compagnie, les autres ſe réſolurent d'aller rejoindre les Iſlinois, ou d'aller chez quelqu'autre Nation. Nous partageâmes nos munitions, nos armes & nos effets, & chacun fit ſon paquet.

Le lendemain onziéme de Septembre de l'année 1681. dès la pointe du jour, chacun prit ſon parti, & nous nous embarquâmes les deux Peres, les cinq François & moi dans un canot, ſur la Riviere des Iſlinois. Après cinq lieuës de chemin nous mîmes à terre pour ſecher quelque peleterie, & pour rac-

com-

commoder notre canot qui prenoit eau de tous côtez. Pendant ce tems-là le Pere *Gabriel* me dit qu'il s'en alloit le long du rivage dire à ſon Office. Je l'avertis de ne point s'écarter à cauſe que nous étions entourez d'ennemis. La beauté du climat, la douceur de l'air, l'agrement & l'aſpect de la campagne chargée de beaux arbres & couverte de vignes, l'engagerent à aller un peu trop avant; & le firent tomber dans le piege que je lui avois prédit. Cependant le jour finiſſoit, & voyant que ce Pere ne revenoit point, j'entrai dans quelque chagrin de ſon retardement. Le Pere *Zenobe* n'en avoit pas moins que moi; nous allâmes le chercher de tous côtez avec un de nos gens; nous rencontrâmes ſa piſte, nous la ſuivîmes quelques pas, mais bien-tôt après nous la trouvâmes occupée par pluſieurs autres qui nous empêcherent de ſuivre celle du bon Pere; de ſorte qu'après avoir couru de tous côtez, au commencement de la nuit nous fîmes un grand feu ſur le rivage pour lui ſervir de ſignal: nous paſſâmes même de l'autre côté de la riviere, l'appellant de tems en tems à haute voix. Tous nos cris, tous nos pas furent inutiles. Ce Religieux ayant été malheureuſement rencontré dans un lieu écarté, par une troupe de Sauvages nommez *Qnicapous*, fut entraîné dans le bois, & là il fut maſſacré par ces Barbares, qui lui couperent la tête; & lui prirent ſon Breviaire, qu'un de la troupe vendit enſuite à un Pere Jeſuite, de qui nous avons depuis apris ces particularitez. Ainſi mourut ce bon Religieux âgé de ſoixante dix ans, au

milieu des prieres & des cantiques, divins, par les mains de ces malheureux, pour le ſalut deſquels il étoit venu dévoüer ſa vie.

Après ces vaines recherches, nous ne laiſſâmes pas de l'attendre le lendemain juſqu'à midi; & n'y ayant plus d'eſperance de le voir revenir, triſtes que nous étions, nous nous embarquâmes ſur la même riviere, & la remontâmes à petites journées, toûjours dans l'attente du Pere Gabriel. Après environ un mois de navigation, nous primes terre à deux journées du grand Lac des Iſlinois; Nous y conduiſimes notre bagage par des traîneaux. Etant embarquez environ le 20. d'Octobre ſur ce Lac, nous navigeâmes huit ou dix jours; un coup de vent nous porta ſur un bord, à vingt lieuës du grand Village de *Potavalamia*. Les vivres nous manquant nous fumes obligez de prendre terre, & de glaner dans les bois. Comme j'étois extrémement affoibli par une fiévre qui me conſumoit, & que d'ailleurs mes jambes étoient fort enflées, nous ne pouvions gueres avancer. Cependant à force de nous traîner, nous arrivâmes à la Saint Martin, audit Village dont je viens de parler, où nous ne trouvâmes perſonne, & par conſéquent nul ſecours pour nous rétablir. Nous avançâmes dans le deſert, où nous rencontrâmes heureuſemeut du blé d'Inde, avec lequel nous fîmes de la bouillie durant quelques jours. Etant munis de cette petite proviſion nous regagnâmes le Lac, & nous y étant rembarquez, après deux jours de navigation un vent de large nous por-

porta à terre. Nous abordâmes à une rade où nous trouvâmes des traces fraîches, qui nous conduisirent jusqu'à un autre Village des *Poutoualamis*, mais entierement abandonné. Il y avoit cependant encore quelque reste de blé d'Inde, & quelque peu de cerf boucanné. Nous ne negligeâmes pas ce petit secours, que le hazard nous presentoit, & nous en étant fournis, le lendemain nous primes le chemin de la Baye des *Puans*, traînant toujours notre canot & notre bagage, & nous y arrivâmes vers la fin du mois de Novembre.

Cette Baye est un regorgement du Lac au dedans des terres; l'embouchure en est étroite, & va toûjours en s'élargissant: son circuit est de plus de dix lieuës. Il y a dans son enceinte une avance du Lac, qu'on a appellé, *l'Ance à l'esturgeon*: parce qu'il y a dans cet endroit plusieurs poissons de cette espéce. Nous nous y reposâmes quelques jours avec des Sauvages qui faisoient la chasse des Castors aux environs. C'étoient des *Poutoualamis* qui nous voulurent bien donner le plaisir de la chasse.

Comme tout ce païs est coupé par un nombre infini de ruisseaux, ou de petites rivieres bordées de gros arbres, & que les bois y sont remplis de trembles, dont les petites feuilles & les branches les plus tendres servent de nourriture aux Castors, ces animaux s'y plaisent fort, & y sont en trés-grand nombre.

Ce sont, comme l'on sait, des amphibies, qui ne peuvent se passer de l'eau,

de l'air, & de la terre. Ils ſont preſque auſſi gros que des moutons, mais beaucoup plus petits; leurs jambes ſont courtes, leur pattes approchent de celles des Singes, pour leur ſoupleſſe. Leur muſeau eſt long, armé de dents très-fortes; leurs corps eſt revêtu d'une ſoie longue & fine, mais leur queuë eſt un aſſemblage de pluſieurs cordons très-durs, qui étant d'un fort petit volume ſur le croupion, ſe développent enſuite, & forment en s'élargiſſant la baſe d'un triangle. Elle leur ſert comme de maſſe ou de truelle pour taper la terre molle. Leur inſtinct admirable paroît dans leur bâtiment. Il ſe logent dans de petites cabannes qu'ils ſe bâtiſſent eux-mêmes; & quand il eſt queſtion de ſe loger, ils cherchent enſemble un lieu commode pour leur habitation. C'eſt pour l'ordinaire dans le lit de quelque riviere qui ne ſoit ni trop large, ni trop profonde, ſur le bord de laquelle il y ait quelque gros arbre, dont le tronc panche vers l'eau. Quand ils ont trouvé un lieu qui leur convient, ils font entre eux un cercle; ils ſe regardent comme s'ils vouloient tenir conſeil. En effet, on remarque qu'ils s'aſſemblent toujours en nombre impair, tels que ſont cinq, ſept, neuf, onze, comme s'ils vouloient qu'il y en eut un qui décidât. Enſuite, la premiere choſe qu'ils font, c'eſt de couper l'arbre qui eſt au bord de la Riviere. Ils le prennent ordinairement à un pié & demi de terre, & le tranchent tout au tour de haut en bas; ſi bien qu'après l'avoir coupé, l'arbre tombe toujours dans l'endroit & dans le ſens qu'ils veulent;

& c'eſt juſtement au travers de la riviere, pour en arrêter, ou du moins pour en rallentir le cours. Si les branches de l'arbre empêchent qu'il n'appuye bien contre le fonds, ils ne manquent pas de les couper bientôt, & de faire un bon ciment d'un côté & d'autre avec des pierres, des branches, & du limon, pour fermer exactement le paſſage à l'eau. Si l'arbre n'a pas aſſez de longueur pour joindre les deux bords, ils en vont couper un autre au rivage oppoſé, ou s'ils n'en rencontrent pas, ils font des eſpéces de bâtardeaux, pour arrêter le cours de l'eau. Mais comme la riviere pourroit inonder, ou rompre la digue par ſa violence, ils laiſſent de diſtance en diſtance quelques ouvertures à la chauſſée par où l'eau puiſſe s'écouler. C'eſt ainſi qu'ils commencent leur bâtiment, enſuite ils ſe mettent à maſſonner au pié de leur ouvrage: pour tout ciment ils prennent du limon qu'ils battent & rebattent avec leur queuë. Ils le mettent couche ſur couche, juſqu'à ce qu'ils ayent élevé leur édifice trois pieds de haut: ils le voutent, le poliſſent en dedans d'une maniére très-propre; ils ſe font ainſi trois petits pavillons, qui communiquent les uns aux autres. L'un eſt pour leur gîte, l'autre pour garder leur proviſion, & le dernier pour leur neceſſité. Ce qu'il y a de plus merveilleux en ceci, c'eſt que dans l'un de ces appartemens, ils creuſent un baſſin, une eſpéce d'aqueduc, ou de canal ſouterrain qui va juſqu'à la riviere. Ce baſſin ſert de reſervoir dans lequel ils mouillent toujours leur queuë, faute de quoi ils mourroient

bien-tôt ; & en cas de peril, leur canal leur sert de refuge & de chemin dérobé pour gagner la riviere. Si pendant qu'ils bâtissent, quelqu'un de la troupe a écorché sa queuë à force de taper la terre, il renverse sa queuë sur son dos, pour montrer au reste de la troupe, qu'il n'est plus en état de travailler.

Leur digue & leur cabanne étant faites, les Sauvages pour les en chasser, n'ont qu'à courir les petites rivieres, & dès qu'ils apperçoivent la chaussée, ils peuvent compter que la cabanne du Castor n'est pas loin. Ils s'en approchent d'aussi prés qu'ils peuvent. Dès que le Castor voit ou entend les chasseurs, il s'enfonce dans son bassin, & suivant le courant de l'eau par dessous terre, il se retire dans le lit de la riviére. Mais comme il ne peut se passer d'air, il leve de temps en temps la tête hors de l'eau, & le Sauvage prend ce moment, si c'est en été, pour le tuer dans l'eau même, & ne manqne pas de le percer de son trait : ou si c'est en hiver, quand les rivieres sont glacées ; n'y ayant pas moyen de le tirer, le chasseur fait divers trous dans la glace, d'espace en espace, & se couche tout auprés sur le glacis. Le Castor passant par dessous leve la tête hors du trou pour respirer. Alors le chasseur enfonce & glise la main sur le corps du Castor qui nage ; mais quand il a passé jusqu'à l'endroit où la queuë s'élargit, le chasseur serre la main, & l'empoignant fortement, le tire & le jette sur la glace. Comme il ne marche que fort lentement, on le ratrape aussi-tôt, & l'on l'as-

l'assomme. On trouve quelquefois des huit ou dix chaussées dans l'espace de deux lieuës. Aucun Castor n'en échape. Nous eumes le plaisir de cette chasse pendant huit ou neuf jours, quoique le tems fût extrémement froid.

Après nous être un peu refaits, & munis de quelques provisions, nous nous remîmes sur le Lac le 7. de Decembre, & ayant pris à droite pour aller à *Missilimachinac*, un vent contraire nous arrêta pendant huit jours, & nous força d'aller relâcher au même endroit d'où nous étions partis. Par malheur les Sauvages n'y étoient plus, mais ils y avoient laissé quelques restes de cerf boucanné, nous cabannâmes du mieux que nous pûmes, & nous allumâmes un grand feu pendant toute la nuit, mais nous fimes une très-mechante chere. Cependant le vent changea, & nous crûmes pouvoir faire voile le lendemain. L'ance s'étant toute glacée, il falut se resoudre d'aller par terre. Comme nous étions dans ce dessein, la maladie d'un de nos François nous arrêta. Je me disposai à chercher du secours dans les bois avec quelqu'autre de la troupe. Dans ce même moment deux Sauvages *Ontnouas* se présenterent & s'offrirent de nous conduire dans un village voisin, où ils nous assurerent que nous serions bien reçus. Notre malade prit courage, ayant entendu des offres si agréables, & nous partîmes à l'heure même. Après trois bonnes heures de chemin, nous arrivâmes à un village des *Poutoualamis*, où nous fimes rencontre de plusieurs François habituez avec ces Sauva-

ges, & les uns & les autres nous y firent un accueil favorable.

Après deux jours de séjour, le Pere *Zenobe* ayant appris que les Jesuites avoient une belle habitation au fond de la Baye, & croyant qu'il étoit plus séant à un homme de son caractere, d'aller dans une maison religieuse, que de demeurer parmi des Sauvages, hommes libertins, il alla hiverner avec ces Peres. Pour moi je passai agreablement le reste de l'hiver avec ma troupe dans ce même village, jusqu'au commencement du Printems.

Vers le milieu du mois de Mars de l'année 1682. l'herbe étant deja grande dans les prez, j'y pris quelquefois le divertissement de la chasse aux Bœufs. Ces animaux sont de la moitié plus grands que les nôtres; leur poil est une espéce de toison très-fine, & fort longue: leur paleron est d'une grandeur extraordinaire; leurs cornes recourbées sont d'une hauteur prodigieuse: leurs yeux sont grands à faire peur. Ils vont toûjours attroupez, la moindre troupe est de trois ou quatre cent; quand ils défilent ils font de grands chemins battus, où l'herbe est toute foulée. Au reste, ils sont si sauvages, qu'ils s'effarouchent au moindre bruit, ou à la moindre approche des hommes. Ils paissent dans de vastes prairies, où l'herbe est extrémement haute. Pour en faire une bonne chasse les Sauvages les entourent de loin; cependant l'un d'eux se glisse sous l'herbe jusqu'au milieu du troupeau, & dès qu'il est venu là, il s'éleve tout d'un coup en sursaut en faisans un grand cri. Les bœufs pren-

prennent aussi-tôt l'éprouvante, les uns courent d'un côté, & les autres d'un autre : les Sauvages rangez en cercle les tirent de toutes parts, & comme ces animaux, tout blessez qu'ils sont, ne laissent pas de courir sur celui qui les a tirez, pour prévenir ce danger, le chasseur adroit les vise à la cuisse ou à la hanche, ou à quelqne jambe, & ne manque pas de leur fracasser l'os : ce qui met l'animal dans l'impossibilité de courir après le coup. Comme aucun trait ne porte à faux, autant de coups tirez sont autant de bœufs par terre ; de sorte que vingt chasseurs blesseront quelquefois plus de quarante ou cinquante bœufs, qu'ils vont ensuite assommer à coups de massuë. Ce qu'il y a de merveilleux en ceci, c'est le fracas que fait le trait tiré par le Sauvage : car outre la justesse & la rapidité du coup, la force en est surprenante ; d'autant plus que ce n'est ou qu'une pierre, ou qu'un os, ou quelquefois un morceau de bois très-dur, mis en pointe, & ajusté au bout de la fléche, avec de la colle de poisson, qui fait ce terrible effet. Quand les Sauvages vont à la guerre, ils empoisonnent la pointe, ou l'extremité de leur dard, en sorte que s'il reste dans le corps, il faut mourir. L'unique ressource qu'il y a en cette occasion, c'est d'arracher le trait par l'autre côté de la plaie, en cas qu'il traverse ; ou s'il ne traverse pas, c'est de faire une contr'ouverture, & de l'arracher ; après quoi ils connoissent par instinct certaines herbes, dont l'application emporte le venin, & les guerit.

Je restai le mois de Mars dans ce même

lieu : le Pere *Zenobe* vint m'y trouver au Printems, & nous étant allez rembarquer à l'Ance que nous avions quittée, nous allâmes enfin aborder à *Missilimachinac*, au commencement d'Avril, à dessein d'y attendre M. de la Sale.

Depuis l'onziéme de Septembre 1681. que nous prîmes congé des Islinois, jusqu'au 1. d'Avril, sept mois s'étoient écoulez. Pendant cet intervalle, M. de la Sale, sur l'avis que je lui avois donné par ma lettre, étoit descendu chez les Islinois, avec une bonne recruë, dans le dessein de nous secourir. Les Iroquois avertis de sa descente, craignant de se trouver entre deux armées, s'en étoient retournez, & les Islinois étoient rentrez dans leurs possessions. M. de la Sale n'en trouva pourtant que quelques-uns, les autres étant allez hyverner dans les bois. Il exhorta ceux qui étoient restez, de rappeller leurs gens, les assûrant qu'il alloit bâtir un Fort, qui les mettroit à couvert de l'invasion de leurs ennemis ; visita celui de *Crevecœur*, qui étoit toûjours en même état, y mit une petite garnison de quinze ou seize François, avec un Commandant, des munitons & des armes. Ensuite il remonta la riviere jusqu'au grand village, où plusieurs familles Islinoises étoient revenuës ; travailla aux enceintes de son nouveau Fort, & ayant appris par quelques coureurs de bois, que j'avois pris ma route vers *Missilimachinac*, il se remit en chemin pour me venir joindre, ayant cependant laissé quelques soldats, & quelques ouvriers au Fort désigné, pour conti-

nuer

nuer son ouvrage & pour défendre ce Poste.

Il n'arriva qu'environ le 15. Août de l'année 1682. à *Missilimachinac*, lui sixiéme: là nous prîmes de nouvelles mesures pour achever la découverte que nous avions commencée. Il falut d'abord songer à faire de nouvelles provisions pour un voyage de si long cours. Ce fut dans cette vûë qu'après six jours de repos, M. de la Sale partit en canot, pour aller à Frontenac; nous l'accompagnâmes, le Pere *Zenobe* & moi. Après avoir heureusement vogué le premier jour, nous allâmes prendre terre à un village nommé *Fejagou*, appartenant aux Iroquois. M. de la Sale y trafiqua quelques pelleteries, & m'ayant ordonné de l'attendre là avec le Pere *Zenobe*, il se remit en canot pour Frontenac. Il trouva sa barque en état, s'y munit de beaucoup de munitions & de vivres, y fit quelques nouveaux soldats, & m'envoya huit jours après sa barque chargée de nouveau monde, de bonnes marchandises, & des choses les plus necessaires. Nous la montâmes le Pere & moi, & allâmes le premier jour aborder à *Niagara*, au dessous du Saut; là il falut mettre notre bagage & nos marchandises sur des traineaux, & les conduire jusqu'au lac *Hyereo*, où nous nous rembarquâmes en canot au nombre de vingt personnes, tant soldats que matelots, avec nos meilleures marchandises. Après trois jours de navigation, nous allâmes prendre terre au bord de la riviere des *Miamis*, où nous étant cabannez, j'eus le tems d'y rassembler quelques François, quelques

Sauvages *Abenaguis*, *Loups*, *Quicapous*, & autres. J'y augmentai nos munitions par le secours de la chasse, & j'y trafiquai quelques-unes de nos marchandises pour du bled d'Inde.

Ce fut là que M. de la Sale nous vint rejoindre vers la fin de Novembre. Le jour même de son arrivée, nous descendîmes en canot la riviere des *Miamis*, jusqu'à l'embouchure d'une autre nommée *Chicacou*, & nous la remontâmes jusqu'à un portage, qui n'est qu'à une lieuë de la grande riviere, des Islinois. Ayant mis à bord en cet endroit, nous y passâmes la nuit avec un fort grand feu; car le froid fut si rude, que le lendemain les rivieres furent glacées & impraticables. Il falut encore avoir recours au traîneau, pour conduire notre bagage jusqu'au village des Islinois, où nous trouvâmes les choses dans le même état où M. de la Sale les avoit laissées. Le village étoit cependant plus peuplé, ce qui nous donna occasion de nous remettre un peu de nos fatigues, & d'y renouveller nos provisions.

Les rivieres demeurant toujours glacées, nous nous vîmes obligez de recommencer nôtre chemin par terre. Le troisiéme de Janvier 1683. nous poussâmes notre traite jusqu'à trente lieuës au dessous. Là, le tems se radoucit, & les glaces se fondirent. Ainsi la navigation nous ayant paru commode, nous nous mîmes en canot le 24. de Janvier, & nous descendîmes la riviere des Islinois jusqu'au fleuve *Mississipi*, où nous arrivâmes le 2. de Fevrier. A considerer la Riviere des Islinois, depuis son premier portage,

tage, jusqu'à son embouchure dans ce fleuve, elle a bien cent soixante lieuës de cours navigable. Les environs en sont aussi delicieux que fertiles. On y voit des animaux de toutes espéces, cerfs, biches, loups cerviers, orignacs, bœufs sauvages, chévres, brebis, moutons, liévres, & une infinité d'autres, mais peu de Castors. Pour des arbres, ce ne sont que bois à haute fûtaye, avec de grandes allées, qui semblent tirées au cordeau; outre les ormes, les hestres, les planes, les cedres, les noyers, les châtaigniers, on y voit des plaines toutes couvertes de grenadiers, d'orangers, de citronniers: en un mot de toutes sortes d'arbres fruitiers. En plusieurs endroits on y voit de grands ceps de vignes, dont les sarmens confondus parmi les branchages des plus grands arbres, soutiennent des grappes de raisin suspenduës, d'une grosseur extraordinaire.

Nous étant embarquez sur le *Missispi*, nous suivîmes ce grand fleuve. A six lieuës de l'embouchure de la riviere des Islinois, nous rencontrâmes celle des *Ozages*, dont le rivage & les environs ne sont ni moins agreables, ni moins fertiles. Il est vrai que son eau charrie une si grande quantité de limon, qu'elle altere celle du *Missispi*, & la rend toute limoneuse jusqu'à plus de vingt lieuës après son embouchure. Ses rivages sont bordez de gros noyers; on y voit une infinité de chaussées faites par les Castors, & la chasse y est très-grande & fort commune. En remontrant vers sa source ses bords sont habitez par des Sauvages qui trafiquent

beaucoup

beaucoup en pelleteries. Nous paſſames une nuit à l'embouchure de cette Riviere.

Le lendemain, après dix lieuës de navigation, nous trouvâmes le village des *Tamaoas*. Nous n'y rencontrâmes perſonne, les Sauvages s'étant retirez dans les bois pour hyverner. Nous y fîmes pourtant quelques marques pour leur faire connoître que nous y avions paſſé. Enſuite continuant notre route, nous tombames après trois jours de courſe dans l'embouchure de la riviere des *Ouabachi*, qui vient de l'Eſt, & qui ſe jette dans le *Miſſiſſipi*, à quatre-vingt lieuës de celle des Iſlinois: c'eſt par cette riviere que les Iroquois viennent faire la guerre aux Nations du Sud. Nous cabannâmes une nuit dans cet endroit; après ſoixante lieuës de courſe, ſuivant toûjours notre grand fleuve, nous prîmes terre à un bord habité par des Sauvages, nommez *Chicacha*. Ce fut-là que nous perdîmes un François de notre ſuite, nommé *Prudhomme*. La recherche que nous en fîmes pendant neuf jours, nous donna occaſion de reconnoître pluſieurs Nations, & de bâtir un Fort en ce lieu, pour ſervir aux François d'entre-pauſe & d'habitation dans un païs auſſi beau que celui-là.

Durant cet intervalle deux de nos chaſſeurs firent rencontre de deux Sauvages *Chicacha*; qui leur offrirent de les conduire dans leur village. Nos gens entraînez par un eſprit de curioſité les ſuivirent. Ils furent fort bien reçûs, enſuite comblez de preſens, & priez par les principaux de faire en ſorte

que

que notre Chef les honorât d'une visite. Nos gens très-satisfaits de cet accueil, en firent leur raport à M. de la Sale, qui le lendemain même s'y transporta avec dix de sa troupe; il y reçut tous les bons traitemens qu'on peut attendre des peuples les plus civilisez, & n'eut aucune peine de leur inspirer les sentimens de soumission & d'obéïssance pour le Roi. Ces Sauvages même consentirent volontiers à la perfection de notre Fort.

Cette Nation est fort nombreuse, & peut mettre deux mille hommes sur pié: ils ont tous la face platte comme une assiette, ce qui est un trait de beauté parmi eux; c'est pour cela qu'ils prennent soin d'applatir le visage de leurs enfans avec des tablettes de bois, qu'ils appliquent sur leur front, & qu'ils sanglent fortement avec des bandes: toutes ces Nations jusqu'au bord de la mer se donnent cette figure: tout abonde chez eux, blé, fruit, raisins, olives, poules domestiques, poules d'Inde, outardes. M. de la Sale y ayant reçû de si bons rafraichissemens, & après leur avoir fait, par reconnoissance, present de quelques couteaux, & de quelques haches, s'en vint retrouver ses gens. Enfin après neuf jour d'attente, *Prudhomme* qui s'étoit perdu dans le bois, où il n'avoit vécu que de gibier revint nous rejoindre. M. de la Sale le chargea du soin d'achever le Fort, qu'il nomma de son nom, & lui en donna le commandement; après quoi il reprit sa route sur le même fleuve, vers la fin du mois de Fevrier.

Nous

Nous fumes trois jours ſans débarquer, le quatriéme, après avoir fait cinquante lieuës nous arrivâmes au village des *Cappa* : à peine eumes nous mis pié à terre, que nous entendîmes battre le tambour. D'abord croyant voir les ennemis à nos trouſſes, nous nous jettâmes dans nos canots, & paſſames à l'autre bord. Ici nous fimes auſſi-tôt une redoute, pour nous mettre à couvert de toute ſurpriſe. Les Sauvages vinrent nous reconnoître en canot; nous envoyâmes quelqu'un de nos gens au devant d'eux, pour leur preſenter le *Calumet*. Ils l'accepterent volontiers, s'offrirent en même tems de nous conduire dans leur habitation, & nous promirent toutes ſortes de ſecours. M. de la Sale ne balença pas d'y aller : cependant l'un des deux Sauvages prit le devant, pour donner avis de notre arrivée à ceux de ſa Nation. Leur Chef accompagné des principaux s'avança pour nous recevoir. Dès qu'il vit M. de la Sale, il vint le ſaluer d'une maniere fort grave, & d'ailleurs reſpectueuſe ; lui offrit tout ce qui dépendoit de lui & de ſa Nation, & l'ayant pris par la main, il le conduiſit dans ſa cabanne. M. de la Sale marchant avec lui, témoigna combien il étoit ſenſible à ſes honnêtetez, & lui fit entendre ſon deſſein & ſes intentions, qui ne tendoient qu'à la gloire du vrai Dieu, & à lui faire connoître la puiſſance du Roi des François. Etant arrivez au villages nous vîmes une très-grande multitude de peuple, au milieu de laquelle étoient pluſieurs archers rangez par file. Le Chef s'étant quelque tems arrêté, declara à toute l'aſſemblée,

que

que nous étions envoyez de la part du Roi de France, pour reconnoître l'Amerique Septentrionale, & recevoir ses Peuples sous sa protection. Il se fit alors une acclamation generale, par laquelle ce peuple parut témoigner sa joye: & aussi-tôt le Chef assura M. de la Sale de la parfaite soumission de tout son peuple aux ordres du Roi; le conduisit dans sa cabanne, & lui fit tous les bons traitemens possibles, aussi-bien qu'à ceux de sa troupe. Outre cela il lui fit des présens fort considerables: par exemple, beaucoup de blé d'Inde, & d'autre provisions necessaires, dont M. de la Sale fut fort content, aussi-bien que de toutes ses honnêtetez. Cette Nation n'a presque rien de sauvage; ils jugent par leurs loix & par leurs coutumes. Chacun y jouït de son bien en particulier, dans l'étenduë de sa terre.

A huit lieuës là sont les *Akancéas*, dont les terres ont plus de soixante lieuës. Ils sont divisez en plusieurs villages, de distance en distance. Les *Cappa* nous donnerent deux guides pour nous mener jusqu'au premier, qu'on appelle *Togengan*: il est sur le bord d'un fleuve, nous y fumes très-bien reçus: à deux lieuës de celui-ci nous descendîmes en canot à celui de *Torimant*; & à six lieuës de ce dernier, dans un autre appellé *Ozotoni*. Nous fumes par tout également bien reçus; & comme notre arrivée avoit déja fait du bruit dans toute la Nation, nous trouvâmes une fort nombreuse assemblée de peuple dans celui-ci; ce qui obligea M. de la Sale d'y faire arborer les Armes du Roi, au bruit de notre Artillerie. L'éclat & le

teu

feu de nos armes imprima un tel respect, & jetta une telle consternation parmi toute cette multitude, que leur Chef nous jura de la part de sa Nation une inviolable alliance. Ce climat & celui des *Cappa* est le même; il est sur le 34. degré de latitude: le païs abonde generalement par tout en grains, en fruits, en gibiers de toute nature & de toutes especes. La temperature de l'air y est merveilleuse; on n'y voit jamais de nége, très-peu de glace: leurs cabannes sont bâties de bois de cedre, toutes nattées en dedans: ils adorent toutes sortes d'animaux, ou pour mieux dire, ils n'adorent qu'une seule Divinité, mais qui se manifeste dans un animal, tel qu'il plait à leur *Jongleur* ou *Prétre*, de le determiner. Ainsi ce sera tantôt un bœuf, tantôt un orignac, tantôt un chien ou quelque autre. Quand ce Dieu sensible est mort, c'est uu dueil universel; mais qui se change bien-tôt en une grande joye, par le choix qu'ils font d'une nouvelle Divinité mortelle, qui est toujours prise d'entre les Brutes.

Environ soixante lieuës au dessous de cette Nation, sont les *Taençus*, peuple qui ne cede ni en force, ni en beauté de climat à aucun autre de l'Amerique. Les *Akancéas* nous donnerent des guides pour nous y conduire. Nous étant mis en canot, nous suivîmes toujours le cours du grand fleuve. Dès la premiere journée nous commençames à voir des Crocodiles le long du rivage, ils sont en très-grand nombre sur ces bords, & d'une grosseur prodigieuse. Il y en a de vingt ou trente piés. A voir un animal

nimal si monstrueux, qui criroit qu'il ne vient que comme un poulet, & qu'il soit éclos d'un œuf? aussi on remarque qu'il croît tous les jours de sa vie. Nous observâmes qu'ils nous fuïoient quand nous les poursuivions; & que lorsque nous les fuïons, il nous poursuivoient. Nous les écartâmes à coup de fusil, & nous en tuâmes quelques-uns. Le jour suivant, étant arrivé vis-à-vis du premier village de *Taenças*, M. de la Sale me députa vers le Chef, pour lui apprendre son arrivée, & me donna les deux guides *Akancéas*, avec deux *Abenaguis*, pour me servir de truchemens.

Comme ce village est au delà d'un Lac qui a huit lieuës de tour à demi-lieuë du bord, il nous fallut porter un canot d'écorce pour le traverser. Nous le passâmes en deux heures. Dès que nous fumes sur le rivage, je fus surpris de la grandeur du village, & de la disposition des cabannes. Elles sont disposées à divers rangs, & en droite ligne autour d'une grande place; toutes faites de boussillages, & recouvertes de nattes de canne. Nous en remarquâmes d'abord deux, plus belles que les autres, l'une étoit la demeure du Chef, & l'autre le Temple; chacune avoit environ quarante piés en quarré: les murailles en étoient hautes de dix piés, & épaisses de deux: le comble en forme de dôme étoit couvert d'une natte de diverses couleurs. Devant la maison du Chef étoient une douzaine d'hommes armez de demi piques: comme nous nous presentâmes, un Veillard s'adressa à moi, & me prenant par la main, il me conduisit dans

un

un vestibule, & de là dans une grande salle en quarré, pavée & tapissée de tous côtez d'une très-belle natte. Au fond de cette salle, en face d'entrée étoit un beau lit, entouré de rideaux, d'une étoffe fine, faite & tissue de l'écorce de meûriers. Nous vimes sur ce lit, comme sur un Thrône, le Chef de ce peuple au milieu de quatre belles femmes, environné de plus de soixante vieillards armez de leurs arcs & de leurs fléches. Ile étoient tous couverts de cappes blanches & fort déliées: celle du Chef étoit ornée de certaines houppes d'une toison différemment colorée. Celles des autres étoient toutes unies. Le Chef portoit sur sa tête une thiare d'un tissu de jong très-industrieusement travaillé & relevé par un bouquet de plumes différentes; tous ceux qui étoient autour de lui, étoient nud-tête; les femmes étoient parées de vestes de pareille étoffe, portoient sur leurs têtes de petis chapeaux de jonc, garnis de diverses plumes: elles avoient encore des brasselets tissus de poil, & plusieurs autres bijonx, qui relevoient leur ajustement. Elles n'étoient pas toutes-à-fait noires mais bises, le visage un peu plat, les yeux noirs, brillans, bien fendus, la taille fine & dégagée, & toutes me parurent d'un air riant & fort enjoué.

Surpris, ou plûtôt charmé des beautez de cette Cour Sauvage, j'adressai la parole à ce venerable Chef, & lui dis au nom de M. de la Sale, qu'ayant l'honneur d'être envoyé de la part du *Roi de France*, le plus puissant des Rois de la terre, pour reconnoître toutes les Nations de l'Amerique, & pour les

inviter à vivres ſous la domination d'un ſi grand Prince, nous venions leur offrir notre alliance & notre protection, ſous laquelle toutes les Nations d'enhaut s'étoient déja rangées: que ſi nous prétendions nous établir dans ce païs, c'étoit moins pour les aſſujettir ſous un joug rigoureux, que pour les maintenir tous par la force de nos armes, dans les bornes de leurs poſſeſſions, & pour leur faire part de nos plus beaux Arts & de nos richeſſes; moins pour leur ravir leurs tréſors, que pour leur aprendre à s'en ſervir; moins pour leur ôter leurs terres, que pour leur enſeigner à les bien cultiver, & pour leur ouvrir par la navigation le commerce des notres; moins enfin pour être leurs Souverains & leurs Maitres, que pour être leurs amis & leurs freres.

Le Chef, après m'avoir attentivement écouté, & un de nos *Abenaguis* lui ayant expliqué le ſens de mon diſcours, m'embraſſa, & me répondit d'un air doux & riant, que ſur le rapport que je lui faiſois de la grandeur de notre Monarque, il avoit déja conçu pour ſa Majeſté tous les ſentimens de veneration & de reſpect qu'on devoit à un ſi grand Prince; qu'il auroit le lendemain l'honneur de voir M. de la Sale, & de l'en aſſurer plus particulierement. Là-deſſus je lui offris de la part de M. de la Sale, une épée damaſquinée d'or & d'argent, quelques étuis garnis de raſoirs, ciſeaux & couteaux, avec quelques bouteilles d'eau de vie. Je ne ſaurois aſſez exprimer avec quelle joye il reçut tous ces petits préſens. Je m'apperçus cependant qu'une de ſes femmes maniant

niant une paire de ciſeaux, & en admirant la propreté, me ſourioit de tems en tems, & ſembloit m'en demander autant. Je pris mon temps pour m'approcher d'elle, & ayant tiré de ma poche un petit étui d'acier travaillé à jour, où il y avoit une paire de ciſeaux, & un petit couteau d'écaille; & faiſant ſemblant d'admirer la blancheur & la fineſſe de ſa veſte, je lui mis finement l'étui dans la main. En le recevant elle ſerra fortement la mienne, & me fit conçevoir par là, *que ces femmes n'ont pas tout-à fait le cœur ſauvage*, & qu'elles pourroient bien s'apprivoiſer avec nous. Une autre de la compagnie, qui n'étoit ni moins propre, ni moins agréable que celle-ci, nous étant venue joindre, me fit entendre en me montrant les épines qui ſervoient d'attache à ſa juppe, que je lui ferois plaiſir de lui donner des épingles. Je lui en donnai un rouleau de papier garni, avec un étui d'aiguilles & un dé d'argent. Elle reçut ces colifichets avec une joye tout-à fait grande. J'en donnai autant aux deux autres. La mieux faite & celle qui paroiſſoit la plus aimable ayant pris garde que j'admirois le collier qu'elle portoit à ſon coû, le détacha adroitement, & me l'offrit d'une maniere tout-à-fait honnête. Je me défendis quelque tems de l'accepter: mais le Chef lui ayant fait ſigne de me le donner, je ne pus me diſpenſer de le recevoir, à deſſein de le preſenter à M. de la Sale. Pour lui témoigner ma reconnoiſſance, je lui donnai dix braſſes de raſade bleuë, qu'elle me parut eſtimer pour le moins autant.

Ce-

Cependant comme le jour declinoit, je voulus prendre congé du Chef de cette Nation; mais il me pria fortement d'attendre au lendemain, & me remit entre les mains de quelques-uns de ses Officiers avec ordre de me faire bonne chere. Je n'eus pas beaucoup de peine à me rendre à ses offres, & l'envie que j'avois d'apprendre leurs mœurs & leurs maximes me fit rester avec plaisir. On me conduisit d'abord dans un appartement meublé à peu prés comme celui du Prince. On m'y donna une collation mêlée de gibier & de fruit. Je bûs même quelques liqueurs.

Pendant ce tems là je m'entretenois avec un vieillard, qui me satisfit sur tout ce que je lui demandois. Pour ce qui concernoit leur Politique, il me dit qu'ils ne se gouvernoient que par la seule volonté de leur Chef; qu'ils le reveroient comme leur Souverain, qu'ils reconnoissoient ses enfans comme ses legitimes Successeurs; que lorsqu'il mouroit, on lui sacrifioit sa premiere femme, son premier Maître-d'hôtel, & vingt hommes de sa Nation, pour l'accompagner dans l'autre monde. Que durant sa vie personne ne buvoit dans sa tasse, ni ne mangeoit dans son plat, ni n'oseroit passer devant lui quand il marche; qu'on prend soin non seulement de nettoyer le chemin par où il passe, mais de le joncher d'herbes & de fleurs odoriferantes. J'observai dans le peu de tems que je fus en sa presence, que s'il parloit à quelqu'un, avant que de lui repondre, il faisoit de grands hurlemens. Je priai ce bon vieillard de m'en dire la raison. Il me dit que ces hurlemens étoient des marques d'admiration & de respect. A l'égard de leur Religion, il me dit

qu'ils adoroient le Soliel, qu'ils avoient leurs Temples, leurs Autels & leurs Prêtres. Que dans ce Temple ils y entretenoient un feu perpetuel, comme le ſymbole du Soleil : qu'à tous les declins de la Lune, ils portoient, par forme de Sacrifice, à la porte du temple un grand plat de leurs mêts les plus délicats, dont leurs Prêtres font une offrande à leur Dieu, & qu'enſuite ils l'emportoient chez eux pour en faire grand'-chere.

A l'égard de leurs Coûtumes, que tous les Printemps ils vont en troupe dans quelque lieu écarté, défricher un grand eſpace de terre, qu'ils piochent tous au ſon du tambour : qu'enſuiſuite ils prennent ſoin d'aplanir la terre, d'en faire un grand champ, qu'ils appellent *le Deſert*, ou *le Champ de l'eſprit*. En effet, c'eſt là qu'ils vont entretenir leurs rêveries & attendre les inſpirations de leur prétenduë Divinité. Cependant comme tous les ans cet exercice ſe renouvelle, il arrive qu'ils défrichent inſenſiblement toutes leurs terres, & qu'elles leur rapportent par là de plus grands revenus. En Automne ils cueillent leur blé d'Inde. Ils le gardent dans de grands panniers juſqu'à la premiere Lune du mois de Juin de l'année ſuivante. En ce tems-là les familles s'aſſemblent, & chacun invite ſes amis ou ſes voiſins à venir manger de bons gâteaux, à quoi ils joignent de la viande, & ainſi ils paſſent la journée en feſtins.

Voilà tout ce que je pus apprendre ce jour-là de leur Religion, de leur Gouvernement & de leurs Coûtumes. Le lendemain j'eus la curioſité de voir leur Temple avant mon départ. Le même Vieillard m'y accompagna. La ſtruc-

ture

ture en dehors en est toute semblable à celle de la maison du Chef. Il est enfermé dans le circuit d'une grande muraille. L'espace qui est entre-deux, forme une espece de parvis, ou le peuple se promene. On voit au dessus de cette muraille un grand nombre de piques, sur la pointe desquelles on met les têtes des ennemis, ou des plus grands criminels. Au dessus du frontispice on voit un gros billot fort élevé, entouré d'une grande quantité de cheveux, & chargé d'un tas de chevelures en forme de trophée. Le dedans du Temple n'est qu'une nef peinte ou bigarrée en haut par tous les côtez, de plusieurs figures différentes. On voit au milieu de ce Temple un grand foyer qui tient lieu d'autel, où brûlent toujours trois grosses buches mises de bout en bout, que deux Prêtres revêtus de grandes cappes blanches prennent soin d'attiser. C'est autour de cet Autel enflammé, que tout le monde fait ses prieres, avec des hurlemens extraordinaires. Ces prieres se font trois fois le jour, au lever du Soleil, à midi, & à son coucher. On m'y fit remarquer un cabinet menagé dans la muraille. Le dedans m'en parut très-beau. Je n'en pus voir que la voute, au haut de laquelle étoient suspendus les corps de deux aigles déployées & tournées vers le Soleil. Je demandai à y entrer, mais on me dit que c'étoit-là le Tabernacle de leur Dieu, & qu'il n'étoit permis qu'à leur Grand Prêtre d'y entrer. J'apris cependant que c'étoit-là le lieu destiné pour la garde de leurs tresors & de leurs richesses, comme perles fines, pieces d'or & d'argent, pierreries, & même plusieurs marchandises Européenes, qu'ils trafiquent avec leurs voisins les Espagnols.

Après avoir vû toutes ces curiositez, je pris congé de ceux qui m'accompagnoient. Je m'en retournai avec mes deux interpretes vers M. de la Sale, à qui je rendis un compte fidele de tout le bon traitement que j'avois reçû du Chef des *Tacucas*, de sa magnificence, & sur tout de la disposition où il étoit de reconnoître l'Autorité du Roi.

Quelque tems après, nous le vîmes arriver dans une piroque magnifique, au son du tambour & de la musique des femmes qui l'accompagnerent. Les unes étoient dans sa barque, les autres vogoient à côté de la sienne. M. de la Sale le reçut avec un respect mêlé d'un certain air de gravité, qui répondit au caractére qu'il devoit soutenir en cette rencontre. Il le remercia de l'honneur de sa visite, & lui témoigna qu'il ne la recevoit qu'au nom du Prince, de la part duquel il étoit envoyé. Que ne doutant pas qu'il ne fut dans les sentimens de reconnoître sa puissance, il l'assuroit de sa protection & de son amitié Royale. Le Chef des *Tacucas* répondit, que ce qu'il avoit apris de la grandeur du *Roi des François*, & de la valeur de ses Sujets, ne lui avoit pas permis de balancer un moment sur les hommages qu'il venoit lui rendre en sa personne: & que tout Souverain qu'il étoit, il se soumettoit volontiers à la puissance de notre grand-Roi, & qu'il seroit ravi de meriter par ses services notre protection & notre alliance. Après ces protestations d'amitié de part & d'autre, ils se firent des presens reciproques. M. de la Sale lui offrit deux brasses de rassade, & quelques étuis pour ses femmes. Ce Chef des Sauvages lui donna six de ses plus belles robes, un collier de perles, une piroque toute

rem-

remplie de munitions & de vivres ; après quoi l'on aporta une douzaine de caraffes d'eau de vie preparée avec le ſucre & le noyau d'amande & d'abricot. La ſanté du Roi y fut bûë au bruit de notre artillerie. Enſuite celle du Chef des *Tacucas*, après quoi il remonta ſur ſa Piroque, & s'en retourna très-content.

Nous reſtames encore ſur ce bord toute la journée, nous prîmes hauteur, & nous nous trouvâmes au vingt-cinquiéme degré de latitude. Le lendemain 22. de Mars de la même année 1683. nous allâmes coucher à dix lieuës de là.

M. de la Sale ayant apperçu une piroque qui venoit me reconnoître, m'ordonna de lui donner la chaſſe. Je courus d'abord vers elle, mais comme j'étois ſur le point de la prendre, plus de cent hommes parurent ſur le bord de l'eau, l'arc bandé, tout prêts à nous tirer. M. de la Sale me fit faire ſigne par de grands cris, de n'aller pas outre ; & m'étant auſſi-tôt venu joindre avec ſon monde, nous allâmes nous camper vis-à-vis d'eux, le mouſquet en joue. Cette contenance les ayant étonnez, ils mirent les armes bas : & je fus ſur le champ commandé pour leur aller porter le *Calumet*. Après les avoir abordez, je leur offris le collier de paix. Ils l'accepterent de bonne grace, m'embraſſerent, & me firent connoître qu'ils vouloient être de nos amis. M. de la Sale ayant remarqué la maniére obligeante dont ils m'avoient reçû, vint nous joindre au même bord. Auſſitôt ces Sauvages l'ayant reconnu pour notre Commandant, lui rendirent toutes ſortes d'honneurs. Il leur témoigna qu'il n'exigeoit rien d'eux qu'une reconnoiſſance & qu'une ſoumiſſion volontaire aux ordres de notre Monarque :

à quoi il ajoûta l'exemple des Nations ſuperieures, & ſe ſervit des mêmes raiſons dont il s'étoit ſervi en de pareilles occaſions. Ils lui répondirent qu'ils avoient leur Chef, & qu'ils ne pouvoient rien faire que par ſon ordre ; qu'ils s'offroient de le faire venir vers nous, ou de nous conduire juſqu'à ſon habitation. M. de la Sale toujours fort aiſe de reconnoître la ſituation, les mœurs, & les facultez de toutes ces Nations prit ce dernier parti. Leur village étoit à quatre grandes lieuës du bord du fleuve. Nous n'y fumes pas plutôt arrivez, que le Chef nous vint recevoir. Il nous conduiſit dans ſa cabanne, où il nous regala très-bien. C'eſt le Chef de la Nation des *Natches*. Ce peuple eſt partagé en deux dominations ; celle-ci étoit la moindre, leurs terres ne vont pas à plus de vingt lieuës à la ronde.

Le Prince qui commande à ces Peuples, pria M. de la Sale de vouloir bien accepter quelques preſens du pays. M. de la Sale lui donna une hache, une marmite, & quelques couteaux. Nous en reçûmes quelques proviſions ; & nous nous ſéparâmes très-ſatisfaits les uns des autres. Il nous fit donner deux guides pour nous accompagner juſques dans l'autre Nation du même nom, qui eſt dix lieuës plus avant dans les terres.

Il y a parmi cette Nation un fort grand nombre de *Plongeurs*, qui vont au fond de l'eau chercher aux pieds des rochers les huitres à perles. Les jours qu'il fait beau, on voit ſur les avances des rochers, ce riche coquillage s'ouvrir pour recevoir la roſée du Ciel. Cette roſée fait éclorre au dedans de la nacre les premiers germes de la perle, comme autant de petits grains

blancs,

blancs, fortement attachez à ſa coquille. Ces grains groſſiſſent peu à peu, & acquierent enfin avec leur blancheur, une parfaite dureté. L'on remarque que les perles qu'on tire du fond de la mer ont l'eau plus belle que celles qu'on trouve ſur les rochers ; que le Soleil en ternir l'éclat, & que le tonnerre en étouffe les ſemences.

Nous étant mis en chemin ſous la conduite de nos guides, nous arrivâmes le ſoir même, au village des *Natches*. Cette Nation peut mettre en tout tems trois mille hommes ſous les armes. Leurs terres portent du blé d'Inde, de toutes ſortes de fruits, des oliviers & des vignes. On y voit de vaſtes prairies, de grandes forêts, de toutes ſortes de beſtiaux; la pêche & la chaſſe font leurs occupations & leurs richeſſes.

Le Chef nous reçut avec joye; nous fit preſent de proviſion de bouche, & nous regala de tout ce qu'il avoit de meilleur. Le lendemain de notre arrivée, nous y arborâmes les armes du Roi au bruit de nos mouſquets; après quoi nous prîmes congé du Chef, qui nous aſſura d'une parfaite ſoumiſſion.

Etant rentrez dans nos canots, après huit lieuës de navigation, nous deſcendîmes au village des *Coroas*. Le Chef nous y fit le même accueil que les autres nous avoient fait.

Le lendemain, 27. Mars 1683. nous cabannâmes à l'embouchure d'une Riviere, qui vient de l'Oueſt: on la nomme *la Sabloniere*. A dix lieuës de là, nous remarquâmes qu'elle ſe partage en trois canaux. Je pris celui de la droite, & M. de la Forêt celui de la gauche, & M. de la Sale celui du milieu. Nous ſuivîmes chacun nôtre canal, environ dix lieuës, & peu

de temps après, nous nous trouvâmes réunis par une eſpéce de confluent ſur le même fleuve. A peine eumes nous fait ſix lieuës enſemble que nous apperçumes des pécheurs ſur le bord de l'eau. C'étoient des *Quinipiſſas*. Dès qu'ils nous virent approcher, ils allerent avertir leur gens. Auſſi-tôt nous entendîmes battre le tambour, & le rivage fut bordé de Sauvages armez d'arcs & de fléches. Nous voulumes envoyer quatre François à la découverte, mais ils furent rudement repouſſez à force de traits. Quatre de nos Sauvages voulurent s'avancer de même, & ils furent traitez à la pareille; de ſorte que Monſieur de la Salle ne voulant rien riſquer, & n'étant point d'humeur à forcer ces gens-là, il trouva plus à propos de les laiſſer en repos, que de paſſer outre.

A douze lieuës des *Quinipiſſas*, nous tombames ſur la droite, dans le Village de *Tamgibao*. Nous le-trouvames pillé, ſaccagé & quantité de corps morts entaſſez les uns ſur les autres. Ce ſpectacle nous fit fremir, & jugeant bien qu'il ne faiſoit pas bon ſur ces rivages, nous paſſames plus loin. Après dix lieues de chemin, nous commençames à nous appercevoir que l'eau étoit ſalée, la plage nous parut plus étenduë, & toute ſemée de coquilles différemment figurées, les unes en gondoles, les autres en pointes ſpirales, & toutes ornées de pluſieurs couleurs. Nous allames plus avant, & après une heure de navigation, nous nous mîmes en un canot ſur la mer. Nous cotoyames le rivage environ un grand quart de lieuë, pour mieux connoître les bords, & nous revinmes enfin prendre terre à l'embouchure de notre fleuve.

Cela arriva le 7. Avril de l'année 1683. D'abord notre premier ſoin fut de rendre graces à Dieu, de nous avoir ſi heureuſement conduits jusqu'au terme de notre voyage, après plus de huit cent lieues de navigation & de courſe avec ſi peu de monde, ſi peu de munitions, & au travers de tant de Nations barbares, que nous n'avions pas ſeulement découvertes, mais en quelque façon ſoumiſes. Nous chantâmes le *Te Deum*, enſuite dequoi, portant nos canots & notre équipage ſur des traineaux, nous allâmes cabanner un peu au deſſus de la place, pour nous mettre à couvert du reflux qui la couvre toute entiere, après l'avoir laiſſée à ſec pendant ſix heures.

Ayant choiſi le lieu de notre nouveau campement, nous attachâmes une Croix au haut d'un gros arbre, & nous y arborâmes les armes de France: après quoi nous conſtruiſîmes trois ou quatre cabannes auprès, au milieu de quelques retranchemens. Enſuite M. de la Sale prit ſes points de hauteur pour déterminer l'embouchure du *Miſſiſſipi*. Les Eſpagnols qui l'avoient inutilement cherchée, avoient déja donné à ce fleuve le nom *Rio eſcondido*. Selon le calcul de M. de la Sale, c'eſt entre le 22. & 23. degré de latitude, qu'il ſe jette dans le Golphe de Mexique, par un gros canal qui a deux lieuës de largeur, qui eſt profond, & très-praticable.

Avant que de quitter ſes bords, M. de la Sale voulut un peu les reconnoître. Il eſt conſtant qu'auprès de la mer ils ſont inhabitables, tant à cauſe des frequentes inondations du Printems, que pour la ſterilité de la plage. Ce n'eſt partout ce païs, que cannes, ronces, & bois

renverſez, mais environ une lieue & demi dans les terres, c'eſt le plus beau ſéjour du monde : grandes prairies, bois francs remplis de meuriers, noiers, chataigniers. On y voit des c.mpagnes couvertes de toutes ſortes d'arbres fruitiers, d'orangers, de citronniers, de grenadiers, des côteaux chargez de vignes, des champs qui portent deux fois par an du blé d'Inde. On voit dans les étangs, ou ſur les rivieres toutes ſortes d'oiſeaux aquatiques, comme canards, oyes, macreuſes, plongeons : dans les bois & dans les campagnes toutes ſortes de volatiles, perdrix, faiſans, cailles; d'animaux à quatre piés de toutes eſpeces, ſur-tout de gros bœufs qu'on apelle *Cibolas*. Ils ſont beaucoup plus gros que ceux dont nous avons déja parlé, & boſſus depuis le chignon du coû juſqu'au milieu du dos : ils paiſſent dans les cannes, & s'atroupent juſqu'au nombre de quinze cent. On en fait la chaſſe d'une maniere aſſez particuliere. Comme ils ſont au milieu de ces cannes dans des forts impenetrables, les Sauvages font un grand circuit autour, & y mettant le feu par divers côtez, ſurtout quand le vent ſouffle un peu plus fort qu'à l'ordinaire, ils excitent un graud incendie. Tout l'air eſt d'abord rempli de fumée, qui ſe change en flame en un moment, & la rapidité du feu jointe au bruit effroiable que fait cette forêt fragile & brulante, jette l'épouvante dans le troupeau. Ces gros bœufs effraiez fuient de toutes parts. Les Sauvages perchez de diſtance en diſtance ſur des arbres dardent les uns, tirent ſur les autres, & en font une boucherie incroyable. Les Sauvages *Tangibao*, *Quinipiſſas*, *Natches*, (car pluſieurs Nations ſe joignent enſemble pour cette chaſſe)

firent

firent une chaſſe pendant notre ſéjour, & nous y profitâmes de trois gros bœufs, qu'ils nous abandonnerent. Les ayant dépecez, nous en fimes bonne chere pendant trois jours, & nous en eumes encore de reſte pour le jour de notre départ.

M. de la Sale voulant aller faire part de ſes découvertes à M. le Comte de Frontenac, & deſirant confirmer les peuples qu'il avoit reconnus, dans les bons ſentimens qu'ils avoient déja conçu pour notre Nation, reſolut de remonter le Fleuve vers les Iſlinois, de là regagner les Lacs, pour aller à *Quebec*, & enſuite de faire voile en France, à deſſein d'informer la Cour de ſes voyages & de ſes découvertes.

L'onziéme d'Avril de la même année 1683. nous nous remimes en canot ſur le même Fleuve: nous étions au nombre de ſoixante perſonnes. Comme ce fleuve, environ cinquante lieues au deſſus de la mer, ſe diviſe en trois grands canaux, qui ſe réüniſſent en un ſeul, nous arrivames dès la premiere journée au confluent de ces trois bras, & la ſixiéme après, à la pointe de ſa diviſion. Là les vivres ayant commencé à nous manquer, il falut pourvoir à cette neceſſité. Notre premiere reſſource fut des *Crocodiles*. Nous en tuames d'abord deux d'une mediocre grandeur; la chair en eſt blanche & d'un très-bon goût; elle a la fermeté du Thon, & la douceur du Saumon. Nous nous en regalâmes pendant quelques jours, mais le courant du fleuve nous paroiſſant de jour en jour plus rapide, nous fûmes obligez d'aller par terre, & de conduire notre équipage avec des traineaux juſqu'aux *Quinipiſſas*. Comme ce peuple nous avoit très-mal reçû en deſcendant, nous

crûmes devoir prendre nos mesures pour nous le rendre plus traitable; c'est pourquoi nous envoyâmes deux *Abenaguis*, & deux *Loups* à la découverte. Ceux-ci n'ayant rencontré que quatre femmes, nous les amenerent le soir même. Cette capture nous fit plaisir, & nous esperames pouvoir par-là reduire ces Sauvages à tout ce que nous voudrions. Il est vrai que nous en usames à l'égard de ces femmes avec toute la discretion & l'honnêteté possible; & le lendemain nous étant approchez de leur village, nous leur en renvoyames une avec quelques présens, pour leur témoigner que nous ne voulions que leur amitié, & quelque secours de vivres. Elle leur montra des ciseaux, & quelques couteaux que nous lui avions donnez; leur fit rapport de notre bon traitement, & de nos intentions. D'abord quatre des Principaux de leur Nation vinrent nous aporter quelques munitions, & nous inviter à venir nous réjouïr dans leur habitation. Nous remîmes les trois autres femmes entre leurs mains, comme nous les avions prises; & nous nous approchâmes d'eux, en nous tenant toûjours sur nos gardes. Dès que nous fumes arrivez à leur Village, ils nous presenterent de leurs fruits, & quelques oiseaux de riviere assez bien apprêtez. Après nous être remis, nous nous retirames environ cent pas à l'écart, & cabannames entre leur Village & le fleuve. Dès la pointe du jour, ces traîtres nous environnerent, & nous attaquerent; mais ils ne nous trouverent point endormis. Nous avions fait sentinelle toute la nuit, & dès leur premiere aproche, nous fumes en état de les repousser. Nous en jettames d'abord cinq ou six par terre, le reste prit la fuite,

te, & les ayant pourſuivis, nous nous contentâmes d'en tuer encore deux ou trois autres. Leur chevelure nous ſervit à faire un trophée.

De là nous pouſſames juſques aux *Natches*. Nous y avions caché du blé d'Inde; en deſcendant nous l'y trouvâmes en fort bon état. Le Chef nous y vint auſſi-tôt recevoir. M. de la Sale, après les premieres civilitez, lui preſenta les chevelures des *Quinipiſſas*, les plus grands ennemis de ſa Nation. Ce preſent ne lui deplût pas, & lui fit concevoir que nous n'étions pas gens à nous laiſſer inſulter impunement. Il nous fit d'abord preſenter quelques rafraichiſſemens, que nous acceptames volontiers. Mais nous prîmes garde qu'il n'y avoit point de femmes dans leur village; ce qui nous fit ſoupçonner quelque méchant deſſein de leur part. Nous mangions & buvions à bon compte, comme gens qui ne ſe mêlent de rien, ſans pourtant quitter nos armes. Quelque tems après, nous vimes arriver à la file grand nombre de combattans; nous nous mimes d'abord en défenſe; le Chef nous pria de ne point entrer en aucun défiance. Il s'avança vers ſes gens, leur comanda de faire alte à une certaine diſtance, & revint nous aſſurer que c'étoient quelques-uns des leurs qui venoient de la petite guerre contre les Iroquois; & que toute leur Nation n'avoit autre deſſein, que de ſe maintenir dans nôtre amitié. Il accompagna ſes paroles de quelques preſens, & de quelques nouvelles proviſions, que nous acceptames de bon cœur. Nous laiſſames par reconnoiſſance une partie de nos canots, qui nous embaraſſoient; & nous retirames ſains & ſaufs; mais nous n'en fumes redevables qu'à notre précaution.

Ensuite nous continuames notre route vers les *Taençàs*, & les *Akancéas*, qui nous firent les mêmes honnêtetez qu'en descendant. C'est ainsi que passant au travers de tant de differens peuples, nous éprouvions la fidelité des uns, & l'infidelité des autres ; & que joignant la vigilance à la douceur & à la fermeté, non seulement nous nous mettions à couvert de lenrs embuches, mais encore nous savions les mettre à la raison, & les reduire à nôtre obéïssance.

Nous prîmes congé des *Akancéas* le 12. jour de Mai. Nous poussâmes jusqu'à l'embouchure de la riviere des Islinois. Ensuite nous continuâmes notre route le long de ses bords, en remontant jusqu'à Fort *Prudhomme*, où M. de la Sale tomba dangereusement malade. Une partie de son monde resta avec lui ; & je fus commandé avec vingt hommes, pour aller à *Missilimachinac* mettre orde à ses affaires. Je me separai d'avec lui le 15. Mai de la même année 1683. J'allai coucher la premiere journée chez les *Ouabaches*, qui me reçûrent très-bien. A vingt lieuës plus haut, je fis rencontre de quelques Iroquois. Ces Sauvages si terribles d'ailleurs paroissent doux quand ils sont les plus foibles, & sont sans pitié, quand ils ont l'avantage. Ceux-ci qui n'étoient qu'au nombre de cinq, me dirent que j'allois bien-tôt donner dans une troupe de plus de quatre cens hommes bien armez. Cet avis m'obligea de me tenir sur mes gardes. En effet, à peine eumes nous fait un quart de lieüe, que nous découvrîmes une petite armée. A la verité, il n'y a pas plaisir de trouver sur ses pas ces Barbares attroupez, sur tout quand ils n'ont pas fait coup ; mais nous ne laissames pas d'aller notre chemin. Ils nous paru-

parument d'abord des Iroquois, & ce n'étoient que des *Tavaroas*, qui s'étoient joints avec quelques Islinois. Eux de leur côté nous voyant avec nos armes à feu, nous prirent aussi pour des Iroquois, & firent mine de nous vouloir envelopper, à dessein de nous brûler; car c'est le moindre châtiment qu'on fait souffrir à ces barbares, quand on les tient. Telle est l'horreur que toutes les Nations ont pour eux; mais les Islinois nous ayant reconnus, les *Tavaroas* débanderent leurs arcs, & nous firent part de leurs munitions. Nous poursuivîmes notre route jusqu'à la riviere *Chicacou*; & après vingt journées de traitte, nous arrivames enfin vers le commencement du mois de Juillet à *Missilimachinac*, où nous attendîmes M. de la Sale, qui nous y vint joindre au mois de Septembre de la même année. Il n'y resta que trois jours, pour donner quelque ordre à ses affaires. Il me chargea du soin d'aller achever le Fort *S. Louis*, m'en accorda le le Gouvernement, avec un plein pouvoir de disposer des terres des environs, & remit tout son monde sous mon commandement, à la reserve de six François qu'il prit avec lui pour l'accompagner jusqu'à Quebec. Nous partimes le même jour, lui pour Canade, moi pour les Islinois.

Je pris d'abord mon chemin vers les *Miamis*, à la tête de quarante hommes, tant François que Sauvages. J'y arrivai le 6. de Janvier 1684. J'en visitai le Fort qui étoit en fort bon état. J'y laissai dix hommes de ma troupe bien armez; ensuite m'étant remis en chemin, je me rendis à la fin du mois au Fort. *S. Louis*; j'y fis travailler aussi-tôt; & en moins de deux mois je le mis dans sa derniere perfection. J'invitai aussi-

aussi-tôt toutes les Nations voisines à y venir. Je n'eus pas beaucoup de peine à les y attirer par la beauté du païs, la fecondité des terres, la commodité d'une riviere trés-marchande, le voisinage de cent Nations differentes, la proximité de ces étangs, ou plutôt de ces petites mers, qui ouvrent le commerce à toute l'Amerique Septentrionale, depuis le fleuve S. Laurent, jusqu'au Golphe de Mexique. Enfin, la situation avantageuse de ce nouveau Fort, qui devoit servir de rempart aux nouveaux habitans de ces Terres, contre l'irruption des Barbares, invitoit à y venir faire des habitations. On vit en très-peu de tems plus de cinq cent cabannes bâties sur ces bords; & en moins de deux mois il y eut un concours merveilleux de tous ces peuples differens. Cela seul peut facilement faire comprendre avec quelle facilité l'on pourroit humaniser ces Sauvages, si l'on se donnoit la peine de les apprivoiser par de petites colonies de nos Européans: car en quelque petit nombre qu'ils puissent être, ils sont parmi ces Barbares comme le ciment de la concorde & de la societé civile.

Cependant M. de la Sale étant arrivé à Quebec, eut le chagrin de n'y pas rencontrer M. le Comte de Frontenac; il étoit repassé en France par ordre de la Cour. Dès son arrivée, il ne manqua pas d'informer toute la Ville de ses grandes découvertes, & de la soûmission volontaire de tant de Nations differentes à la puissance du Roi. On chanta le *Te Deum*, en action de graces pour cet heureux accroissement de gloire à la Couronne. L'empressement qu'avoit M. de la Sale, d'aller faire part au Roi & à ses Ministres, du succès de ses voyages, l'obligea

gea à presser son départ. Il partit du Canada au commencement d'Octobre de l'an 1684. Mais avant que de faire voile, il m'envoia le Chevalier *de Bogia*, comme un homme qui lui avoit été fortement recommandé. Il vint me trouver au Fort S. Louïs: je le reçus du mieux qu'il me fut possible, & lui fis tous les bons traitemens que mon état me permit de lui faire.

Le vingtiéme de Mars de la même année, ayant eu avis que les Iroquois, jaloux de notre établissement chez les Islinois, venoient avec des forces considerables, pour nous faire la guerre, j'envoyai un Exprès vers M. *de la Durontai*, Commandant au Fort de *Missilimachinac*, pour lui demander du secours. Cependant je fis faire de nouvelles fortifications au Fort, & mis le village en état de se défendre par de bons fossez, des remparts, & tous les ouvrages capables d'arrêter les attaques des ennemis. Ils parurent le 28. Mars, au nombre de cinq cent. Dès leurs premiers attaques ils furent repoussés vigoureusement. Enfin, après six mois de siége, ils furent forcez de se retirer avec une perte de plus de quatre vingt des leurs, & sans aucune perte des notres. Ils prirent quelques esclaves des environs, pour pouvoir seulement se vanter qu'ils n'étoient pas venus sans coup ferir, & qu'ils ne s'en retournoient pas les mains vuides. Mais comme ils étoient sur le point de leur enlever la chevelure, ces pauvres malheureux eurent l'adresse de se sauver de leurs mains, & vinrent nous réjoindre dans notre Fort.

Vers le 15. d'Avril, M. *de la Durontai*, & le Pere *Daloy* Jesuite, accompagnez de soixante François, vinrent me secourir, mais après coup, &

& ſans aucun beſoin. Cependant M. *de la Barre* étoit arrivé à Quebec, pour y prendre la place de M. le Comte de Frontenac. Ce changement fut un coup de foudre pour toute la Nouvelle France, qui regardoit M. de Frontenac comme ſon Pere & ſon Patron; mais il ne fut pas moins accablant pour moi. A peine ce nouveau Gouverneur, ami ou parent de M. le Chevalier *de Bogia*, fut arrivé, qu'il lui expedia des Lettres de Gouverneur du Fort St. Louïs, lequel avoit été commencé & achevé par mes ſoins. Il les adreſſa à M. de la Durontai, pour me les faire tenir. Celui-ci me ſignifia de la part du nouveau Gourverneur, l'ordre donné en faveur du Chevalier, pour être à ma place. Je n'eus point d'autre parti à prendre dans cette occaſion, que celui d'obéïr. Je laiſſai quelques effets conſiderables dans le Fort. J'en fis un Inventaire, que le Chevalier eut la bonté de ſigner; & je partis le même jour avec ce que je pus emporter de plus important & de plus neceſſaire. Je pris d'abord le chemin de *Montreal*, & de là je me rendis à Quebec, où je n'arrivai qu'au commencement de Juillet. Je ne pus me diſpenſer d'aller faire la reverence à M. le Gouverneur, de lui rendre un compte fidéle de l'état & de l'importance de la Place, que j'avois quittée par ſon ordre; en un mot, de la diſpoſition de toutes choſes dans ce pays. Il m'écouta favorablement, m'offrit tel autre établiſſement que je voudrois dans l'Amerique, & m'aſſura de ſa protection en tout ce qui dépendroit de lui. Je le remerciai de ſes offres, & lui dis que je me ferois toujours un très-grand plaiſir d'obéïr à ſes ordres; mais que j'étois réſolu de ne prendre d'établiſſement qu'après le

re-

retour de M. de la Sale. Ce fut à peu près tout l'entretien que nous eûmes ensemble.

Dès mon arrivée, je ne manquai pas de mander à M. de la Sale l'état de mes affaires, & de lui reppresenter l'injure que je croiois qu'on m'avoit faite, en m'ôtant d'un poste où il m'avoit placé lui-même. A quoi j'ajoutai le danger qu'il y avoit que ces peuples, habituez depuis peu auprés du Fort, ne s'accommodant pas d'un nouveau Commandant, n'abandonnassent tout, ou ne fissent quelque desordre. J'écrivis encore à M. *de la Forêt*, mon ami, pour recommander mes interêts à notre commun protecteur. Ces Lettres firent tout l'effet que j'en avois pû esperer. J'en reçus réponse par M. de la Forêt lui-même, que je vis revenir à Quebec sur la fin de Juillet de l'année 1684. & j'eus le plaisir d'apprendre de sa bouche le favorable accueil que l'on avoit fait à la Cour à M. de la Sale, les secours que le Roi lui avoit accordez pour établir des Colonies dans les Terres nouvellement découvertes, & son nouveau rembarquement pour le Golphe de Mexique. Mais ce qui acheva ma satisfaction, ce fut d'apprendre de lui même mon rétablissement au Fort S. Louïs, en qualité de Gouverneur & Capitaine, par une Lettre expresse, que M. de la Sale avoit obtenue en ma faveur, de S. M. J'avoue que le plaisir de triompher de mes ennemis fit la plus grande partie de ma joye. Je m'équipai aussi-tôt d'armes, de linges, d'étoffes & de toutes autres choses necessaires, tant pour la fortification de mon poste, que pour mettre ma Compagnie sur pied. J'employai vingt-mille francs à mon équipage. Et aprés nous être souvent regalez à Quebec, M. de la Forêt & moi, nous partîmes ensem-

ſemble le premier jour de Novembre, lui pour *Frontenac*, dont il étoit fait Gouverneur, & moi pour les Iſlinois.

Les glaces ayant interrompu notre voyage ſur le fleuve Saint Laurent, nous fumes obligez de relacher & de paſſer l'hyver à Montreal, juſqu'au Printems de l'année ſuivante 1685. Dés le commencement d'Avril nous remontâmes le fleuve, où je pris congé de M. de la Forêt. Je me mis en canot ſur le premier lac, juſqu'à *Niagara*; d'où aprés avoir franchi le Saut, je gagnai *Miſſilimachinac*, & de là les Miamis. Enſuite étant arrivé juſqu'à l'embouchure de la Riviere des Iſlinois, je me rendis au Fort. S. Loüis, environ le 15. de Juin de la même année.

M. le Chevalier *de Bogia* m'y reçût d'abord avec toutes les marques de joye & d'amitié poſſibles. Je repondis à ces civilitez du mieux que je pûs; mais enfin après l'avoir inſtruit de l'embarquement de M. de la Sale, & de toutes les autres nouvelles, je ne pûs me diſpenſer de lui preſenter mes Lettres patentes de Capitaine & Gouverneur du Fort S. Loüis, dont le Roi m'avoit honoré. Il reçut cet ordre avec beaucoup de ſoumiſſion, me remit la place entre les mains, avec tous les effets que je lui avois confiez, m'aſſurant qu'il n'en étoit pas moins mon ſerviteur, & mon ami. Nous paſſames le reſte de la journée enſemble, & le lendemain il partit lui troiſiéme pour la ville de Quebec. Cependant les *Miamis* & les *Iſlinois* peuples voiſins, & nos amis étant broüillez enſemble pour quelques legers interêt, je fis des démarches pour les accommoder, je reçûs même de part & d'autre des ôtages & des gages de leur bonne foi.

Au

Au commencement de l'Automne, étant fort inquit de ne point entendre parler de M. de la Sale, je me transportai à *Missilimachinac*, pour en apprendre des nouvelles. Là je sus que M. le Marquis *d'Enonville* avoit relevé M. de la Barre, en qualité de Gouverneur de la Nouvelle-France. J'eus même l'honneur de recevoir une Lettre de sa part, par laquelle il me témoignoit vouloir entrer en conference avec moi, sur le dessein qu'il avoit de faire la guerre aux Iroquois. Il m'assuroit en même tems que M. de la Sale étant depuis long-tems sur mer, devoit être déja entré dans le Golphe avec quatre bons vaisseaux, que le Roi lui avoit donnez; & qu'aparamment il devoit avoir abordé à l'embouchure du *Missisipi*, ou à quelque autre bord.

Cette Lettre ne fit que redoubler la passion que j'avois de l'aller joindre. Je me mis d'abord en devoir de lui mener tout le secours que je pourrois. J'équipai une vingtaine de Canadiens, & m'étant remis en chemin vers les Islinois avec ma nouvelle recrue, j'arrivai en un mois au Fort St. Louïs. Après avoir donné ordre à tout, je laissai le commandement de la Place au Sieur *de Bellefontaine*; je partis avec 40. hommes pour le Golphe de la Mer de Mexique. Nous descendîmes notre riviere jusqu'au grand fleuve *Missisipi*, dont nous suivîmes le cours jusqu'à la mer. Nous fumes environ deux mois à faire ce voyage. Etant arrivé au bord de la Mer, ne découvrant point ce que je cherchois, ni personne qui pût m'en donner des nouvelles, j'envoyai deux canots, l'un vers l'Est, l'autre vers le Sud-Oüest, pour voir s'ils ne découvriroient rien. Ils voguerent environ 20. lieuës, d'un côté & d'autre, le long

de

de la côte, & n'ayant rien apperçu, ils furent obligez de relâcher faute d'eau douce, & revinrent nous joindre après deux jours de course, sans aucun éclaircissement sur ce que je souhaitois. Pour toute consolation, ils m'apporterent un Marsoüin, & quelques écailles de nacre très-belles, qu'ils avoient prises sur un rocher. Voyant donc qu'il étoit inutile d'attendre là plus long-tems, je deliberai avec les plus sages de la compagnie, touchant le chemin que nous prendrions pour notre retour. J'aurois souhaité de suivre la côte jusqu'à la *Menade*, esperant par-là de découvrir toujours quelque nouveau Païs, ou de faire quelque bonne prise: mais la plûpart furent d'avis contraire, soûtenant qu'il étoit plus sûr d'aller par un chemin connu, que par un qui ne l'étoit pas, & qui d'ailleurs ne pouvoit être que très-difficile, tant à cause des terres qui s'élevent sur la côte, qu'à cause du grand nombre de rivieres, qui se déchargent dans la mer. Cela nous obligea de retourner sur nos pas.

Avant que de nous mettre en chemin, ayant remarqué que l'arbre sur lequel M. de la Sale avoit fait arborer la Croix, & les Armes du Roi, étoit sur le point d'être renversé par les grosses eaux, & par la violence des vents, nous remontames un peu plus haut, ou ayant dressé un grand Pillier, nous y attachames une Croix, & au dessous un Ecusson de France. Nous cabannames la nuit en ce lieu. Le lendemain, qui étoit le Lundi d'aprés Pâques de l'année 1685. nous nous mimes en chemin, & nous suivimes par terre les rivages du *Mississipi*.

A la sixiéme journée, étant arrivez chez les *Quinipissas*, le Chef vint au-devant de nous, &

nous

nous offrit le *Calumet*. Il nous demanda pardon du mauvais accueil qu'ils nous avoient fait au dernier voyage, & nous pria de les vouloir bien recevoir au nombre de nos Alliez. Nous repondîmes d'un ton assez fier à leurs civilitez; & aprés nous être un pèu rafraichis chez eux, nous continuames notre route. Quarante lieuës au dessus, nous découvrimes dans les terres une Nation qui nous avoit échapé dans notre premier descente. C'étoit celle des *Oumas*, les plus braves de tous les Sauvages. Dès qu'ils nous virent, ils furent frappez d'un étonnement mêlé de respect, qui desarma toute leur ferocité, & qui les obligea de nous promettre une parfaite soumission. Ils nous donnerent de nouveaux rafraichissemens, & nous offrirent tout ce qui étoit en leur pouvoir. Ce fut dans ces Terres que nous remarquames un animal extraordinaire, qui tient du Loup & du Lion. Il a la tête & la taille d'un gros Loup, la queuë & les griffes d'un Lion; il devore toutes les bêtes, & n'attaque jamais les hommes. Quelquefois il emporte sa proie sur son dos, en mange une partie, cache l'autre sous des feüilles; mais les autres animaux l'ont en une telle horreur, qu'ils ne touchent jamais à ses restes. On appelle cet animal, *Michibichi*.

Aprés les *Oumas*, nous trouvâmes les *Akancéas*. Toutes ces contrées sont si belles, & si enrichies des productions de la nature, que nous ne pouvions assez les admirer. Les bois d'une hauteur extraordinaire y semblent être plantez à la ligne. La campagne est couverte de bons grains de toutes sortes d'arbres fruitiers, & par tout fournie de toute sorte de gibier. On y trouve beaucoup de gros Chats sauvages, qui devorent

tout ce qu'ils trouvent. Nos François charmez de la beauté de ce climat, me demanderent de s'y établir; & comme notre intention n'étoit que de civiliſer les Sauvages par notre ſocieté, j'y conſentis volontiers. Je formai le plan d'une maiſon pour moi chez les *Akancéas*. J'y laiſſai dix François de ma troupe, avec quatre Sauvages, pour en avancer la conſtruction; & je leur donnai la permiſſion de s'y loger eux-mêmes, & d'y cultiver autant de terre qu'ils pourroient en défricher. Cette petite Colonie s'eſt depuis tellement accrue, qu'elle ſert d'entre-pauſe aux François qui voyagent dans ce païs. De là je continuai mon chemin le long de la Riviere des Iſlinois; & après 3. mois de traite, j'arrivai au Fort S. Louïs, vers la S. Jean, moins fatigué de la longueur du chemin que de l'incertitude du deſtin de M. de la Sale.

Comme je n'avois pas encore rendu mes devoirs à notre nouveau Gouverneur, après avoir pris quelques jours de relâche, je partis des Iſlinois à la fin de Juin; & j'arrivai à Montréal vers le 15. de Juillet. J'allai d'abord y ſaluer M. le Gouverneur, de qui je reçûs ordre de faire publier chez nos Alliez la guerre contre les Iroquois, & de les ſommer de ſe rendre au Fort S. Louïs, pour le ſuccès d'une pareille entrepriſe. Chargé de cette commiſſion, je pris bien-tôt congé de M. *d'Enonville*; & je me rendis le 4. de Septembre chez les Iſlinois, d'où je depêchai auſſi-tôt de tous côtez divers Couriers, pour informer les Nations voiſines de notre deſſein, & les inviter à ſe trouver de bonne heure au rendez-vous. Tout le monde y fut aſſemblé ſur la fin du mois de Mars de l'an-
née

née 1686. tant *Islinois* que *Chouanous*, *Miamis* & *Loups*. Toute cette troupe faisoit environ quatre cens hommes. J'y joignis soixante François de ma Compagnie, & j'en laissai quarante dans le Fort, sous le commandement de M. *de Bellefontaine*. Cette petite armée campoit à un quart de lieuë du village. Là ayant fait mettre tout le monde sous les armes, je leur declarai la volonté du Roi, & les ordres de notre Gouverneur. Je les exhortai tous à rappeller leur force & leur courage pour reprimer l'orgueil des Iroquois, nos ennemis communs. Ce discours fût suivi des acclamations de tous ces Peuples : & m'étant sur le champ mis à leur tête, je commençai ma marche vers le canal, qui joint les deux Lacs des *Hurons* & des *Islinois*. Il y a en cet endroit un Fort, nommé le *Fort S. Joseph*, qui sert de défense à toutes ces petites mers. M. de la Durontai en étoit le Commandant ; j'envoiai vers lui un de nos François, pour l'informer de mon arrivée. Il commanda aussi-tôt à son Lieutenant de me venir joindre avec trente hommes, & le lendemain lui-même m'en amena autant. Nous campames sur les bords de ce détroit; où il nous arrivoit des provisions de tous côtez. Deux jours après, M. de la Forêt, Gouverneur du Fort de Frontenac, & M. *de Lude*, Commandant de celui des Miamis, vinrent nous joindre. Etant tous assemblez, nous tinmes conseil de guerre, pour savoir quelles mesures nous prendrions. On fut d'avis de partager l'armée en deux corps, que Mrs. de la Durontai & de Lude commanderoient, l'un pour

garder les avenuës de Missilimachinac, & pour défendre les côtes du Lac Herié, jusqu'à Niagara, où nous avions dessein d'achever un Fort déja commencé, pour tenir en bride les Iroquois, qui s'y étoient toujours opposez. Que M. de la Forêt & moi commanderions l'autre, pour entrer dans les terres des Ennemis.

Les choses ainsi disposées, M. de la Durontai étant sur les côtes de *Missilimachinac* trouva un gros parti des ennemis, composé de plus de cent hommes, tant Anglois qu'Iroquois. On peut dire que ces deux Nations, quand il s'agit d'aller en guerre contre nous, s'accordent fort bien ensemble. Il les attaqua si vigoureusement, qu'il en resta plus de la moitié sur la place, fit quelques prisonniers, & mit le reste en fuite. De nôtre côté, à vingt lieuës de Niagara, nous fimes rencontre d'un nombreux parti d'Anglois, d'Hurons, d'Iroquois, d'Ouabaches, qui sous la conduite du Major *Grégoire*, portoient quantité d'eau de vie, de munitions & de marchandises aux habitations Iroquoises. Nous les chargeames; & après avoir tué la plûpart des Iroquois & des autres Sauvages, nous enlevames leur bagage & leurs marchandises. Nous nous rendimes les maitres de plusieurs esclaves, & nous emmenames prisonniers plus de 25. Anglois. Après cette petite victoire, nous continuames nôtre route vers Niagara, où nous achevames nôtre Fort, à la vûë des Iroquois, & même au pié de leurs habitations.

Ces premiers progrès nous engagerent à deputer vers le Gouverneur, pour l'informer

mer de tout ce qui s'étoit passé. M. de la Forêt, qui voulut bien accepter cette commission, partit aussi-tôt. M. d'Enonville reçût cette nouvelle avec plaisir, en fit part à tout le Canada, & nous envoya un nouveau secours de Hurons, de Pionnontans & d'Otaoüas, qui nous vinrent joindre au pié du Saut, avec une barque bien équipée. Renforcé par cette nouvelle recrûë, je m'avançai dans les terres des ennemis. Nous avions parmi nous un Iroquois, qui feignant d'être mécontent de sa Nation, paroissoit nous être fort affectionné: mais ce traître nous abandonna, pour aller se rendre à l'armée des ennemis, leur donna avis de notre marche, & les avertit des marques de nos Sauvages, pour ne pas s'y laisser tromper. Comme nous avancions toûjours, nous nous trouvâmes au-delà d'un Marais, à trois lieuës du camp des Iroquois. Là quelques uns des leurs nous dresserent une embuscade, où nous perdimes sept hommes, du nombre desquels étoit mon Sous-Lieutenant. Aussi-tôt nous étant ralliez, nous les repoussames avec vigueur; & après avoir tué plus de trente des leurs, nous les poursuivîmes jusques dans les bois: mais n'ayant pû les joindre, & ne croyant pas devoir nous engager plus avant, de peur de tomber dans quelques piéges, nous nous contentames de piller un de leurs villages, où nous passames au fil de l'épée tout ce que nous y pûmes rencontrer.

Nous campames là quelques jours, & l'armée commandée par M. de Lude & de la Durontai se vint joindre à la notre. Le

lendemain de leur arrivée, nous ne balançâmes pas un moment à nous resoudre d'aller forcer les ennemis dans leur Camp : mais ayant été avertis de notre dessein, par leurs espions, ils ne jugerent pas à propos de nous attendre, & décamperent bien vîte. Nous trouvâmes dans leur camp quelques restes de bled d'Inde, & d'autres munitions, dont nous profitames ; & nous passames la nuit dans leurs tentes, ou plûtôt dans leurs cabannes, la saison étant déja assez avancée. Dès le lendemain nous renvoiames nos Alliez, chacun dans ses terres, avec ordre de se rassembler à la premiere revocation. M. de Lude & de la Durontai prirent la route de leur Gouvernement.

Comme j'étois en marche pour m'en aller dans le mien, je rencontrai quelques Hurons, qui me donnerent avis, que j'allois être investi par l'armée entiere des Iroquois. Il n'y avoit plus moyen de recourir à Mrs. de Lude & de la Durontai, qui s'étoient déja embarquez sur les Lacs en canot. Je fis faire alte à mes gens, & m'étant retranché le mieux qu'il me fut possible, j'envoyai sur l'heure même à Niagara, demander un prompt secours au Commandant du nouveau Fort: Par hazard M. *de la Valromé*, qui y commandoit, nous croyant aux prises avec les Iroquois, nous amenoit 50. fuziliers. Celui que je lui avois envoyé l'ayant rencontré, lui dit l'état où j'étois ; ce qui lui fit hâter sa marche. Son arrivée nous rassura, les ennemis parurent, nous rangeâmes notre petite armée en bataille, & nous étant avancez vers eux, à la portée du

mousquet,

mousquet, ils n'eurent pas le courage de nous attendre. Ils nous tournerent le dos; & nous les poursuivîmes quelques tems. Il en resta environ cent sur la place, & le reste se sauva dans les bois. Je rappellai mes soldats, & ayant escorté une partie du chemin M. de la Valromé, je crus devoir aller hyverner à *Missilimachinac*, & attendre là le retour de la campagne suivante, en cas que la guerre continuât.

Les choses changerent de face. Les Iroquois nous cederent leurs habitations voisines de Niagara, firent present à M. le Gouverneur, de leurs meilleures pelleteries, & nous promirent de ne plus iniquiter les Nations qui seroient sous notre protection & dans notre alliance. Ainsi la paix ayant été concluë, je repris au commencement d'Avril 1687. le chemin des Islinois. Je serois revenu très-content de ma campagne, si l'absence de M. de la Sale, & l'incertitude de sa destinée ne m'eut point toujours inquieté Il étoit parti de l'Amerique en 1683. & nous étions en 1687. Quatre années s'étoient presque écoulées, sans en avoir eu d'autres nouvelles, que celles de son rembarquement, ou de son départ de la Rochelle, pour le Golphe de Mexique, mais sans en apprendre aucune de son retour. Je ne savois que penser. Seroit-il peri, *disois-je*, par quelque naufrage, ou plûtôt n'auroit-il point abordé sur quelque Rivage habité par des Barbares, qui l'auront peut-être massacré? Agité par ces pensées, je ne pouvois prendre aucun repos, ni tenir de route assurée; & me laissant conduire plûtôt par

mes gens, que les conduisant moi-même, j'arrivai au Fort S. Loüis, vers la fin du mois de Mai. Je fus bien surpris à mon arrivée, de trouver en ma maison M. Cavelier, frere de M. de la Sale. A la verité, je ne vis point en lui cet air ouvert & riant, qui paroît à la premiere entrevûë de deux amis, après une longue separation. Mais les premiers transports de ma joye ne me permettant pas de faire de plus longues reflexions, je l'embrassai d'abord, & lui demandai en même tems des nouvelles de son frere. A ce discours il me parut interdit. Il regarda vers le Ciel en soupirant. Je le priai avec instance de ne me rien celer. S'étant un peu rassuré, il me dit avec assez de fermeté, que M. de la Sale, son frere étoit en parfaite santé; mais que le malheureux succès de sa navigation l'avoit si fort accablé, qu'il n'avoit pas le courage de continuer sa route; que revenant à petites journées il se faisoit un plaisir de negocier avec les differentes Nations qu'ils rencontroit; & que l'ayant chargé de prendre les devants pour m'informer de son arrivée, il étoit resté entre les Natches & les Akanceas, pour acheter des uns & des autres des marchandises. L'assurance avec laquelle il parloit, jointe à une simplicité qui lui étoit naturelle, (car il étoit Prêtre,) ne me permirent pas d'entrer dans la moindre défiance. Je le priai donc de me faire le recit de son voyage, de me dire depuis quand ils s'étoient rembarquez, & en quel tems ils avoient abordé. Comme je lui ouvrois par là un fort grand champ à parler sans dé-

guiſement, il me parut entrer dans ce recit avec beaucoup plus de liberté.

Il me dit d'abord que toute la Cour ayant été charmée des grandes découvertes de M. de la Sale, le Roi n'avoit nullement balancé à lui accorder les ſecours qu'il avoit demandez, ſans parler des titres d'honneur, qui lui donnoient plus d'autorité dans ſes nouveaux établiſſemens. Qu'ils étoient partis de France le 24. du mois de Juillet 1684. avec quatre vaiſſeaux très-bien équipez, & avec plus de deux cens hommes, tant ſoldats, qu'artiſans de toutes ſortes de metiers: que cependant par un excès de malheur, toute leur flotte ſe trouvoit reduite à quelques canots; & ce grand nombre de perſonnes à ſept ou huit François, qui eſcortoient ſon frere dans ſon retour. Etonné d'un ſi grand revers, je ne pus m'empêcher de vouloir aprendre à fond le détail de leurs avantures. Auſſi-tôt reprenant ſon hiſtoire depuis le commencement de leur navigation, il me dit, qu'après quelques jours de calme, à la hauteur de S. Domingue, ils furent ſurpris d'une rude tempête; qu'alors un de leurs vaiſſeaux chargé de plus de trente mille livres en marchandiſe fut emporté d'un coup de vent, & enſuite enlevé par quelques piroques Eſpagnoles: que le reſte de la flotte alla mouiller à un bord de cette même Iſle, où ils ſe refirent bien-tôt par les nouvelles proviſions qu'ils y chargerent, & les marchandiſes qu'ils y acheterent; mais que leurs gens s'y étant un peu trop licentiez, y avoient contracté de très-fâcheuſes maladies: Que de là ayant vogué vers les Iſles

de *Caimant*, ils allerent faire eau à l'Iſle de *Cuba*, où ayant trouvé à l'abandon pluſieurs tonneaux de vin d'Eſpagne, de bonne eau de vie, du ſucre & du blé d'Inde, ils enleverent tout, & firent ſur les Eſpagnols une repriſe qui les conſola de tout ce qu'ils leur avoient pris auparavant : qu'enſuite après s'être bien munis de toutes choſes, ils remirent à la voile ; & qu'ayant toujours eu un vent très-favorable, ils étoient entrez dans le Golphe de la Mer de Mexique ; mais qu'ayant trouvé des courans très-rapides, & des écueils très-frequens, ils furent obligez de tenir le large ; ce qui empêcha M. de la Sale de rencontrer au juſte le point de hauteur pour l'embouchure du *Miſſiſſipi* ; de ſorte que pour ne pas s'expoſer à de plus grands perils, il alla prendre terre à la Baïe du S. Eſprit, cinquante lieuës au deſſous du fleuve qu'ils cherchoient. Mais que deux jours après, dans l'eſperance de le trouver, ils remonterent ſur leurs vaiſſeaux, & reprenant toujours le large, pour éviter les bancs & les écueils, ils allerent enfin aborder beaucoup plus haut, à une Baye qu'on a depuis nommé *la Baye S. Louïs*. Cette Baye eſt d'une profondeur aſſez commode pour un Port, mais l'abordage en eſt perilleux, tant à cauſe des bancs qui l'environnent, qu'à cauſe des rochers dont elle eſt bordée. Ce n'eut été rien pour nous, *continua-t-il*, d'avoir manqué l'entrée du fleuve ; car après avoir une fois abordé ſi près de ſon embouchure, il n'eut pas été difficile de la trouver, du moins par terre ; d'y bâtir un havre, pour ne pas s'y tromper

une

une autre fois, & d'y construire un Port praticable. Mais le malheur voulut qu'après que M. *de Beaujeu* qui commandoit un de nos trois vaisseaux nous eut mis à bord, nos deux autres s'y perdirent, tant par la méchante manœuvre du Pilote, que par la negligence des Matelots. Le premier échoüa à l'entrée de la Baye, contre un banc de sable, d'ou, quelques secours que nous y pûmes apporter, il nous fut impossible de le retirer. Nous eûmes, à la verité, la consolation d'en sauver l'équipage, & nos meilleurs effets. L'autre fut brisé dans le Port même contre un rocher, avec perte de la plûpart de nos Matelots. Heureusement nous en avions débarqué toutes nos provisions & nos marchandises. D'ailleurs la plûpart de notre monde & de nos effets avoient été mis à terre par M. *de Beaujeu*, qui, après avoir été le témoin de nos desordres, tourna les voiles pour s'en retourner en France. Tel fut le destein de notre flotte. A compter depuis le 24. Juillet 1684. jour de notre départ de la Rochelle, jusqu'au 18. Fevrier de l'année suivante 1685. que nous debarquâmes à la Baye S. Louïs, il s'étoit passé environ sept mois. Mon frere ayant recueilli le débris de nos vaisseaux, après avoir reconnu la situation avantageuse du Païs à l'embouchure d'une très-belle Rivierre, nommée la *Riviere aux Vaches*, au milieu de plusieurs autres, qui viennent se jetter dans la même Baye, & d'un grand nombre de Nations; les environs charmans par la beauté des terres, l'abondance des fruits, & la multitude des Bestiaux, ne balança pas un

moment à s'y faire une habitation. Il dressa d'abord le plan d'un Fort, en dessigna le circuit, & fit mettre la main à l'œuvre. La necessité de se loger, jointe à la commodité du bois & du ciment, fit si fort avancer l'ouvrage, qu'il fut consommé en moins de deux mois. Cependant M. de la Sale plus impatient que jamais de retrouver le Missisipi, couroit de part & d'autre pour le reconnoître, & comme tout ce Païs est coupé par beaucoup de rivieres qui se jettent d'espace en espace dans la Baye, il faisoit ses courses, tantôt à pié, tantôt en canot, accompagné de dix ou douze François armez de bons fuzils. Il trouvoit de distance en distance des habitations de Sauvages, & par tout abondance des choses necessaires à la vie, jusqu'à des volailles domestiques. Enfin, après 15. jours de recherche, il rencontra un grand fleuve. Il en suivit le courant durant sept ou huit lieuës, jusqu'à son embouchure dans la mer, & reconnut que c'étoit justement celui qu'il avoit tant cherché, & dont il n'avoit pû rencontrer l'embouchure. Il prit encore une fois sa hauteur pour ne plus la manquer, en cas qu'il revint une autre fois par le Golphe. Content de l'avoir trouvé & plus satisfait encore de la fecondité des campagnes qui l'environnent, il revint à la Colonie naissante : mais par un surcroît d'affliction, il trouva que les uns avoient succombé à la longueur de ces maladies qu'ils avoient contractées à *S. Domingue*; & que plus de 40. avoient été égorgez par les Sauvages. Cette perte le toucha sensiblement; mais s'étant fortifié con-

contre sa douleur, il appella ceux qui restoient: (leur nombre n'alloit pas à cent ;) Il les encouragea, les exhorta à faire si bien par leur travail, par leur concorde, par leur industrie, & par leur bonne conduite avec ces Barbares, qu'ils pussent profiter des richesses que la Nature leur presentoit avec abondance. Comme les nouvelles découvertes paroissoient à M. de la Sale des Provinces conquises, & que toutes les pertes qu'il pouvoit faire ne lui sembloient rien en comparaison d'une Nation volontairement soumise, il chercha à se consoler par de nouveaux voyages. Ainsi ayant pris une nouvelle résolution, il voulut aller reconnoître ces vastes contrées, qui sont entre le Missisipi & le Golphe de Mexique, vers le Sud-Est.

Le 22. d'Avril de l'année 1685. il partit de la Baye S. Louïs pour cette nouvelle traite. Il ne prit avec lui que vingt hommes en tout, au nombre desquels étoient nos deux neveux Cavelier, & de Moranget, un Pere Recollet & moi. Nous avions pour tout équipage deux canots ; & deux traîneaux, pour porter nos provisions & nos marchandises.

Le premier jour, nous passames plus de vingt rivieres, dont les environs nous paroissoient un Païs enchanté, & au travers de peuples bien faisans, qui ne nous refusoient rien. Ce que nous trouvâmes de particulier dans ces contrées, c'est que parmi le bétail à corne, nous aperçûmes dans les prairies grand nombre de Chevaux, mais si farouches, qu'on ne pouvoit les approcher. Dès la seconde journée, nous com-

mençâmes à vivre ſur la chaſſe. Nous tuâmes ſur le ſoir un chevreuil, & nous cabannâmes cette nuit en pleine campagne au milieu d'un petit retranchement. Cette nuit nous nous fimes une loi de prendre de pareilles precautions, en quelque endroit que nous puſſions nous trouver. Le troiſiéme jour nous trouvâmes ſur le midi, quatre Cavaliers qui nous accoſterent très humainement. Ils nous demanderent qui nous étions & où nous allions. Nous leur declarâmes que nous étions *François*, & que nous ne voyagions dans ces Terres, que dans l'intention de reconnnoître les diverſes Nations de l'Amerique, & de leur offrir la protection du Roi de France: que s'ils vouloient ſe ſoumettre à ſa puiſſance, ils reſſentiroient bien-tôt des effets de ſa protection par le moyen de ſes vaiſſeaux. Eux de leur côté, nous prierent auſſi-tôt de vouloir accepter leurs maiſons, & de les ſuivre juſques dans leur village. Nous y conſentimes avec plaiſir, & nous y fumes bien recûs & bien regalez.

C'étoit la Nation des *Quoaquis*, ou des *Mahis*. Les hommes & les femmes ſont fort bazannez. Ils ont les cheveux noirs & aſſez beaux; le viſage plat; les yeux grands, noirs, bien fendus; les dents très-blanches; le nez écaché. D'ailleurs leur taille eſt libre & dégagée. Les hommes ſont vétus de corſelets d'un double cuir, à l'épreuve de la fléche. Ils portent depuis la ceinture juſqu'au genou une eſpéce de ringrave de peau d'ours, de cerf, ou de loup; leur tête eſt couverte d'une maniere de turban fait de mêmes peaux. Ils ont des bottines de peaux de

de bœuf, d'élan, ou de cheval très-bien paſſées. Pour leur équipage à cheval, outre leurs corſelets, leurs bottines, & leurs boucliers couverts de peaux les plus dures, ils ont des ſelles faites de pluſieurs cuirs, ajuſtez & collez les uns ſur les autres; des brides comme les notres; des étriers de bois, & les mords de dents d'ours ou de loup. A l'égard des femmes, elles portent en guiſe de chapeau un tiſſu de jonc ou de cannes différemment colloré; leurs cheveux tantôt cordonnez, tantôt nouez. Leur corps eſt couvert d'une veſte d'un tiſſu très-fin juſqu'à demi-cuiſſe. Elles ſont chauſſées à peu près comme les hommes, avec des bottines à fleur de jambes.

Nous ne fimes que coucher chez eux, mais toujours ſur nos gardes, en nous relevant de ſentinelle de tems en tems. Le lendemain, les Principaux nous vinrent trouver avec quelques preſens de blé d'Inde, pour nous aſſurer qu'ils ſeroient toujours bien aiſes de vivre dans notre alliance, & ſous les loix du Prince que nous reconnoiſſions. De notre côté nous leur fimes preſent de quelques couteaux, & de quelques braſſes de raſſade pour leurs femmes. Après quoi nous primes congé d'eux, & nous remimes en chemin.

A deux lieuës de là, nous nous trouvâmes ſur les bords d'une très-belle Riviere, que nous nommâmes *Riber*, du nom d'un homme de notre ſuite qui s'y noya. Sur ſes bords paiſſent de nombrenx troupeaux de *Cibolas*. Nous en tuâmes dans un mo-

 ment

ment trois, que nous fimes boucanner pour nous servir de provision.

A une lieuë de cette Riviere, nous en remontâmes une autre beaucoup plus rapide, à qui nous donnâmes le nom de *Hiens*, nom d'un Allemand de notre compagnie, qui demeura trois jours perdu aux environs, pour s'être trop avant engagé dans les bois, par le plaisir de la chasse. Ainsi continuant notre course, tantôt dans des plaines, tantôt au travers des ravines & des rivieres, que nous passions avec nos canots, nous tombâmes au milieu d'une Nation assez extraordinaire, qu'on appelle les *Biscatonges*. Nous leur donnâmes le nom de *Pleureurs*; parce qu'à la premiere approche des Etrangers, tout ce peuple, tant hommes que femmes, se mettent à pleurer amerement. La raison en est assez particuliere; ces pauvres gens s'imaginent, dit-on, que leurs parens ou amis decedez sont allez en voyage; & comme ils en attendent toujours le retour, l'abord des nouveaux-venus renouvelle leur idée: mais comme ils ne retrouvent pas en eux ceux qu'ils regrettent, leur arrivée ne fait qu'augmenter leur douleur. Ce qu'il y a de plaisant, & peut-être d'assez raisonnable dans cette croyance, c'est qu'ils pleurent beaucoup plus à la naissance de leurs enfans, qu'à leur decés; parce qu'ils ne regardent la mort que comme un voyage, dont on revient après un tems; mais qu'ils regardent leur naissance comme une entrée dans un champ de perils & de malheurs. Quoi qu'il en soit, ces larmes étant passées, ce ne fut parmi tout ce peuple qu'un visage serain,

ca-

careſſant & rempli de tendreſſe. On nous conduiſit dans des cabannes très proprement nattées, où l'on nous offrit du bœuf & du cerf boucanné, avec de la *Sagavite*, leur pain ordinaire, qu'ils font avec une racine nommée *Toquo*, eſpéce de ronce. On la lave, la ſeche, la broye, & on en fait une pâte, qui étant cuite eſt d'un fort bon goût, mais aſtringente. Nous joignimes à leur regal un peu de notre eau de vie, & nous leur en donnâmes deux petites bouteilles. Ils nous firent preſent de pluſieurs peaux bien paſſées, qui nous ſervirent à faire de bons ſouliers. Ces peuples n'adorent que le Soleil, & c'eſt la Divinité de toutes ces Nations. A propos de quoi, nous leur dimes que notre Prince étoit le Soleil des autres Rois; que ſon éclat ſe repand dans toute l'Europe, & même dans pluſieurs contrées de l'Amerique; que s'ils ſe ſoumettoient à ſa puiſſance, ils ſentiroient bientôt quelques effets de ſa grandeur & de ſa bienveillance. Ils ſe ſoumirent volontiers, & nous jurerent amitié.

Ayant paſſé deux jours chez cette Nation pleureuſe, nous nous remimes en chemin. La premiere journée nous fimes dix grandes lieuës, preſque toujours dans les bois. Enſuite nous nous trouvâmes à la vûë d'un grand village, à l'entrée duquel nous apperçûmes un gros Chevreuil, qu'un *Chaouanous* de notre ſuite tira, & tua d'un coup de fuſil. L'éclat du bruit & de la flamme en parut ſi terrible à ſes Habitans, qu'au premier aſpect de nôtre troupe & de nos armes, ils prirent tous l'épouvante & la fuite.

Le Chef & trois de ſes enfans s'étant montrez plus fermes, les firent revenir de leur terreur. Ils s'avançerent vers nous, nous offrirent quelques rafraichiſſemens, & quelques-unes de leurs cabannes pour y paſſer la nuit, mais mon frere n'ayant pas jugé à propos d s'y fier, nous cabannâmes un peu à l'écart, ſelon notre coutume : heureux d'avoir pris cette précaution. Car le lendemain à la pointe du jour, nous apperçumes un grand nombre de cette canaille cachée dans des cannes avec des fléches ; Auſſi-tôt M. de la Sale les ayant fait coucher en jouë les obligea à demander quartier. Ils en furent quittes pour quelque proviſion de blé d'Inde, que les fils de leur Chef nous apporterent, & nous primes auſſi-tôt le parti de décamper.

A ſix lieuës de là, nous rencontrames une autre habitation de plus de trois cent cabannes, habitées par les *Chinonoas* ; il nous firent un accueil très-favorable. Toutes ces contrées ſont preſque ſur la côte Orientale de la Mer de Mexique. Les Eſpagnols paſſent juſques dans leurs terres, & leur font de très-cruelles vexations. Ces Sauvages ſurent d'abord nous diſtinguer d'avec eux par notre air, notre langage, nos manieres ; & l'horreur qu'ils avoient conçûë contre tous ceux de cette Nation ne fit que redoubler leur amitié pour nous. Nous ne tardâmes pas à leur faire entendre que les Eſpagnols & nous n'étions gueres d'accord enſemble, & qu'ils étoient nos ennemis jurez. Sur quoi nous ayant offert tout ce qui étoit en leur pouvoir, ils nous prierent de

vou-

vouloir nous unir avec eux, pour leur aller faire la guerre. Nous leur dîmes que nous n'étions pas pour lors en cet état, mais que nous pourrions bientôt revenir les joindre en plus grand nombre pour les seconder : de sorte qu'ayant passé fort tranquillement la nuit chez eux, nous nous retirames le lendemain chargé de beaucoup de blé d'Inde & de très-belles peaux.

A peine eumes nous avancé une lieuë dans notre route, qu'un nommé *Nica*, de notre suite, se sentit piqué d'une vipere. Il fit aussi-tôt un fort grand cri ; & en moins d'un demi quart d'heure, son corps s'enfla prodigieusement, & devint toute livide. On fit d'abord de grandes incisions sur la playe. Nous la frottâmes avec l'eau de vie, & du sel de vipere ; nous lui donnâmes de l'orvietant, & après deux jours, il se trouva parfaitement gueri. Nous étant remis en chemin, nous nous trouvames, après deux jours de marche, sur le bord d'une rivierre très-rapide. Il fallut la passer, & nous étions sans canot ; parce que les notres prenant l'eau de tous côtez, nous avions été forcez de les abandonner. Nous n'eumes point d'autre expedient que de faire un cayeu de cannes & de plusieurs branches d'arbres entrelassées & couvertes de nos meilleures peaux. Mon frere & nos deux neveux se mirent dessus avec deux Sauvages pour la conduire ; & je restai avec le reste de nos gens sur le rivage. A peine furent-ils au fort du courant, que la rapidité de l'eau les emporta dans un moment, & les fit disparoître à notre vûë. Par un bonheur singulier le cayeu fut

fut arrêté à une grande demie lieuë de là par un gros arbre qui flottoit sur l'eau à demi déraciné. Ses branches qu'on accrocha avec le secours de quelques perches, leur donnerent moyen de gagner le bord ; sans quoi infailliblement la rapidité du fleuve les eut emporté à la mer. Cependant nous étions fort en peine de ce qu'ils étoient devenus. Nous suivimes toujours notre bord, portant nos yeux aussi loin que nous pouvions, & criant de toutes nos forces pour tâcher de les rappeller, ou pour les découvrir. Nous fumes un jour & une nuit dans ces inquiétudes : le lendemain nous recommençâmes le même train. A la fin ils nous repondirent, & nous les apperçûmes de l'autre côté : c'étoit une necessité de les aller joindre, & pour cela il faloit nous exposer au même danger. Nous fimes un nouveau cayeu, car le premier s'étoit tout délié, & ne tenoit plus à rien ; nous le fimes beaucoup plus fort que l'autre ; & nous étant munis de bonnes perches, nous passames tous à diverses reprises fort heureusement. Toute la troupe s'étant ainsi réünie, nous poursuivimes notre route sous la conduite de mon frere, qui n'avoit d'autre boussole que son genie. Un de nos chasseurs s'écarta pour chasser, nous le perdimes durant un jour, & le lendemain nous le revimes chargé de deux chevreuils boucannez. Il venoit d'en tuer un autre qu'il avoit laissé à un demi quart de lieuë. Après nous avoir abandonné les deux, il alla sur ses pas avec un *Abenaguis*, chercher l'autre ; & nous l'ayant apporté, nous nous regalâmes d'une partie de

sa

ſa chaſſe, & gardâmes le reſte pour notre proviſion.

Ayant paſſé de là dans des terres plus peuplées, après ſix ou ſept lieuës de marche, nous vimes venir à nous un Sauvage à cheval avec une femme en croupe, ſuivi de quatre eſclaves fort bien montez. Cet homme nous aborda, s'informa qui nous étions, & de ce que nous cherchions en ce païs. Mon frére lui fit entendre tant par lui-même, que par les Sauvages de ſa ſuite, que nous étions *François*, & que notre intention n'étoit que d'offrir à tout le peuple de leur Continent, juſqu'à la Mer de Mexique, nôtre alliance, & la protection du Roi de France. Ce Sauvage mit auſſi-tôt pié à terre, offrit ſon cheval à mon frere, le força même de l'accepter, & de vouloir venir dans leur habitation; l'aſſurant qu'il y ſeroit très-bien reçû. Mon frere, après l'avoir remercié de ſes honnêtetez, lui fit connoître, qu'avant que faire cette démarche, il ſeroit bien aiſe d'aprendre le ſentiment de toute ſa Nation par un Envoyé de ſa part. Le Sauvage reçût cette reponſe de bonne grace; & par un ſurcroit de civilité lui laiſſa ſa femme & un de ſes eſclaves en ôtage. Mon frere lui donna ſon Neveu *Cavelier*, & deux *Chaouanous*. Le Sauvage monta ſur le cheval d'un de ſes eſclaves, & mon Neveu Cavelier ſur celui qui avoit été donné à mon frere. Le lendemain notre Envoyé revint avec nos deux *Chaouanous*, montez chacun ſur un beau cheval, l'un & l'autre chargez de toutes ſortes de proviſions, & fit un rapport auſſi agréable que ſurprenant du bon

ac-

accueil qu'il avoient reçû de ce Peuple, qu'on nomme *Cenis*. Leur habitation a 20. lieuës d'étendue, elle est divisée en plusieurs hameaux, près l'un de l'autre. Leurs cabannes ont quarante ou cinquante piés de hauteur, faites de grosses branches d'arbres, qui se rejoignant par enhaut, forment une espéce de voute. Le dedans est très bien natté, & d'une propreté charmante.

M. de la Sale informé de leurs bonnes intentions ne manqua pas de s'y transporter le lendemain. A deux cent pas du village il vit venir au devant de lui des principaux de la Nation empanachez, & couverts de leurs plus riches peaux. Mon frere les reçût à la tête de sa Compagnie. Le premier abord s'étant passé en civilitez reciproques, il fut conduit par le Chef jusqu'au village, au travers d'une très-belle jeunesse, & parmi un très-grand concours de peuple. On l'emmena lui & sa troupe dans un quartier qui sembloit faire un hameau à part. On nous y regala très-bien. Le Chef convaincu de la magnificence de notre Prince, par les éloges que lui en fit M. de la Sale, le reconnut comme son Souverain, & fit à mon frere un présent de six bons chevaux, & de ses plus belles peaux. M. de la Sale lui donna des haches, & quelques étuis de ciseaux, des couteaux, & des rasoirs, qu'il reçut avec toute la joye imaginable. Il y avoit en ce tems-là chez eux des Ambassadeurs d'une Nation appellée les *Choumans*. Le sujet de leur Ambassade étoit une ligue qu'ils prétendoient former entre eux, pour faire la guerre aux Espagnols, leurs tirans

&

& leurs perſecuteurs. Ils nous rendirent viſite, & nous convierent de vouloir y entrer. Nous leur donnâmes parole de nous joindre avec eux après notre voyage, & ils nous jurerent, comme les autres, une amitié inviolable.

Les *Naſſonis* ſont à une journée des *Cenis*. Nous paſſâmes juſques chez eux. Nous en reçûmes un pareil traitement, une même reconnoiſſance, & une même proteſtation d'amitié, ils ont tous une égale antipatie pour les Eſpagnols. Leurs pâturages y ſont remplis de Chevaux & de Bœufs. On voit dans toutes leurs familles de gros chapons, des poulets, & de gros pigeons d'Inde. Nous reconnumes chez eux, auſſi-bien que chez les *Cenis*, quelque teinture de notre Religion. Les une y faiſoient le ſigne de la Croix; les autres nous exprimoient par certaines marques le S. Sacrifice de la Meſſe. Nous vîmes bien que c'étoit l'effet de quelques Miſſions Eſpagnoles: mais ils n'y a point de doute que le fruit en ſeroit beaucoup plus grand, ſi ces premieres ſemences de la Religion leur avoient été inſpirées par des perſonnes qui leur fuſſent moins odieuſes. En effet, notre Pere Recolet, avec quelques Images, quelques Croix, & quelques *Agnus Dei*, qu'il diſtribua aux uns & aux autres, leur faiſoit concevoir & croire tout ce qu'il leur enſeignoit: tant ces peuples ſont dociles.

Au milieu de toutes les ſatisfactions que nous avions ſujet d'avoir parmi ces Sauvages, nous y eumes deux fâcheux contretems. L'un fut la deſertion de quatre de nos François,
&

& l'autre la maladie de mon frere. A l'égard de ces quatre deserteurs, on ne sait si entrainez par la beauté de ces contrées, ils allerent chercher à s'établir chez quelques-unes de ces Nations voisines ; ou si attirez par les flateuses amorces des Sauvagesses ils s'en retournerent chez les *Cenis*, ou s'ils se retirerent chez les *Nassonis*. La vérité est que depuis qu'ils se virent en possession d'un cheval ils ne crurent plus être parmi les Sauvages. On ne put plus les retenir, & nous n'entendimes plus parler d'eux.

Pour la maladie de mon frere, ce fut assurement une suite du chagrin que la desertion de ses gens lui cause. Il tomba malade le 24. d'Août de l'année 1685. après trois mois de course, & à deux cent lieues de la Baye S. Louïs. Sa maladie fut presque en même tems suivie de celle de *Moranget* notre Neveu. Nous eumes dans cette affliction la consolotion de trouver parmi les Sauvages tous les secours que nous aurions pû trouver en Europe, excepté des Medecins. Nous avions tout ce que nous pouvions desirer, le veau, le mouton, des poules, des pigeons, des ramiers ; & avec tout cela, toutes sortes de bonnes herbes, tant pour les bouillons, que pour les ptisannes, & autres remedes nécessaires aux malades. Nous avions avec nous deux Chirurgiens, qui nous furent d'un grand secours. Les Sauvages mêmes, tant hommes que femmes, nous donnerent du Gibier, de la viande, des volailles. En un mot, graces à la bonté du Ciel & à nos soins, nos deux malades recouvrerent leur san-

ſanté, après un mois de maladie. Dès que leurs forces furent rétablies, mon frere croyant devoir s'en tenir à ſes dernieres découvertes, & ne pouvant même s'engager plus avant ſans rencontrer les Terres des Eſpagnols; d'où, ſelon toutes les apparences, nous ne ſerions jamais revenus, prit le parti de s'en retourner en ſa nouvelle Colonie.

Nous nous remimes en marche vers la fin du mois de Septembre 1685. L'avantage que nous eumes dans notre route fut de nous en retourner à cheval, au lieu que nous étions venus à pié. Ce qu'il y eut de ſurprenant dans cette nouvelle voiture, c'eſt que nos chevaux, ſans être ferrez, avoient le pié ſi bon, qu'ils franchiſſoient tout, & la bouche ſi fine, qu'ils obéïſſoient à la bride, comme s'ils y avoient été dreſſez. Chacun de nous étoit raiſonnablement monté, & les chevaux que nous avions de reſte nous ſervoient ou de relais, ou de chevaux de charge, pour porter nos munitious, nos canots & notre équipage, ce qui nous fut d'un fort grand ſoulagement Cependant comme les choſes les plus utiles ſont quelquefois les plus funeſtes, ſoit par le hazard, ſoit par le manque d'adreſſe; il arriva qu'un de nos chevaux fut la cauſe de la perte d'un de nos Sauvages. Sur les bords de *la Maligne*; cette riviere ſur laquelle mon frere courut riſque de ſe perdre, un cheval s'étant cabré à la vûë d'un gros Crocodile, jetta ſon cavalier dans l'eau. A peine fut-il tombé, que cette bête avide l'entraîna & le devora à nos yeux. Ce ſpectacle nous cauſa une très-grande douleur; mais il eſt mal

aiſé

aisé que dans les voyages de long cours, il n'arrive à ceux qui les entreprennent, quelque accident funeste. Le plus sûr est de s'y preparer, en donnant ordre à sa conscience, & en se remettant entre les mains du Dieu tout-puissant, qui nous guide & nous conserve.

Ce malheur étant sans remede, nous continuâmes notre chemin; & après trois mois de marche, nous arrivâmes au commencement de Janvier de l'année 1686. à la Baye S. Louïs. Aux premieres approches de notre Colonie, nous apperçûmes que tous les environs en étoient défrichez, & même très-bien cultivez. Nous y trouvames grand nombre de femmes, & les Habitations remplies de nouvelles familles. Chaque famille avoit ses petites provisions, son jardin & ses possessions; en un mot, tout y promettoit un heureux accroissement, & une nombreuse multiplication. Mon frere y fut reçû comme le pere commun de ce peuple naissant, & nous eumes un grand plaisir de voir ces commencemens de societé de nos François avec les Sauvages, & le bon usage que chacun faisoit des avantages de ce nouvel établissement.

Comme la presence de mon frere étoit necessaire en ce païs, tant pour la consommation du Fort, que pour donner quelque reglement à ce nouveau peuple; nous y sejournames encore environ trois mois. Ce tems étant écoulé, il resolut de repasser en France, pour obtenir de nouveaux secours de la Cour, & pour demander quelques renforts d'artisans & de laboureurs, tant en

fa-

faveur de cette derniere Colonie, que pour toutes les autres qui ſont repandues en divers endroits de l'Amerique Septentrionale. Ayant donc pris congé, il partit accompagné de vingt François pour le Canada, & prit ſa route vers les Iſlinois par les terres, ſur la fin du Mois de Mars de l'année 1686.

Cette route, quoique la plus penible, ſervit à reconnoître le cours des rivieres, dont nous n'avions vû que l'embouchure, en deſcendant le *Miſſiſſipi*, à obſerver de plus près tous les peuples qui en habitent les bords, & à contracter avec eux de nouvelles alliances. Nous traverſames d'abord la *Riviere aux Cannes*, ainſi nommée, à cauſe du grand nombre de Canards, dont elle eſt couverte. Après celle-ci nous paſſâmes *la Sabloniere*, qui n'a pour lit qu'une vaſte campagne ſabloneuſe. Enſuite le *Robec*, dont les rivages ſont habitez par des peuples qui parlent tous du goſier. Après celle-ci *la Maligne*, aux environs de laquelle ſont les *Quano tinos*, Peuple auſſi redoutable aux Iroquois par leur valeur, que par leur cruauté. Car outre qu'ils les combattent ſans quartier, ils ſe font une loi d'en brûler autant qu'ils en peuvent prendre. Allant toujours plus avant, nous trouvâmes les *Taracha*, les *Cappa*, les *Palaqueſſons*, tous ennemis declarez des Eſpagnols.

Je n'entrerai pas dans un plus ample détail des particularitez de ces Nations, & de ces Contrées. Je me contenterai de dire, que bien que ces païs ſoient beaux generalement parlant; on remarque en chacun d'eux ſon abondance & ſa beauté particuliere.

Les uns abondent en blé d'Inde, dont on fait de la bouillie; les autres en *Toquo;* les autres en *Cassave*, dont on fait une espece de pain. On voit une multitude innombrable de *Cibolas* chez les Peuples qui approchent le plus de la mer. Les *Castors* sont par troupes chez les *Ouadiches*, les *Ouabaches*, les *Akancéas*, les *Iroquois*, & en beaucoup d'autres Cantons de l'Amerique. Les *Ours* sont très-frequens dans les Pays du Nort. Pour des chevaux, on n'en voit que chez les Peuples voisins des Espagnols; mais presque par tout on voit des *Orignacs*, des cerfs, des élans, des loups, tant cerviers que communs, de gros béliers, des moutous & des brebis, qui ont une soie beaucoup plus fine que les notres.

Ce fut au travers de toutes ces Plaines, que nous reconnumes une infinité de Sauvages, qui nous reçûrent tous avec beaucoup d'humanité, & avec une entiere soumission aux loix de notre Monarque. Nous trouvant entre les *Palaquessons*, & les *Ouadiches*, les provisions nous manquerent. Nous eumes recours à la chasse; trois ou quatre de nos chasseurs se détacherent de la troupe pour aller dans les bois. Ils n'y furent pas long-tems sans rapporter du gibier. La beauté du pays situé entre deux Nations très affectionnées pour la notre; la campagne abondante en blé d'Inde, en toutes sortes de fruits & de gibier, les pâturages remplis de bétail de toute espece, & sur tout de chevaux: tous ces grands avantages firent naître à mon frere l'envie d'y faire un établissement. Dans cette pensée, il trouva

à propos de me faire prendre les devants vers les Islinois, tant pour vous informer de son arrivée, que pour d'autres raisons que je vous dirai dans la suite. Il me donna le Pere *Anastase* Cavelier mon neveu, M. *de la Marne*, quatre autres François; & deux esclaves pour me servir d'interpretes, avec deux canots, deux chevaux de charge, & nos munitions necessaires. Nous nous separames le 15. Mai de l'année 1686. & nous primes notre chemin par les terres, tant pour la commodité de nos chevaux, que pour les frequens secours que nous tirions des Sauvages, autant zelez pour nous, qu'ils sont ennemis des Iroquois & des Espagnols.

Dès la premiere journée, nous allames coucher chez les *Ouadiches*, qui nous reçurent à bras ouverts, & qui nous inviterent à nous joindre avec eux pour faire la guerre aux Espagnols. Ils nous assurerent qu'il y avoit beaucoup d'or & d'argent chez eux: qu'ils nous abandonneroient volontiers toutes ces richesses, & qu'ils ne prétendoient s'en reserver que les femmes & les enfans pour en faire des esclaves. Quelque peu d'amitié que nous eussions pour les Espagnols; nous ne laissames pas de sentir de la repugnance à cette proposition. Nous ne pumes consentir que des Chrétiens devinssent esclaves de Sauvages. Pour colorer notre refus, nous leur repondimes que nous n'étions pas en nombre suffisant pour leur être de quelque secours dans cette guerre; mais que nous allions trouver le Capitaine *Tonti*, à qui nous ne manquerions pas de representer les mêmes conditions qu'ils

nous offroient, & que ſans doute il les accepteroit. Cette réponſe les ſatisfit. Ils nous donnerent des vivres en abondance, & nous logeames dans leurs meilleurs cabannes. Le lendemain nous pourſuivimes notre route vers les *Cenis* & les *Naſſonis*. Ceux-ci nous donnerent des guides pour nous conduire juſques chez les *Nabiri*; & ceux-ci pour aller juſques chez les *Naauſi*. Nous fumes également bien reçus de tous ces Peuples ; & nous trouvames par tout les mêmes diſpoſitions à vivre dans notre alliance, & ſous la protection de notre Prince.

Les Terres y ſont fertiles, & le climat heureux pour la vigne: les ſeps y viennent d'eux-mêmes. On voit parmi les ormes le raiſin fleurir, & croître à l'ombre de leurs feuillages. On ne ſauroit faire trois lieues qu'on ne rencontre quelque ruiſſeau, ou quelque riviere. Les Caſtors y ſont par troupes. Tous ces peuples generalement y adorent le Soleil, & n'ont d'autre couverture qu'un certain tiſſu de jonc, ou des nattes très-fines qu'ils bigarrent de certaines peintures du Soleil, d'oiſeaux, & de fleurs. Pour armes ils ne connoiſſent que l'arc & la fléche. Un coup de fuſil ou de piſtolet leur paroît un coup de foudre précedé par ſon éclair.

Nous paſſames des *Naauſi*, chez les *Cadodaches*. Nous y fumes trés-bien reçûs. Les Principaux de la Nation vinrent au devant de nous. On nous conduiſit entre deux rangs de la jeuneſſe armée, juſques dans des cabannes trés-propres. Le reſte du regal fut auſſi groteſque que ſauvage. Des

fem-

femmes bazannées, mais très-bien faites, & à demi-nuës nous laverent les piés dans des auges de bois. On nous servit de differens mets très-bien apprêtez. Outre la bouillie & le Cerf boucanné, mêts ordinaire à tous ces Peuples, on nous presenta un grand rôt de poulets d'Inde, d'oyes, de canards, de ramiers ; sans y oublier les pigeons à la grillade. Parmi cette grande réjouïssance, il nous arriva un mortel déplaisir. Comme les chaleurs étoient grandes, tant à raison du climat que de la saison, M. *de la Marne* eut envie de s'aller baigner dans une riviere, qui passe le long du village. Pour cet effet il chercha un lieu à l'ombre, pour y prendre tranquillement le bain. L'ayant trouvé, il se jetta à l'eau ; mais par malheur il tomba dans un abîme, où il fut englouti à l'instant même. Quelque tems après, ne le voyant point revenir ; nous voulumes nous approcher du lieu où il n'étoit déja plus. Nous eûmes la pensée que peut-être quelque Crocodile l'auroit dévoré ; mais des gens du lieu ayant vû l'endroit où il s'étoit jetté, ne douterent plus qu'il ne se fut perdu dans ce grouffre. En effet l'ayant péché sur l'heure même, on le retira tout défiguré. Je ne puis assez exprimer quel fut notre regret à la vûë d'un si triste spectacle. La femme du Chef vint elle-même l'ensevelir. Nous lui rendimes les derniers devoirs ; & après l'avoir pieusement inhumé, nous mimes une Croix sur sa sepulture. Les Sauvages, témoins de nos ceremonis, joignirent leurs larmes avec les notres, & tacherent de nous consoler par

toutes les honnêtetez qu'ils nous purent faire.

Le jour ſuivant nous trouvâmes ſur la même riviere les *Narchoas*, les *Ouidiches*; nous vimes à cinq lieuës plus bas les *Cabinvio*, & les *Mentons*. Ces Peuples ne ſachant ce que c'étoit que nos armes, nous prenoient pour les maitres du Tonnerre, & nous craignoient en même tems. Les Caſtors ſont en très-grand nombre dans leur païs, mais ſur tout chez les *Ozothéoas*, qui ſont obligez d'en brûler les peaux, tant elles ſont communes chez eux. Ces Peuples nous donnerent deux guides pour nous conduire chez les *Akancéas*, dont ils dépendent. Ce fut là que nous commençâmes à nous reconnoître. Nous vimes une Croix élevée: au milieu étoient attachées les armes du Roi. A quelques pas de là, nous apperçûmes une belle maiſon à la Françoiſe, habitée par un nommé *Couſture*, qui nous y reçut honnêtement, & nous apprit que cette habitation vous appartenoit avec toutes ſes dépendances. Après nous y être repoſez deux jours, nous paſſâmes dans les villages des *Torimans*, des *Dogivga*, & des *Cappa*, pour gagner le Miſſiſſipi. Ces derniers Peuples nous accommoderent d'une piroque pour deux chevaux que nous leur donnâmes.

Fatigué de nos courſes par terre, je pris le parti de remonter le Miſſiſſipi, juſqu'à la riviere des Iſlinois. Le Pere *Anaſtaſe* fut fort aiſe d'entrer dans le même canot que moi. Cavelier mon neveu ſe joignit à cinq autres François, & s'étant contenté d'un Sauvage, il m'en laiſſa un autre pour me ſervir d'Inter-

prete

prete & de Rameur. Nous étant donné rendez-vous chez les Miamis, nous nous ſeparâmes. Il ſuivit les plaines, & je m'embarquai ſur le Miſſiſſipi, vers le quinze d'Août de l'an 1686. Il ſeroit inutile de parler ici de toutes les Nations que nous rencontrâmes. Je ne ferai mention que de celles que nous ne reconnûmes pas dans nôtre deſcente. Les *Chichacha* furent les premiers, que nous trouvâmes à trente lieuës des *Akancéas*. Ce ſont des Peuples très-dociles, induſtrieux, braves, guerriers, & en aſſez grand nombre pour mettre en tout tems deux mille combattans ſous les armes. Nous continuâmes de-là nôtre route vers les *Ouabachés*. A dix lieuës de leur riviere on voit celle des *Maſſourites* & des *Ozages*, qui n'eſt ni moins rapide, ni moins profonde que le Miſſiſſipi. Nous la remontâmes pendant deux jours, tant à deſſein de reconnoître les Nations qui ſont ſur ſes bords, que pour nous fournir de nouvelles proviſions. Nous rencontrâmes, en la remontant, les villages des *Panivacha*, des *Pera*, des *Panaloga*, des *Matotantes*, des *Ozages*, tous Peuples braves, nombreux, & bienfaiſans; & qui, parmi les bons mêts & les bons fruits, dont ils nous regalerent, nous firent manger des raiſins d'un gout merveilleux.

Le troiſiéme jour, après avoir remonté cette riviere, nous allâmes regagner le Miſſiſſipi, où nous étant rembarquez en canot, nous le remontâmes pendant quelques jours, juſqu'à la riviere des Iſlinois. Après trente jours de navigation, nous arrivâmes au pié du Fort de *Crevecœur*; & de-là nous retour-

nâmes au Fort S. Louïs. Nous eumes d'abord le chagrin de ne pas vous y rencontrer ; mais à present nous avons la consolation de vous y voir en parfaite santé. Là-dessus ayant renouvellé nos embrassemens, je demeurai quelque tems sans lui rien dire, ne sachant pas bien moi-même en quel état j'étois pour lors. D'un côté, la perte de notre flote, & de la plûpart de nos François m'avoit fort attristé ; de l'autre, l'assurance qu'il m'avoit donnée de la santé de M. de la Sale, & le succès de tant de belles découvertes m'avoit fait passer de la tristesse à la joye. J'étois même dans un étonnement qui tenoit de l'admiration: mais aussi l'absence d'une personne, pour qui j'avois une reconnoissance, & une amitié aussi tendre que respectueuse dont j'attendois le retour depuis si long-tems, & avec tant d'impatience ; d'ailleurs le regret de n'avoir pas été le témoin & le compagnon de ses voyages me penetroit d'une douleur que je ne pouvois surmonter. Aussi ne pouvant retenir les chagrins de mon cœur. Helas, *lui dis-je*, comment se peut-il faire que M. de la Sale, mon unique Protecteur, & mon appui, soit depuis deux ans de retour en Amerique ? & que j'aye été pendant tout ce tems-là, non seulement privé du plaisir de le voir, mais de recevoir de ses nouvelles ; & que même encore, il ne me soit pas permis de l'embrasser ? Je vous avouë, que quelque joye que vôtre presence me donne, je me trouve saisi en vous voyant, d'une plus grande douleur ; puisque plus je vous regarde, & plus je ressens de chagrin de ne le pas voir. Quoi M. de la Sale est depuis deux ans dans l'Ameri-

que,

que, & je ne puis encore le joindre, ni lui parler? Helas! ce n'a pas été ma faute. Dès que j'ai crû qu'il pouvoit avoir touché les bords du Golphe de Mexique, je ſuis deſcendu vers ces contrées. J'ai viſité tous les Caps, tous les rivages de cette Mer, tant du côté de la *Malcoline*, que du côté du Mexique. J'ai parcouru tous les Peuples qui ſont ſur ces bords, je leur ai demandé à tous M. de la Sale, & pas un ne m'en a jamais ſû rien dire. Jugez de ma peine & de ma douleur.

Le moyen, *me dit-il pour lors*, que vous puiſſiez nous rencontrer? Vous allâtes nous chercher à l'embouchure du Miſſiſſipi & aux environs, & nous n'abordâmes qu'à vingt-cinq lieues au deſſous. Vous ſuivîtes le cours de ce fleuve dans vôtre deſcente & dans vôtre retour; & nous nous écartions toûjours, tirant vers le Sud eſt, & le long du Golphe de Mexique. Quel moyen de nous trouver en ſuivant des routes ſi oppoſées! Pout le moins, *lui dis-je*, devoit-il m'envoyer quelqu'un pour m'informer de ſon retour. Il eſt vrai, *me dit-il*, auſſi l'auroit-il fait, s'il l'avoit pû: Mais qui de ces nouveaux-venus auroit pû démêler les chemins au travers de tant de Barbares, & dans une ſi grande diſtance? Et pouvoit-il ſe paſſer de ſes deux neveux ni de moi? D'ailleurs, l'eſperance qu'il avoit de vous revoir bien-tôt en perſonne, lui fit toujours differer à vous informer de ſon arrivée. A la bonne heure, *lui dis-je*, on ne peut remedier au paſſé. Ce qui me réjoüit, c'eſt de ſavoir qu'il ſe porte bien, & à peu près où il eſt. Nous ne ſerons pas long-tems à l'aller retrouver. Cependant je

me ressouviens que vous aviez encore quelque chose de plus particulier à me communiquer de sa part. Je vous prie de me la declarer, afin que je puisse prendre au plûtôt de juste mesures pour mon voyage. C'est, *me dit-il*, que mon frere impatient de donner les secours necessaires à l'affermissement & à l'entretien de sa nouvelle Colonie, & à faire bâtir deux Ports & deux Havres, l'un à la Baye S. Louïs, & l'autre à l'embouchure du Mississipi, dont il a très-bien observé le fond & les bords, ne m'a détaché d'avec lui, que dans le dessein de me faire incessamment repasser en France, tant pour informer la Cour de son dernier établissement, & de ses grandes découvertes, que pour preparer les esprits à lui accorder ce qu'il faut pour des choses si pressantes & si necessaires. C'est pour cela qu'il m'envoye à Quebec, & qu'il m'a chargé de venir vous trouver pour vous demander quelque argent. Je vous en donnerai un reçû, & mon frere vous en tiendra compte.

Ce discours fut accompagné d'une Lettre bien cachetée du Cachet de M. de la Sale. A l'égard de l'écriture, je n'y fis point de reflexion; leurs caracteres étant d'ailleurs si approchans, qu'il eût été mal aisé d'en connoître la difference. Je lûs cette Lettre avec un extréme plaisir. Elle contenoit à peu près la même demande, avec des protestations d'une entiere confiance, & d'une parfaite amitié. La joye où j'étois d'apprendre de ses nouvelles, la simplicité de la personne qui me presentoit cette Lettre, & le devoûment que j'avois fait de tout ce que je possedois

aux volontez d'un homme, à qui je croyois tout devoir, ne me permirent pas de balancer. Je demandai aussi-tôt à M. Cavelier ce qu'il souhaitoit. Il me dit qu'il croyoit que son frere avoit fixé la somme à celle de sept mille livres. Il est vrai, *lui dis-je*, mais s'il vous en faut davantage, vous n'avez qu'à me le demander; tout ce que j'ai est à vôtre service. Il me remercia fort honnêtement, & me dit qu'en cas qu'il eût besoin de quelque chose de plus, il le pourroit trouver en France. De sorte que je lui comptai sur l'heure même cette somme d'argent. Il voulut m'en faire son reçû, suivant l'ordre qu'il me dit en avoir de son frere & j'y donnai volontiers les mains. Comme il me protesta qu'il vouloit partir le lendemain, je rafraichis son équipage & ses munitions: nous passâmes le reste de la journée le moins mal qu'il nous fut possible; & le jour suivant, il prit congé de moi, de grand matin, & partit avec un Pere Recollet, & un esclave, à dessein de passer chez les Miamis. Je me disposai à partir le jour suivant par la riviere. Tout étoit reglé pour cela. Après avoir passé le reste du jour avec assez d'inquietude, le lendemain comme j'allois embarquer mon petit équipage, environ les neuf heures du matin, je vis arriver le Sr. *Cousture*, mon Lieutenant parmi les Akancéas, chez lesquels Mrs. Cavelier, oncle & neveux, étoient allé se reposer. J'eus d'abord un vrai plaisir de le voir, mais un moment après, il me jetta dans un terrible accablement. Je lui demandai aussi-tôt en quel lieu il avoit laissé M. de la Sale. M. de la Sale, *me dit-il*? Ne savez-

vez-vous pas qu'il eſt mort? M. de la Sale eſt mort, *m'écriai-je?* Cela n'eſt que trop vrai, *me dit-il*, il eſt mort. Il a été aſſaſſiné par ſes gens, entre les *Palaqueſſons* & les *Ouadiches*. Que me dites-vous là? Cela eſt-il poſſible? Hé! Quoi, ſon propre frere M. Cavelier vient de prendre congé de moi; bien loin de me rien dire de cela, il m'a rendu une Lettre de ſa part, & ne m'en a pas témoigné la moindre douleur. C'eſt de lui-même que je le ſai, *me dit-il.* Ses larmes & celles de ſon neveu *Cavelier* ne me l'ont que trop confirmé; & je ſuis au deſeſpoir de vous dire le premier une ſi méchante nouvelle. Je fus ſi conſterné par cette réponſe, que je tombai dans un accablement extréme. Je ne pûs ni parler ni pleurer: je me trouvai ſi ſaiſi, que je ne ſavois que devenir. Quelques momens après, je me levai, en diſant: *M. de la Sale, mon unique Patron eſt mort, aſſaſſiné par les ſiens! Juſte Ciel! Cela ſe peut-il? mais puis je ſavoir qui ſont les malheureux qui ont porté leurs mains parricides ſur un ſi bon pere?* Ce ſont deux coquins, *Dan & Lantelot*, me dit il. Ah? les ſcelerats, *m'écriai je!* Par quel motif? ou plûtôt quel demon a pû les porter à commettre un forfait ſi terrible? Je le priai de me dire tout ce qu'il en ſavoit. Helas! *me dit-il*, je vous le dirai de point en point, comme on me l'a raconté. M. de la Sale revenu d'une fort grande maladie avoit regagné ſa derniere Colonie, au Fort S. Louïs, & en étoit reparti le 26. Mars de l'année 1686. dans le deſſein de revoir ſes anciens établiſſemens, ac-
com-

compagné d'environ trente perſonnes, du nombre deſquels étoient ſon frere, ſes deux neveux, les deux freres *Lantelot* & *Dan*, un Sauvage *Chaouanou*, deux Flibuſtiers Anglois, & un certain *Hiens*, Allemand de Nation. Dès la premiere journée, M. de la Sale s'étant apperçû, que le plus jeune des Lantelot, encore foible d'une grande maladie ne pouvoit ſuivre le reſte de la troupe, voulut le renvoyer à la Baye. Quelques inſtantes prieres que ſon frere fit pour ne ſe pas ſeparer d'avec lui, M. de la Sale ne voulut point s'y rendre. Le jeune Lantelot fut ainſi obligé de s'en retourner à la Baye. Ces manieres qui parurent hautes & imperieuſes, furent difficiles à digerer à un homme de cœur. Par malheur il arriva que ce jeune homme fut rencontré en chemin par quelques Sauvages, qui l'égorgerent. La nouvelle en vint le jour même à ſon frere aîné, qui ne put diſſimuler ſa douleur. Il en jetta d'abord la faute ſur M. de la Sale. Dès ce moment, penetré de fureur & de reſſentiment, il jura ſa perte. Après s'être laiſſé aller aux plaintes & aux regrets, il étouffa tout d'un coup ſa colere, meditant de la faire éclater dans l'occaſion. Il ſuivit le reſte de la troupe ; & après deux mois de marche, les vivres leur ayant manqué entre les *Palaqueſſons*, & les *Ouadiches*, Dan & Lantelot firent une partie pour aller chaſſer dans les bois. Ils engagerent le Sieur *Moranget* à ſe joindre avec eux. Celui-ci, ſans entrer dans aucune défiance, ou plûtôt par complaiſance, ſe mit de leur partie. Les deux autres, qui lui en vouloient depuis longtems,

tant par la jalousie qu'ils avoient de son merite, que par la haine implacable qu'ils portoient à son oncle, l'ayant insensiblement attiré à l'écart, assouvirent leur rage sur lui. Pour cet effet ils lui donnerent un coup de hache sur la tête, dont il mourut deux heures après, en bon Chrétien, pardonnant de tout son cœur à ses ennemis. Ce fut-là le premier coup de leur vangeance.

Le jour étant fini, & M. de la Sale ne voyant pas revenir son neveu, ni ceux de sa compagnie, passa la nuit en détranges inquiétudes. Le lendemain il alla lui-même vers l'endroit, où il jugea qu'ils pouvoient avoir été. Il ne fut pas long-tems à le trouver. Le Pere Anastase, son frere & son laquais le suivirent presqu'aussi-tôt. Etant arrivé dans une prairie, qui est sur le rivage du Mississipi, il entrevit, au travers de l'herbe fort haute, le valet de *Lantelot*; d'abord, il lui demanda où étoit Moranget son neveu. Ce coquin lui répondit avec impudence, qu'il pouvoit l'aller chercher à la dérive. En effet le corps de cet infortuné jeune homme étoit-là étendu, & deux vautours voltigeoient au dessus, pour en faire leur curée. Cependant ces deux perfides étoient couchez & cachez dans l'herbe, le fusil bandé. Comme M. de la Sale voulut approcher de ce valet, pour le mettre à son devoir, il se sentit atteint de trois balles à la tête, d'un coup de fusil que lui lacha Lantelot. Il tomba à terre, le visage tout ensanglanté. Le Pere *Anastase* & son frere ayant entendu le coup, coururent d'abord à lui, ils trouverent qu'il se mouroit,

roit, mais encore avec quelque connoiſſance. Leur douleur ne les empêcha pas de lui donner le dernier ſecours, du moins pour le ſalut de ſon ame ; & il eut aſſez de tems & de force pour ſe confeſſer, & faire à Dieu un Sacrifice de ſa mort. Voilà le dernier coup de leur rage, & la fin tragique de notre illuſtre Chef, & de votre bon ami.

Ces derniers mots me ſerrerent ſi fort le cœur, que je n'eus pas la force de me plaindre. Je demeurai muet & immobile pendant quelque tems : mais enfin la violence de ma douleur me faiſant revenir de ma conſternation, par un ſoudain débordement de larmes: ô Ciel ! *dis-je*, quoi je ne reverrai plus M. de la Sale ? Quelle reſſource me reſte-t-il ? Que deviendront toutes ces familles naiſſantes, dont il étoit le pere, & le ſoutient ? Quel deſeſpoir pour elles, que de travaux perdus, que de perſonnes déſolées par la perte d'un ſeul homme ! Helas ſe peut-il qu'une perſonne ſi venerable par ſa vertu, ſi utile à la France par ſes découvertes, qu'un homme ſi reſpecté, ſi cheri des peuples les plus barbares, ait été maſſacré par les ſiens ! Eſt-il de ſupplice aſſez grand pour ces meurtriers, pour ces miſerables ? mais où les trouver ? Ah ſi jamais je puis les découvrir ! Ces ſcelerats me dit alors *Couture*, ſont déja punis, s'ils peuvent l'être aſſez par leur mort. Comment *dis-je*, la Terre les a-t-elle englouti, ou le Ciel les a-t-il foudroyé ? Non *me dit-il*, leurs camarades leur ont rendu juſtice. Ces malheureux, après cet attentat, voulurent encore faire main-baſſe ſur tout le reſte,

pour

pour ne point laiſſer de témoins de leur crime : mais les deux Anglois feignant d'entrer dans leur interêt, & de ſoutenir leur action, obtinrent grace pour le Pere & le neveu qui reſtoient, avec la liberté d'enſevelir les deux Corps. Pendant que ces deux parens affligez avec ce bon Religieux, s'acquittoient de leurs devoirs envers les défunts, ces perfides, coururent s'emparer du reſte des effets, & des marchandiſes de M. de la Sale. Tout conſiſtoit en dix chevaux, quelque linge, & environ deux mille écus en marchandiſes. Dès qu'ils ſe furent ſaiſis de tout, le reſte de la troupe ſe vit obligé de faire de neceſſité vertu, & de ſe joindre à eux. Le frere & le neveux, qui avoient rachetté leur vie par le ſilence, & par un abandonnement volontaire de tout, ſe virent forcez de ſuivre le torrent. On arriva au Village des *Ouadiches*. Quelques François, qui avoient deſerté du vivant de M. de la Sale, s'étoient habituez parmi ce peuple. Ces peuples voyant arriver cette nouvelle compagnie aſſez bien armée, & mediocrement équipée, n'eurent pas moins de joye de les voir, que les François. Ils leur firent un très-bon accueil, & les inviterent dès le premier abord à aller avec eux faire la guerre aux *Quoanantinos*. Il falut s'accommoder au tems & au beſoin, tous entrerent dans cet engagement, à la reſerve des deux M. Cavelier, & du Pere Recollet. Cependant *Lantelot* & *Dan*, qui s'étoient érigez en chefs de la troupe, faiſoient logement à part, diſpoſoient abſolument de tous les effets de feu M. de la Sale, s'en di-

divertiſſoient, & faiſoient bonne chere. On attendoit de jour en jour le départ des Sauvages. L'Anglois & l'Allemand qui n'avoient eu aucune part aux dépouilles du défunt, & qui avoient neanmoins un grand beſoin de s'équiper, allerent bien armez trouver leurs prétendus chefs dans leur cabanne, les prierent de vouloir les accommoder de quelque linge pour leur nouvelle expedition. *Lantelot* les reçût bruſquement. L'Anglois lui réïtera ſa demande. L'autre lui fit un ſecond refus encore plus bruſque que le premier. Là-deſſus l'Anglois lui dit: *Tu es un miſerable, tu as tué ton Maître & le mien*; & dans le même inſtant tirant un piſtolet de ſa ceinture, il lui enfonça trois balles dans les reins, dont il le porta par terre. *Dan* voulut auſſi-tôt courir à ſon fuſil, mais l'Allemand le coucha en joüe, lui caſſa la tête, & le tua tout roide. On accourût auſſi-tôt à ce bruit, le Pere Anaſtaſe trouva l'un mort, & l'autre qui ſe mouroit. Il confeſſa celui-ci qui étoit le meurtrier de Mr. de la Sale. A peine lui eût-il donné l'abſolution, qu'un François vint lui brûler les cheveux d'un coup de piſtolet ſans balle; le feu prit auſſi-tôt à ſa chemiſe qui étoit aſſez graſſe; & ce malheureux ſe vit mourir dans les flammes. C'eſt ainſi que perirent ces meurtriers, dont l'action étoit trop noire pour reſter long-tems ſans punition. On ne doute point que ceux qui liront cette Relation ne conçoivent de l'horreur contre de pareils aſſaſſins.

L'Allemand & l'Anglois ſe rendirent enſuite les maitres de leurs dépouilles; & offri-

frirent le tout à la diſcretion de Mrs. Cavelier, qui n'en prirent qu'autant qu'il leur en falloit pour leur voyage ; & qui après leur avoir abandonné le reſte, vinrent me trouver chez les *Akancéas*. Ils étoient l'oncle & le neveu, M. de la Marne, M. Jouſtel & un *Chaouanou*. C'eſt de leur propre bouche que j'ai apris tout ce que j'ai rapporté. Je fus témoin de leurs regrets & de leurs larmes. Ils ſe repoſerent deux jours dans vôtre maiſon ; & le troiſiéme jour ſuivant, ils partirent pour les Iſlinois. Voilà, Monſieur, tout ce que j'en ſai.

Je n'ai vû, *lui dis je alors*, que l'oncle & le Pere Recolet. Pour ce qui eſt du neveu, de M. Jouſtel, & du *Chaoüanou*, je ne les ai point vûs. A l'égard de M. de la Marne, il me ſouvient que M. Cavelier m'a dit qu'il s'étoit noyé. Cependant je ne puis revenir de mon étonnement, quand je ſonge à la conſtance & à la tranquilité avec laquelle il m'a conté tout ſon voyage, & toutes ſes avantures. On dit que les grandes douleurs ſont muettes, je n'oſerois douter de la ſincerité de la ſienne, mais je ſuis ſur qu'il a bien démenti cette maxime. Il avoit beſoin de diſſimuler, me repondit alors *Couſture* ; il vouloit diſſiper ſa douleur par de longues hiſtoires ; & d'ailleurs il avoit ſes vûës & ſes raiſons pour cela. Je comprens fort bien votre penſées, *lui dis-je ;* il vouloit tirer de l'argent de moi ; & il apprehendoit que je ne lui en donnaſſe pas ; s'il m'aprenoit la mort de ſon frere. Mais helas ! j'étois trop redevable à ſon nom & à ſa famille, pour lui rien refuſer. Plût à

Dieu n'avoir rien au monde, & n'avoir pas perdu mon cher Maître, & mon plus fidele ami. Mais tous nos regrets sont vains. Si nous ne pouvons reparer cette perte, armons-nous du moins de constance : tachons de voir finir ce qu'il a si heureusement commencé.

Dès ce moment je me raffermis dans le dessein d'aller, non seulement porter du secours à ces pauvres François abandonnez sur le bord de la mer, mais mêmes d'aller faire quelque nouvelle entreprise, qui me donnât sujet de me consoler de la perte que j'avois faite. Je fis mes preparatifs pour une nouvelle descente vers toutes ces Nations reconnuës nouvellement par M. de la Sale, & dont son frere m'avoit parlé. Dans cet entre-tems je reçûs une Lettre de Mr. le Marquis d'Enonville, notre Gouverneur, par laquelle j'apris que nous avions la guerre avec les Espagnols. Il me donnoit une entierre liberté d'entreprendre sur eux tout ce que je pourrois. Cette Lettre jointe à ce que M. Cavelier m'avoit dit de ces Nations qui devoient leur faire la guerre, m'anima d'autant plus à presser mon voyage. Je partis le troisiéme jour de Decembre 1687. accompagné de cinq François, de quatre *Chaouanons*, & de quelques autres Sauvages. Je laissai mon cousin de Liette pour Commandant au Fort S. Louïs. Ma premiere journée se termina au village des Islinois. Je trouvai qu'ils venoient de la guerre contre divers peuples voisins, dont ils ramenoient 130. prisonniers. Je passai de là chez les *Cappa*, qui me firent une fort bonne reception, de même que les *Togingа*

ginga & les *Torimans*. De là je fus chez les *Offotoue*, où j'avois ma maison de commerce. J'y passai cinq ou six jours, pendant lesquels j'y fis de nouvelles emplettes, & augmentai mes munitions.

Je partis de ma maison sur la fin du mois de Fevrier 1688. je regagnai après quelques journées, le grand village de *Taensas*. Dans le cours de cette traite, un de mes *Chaouanous* fut attaqué par trois *Chachouma*. Il en tua un, & fut blessé lui-même legerement à la mammelle, d'un coup de fléche. Il nous arriva un malheur bien plus grand dans cette route. Deux François de ma troupe s'étant écartez dans les bois pour chasser, furent attaquez & tuez par un parti de *Natches*, & ce déplaisir fut d'autant plus grand qu'il nous fut impossible de nous en vanger, ne pouvant joindre ces Sauvages. Etant arrivé chez les *Taensas*, les principaux de la Nation m'informerent de la querelle avec les *Nachitoches*, à raison du sel, dont ceux-ci ne leur vouloient point faire part, & me prierent de vouloir me mêler de leur accommodement. J'acceptai volontiers cette mediation: 30. *Taensas* se joignirent à notre troupe. Nous arrivâmes après huit jours de marche au village des *Nachitoches*. Cette Nation ne fait qu'un Peuple avec deux autres qui sont les *Ouasita* & les *Capichis*. Ces Chefs de trois Nations s'étant assemblez, on me fit asseoir au millieu. Les trente *Taensas*, avant que de prendre leur place, demanderent la permission d'aller au Temple implorer le secours de leur Dieu pour en obtenir une bonne paix. Le Soleil est la Divinité ordinaire

re de tous ces Peuples. Ils furent conduits au Temple; & après avoir fait leur priere ils furent ramenez à l'Assemblée, où s'étant presentez, ils prirent leur Dieu à témoin de la sincerité de leurs intentions pour la paix; presenterent leurs presens aux trois Nations, & me prirent pour garant de leur bonne foi. Je fis valoir, du mieux qu'il me fut possible, leurs interêts dans l'esprit de ces trois Peuples. Je portai les choses à un bon accommodement, qui fut cause que ceux-ci leur promirent de leur fournir du sel en échange de leurs peaux & de leurs grains. Ces conventions faites, ils se jurerent une paix mutuelle, & l'on dansa le *Calumet*. Je pris ensuite congé des uns & des autres.

Les *Nachitoches* me donnerent cinq guides pour me conduire au village des *Yataches*; je montai, pour y aller, la riviere *Onoroyste* environ trente lieuës. Nous trouvâmes dans notre route quinze cabannes de Natches. Nous y passames la nuit, toûjours sur nos gardes. Le lendemain en ayant rencontré une douzaine à l'écart, nous ne les épargnâmes point, & nous vengeâmes sur eux la mort des deux François qu'ils avoient égorgez. A quelques journée de là, nous arrivâmes chez les *Yataches*, joints avec deux autres Nations, qui font trois villages ensemble; à savoir les *Yataches*, les *Onodao* & les *Choye*. Comme ils apprirent notre arrivée, ils vinrent trois lieuës au devant de nous, avec de bons rafraichissemens. Nous allâmes de compagnie à leur village. Les Chefs nous firent plusieurs festins. Je leur fis quelques

pre-

presens & je leur demandai des guides pour me conduire jusques chez les *Quodadiquio.* Ils eurent bien de la peine à m'en accorder, parce que depuis trois jours ils avoient massacré trois de leurs Ambassadeurs : mais à force de prieres & de protestations de les défendre, ils nous en accorderent cinq.

Quand nous fumes proche des trois villages, nous découvrîmes sur les chemins des pistes d'hommes & de chevaux. En effet nous rencontrâmes le matin quelques Cavaliers qui s'offrirent à nous y conduire. J'étois accompagné de vingt bons fusiliers, & ainsi en état de tenir en respect ces Sauvages. Dès que je fus dans le village, une femme qui tenoit le premier rang dans cette Nation, vint à moi, & me demanda vengeance de la mort de son mari, qui avoit été tué par les *Yatachez.* Une autre vint me faire les mêmes plaintes, & c'étoient justement les femmes de ces Ambassadeurs, que les *Yatachez* avoient massacrez. Tout le peuple s'embloit s'interesser dans leur mort ; & comme l'on se sert de tout, je promis à ces femmes & à tout ce peuple de vanger le sang de leurs maris & de leurs Ambassadeurs. Ils me conduisirent d'abord dans leur Temple, me laverent le visage avec de l'eau, avant que d'y entrer ; & après y avoir prié Dieu l'espace d'un quart d'heure, on me ramena dans la cabanne d'une de ces femmes, où je fus magnifiquement traité. J'appris là que les sept François qui s'étoient détachez d'avec M. Cavelier, après la mort de M. de la Sale, étoient encore parmi les *Ouadiches.* Cette nouvelle me don-

donna beaucoup de plaisir; & j'esperois être au bout de mes peines, si je pouvois les rejoindre. Ayant donc passé le reste de la journée chez les *Quodadiquio*, je les priai de me donner des guides, & les assurai, qu'à mon retour je leur ferois faire raison par les Yataches, ou que je vangerois le sang par le sang.

Les *Quodadiquio* sont joints avec deux Nations, à savoir les *Natgitoches* & les *Nassonis*, situez sur la Riviere rouge. Ces trois Nations parlent une même langue. Elles ne sont pas assemblées par villages, mais par habitations assez éloignées les uns des autres. Leurs terres sont fort belles, ils ont la pêche & la chasse en abondance, mais il y a fort peu de bœufs. Ces peuples font une guerre cruelle à leurs voisins; aussi leurs villages ne sont ils gueres peuplez. Je n'ai pas reconnu qu'ils fissent d'autres ouvrages que des arcs & des fléches, qu'ils trafiquent avec des Nations éloignées. Ils ont tous de fort beaux chevaux, qu'ils appellent *Cavallios*. Les hommes & les femmes sont piquez au visage, & par tout le corps; ils croient en être plus beaux. Telle est la bizarrerie de l'esprit des hommes; car ce qui fait la difformité dans un Païs, fait la beauté dans un autre.

Leur Riviere s'appelle *Rouge*, parce qu'effectivement elle jette un sable qui la rend rouge comme du sang. J'en partis le sixiéme d'Avril 1690. avec deux esclaves qu'ils me donnerent pour les *Ouadiches*. Nous étant remis en chemin, nous trouvames quelques *Ouadiches* à la chasse, qui m'assurerent qu'ils avoient laissé nos François chez eux; ce qui me donna beau-

beaucoup de joye ; mais j'eus en même tems le chagrin de perdre un jeune François de ma suite. Trois jours après, il revint à moi, n'ayant plus son havre-sac, où j'avois mis la meilleure partie de mes munitions ; ce qui me mit dans une fort grande peine. Cependant ne croyant pas à propos de lui en rien témoigner, nous allâmes coucher à une demie-lieuë du Village des *Ouadiches*, où les Chefs nous vinrent trouver. Je leur demandai aussi-tôt des nouvelles de nos François. Ils me dirent qu'ils se portoient fort bien ; mais ne les voyant point, je n'en augurai rien de bon. Le lendemain étant arrivé chez eux, pas un d'eux ne se presentant à moi, je m'en défiai davantage. Les Principaux de la Nation ne manquerent pas de me venir offrir le *Calumet*. Je ne voulus rien accepter de leur part, qu'ils ne me representassent les François. Voyant que je m'opiniâtrois à cela, ils m'avoüerent que nos François les ayant accompagnez à la guerre contre les Espagnols, avoient été invistis par la Cavallerie ; que trois avoient été tuez, & que les quatre autres s'étant retirez chez les *Quoanantinos*, ils n'en avoient plus entendu parler. Je leur répondis qu'assurement c'étoient eux-mêmes qui les avoient tuez. Ils s'en défendirent fort, & moi les en accusant toujours, leurs femmes se mirent à pleurer, & me firent connoître par leurs larmes, que leur mort n'étoit que trop veritable. Les *Ouadiches* firent ce qu'ils purent pour s'en disculper, & m'offrirent une seconde fois le *Calumet*. Je leur dis que je ne l'accep-

ceptois qu'après avoir apris à fond leur innocence ſur cet article; que cependant ſi je leur pouvois être utile à quelque choſe, ils trouveroient en moi une fidelité inviolable. Le Chef répondit à mes civilitez par un préſent de dix beaux chevaux aſſez bien harnachez. Je lui donnai ſept haches, & une braſſe de groſſe raſſade.

Nous quittâmes leur pays le 29. du mois de Mai, & nous avançâmes juſqu'à une journée des *Palaqueſſons*. Ce fut là que nous aprimes que la derniére Colonie établie par M. de la Sale, ſur les bords de la Mer de Mexique, n'ayant pû ſe maintenir dans une parfaite union, s'étoit toute diſperſée; que les uns s'étoient confondus avec les Sauvages, & que les autres avoient pris le parti de remonter vers les habitations Françoiſes. C'eſt pourquoi n'ayant pas cru devoir les aller chercher où ils n'étoient plus, je me réſolus de revenir ſur mes pas. Je tâchai de gagner le Village des *Coroas*; mais une inondation prodigieuſe étant ſurvenue par des pluyes extraordinaires, qui durerent trois jours conſécutifs, nous nous trouvâmes dans la plus grande peine du monde. Le moins d'eau que nous avions, c'étoit juſqu'à demi-jambe. Il faloit dormir ſur de gros arbres, & faire du feu au deſſus. Nous fumes heureux d'être munis de caſſave, de bœuf & de cerf boucanné; nous reſtâmes trois ou quatre jours dans ces extremitez. De bonne fortune, nous trouvâmes une petite Iſle, que les eaux n'avoient pas inondée. Nous nous y retirâmes un jour & une nuit. Nos chevaux s'y refirent un peu, & la terre s'étant bien-tôt deſſechée par les grandes ardeurs de la ſaiſon & du climat, nous regagnâmes en une journée le Village des *Coroas*.

Je ne ſaurois aſſez exprimer les bons traitemens que nous reçûmes chez ce peuple. Ils envoioient tous les jours à la pêche & à la chaſſe pour nous regaler. Ils nous fourniſſoient avec abondance des poules, des oyes, des pigeons & des poulets d'Inde. Ce qui redoubla ma joye, c'eſt que j'y trouvai deux de ces François que j'avois été chercher chez les Ouadiches, & que j'eus le plaiſir de réünir à ma troupe. Je quittai les *Coroas* le 20. Juillet, & j'arrivai le 31. chez les Akancéas, où la fiévre me prit; ce qui m'obligea d'y ſéjourner juſqu'au 15. d'Août. Après m'y être un peu rétabli, je repris ma route juſqu'aux Iſlinois, chez leſquels j'arrivai au mois de Septembre.

La paix des Taenſas avec les Nachitoches, la ſatisfaction de me voir très-bien reçu de tous ces Peuples ſauvages, & le plaiſir de ramener deux François que je croyois perdus, furent les fruits de mon dernier voyage.

L'on peut voir, par cette Relation, la richeſſe & la beauté de toutes ces Terres habitées par tant de Peuples, qui ſont déja preſque tous ſoumis, & qui ſont parfaitement prevenus de la grandeur de notre Monarque. On ne ſauroit croire l'abondance de ce Païs, tant en grains, en fruits, qu'en bétail. Il eſt entouré de tous côtez de grandes Mers, dont les bords qui ſont très-profonds, ſemblent nous y preſenter des Ports naturels. Trois ou quatre Havres ſur le Golphe de Mexique nous en aſſureroient indubitablement la poſſeſſion. Les François y ſont ſi aimez, que pour s'en rendre les maîtres, ils n'ont qu'à vouloir s'y établir. Ce qui manque peut y être porté par nos vaiſſeaux; & ce qui manque dans nos terres, peut

peut nous venir de celles-là. C'eſt d'elles que nous viennent nos Pelleteries. Nous pourrions en tirer des ſoyes, du bois pour des vaiſſeaux, & d'autres commoditez. S'il y manque du vin & du pain, c'eſt moins le défaut du terroir que celui de l'agriculture. Enfin, pour en retirer tous les tréſors de la nature, il ne faut que les chercher ou les cultiver. Tel eſt l'état de ce Pays. Plaiſe au Ciel, qu'une heureuſe Paix nous en procure la jouiſſance.



VOYAGE
EN UN PAYS PLUS GRAND
QUE
L'EUROPE,
Entre la Mer glaciale & le Nouveau
MEXIQUE.
PAR LE
P. HENNEPIN.



VOYAGE

En un Pays plus grand que

L'EUROPE,

Entre la Mer glaciale & le nouveau

MEXIQUE.

Par le P. HENNEPIN.

I. LEs hommes doivent se payer de raison en toutes choses, & quand ils ne peuvent pas excuser l'intention de ceux, dont ils ont reçû quelque chagrin, il faut au moins qu'en bons Chrétiens ils l'attribuent plutôt à leur préoccupation qu'à leur malice. J'ai demeuré près de trois ans en qualité de Missio-

 naire

Cette Relation n'est pas celle que ce Religieux a donnée sous le nom de Relation de la Louïsianne, ni celle qui a été imprimée à Uttecht chez Broedelet, & ensuite à Leide chez vander Aa. C'est une troisiéme Relation de ce Missionaire.

naire avec le Sr. Robert Cavelier de la Sale dans le Fort de Frontenac, dont il étoit Gouverneur & proprietaire. Pendant ce séjour nous nous occupions souvent à lire les Voyages de Jean Ponce de Leon, de Pamphile Narvaëz, de Christofle Colomb, de Ferdinand Soto, & de plusieurs autres grands voyageurs, afin de nous preparer mieux à la Découverte, que nous avions dessein de faire.

Le Sr. de la Sale étoit capable des plus grandes entreprises, & on peut l'appeller avec justice un celebre Voyageur. En effet il s'est épuisé pour achever la plus grande, la plus importante, & la plus traversée Découverte, qui ait été faite de notre Siécle. Il a conservé son monde dans des Pays, où tous ces grands voyageurs ont peri à la reserve de Christofle Colomb, sans avoir remporté aucun avantage de leurs entreprises, quoi qu'ils y ayent employé plus de deux cens mille hommes. Jamais personne avant le Sr. de la Sale & moi ne s'est engagé dans un pareil dessein avec si peu de monde parmi le grand nombre de Peuples inconnus, que nous y avons découverts. Notre premiere pensée, lorsque nous étions au Fort de Frontenac, avoit été de trouver, s'il étoit possible, le passage que l'on a cherché depuis si longtems à la Mer du Sud, sans passer la Ligne Equinoctiale. Quoi que le fleuve Missisipi n'y conduise pas, cependant le Sr. de la Sale avoit tant de lumieres & de courage, qu'il esperoit de le trouver par ses soins. Je ne doute pas, qu'il n'eut réüssi dans son dessein, si Dieu lui eût conservé la vie. Mais il fut massacré dans cette recherche, & il semble que Dieu a permis, que je survécusse au dit Sr. de la Sale, afin que

je fournisse au public le moyen de trouver le chemin de la Chine & du Japon, par le moyen de ma Découverte.

Le Pays des Islinois, & les vastes contrées qui l'environnent, étant le centre de notre Découverte, le Sr. de la Sale avoit pris la résolution d'y faire un établissement. Il faut donc tout de même que les Princes, qui travailleront à cette entreprise, s'assurent de ce vaste Continent par des Forts, & par des Colonies, qu'ils établiront de lieu en lieu.

Le Sr. de la Sale avoit dessein d'aller chercher par Mer l'embouchure du fleuve Missisipi dans le Golphe de Mexique, & d'y établir de bonnes Colonies sous l'autorité du Roi son Maître. Les propositions, qu'il fit pour cela au Conseil, furent favorablement reçûës de Monsieur de Seignelaï Ministre & Secretaire d'Etat, & Sur-Intendant du Commerce & de la Navigation de France. Sa Majesté consentit à favoriser son entreprise, non seulement par les Commissions dont elle l'honora, mais encore par des secours de Vaisseaux, de Troupes, & d'argent, dont elle le gratifia. Le Sieur de la Sale assisté de cette maniere s'appliqua d'abord aux moyens d'avancer la gloire de Dieu en ce pays-là. Il jetta les yeux sur deux Corps differens de Missionaires, afin d'avoir de bons sujets capables de travailler utilement au Salut des Ames, & de poser les fondemens du Christianisme dans ces Contrées Barbares. Il s'adressa donc à Monsieur Tronçon Superieur géneral de Messieurs du Seminaire de S. Sulpice à Paris, qui voulut bien prendre part à ce grand Ouvrage. Il destina trois de ses Ecclesiastiques, hommes pleins de zele, de vertu & de capacité pour se rendre

dans ces Missions nouvelles, & il choisit Monsieur Cavelier, Frere du Sieur de la Sale, Monsieur Chef deville son parent, & Monsieur de Majulle, tous trois Prêtres dans ce Seminaire. J'avois secondé près de douze ans les desseins que le Sieur de la Sale avoit formé pour la gloire de Dieu, pour le Salut des Ames des vastes Pays de la Louïsianne, & pour ce qui dépend du Fort de Frontenac. Le Pere Zenobe & moi l'avions accompagné par tout dans ces Contrées, où notre Pere Gabriel de la Ribourde avoit été massacré par les Barbares. Il se fit donc un point capital d'avoir des Recollets pour travailler de concert avec lui à l'établissement du Royaume de Dieu dans ces Pays nouvellement découverts. Le Sieur de la Salle s'adressa pour cela au Pere Hyacinthe le Févre, qui étoit pour la seconde fois Commissaire provincial de la Province de St. Denis en France. Ce Religieux voulant seconder de tout son possible les bonnes intentions du Sieur de la Sale, lui accorda les Missionaires qu'il demandoit, savoir le Pere Zenobe Mambré natif de Bapaume pour Superieur, les Peres Maxime le Clerc de l'Isle en Flandres, Anastase Douay du Quenoi en Hainaut, & Denis Morquet d'Arras, tous quatre Recollets de la Province de St. Antoine en Artois. Le premier, comme je l'ai déja dit, avoit été avec le Sieur de la Sale & moi jusques aux Islinois sur la fin de l'an 1679. & au commencement de 1680. & en l'an 1682. il avoit été jusques au Golphe de Mexique par le fleuve Mississipi deux ans après moi. Le second avoit servi de Missionaire durant cinq ans en Canada avec beaucoup d'édification, & sur tout dans les Missions des sept Isles, & d'Anticosti.

ticosti. Le troisiéme, qui est Vicaire actuel des Recollets de Cambrai n'avoit jamais été dans l'Amerique. Le quatriéme, savoir le Pere Denis, s'étant trouvé fort malade dès le troisiéme jour de l'embarquement fut obligé de relâcher, & de s'en retourner en Province.

Le Pere Provincial donna avis de cette Mission à la Congregation *de propaganda Fide*, afin d'obtenir l'autorité necessaire pour l'exercice des Fonctions de Missionaire. Il en reçut les Décrets dans les formes, & le Pape Innocent XI. y ajouta par un Bref exprés les Pouvoirs & les permissions authentiques en 36. articles, comme on les expedie ordinairement pour les Missionaires, qui par le grand éloignement sont hors d'état d'avoir recours à l'autorité de l'Ordinaire. Les choses furent ainsi reglées nonobstant l'opposition de l'Evêque de Quebec. Mais le Cardinal d'Etrées fit voir que la distance des lieux, où ils se devoient rendre, étoit de plus de neuf cens ou mille lieuës depuis Quebec jusques à l'embouchure du Mississipi.

Les esperances, que l'on fondoit sur cette fameuse Découverte, que nous avions faite avec de si grands travaux, étoient si grandes, que cela porta plusieurs jeunes Gentils-hommes à prendre parti avec le dit Sieur de la Sale en qualité de Volontaires. Ainsi le Sieur de la Sale profitoit de la publication, que j'avois faite de ma Louïsianne, dont j'avois fait imprimer la description avant son retour de Canada en France. Cela lui avoit acquis une grande réputation, & lui avoit fait trouver du crédit dans l'esprit de M. de Seignelai. Ce Ministre m'avoit souvent obligé de l'entretenir des circonstances de notre Découverte. Cependant je cachai ce qu'il y

avoit de plus particulier concernant le fleuve Missisipi, depuis la Riviere des Islinois jusques au Golphe de Mexique. J'avois dessein en cela de contribuer à donner de bonnes & de favorables impressions dudit Sr. de la Sale au Prince de Conti dernier mort, & à M. de Seignelai. Il choisit douze jeunes Gentils-hommes, à qui les nouveautez plaisent ordinairement, lesquels lui parurent bien résolus à faire ce Voyage. Il y avoit entr'autres deux de ses Neveux, le Sr. de Moranget, & le Sieur Cavelier, ce dernier n'étoit âgé que de quatorze ans. Il engagea encore à la Rochelle l'un des Fils du Sr. Merlin riche Marchand de cette ville-là. L'on preparoit dans le port de la Rochelle la petite Flotte, qui devoit faire ce voyage. Elle étoit composée de quatre Batimens, savoir du Joli, vaisseau du Roi, d'une Fregate nommée la Belle, d'une Flute appellée l'Aimable, & d'une Caiche nommée le S. François.

Le Vaisseau du Roi étoit commandé par le Sr. de Beaujeu, Gentilhomme de Normandie, à qui j'ai souvent parlé depuis dans notre Couvent de Dunquerque. C'est un homme connu par sa valeur, par son experience, & par ses grands services. Il avoit pour Lieutenant M. le Chevalier de Hére, dont le Pere avoit été Doyen des Conseillers du Parlement de Metz. Il est aujourd'hui Capitaine de Vaisseau pour le service du Roi. L'Enseigne étoit le Sr. du Hamel Gentilhomme de Bretagne, qui avoit beaucoup de feu & de courage. Il eût été à souhaiter que le reste des Troupes & de l'équipage eût été aussi bien choisi. Ceux qui en eurent la commission, pendant que le Sieur de la Sale étoit à la Cour pour solliciter ses affaires, ramasserent

50. Soldats tout gueux, & miſerables, qui demandoient l'aumône, dont pluſieurs étoient contrefaits, & n'étoient pas capables de tirer un coup de mouſquet. Le Sieur de la Sale avoit ordonné outre cela, qu'on lui choiſit trois ou quatre Ouvriers de chaque façon. Mais il fut encore ſi mal ſervi en cela, que quand on fut ſur les lieux, & qu'on voulut les mettre en œuvre, on reconnut, qu'ils n'entendoient pas leur métier. Il ſe preſenta huit ou dix familles, aſſez bonnes gens, qui s'offrirent d'aller commencer la Colonie. On accepta leurs offres, & on leur fît de grandes avances, de même qu'aux Artiſans & aux ſoldats.

Tout étant prêt on mit à la voile le 24. Juillet 1684. La tempête, qui s'éleva peu de jours après, les obligea de relacher à Chefdebois pour y raccommoder quelques-uns de leurs Mats, qui avoient été briſez par la tempête. Ils remirent à la voile le 5. Août, prenant leur route vers St. Domingue. Mais une ſeconde tempête les ſurprit, & ſépara la flotte le 14. Septembre. La Flute nommée l'Aimable reſta ſeule avec la Fregate la Belle, & elles arrivérent enſemble au petit Goave à St. Domingue, où par bonheur elles trouverent le Joli. Pour ce qui eſt du St. François chargé de marchandiſes & de divers effets il ne put ſuivre les autres. Il s'arrêta donc au Port de paix, d'où il partit après que l'orage fût paſſé, afin d'aller rejoindre la Flotte. Mais pendant une nuit aſſez calme le Pilote & l'équipage ſe croyant en lieu de ſeureté négligérent de faire garde. Ils furent donc ſurpris par deux Pyrogues Eſpagnoles, qui ſe rendirent maîtres de cette Caiche.

Autrefois étant dans le Canada avec le Sieur

de la Sale nous nous entretenions ſouvent au Fort de Frontenac du projet que nous faiſions de cette grande entrepriſe. Il me diſoit, qu'il mourroit content, s'il pouvoit ſe rendre maître des mines de Sainte Barbe, qui ſont daus le nouveau Mexique. Et comme il repetoit ſouvent le même diſcours devant moi, quoi qu'il ſût, que j'étois ſujet du Roi d'Eſpagne; je ne pus m'empêcher un jour de faire paroître mon affection pour mon Souverain. Je lui dis donc, *Vincit amor patriæ*, l'amour de ma Patrie l'emporte dans mon cœur. Je n'aurois peut être pas tant ſouffert, que j'ai fait depuis, ſi j'avois pu diſſimuler mes ſentimens ſecrets. Mais enfin je ne pus me retenir dans cette occaſion. Cependant ce même panchant pour mon Prince m'a fait faire cette reflexion. C'eſt, que nos Eſpagnols ayant eu l'adreſſe de ſe ſaiſir de ce Vaiſſeau chargé de marchandiſes, que le Sr. de la Sale avoit chargées pour ſon compte, ils éventoient le deſſein, qu'il avoit ſur les Mines de Ste. Barbe, dont le Sr de la Sale avoit tant d'envie de s'emparer; & s'indemniſoient à bon compte de ſes bonnes intentions.

Ce premier contretems commença à traverſer la Navigation. Tout l'Equipage en fût dans une grande conſternation, & le Sieur de la Sale, qui relevoit d'une fort grande maladie, qui le mit à l'extremité, en eût une douleur mortelle. L'on ſéjourna à St. Domingue, on y prit beaucoup de rafraichiſſemens, & bonne proviſion de blé d'Inde, & de toutes ſortes de beſtiaux domeſtiques pour peupler le Païs, où on avoit deſſein d'aller.

Mrs. de S. Laurent Gouverneur général des Iſles, Begond Intendant, & de Guſſi Gouverneur

neur particulier de la plns petite partie de St. Domingue, (les Eſpagnols ayant la principale,) les favoriſérent en tout, & rétablirent même l'intelligence reciproque, & ſi néceſſaire pour réüſſir dans de pareilles entrepriſes; parce que le Sr. de la Sale avoit des ennemis, qui traverſoient ſourdement tous ſes deſſeins. Cependant les ſoldats & tout l'équipage s'étant licentiez à toutes ſortes de débauches, comme cela eſt aſſez ordinaire en ce païs-là, ſe gâterent ſi fort & contractérent des maladies ſi dangereuſes, que les uns en moururent dans l'Iſle même, & les autres en furent toûjours incommodez depuis, ſans pouvoir ſe rétablir.

Cette petite flotte étant donc reduite de quatre Vaiſſeaux à trois, leva l'Ancre le 25. Novembre 1684., & pourſuivit ſa route aſſez heureuſement le long des Iſles des Caimans. En paſſant par l'Iſle de Païx aprés y avoir moüillé un jour pour faire de l'eau, on gagna le port de Saint Antoine dans l'Iſle de Cuba, où les trois Vaiſſeaux moüillérent auſſi. La beauté & les agréemens du lieu, & la ſituation avantageuſe de ce Port les engagerent à s'y arrêter, & même à deſcendre à terre. On ne ſait par quelle raiſon les Eſpagnols y avoient laiſſé à l'abandon pluſieurs ſortes de rafraichiſſemens, & entr'autres du vin d'Eſpagne. Quoi qu'il en ſoit on en profita, & aprés deux jours de repos, on en partit pour continuer le Voyage vers le Golphe de Mexique. Le Sieur de la Sale étoit naturellement fort éclairé, & peu d'humeur à ſe laiſſer tromper. Cependant il crut trop facilement des avis, qui lui furent donnez par certaines perſonnes de St. Domingue. Il reconnut, mais trop tard que toutes les routes, qu'on lui avoit don-

données étoient fausses. La crainte d'être maltraité par les vents de Nord, fort dangereux & fort frequens à l'entrée de ce Golphe, l'obligea de relâcher deux fois avec sa flotte. Mais son courage lui fît tenter le passage une troisiéme fois. On y entra fort heureusement le premier de l'an 1685. Le Pere Anastase Recollect y celebra la Messe solemnellement en action de graces. Après quoi ces Vaisseaux continuant leur route l'on arriva dans quinze jours à la vûë des terres de la Floride, où un grand vent obligea le Joly de prendre le large. La Flutte & la Fregate se rangerent du côté des terres, le Sieur de la Sale étant bien aise de s'approcher de la Côte.

On lui avoit fait croire à St. Domingue, que les courans de la Mer du Golphe portoient avec une incroiable rapidité vers le Canal de Bahama. C'est aussi ce que le Sieur de la Sale m'avoit dit plus de cent fois avant que d'entreprendre ce Voiage. Ce faux avis lui fît entierement perdre sa route. Car croiant être beaucoup plus au Nord, qu'il n'étoit en effet, il passa la Baye du St. Esprit sans la reconnoître seulement. Mais on suivit encore la côte bien au delà du Fleuve Meschasipi. On auroit même encore continué à la suivre, si l'on ne se fût apperçu par le retour qu'elle fait au Sud, & par la hauteur du Pole, que l'on étoit à plus de quarante ou cinquante lieües de l'embouchure de ce Fleuve. On fût même confirmé dans cette pensée, parce qu'avant que le Meschasipi se décharge dans le Golphe, il côtoye la Mer du Golphe à l'Oüest, de sorte que ne pouvant pas bien prendre la longitude, parce qu'elle est inconnue aux Navigateurs, on trouva pourtant, qu'on avoit passé de beau-

beaucoup la ligne parallele de ce Fleuve.

Les trois Vaiſſeaux ſe joignirent enfin à la mi-Fevrier dans la Baye du St. Eſprit, où l'on trouvoit une rade preſque continuelle. On prît donc la réſolution de retourner au lieu d'où l'on venoit. On avança dix ou douze lieuës, juſques à une Baye, qu'on nomma de St. Louïs. Comme les vivres commençoient à manquer, les ſoldats avoient déja mis à terre. Le Sieur de la Sale ſonda la Baye, qui eſt d'une lieue de large, & reconnut, qu'elle avoit un bon fond. Il crut que ce pourroit bien être le bras droit du Meſchaſipi, comme il y avoit beaucoup d'apparence. Il y fit donc entrer la Frégate fort heureuſement le 18. Fevrier. Le Canal en eſt profond, juſques-là même, que ſur la bature de ſable, qui en barre l'entrée en quelque ſorte, il y a pourtant douze ou quinze pieds d'eau en baſſe Marée.

II. Le Sieur de la Sale avoit ordonné au Capitaine de la Flute de ne point entrer dans le Canal de la Baye appellée de St. Louïs, ſans prendre avec lui le Pilote de la Fregate, en qui l'on avoit beaucoup de confiance. De plus il avoit commandé de décharger ſon Canon, & ſon eau dans les Chaloupes, afin de diminuer ſa charge. Sur tout il avoit enjoint fort expreſſément de ſuivre exactement le chemin, qu'on avoit balizé. Il ne fit rien de tout cela, & ce perfide, malgré l'avis d'un Matelot, qui étoit ſur la Hune, & qui lui diſoit de tenir le vent, conduiſit le Vaiſſeau dans un endroit, où il toucha, & où il s'enſabla ſi bien, qu'il ne fut point poſſible de l'en retirer. Le Sieur de la Sale étoit alors ſur le bord de la Mer, & il s'embarquoit pour remedier à cette manœuvre, quand

il vit venir cent ou six vingt Sauvages. Il fallut donc penser à mettre son monde sous les armes. Le bruit du Tambour fît prendre la fuite à ces Barbares. On les suivít, & après leur avoir présenté le Calumet, qui est le Symbole de la paix parmi ces Nations, on les conduisit au Camp, où on les regala, & on leur fît quelques presens. On sçeût même si bien les engager, qu'on fît alliance avec eux, & ils apporterent des vivres au Camp dans les jours suivans. On traita de quelques-unes de leurs Pyrogues, ou Canots de bois, & l'on avoit sujet d'attendre tout d'une alliance si nécessaire.

Le malheur voulut, qu'un ballot de couvertures fut jetté du Vaisseau échoüé sur la Côte. Il arriva quelques jours après, qu'une troupe de Sauvages s'en saisit. Le Sieur de la Sale envoya du monde pour retirer ce ballot à l'amiable. Mais on en usa tout au contraire. Le Commandant leur presenta le bout du fusil, comme pour les coucher en joüe. Cela les effaroucha de telle maniere, qu'ils ne les regardérent plus que comme des ennemis. Etant donc indignez jusques à la fureur ils s'attrouperent la nuit du 6. au 7. de Mars, & étant venus au Camp ils trouverent la sentinelle endormie. Ils firent une horrible décharge de leurs fléches. On courut aux Armes, & le bruit des coups de fusils leur fît prendre la fuite. Cependant ils tuerent sur la place les Sieurs Oris, & Desloges, & deux Cadets volontaires. Ils blessérent dangereusement le Sieur de Moranget Lieutenant & Neveu du Sieur de la Sale, de même que le Sieur Gayen volontaire. Le lendemain il tuérent encore deux des gens du Sieur de la Sale, qu'ils trouverent endor-

dormis le long de la Côte. Cependant la Flute demeura bien trois ſemaines au lieu où elle avoit échoüé, ſans ſe demembrer. Mais elle s'empliſſoit de toutes parts. On en ſauva donc tout ce qu'on pût avec des Chaloupes, & avec des Pyrogues, lors que le calme permit d'y aborder. Le Pere Zenobe y étant un jour allé dans une Chaloupe, elle ſe briſa par un grand coup de vent contre le Vaiſſeau. Tout le monde monta promptement ſur le bord, & ce bon Religieux, qui étoit reſté le dernier pour faire ſauver les autres, eût été ſubmergé, ſi un Matelot ne lui eût jetté un cordage. On le tira à bord par ce moien, dans le tems qu'il commençoit à s'enfonçer dans la Mer.

Enfin Monſieur de Beaujeu mit à la voile dans le Joli avec tout ſon monde le 12. Mars pour s'en retourner en France, & le Sieur de la Sale ayant fait faire un grand reduit ou Hangar avec des planches, & des pieces de bois équariées, il y fît mettre ſon monde & ſes effets en ſureté, & y laiſſa cent hommes ſous le commandement de Monſieur de Moranget, & partit avec les cinquante autres. Il emmena avec lui le Sieur Cavalier Prêtre, qui avoit demeuré quelque tems avec nous pendant que j'étois en Miſſion au Fort de Frontenac. Les Peres Zenobe & Maxime Recollets furent de la compagnie, & ils allérent chercher enſemble dans le fond de la Baye l'embouchure du Fleuve Meſchaſipi, & un endroit propre à y faire un établiſſement. Le Capitaine de le Fregate eut ordre de ſonder cette Baye en Chaloupe, & d'y conduire ſon Vaiſſeau le plus avant qu'il pourroit. Il ſuivit pendant douze lieües le long de la Côte, qui eſt du Sud-Eſt au Nord-Oüeſt, & moüilla vis à vis d'une

d'une pointe, à laquelle le Sieur Hurier donna son nom, parce qu'il y fût ordonné Commandant. Ce poste servit d'entrepôt du Camp de la Mer à celui, que le Sieur de la Sale alla faire au fond de la Baye le deuxiéme d'Avril. Il étoit avancé de deux lieües dans une belle Riviere, qu'on nomma la Riviere aux Vaches, parce qu'on y en trouva une fort grande quantité. Une troupe de Barbares y vint attaquer nos gens. Mais on les repoussa sans perte.

Le 21. veille de Pâques le Sieur de la Sale s'étant rendu au Camp de la Mer, on y célébra le lendemain & les trois jours suivans cette fête avec toutes les solemnitez possibles. Chacun y communia. Les jours suivans on transporta des deux Camps, où commandoient les Sieurs de Moranget, & Hurier, tous les effets, & généralement tout ce qui pouvoit être utile au Camp du Sieur de la Sale; après quoi on détruisit ces deux Forts. Le Sieur de la Sale fît travailler pendant un mois à la culture de la terre. Mais le blé ni les legumes, que l'on y sema, ne levérent point, soit qu'ils eussent été alterez par l'eau de la Mer, soit que la saison ne fût pas favorable. Le Sieur de la Sale ne se souvint pas alors, de ce que je lui avois dit autrefois en allant aux Illinois, qu'il faut que le blé, & toutes les autres semences, qu'on porte de l'Europe dans l'Amerique, soient ou dans les épics, ou dans leurs gousses. Autrement tout cela perd sa séve en Mer, & ne peut pas germer dans des terres Vierges, qui n'ont pas encore été cultivées.

L'on bâtit un Fort dans un poste extremement avantageux, & il fut bientôt en état de defense. On le munit de douze pieces de Canon,

&

& on y fît un grand Magazin ſous terre, pour y ſerrer toutes les marchandiſes & toutes les proviſions, les mettant à couvert du feu.

Il faut remarquer, que ce n'eſt pas une grande affaire de conſtruire un Fort contre les fléches des Sauvages. Il n'y a aucune de ces Nations de l'Amerique, qui ait la hardieſſe d'attaquer les Européens à cauſe de leurs armes à feu. Il n'y a jamais eu que les Iroquois, qui aient oſé attaquer les François dans l'Iſle d'Orleans, qu'on a depuis appellée St. Laurent les Quebec. Ils étoient retranchez, & couverts de grands pieus. Mais ces peuples Barbares, qui ſont les plus cruels, & les plus vaillans de toute l'Amerique, y mirent le feu, & afin de ſe garantir des coups de fuſils, chacun porta devant ſoi, non une rondache de fer à l'épreuve du Mouſquet, mais de doubles Madriers ou planches, dont ils ſe couvroient contre les balles.

Pour ce qui eſt de ce Magazin ſouterrain, dont je viens de parler, le Sieur de la Sale prit toutes les meſures neceſſaires pour le mettre à couvert de l'invaſion des Sauvages. Rien n'eſt à l'épreuve du feu volant. Ils attachent du Tondre ou de la méche allumée au bout de leurs fléches, qu'ils décochent avec beaucoup de roideur. Ils percent en partie les planches, qui ſont au ſommet des maiſons, & des Forts, & dès qu'ils ont fait leur coup, ils ſe ſauvent avec tant de vîteſſe, qu'il n'y a point d'Européen, qui les puiſſe attraper dans les bois, où ils ont accoutumé de ſe ſauver. Au reſte les maladies, que les ſoldats avoient contractées dans l'Iſle de St. Domingue, les minoient à vue d'œil. Il en mourut une centaine dans peu de jours, quelque ſoin que l'on ſe donnât pour les ſecourir avec des

des boüillons, de la Confection d'Hyacinthe, de la Theriaque, & du vin.

Le 2. d'Août trois des hommes du Sr. de la Sale étant à la Chasse, qui est abondante dans ces Contrées-là, où l'on trouve en effet toutes sortes de Gibier, & de bêtes fauves, ils se virent invironnez tout d'un coup de plusieurs bandes de Sauvages armez d'arcs, & de fléches: mais ces hommes se mirent en défense, & tuérent d'abord le Chef de ces Barbares, à qui même ils en levérent la chevelure. Ce coup effraia les ennemis & les dissipa. Ils ne laissérent pourtant pas quelque tems après de tuer un Européen, qu'ils trouvérent à l'écart.

Le 13. d'Octobre le Sieur de la Sale se voiant continuellement insulté par les Sauvages, & voulant d'ailleurs avoir de gré ou de force quelques unes de leurs Pyrogues parce qu'on ne pouvoit s'en passer, prit la resolution de leur faire la guerre, afin d'en venir à une paix avantageuse s'il étoit possible, Il partit donc avec soixante hommes armez de Corselets de bois contre les fléches des Barbares. Il arriva enfin au lieu où ils étoient attroupez, & après diverses rencontres, qu'il eut avec eux de jour & de nuit, il en mit une partie en fuite, en blessa plusieurs, en tua un assez grand nombre, & fît plusieurs prisonniers sur eux; entr'autres plusieurs enfans, dont une fille âgée de trois ou quatre ans fût baptisée, & mourut quelques jours après. Elle fût comme les premices de cette Mission.

Cependant, ceux qui étoient venus pour commencer la Colonie, se bâtissoient des maisons, & défrichoient les terres de ce Désert. L'on y sema des grains, qu'on avoit conservez dans des épics. Ils reüssirent mieux que les premiers.

L'on

L'on paſſa en Canots à l'autre côté de la Baye, & on y trouva près d'une grande Riviere quantité de Chaſſe, ſur tout des Taureaux, & des Vâches Sauvages avec des Cocs d'Inde. Par deſſus tout cela on élevoit toutes ſortes de beſtiaux domeſtiques dans les habitations, comme des vâches, des cochons, & des volailles, qui multiplioient beaucoup. La guerre, que l'on avoit faite aux Sauvages, avoit mis la petite Colonie un peu plus en ſureté, qu'elle n'étoient d'abord: mais un nouveau malheur ſucceda à tous les precedens.

Le Sieur de la Sale m'avoit parlé autrefois dans nos Voyages des cruautez inoüies, que les Eſpagnols avoient exercées dans le Perou, & dans le Mexique contre les peuples de ces grands Empires, où ils avoient exterminé, autant qu'ils avoient pu, les hommes & les femmes, & n'avoient conſervé que les enfans, comme pour en faire un nouveau peuple. Il deſapprouvoit extrémement cette conduite des Eſpagnols, & la blâmoit comme indigne de Chrétiens. Je diſois tout ce que je pouvois pour les excuſer, & je lui faiſois connoître, que s'ils n'euſſent exterminé un grand nombre de Mexiquains, ils n'euſſent pas manqué eux-mêmes de perir dans leur entrepriſe; que ſouvent des Armées entieres étoient venues les ſurprendre dans le Mexique pour les tailler en piéces: que la Politique les avoit obligé de faire perir ce grand nombre d'hommes pour aſſurer leurs Conquêtes. Il me ſemble, que le Sieur de la Sale avoit oublié tout ce qu'il blâmoit dans la conduite des Eſpagnols à l'égard de leurs nouvelles Découvertes. Il pouvoit bien s'imaginer, que les Sau-

va-

vages, qui n'en reviennent jamais, quand on les a une fois irritez ; comme l'experience le fait voir des Iroquois à l'égard des Canadiens, dont ils se sont vangé tôt ou tard, quelque accommodement que les Canadiens eussent fait avec eux ; ne manqueroient pas non plus de tirer raison de la guerre qu'il leur avoit faite. On voit en effet, que les habitans du Canada sont encore actuellement en guerre avec les Iroquois, qui cependant n'ont jamais fait la guerre aux Anglois de la nouvelle Jork. La raison en est, qu'ils ont toûjours bien menagé les Iroquois, quelque insulte particuliere qu'ils aient pu leur faire. Le Sieur de la Sale, qui avoit beaucoup de pénétration, & même le talent de gagner les Sauvages, devoit être assuré, que tôt ou tard lui ou les siens souffrioient dans l'établissement de leur Colonie, puis qu'il faisoit une guerre ouverte à ces peuples. D'ailleurs il mettoit en cela un grand obstacle à la conversion de ces Barbares, & ruïnoit d'avance tout le travail des Missionaires qu'il avoit avec lui. En effet tout Chrétien, qui veut convertir des Ames à Dieu, doit s'y prendre par des voies de douceur. C'est aussi la leçon, que nous donne le Sauveur lui-même. *Apprenez de moi*, dit-il, *que je suis debonnaire & humble de cœur.*

Le Sieur de la Sale avoit ordonné au Capitaine de la Fregate, qui lui restoit, de sonder exactement la Baye, où il vouloit s'établir, & de reconnoître le terrain, à mesure qu'il avanceroit. Il lui avoit recommandé sur tout de faire retirer son monde à bord de la Fregate tous les soirs. Ce Capitaine & six de ses hommes les plus adroits, & les plus robustes, charmez de la douceur de la saison, & de la beauté du

Païs,

Païs, ayant laissé leur Canot, & leurs armes sur les vases à marée basse, s'avancerent à une portée de fusil sur le pré pour y être à sec. Ils s'y endormirent profondément: mais une troupe de Sauvages s'en étant apperçûe les surprit à la faveur du sommeil de la nuit, les massacra cruellement, & brisa leurs armes avec leur Canot ou Pyrogue. Avanture tragique, qui jetta le Camp dans la derniere consternation.

Après avoir rendu les derniers devoirs à ces malheureux, le Sieur de la Sale laissant des vivres pour six mois à ceux qui demeuroient dans ce Camp, partit avec vingt hommes & le Sieur Cavelier Prêtre, son frere, pour aller chercher par terre l'embouchure du Fleuve Meschasipi. Cette Baye, qu'il reconnut être à 27. degrez 45. minutes de latitude, est la décharge d'un grand nombre de Rivieres, dont pas une ne paroissoit assez large ni assez profonde pour être un des bras de ce Fleuve. Le Sieur de la Sale les parcourut dans la pensée que ces Rivieres étoient peut-être formées plus haut par un des bras du Meschasipi, ou qu'au moins en traversant les terres bien avant il reconnoîtroit le cours de ce Fleuve. Il fut bien plus long-tems qu'il n'avoit cru à faire cette Découverte. Il étoit obligé de faire des Cajeux pour passer toutes les Rivieres, qu'il trouvoit en son chemin, & par dessus tout cela il falloit qu'il se retranchât tous les soirs pour se garentir des insultes des Barbares. Les pluyes continuelles rendoient les chemins fort difficiles, & causoient des torrens par tout. Enfin pourtant il crut avoir trouvé le Fleuve le 13. de Fevrier 1686.

On s'y fortifia, & le Sieur de la Sale y laissa une partie de ses gens, prit neuf hommes avec lui, & continua sa Découverte dans les plus beaux païs du monde, traversant quantité de Villages, & des Nations nombreuses, qui les traiterent fort humainement. Enfin revenant à ses gens il arriva au Camp général le 31. de Mars, charmé de la beauté & de la fertilité des Campagnes, de la quantité incroiable de toutes sortes de Chasses, & des peuples nombreux, qu'il avoit trouvez dans sa route. Mais Dieu lui preparoit une épreuve bien plus sensible que toutes les precedentes par la perte de sa Fregatte. Ce seul Vaisseau, qui lui restoit, & avec lequel il esperoit de côtoyer la Mer, & passer ensuite à S. Domingue pour obtenir de nouveaux secours; ce Vaisseau, dis-je, échoua malheureusement par la faute de ceux, qui le conduisoient. Ce funeste accident arriva par le peu de précaution du Pilote, qui ne prit pas garde à lui. Toutes les marchandises, qui étoient dessus perirent sans ressource. Le Navire se brisa à la Côte. Les Matelots furent noyez, & à peine le Sieur Chefdeville Prêtre, le Capitaine, & quatre personnes se sauvérent-ils dans un Canot, qu'ils trouvérent à la Côte par une espéce de miracle. On y perdit trente six barils de farine, beaucoup de vin, les coffres, les habits, le linge des équipages, & la plus grande partie des outils. On peut s'imaginer, quel fût le chagrin mortel qu'en eut le Sieur de la Sale. Son grand courage n'auroit point été capable de le soutenir, si Dieu ne l'eût aidé par un secours particulier de sa grace.

III. Ceux qui ſont un peu verſez dans l'hiſtoire des découvertes, ſavent, que ceux qui les entreprennent ſont obligez de faire pluſieus tentatives ſouvent inutiles avant que de reüſſir, & qu'il leur arrive mille avantures tragiques tout à fait ſurprenantes. Ils ne ſeront donc point ſurpris de voir ici les contretems & les funeſtes accidens, dont Dieu a trouvé bon de traverſer la grande découverte, dont nous parlons ici, & l'établiſſement d'une Colonie dans les vaſtes contrées de la Louïſianne. Pluſieurs Hiſtoriens ont voulu ſonder les raiſons de la conduite de Dieu à l'égard de ces ſortes d'entrepriſes, dans leſquelles ſa gloire ſembloit être intereſſée, parce qu'il s'agiſſoit de la converſion des peuples barbares à la Foi de l'Evangile : mais il ne nous appartient pas d'entrer dans ces ſecrets. Ce ſont des abîmes pour nous. Il nous doit donc ſuffire d'adorer les merveilles de la Providence & d'admirer les prodiges de cette découverte, & le courage dont Dieu a animé ceux qui l'ont faite ſous ſa conduite. Il eſt vrai qu'on doit ici reconnoître ſur tout le cœur magnanime du Sieur de la Sale, qui ne s'eſt point rebuté de toutes les traverſes qui lui ſont arrivées, & qui n'a pas laiſſé parmi tout cela de continuer ſes travaux juſqu'à la fin.

Comme j'ai plus d'interêt que perſonne de ſavoir ce qui s'eſt paſſé ſur le grand Fleuve Meſchaſipi, ſur lequel j'ai navigé le premier de tous les Européens ; je ſuivrai ce que le Pere Anaſtaſe Vicaire Actuel de nos Recollects de Cambrai a écrit du Voyage du Sieur de la Sale, & cela me fournira le moien d'exa-

miner, si en effet le dit Sieur de la Sale étoit à l'embouchure de ce Fleuve, lors qu'il s'en retourna en Canada par les terres de l'Amerique. Voici ce que j'en ai apris par l'histoire dudit Pere Anastase.

Lors que le Sieur de la Sale vit ses affaires ruinées sans ressource par la perte de ses deux Vaisseaux, qui avoient malheureusement échoüé & qui s'étoient brisez à la Cote du Nord du Golphe de Mexique, il fut absolument mis hors d'état de retourner par Mer en Europe. Toutes ses mesures furent rompues, & ses affaires reduites à la derniere extremité. Il se vit donc forcé de se rendre par les terres aux Illinois, afin de se rendre ensuite en Canada pour donner avis en France de ses malheurs. Voulant effectuer cette resolution il choisit vingt de ses meilleurs hommes, y compris un Sauvage Chaoüanon de Nation nommé *Nika*, qui signifie Camarade dans la langue des Illinois. Cet homme l'avoit toûjours accompagné depuis le Canada jusqu'en France, & depuis la France jusques au Golphe de Mexique. Le Sieur Cavelier Prêtre, frere du Sieur de la Sale, de Moranget son neveu, & le Pere Anastase de Doüai Recollet, se joignirent à lui pour ce grand voyage. Et on ne fît autre provision pour cela que de quatre livres de poudre, six livres de plomb, deux haches, deux douzaines de couteaux, de la rassade, c'est à dire de petits grains de jayet de plusieurs couleurs, & deux chaudieres. Le Sieur de la Sale n'auroit pas manqué de prendre de plus grandes provisions avec lui. Mais il esperoit de retourner dans peu de tems au

Fort

Fort qu'il quittoit, & cela dès qu'il ſeroit arrivé aux Illinois. Après donc qu'on eût fait le ſervice divin dans la Chapelle du Fort, & qu'on eût imploré en commun le ſecours du Ciel, il partit avec ſa Compagnie le 22. Avril 1686. faiſant route au Nord-Eſt.

Il faut remarque, que le Fleuve Meſchaſipi décend du Nord au Sud pour ſe décharger dans le Golphe de Mexique. Ainſi les Illinois, chez qui le Sieur de la Sale vouloit ſe rendre, ſont au Nord-Eſt de la route qu'il faiſoit. Au reſte il y a beaucoup d'aparence, que les Pyrogues ou Canots de bois manquoient au Sieur de la Sale. On ne trouve point de Canots d'écorce tels que je les ai décrits dans le Volume precedent, dans les lieux où étoit alors le Sieur de la Sale. On n'en voit que parmi les Nations du Nord. Ainſi le Pere Anaſtaſe ne parlant d'aucun Vaiſſeau dans ſon hiſtoire, il y a lieu de croire que ce Voyage ſe fît par terre faute de Canots, ou que le Sieur de la Sale n'étoit pas aſſuré d'avoir trouvé l'embouchure du Fleuve Meſchaſipi; parce qu'en ce cas-là il eût été facile de ſe rendre par eau juſques chez les Illinois.

Après trois jours de marche le Pere Anaſtaſe dit, qu'ils trouvérent les plus belles campagnes du monde, & qu'ils virent quantité de gens les uns à pied, & les autres à cheval, qui venoient à eux au galop, bottez, éperonnez, & ayant des ſelles. Ces gens les invitérent d'aller avec eux dans leurs habitations: mais parce qu'ils étoient hors de leur route, ils les remerciérent, après qu'ils ſe furent informez du chemin qu'ils devoient obſerver, ce qui ſe fît apparemment par ſignes;

car personne des gens du Sieur de la Sale n'entendoit la langue de ces peuples, qui avoient des habitudes avec les Espagnols. Ils continuérent leur chemin le reste du jour, & cabannérent le soir dans un petit Fort retranché de pieux, afin de se garantir de toute insulte: ce qu'ils continuérent depuis fort heureusement. Etant partis le lendemain ils marcherent deux jours par des prairies continuelles jusques à la Riviere, qu'ils appellérent Robeck. Ils trouvérent là une si grande quantité de Taureaux sauvages, qui sont appellez par les Espagnols *Cibolas*, que les moindres troupes paroissoient être de deux ou trois cens bêtes. Le Sieur de la Sale & ses gens en tuerent huit ou dix en un moment, dont ils firent boucanner une partie, afin de ne pas rester plus de cinq ou six jours en ce lieu-là.

A une lieuë & demie plus avant ils trouverent une belle Riviere plus grande & plus profonde que la Seine. Elle étoit bordée des plus beaux arbres du monde, comme si on les y avoit plantez exprès, & on y voioit des prairies d'un côté & des bois de l'autre. On la passa avec des Cajeux, & on l'appella la Maligne. En passant ainsi au travers de ces beaux Païs, de ces campagnes & de ces prairies charmantes, bordées de vignes, de vergers, d'arbres fruitiers, & entr'autres de meuriers, on arriva peu de jours après à la Riviere qui fut nommée Huëns, du nom d'un Allemand, du Païs de Wirtemberg qui s'y embourba en telle maniere, qu'on eut bien de la peine à l'en retirer. Je crois que le Pere Anastase se trompe sur le nom de *Huëns*, & qu'il faut mettre *Hans*, qui signifie Jean. Un des hommes de ce Voyage

averſa cette Riviere à nage, ayant la hache ſur le dos. Un ſecond le ſuivit en même tems, & étant tous deux à l'autre bord ils couperent de grands arbres, pendant que d'autres en faiſoient de même de leur côté où ils étoient demeurez. On laiſſa donc tomber ces arbres de part & d'autre au travers de la Riviere, leſquels ſe rencontrant de cette maniere formoient une eſpece de pont, pour paſſer facilement d'un côté à l'autre. C'eſt une invention, de laquelle ils ſe ſont ſervis plus de trente fois dans leur Voyage pour paſſer des Rivieres, qu'ils rencontroient. Elle paroiſſoit plus ſure que celle des Cajeux, qui ſont une eſpéce de Radeau formé de pluſieurs branches d'arbres liées enſemble, que l'on conduit en perchant pour paſſer les Rivieres.

Ce fut en cet endroit, que le Sieur de la Sale changea ſa route du Nord-Eſt à l'Eſt, pour des raiſons, qu'il n'explique point, & que ceux, qui l'accompagnoient, ne purent penetrer. Un peu plus de communication de ſa part avec ceux qui faiſoient le Voyage avec lui, auroit accommodé les affaires, & prévenu les malheurs; ſur tout en un Païs où il n'y avoit point de reſſource pour les Européens.

Après quelques jours de marche dans un Païs aſſez beau, dans lequel pourtant il falloit paſſer des ravines en Cajeux; ils entrerent dans des contrées beaucoup plus agréables, & tout à fait delicieuſes, où ils trouverent une Nation nombreuſe, qui les reçût avec toutes ſortes de témoignages d'amitié. Les femmes même alloient embraſſer les hommes qui étoient à la ſuite du Sieur de la Sale. Elles les firent aſſeoir ſur des nattes très-bien travail-

lées, & les placerent au haut bout près des Capitaines, qui leur présenterent le Calumet de paix, orné de plumes de toutes couleurs, & les y firent fumer à leur tour. Ils leur servirent entr'autre regal d'une sagamité ou bouillie faite d'une certaine racine, qu'ils appellent *Tiqué* ou *Toquo*. C'est un arbuste fait comme une espece de ronces sans épines. La racine en est fort grosse. Après que ces peuples l'ont bien lavée ils la font secher, après quoi ils la pilent, & la réduisent en poudre dans un mortier. La bouillie qu'ils en font est de bon goût, mais un peu astringente. Ces Sauvages leur firent des presens de peaux de Taureaux sauvages passées proprement, qui étoient fort souples, & bonnes à faire des souliers, dont on a besoin en ces quartiers-là pour se garentir les pieds de quelques herbes tranchantes, qui s'y trouvent. On leur donna en échange de la rassade noire, dont ils font grand cas. Ils firent quelque sejour parmi cette Nation, pendant que le Sieur de la Salle avec ses manieres insinuantes leur donnoit des grandes idées de la grandeur & de la gloire du Roi son maître. Il leur faisoit connoître, qu'il étoit plus grand & plus élevé que le Soleil, & ces peuples en étoient dans l'admiration.

Le Sieur Cavelier Prêtre, & le Pere Anastase, faisoient tout ce qu'ils pouvoient pour leur donner les premiers élemens de la connoissance du vrai Dieu. On appelle cette Nation *Biscatonge*. Mais nos Européens les appellerent la Nation des pleureurs, & donnerent le même nom à la Riviere, qui est fort belle. La raison en est, qu'à leur arrivée ces gens se mirent tous à pleurer amerement pendant

dant un bon quart d'heure. C'eſt leur coutume, lorſqu'ils voient arriver parmi eux des gens qui viennent de loin ; parce que cela les fait ſouvenir de leurs parens morts, qu'ils croyent être dans un grand Voyage, & dont ils attendent le retour.

Enfin ces bonnes gens donnerent des guides au Sieur de la Sale, accommoderent ſon monde tout ce qui leur étoit neceſſaire, & leur firent même paſſer la Riviere dans leurs Pirogues, ou Canots de bois. Ils en traverſerent trois ou quatre autres les jours ſuivans, & il ne leur arriva rien de conſiderable, ſinon que leur Sauvage Chaouanon ayant tiré ſur un Chevreuil aſſez près d'un grand Village, le bruit du coup y jetta la frayeur de telle ſorte, que ceux qui y habitoient prirent la fuite. Le Sieur de la Sala fit mettre ſon monde ſous les armes pour entrer dans ce Village, qui étoit composé de plus de trois cens cabannes. Ils ſe rendirent dans la plus apparente, qui étoit celle du Chef, où ſa femme ſe trouva encore, parce qu'elle n'avoit pu ſe ſauver à cauſe de ſa grande vieilleſſe. Le Sieur de la Sale lui fit entendre, qu'il venoit chez eux avec ſes gens comme amis. Trois de ſes fils braves guerriers obſervoient de loin ce qui ſe paſſoit. Ayant donc reconnu que tout ſe faiſoit à l'amiable, & qu'on n'exerçoit aucun acte d'hoſtilité, ils rappellerent tout leur monde, & traiterent de paix: après quoi ils danſerent le Calumet juſqu'au ſoir. Le Sieur de la Sale ne ſe fiant pas trop à toutes ces belles apparences alla ſe camper au delà des cannes qui ſe trouvoient dans cet endroit, afin que ſi ces Barbares appro-

choient pendant la nuit pour l'insulter, le bruit des cannes l'empêchât d'être surpris par les Sauvages. On reconnut en cela, que ledit Sieur de la Sale en avoit usé avec beaucoup de sagesse & de prudence. Une troupe de guerriers armée de fléches s'aprocha pendant la nuit. Mais le Sieur de la Sale sans sortir de son retranchement les menaça de faire une décharge sur eux, & leur parla d'un air de fierté, qui les obligea de se retirer. La nuit acheva de se passer fort tranquilement depuis la retraite des Sauvages, & le lendemain, après bien des amitiez reciproques, du moins en apparence du côté des Sauvages, ils continuerent leur route à cinq ou six lieuës au delà.

Ils furent agreablement surpris de trouver une troupe de Sauvages, qui vinrent au devant d'eux d'un air civil & honnête, ayant des épics de blé d'Inde à la main. Ils embrasserent le Sieur de la Sale & ses gens à leur mode, & les invitérent fort instamment de les visiter dans leurs Villages. Le Sieur de la Sale voyant leur franchise y consentit, & s'en alla avec eux. Ces Sauvages lui firent connoître, qu'il y avoit des hommes du côté de l'Oüest, qui étoient cruels & méchans, & qui dépeuploient les Païs voisins. Le Pere Anastase, conjecture, qu'ils vouloient parler des Espagnols du Nouveau Mexique, parce que sans doute le Sieur de la Sale le lui a dit. Ces Barbares leur firent concevoir, qu'ils étoient en guerre avec ces gens-là. Le bruit s'étant répandu par tout le Village, que ledit Sieur de la Sale étoit arrivé avec son monde, chacun leur fit des caresses à l'envi. Il les pressa de demeurer avec eux pour faire

la guerre à ces prétendus Eſpagnols du Mexique. Le Sieur de la Sale les amuſa de paroles, & de l'eſperance de faire une alliance étroite avec ces peuples qu'on appelle les *Kirouonas*. Il leur promit de revenir bien tôt chez eux avec des troupes plus nombreuſes, & après tous les regals, & les preſens qu'on ſe fit de part & d'autre, les Sauvages les aiderent à paſſer la Riviere dans leurs Pirogues. Pendant que le Sieur de la Sale pourſuivoit toujours ſa route à l'Eſt par de fort belles prairies, il lui arriva un contretems au bout de trois jours de chemin. Son ſauvage chaſſeur nommé *Nikana* s'écria tout d'un coup de toute ſa force, qu'il étoit mort. On y courut, & on aprit qu'il avoit été cruellement mordu d'un ſerpent ſonnete. Cet accident arrêta toute la troupe pendant quelques jours. On lui fit prendre de l'Orvietan en poudre. On lui appliqua du ſel de Vipere ſur ſa playe, après l'avoir ſcarifiée pour en faire ſortir le venin & le ſang corrompu. On le tira d'affaire par le moyen de ces remedes : mais il falut du tems pour le guerir.

IV. Le Sieur de la Sale & ſes hommes furent bien ſurpris, lorſqu'ils furent arrivez à une Riviere large & rapide, qu'ils croioient aboutir à la mer, & qu'ils nommerent la Riviere des malheurs. Ils firent un Cajeu pour la traverſer. Les Sieurs de la Sale & Cavelier Prêtre, ſon frere ſe mirent deſſus avec une partie de leurs hommes. Mais à peine furent-ils arrivez au fort du courant, que la violence les emporta avec une rapidité ſurprenante, de ſorte qu'ils diſparurent en un moment. Le Pere Anaſtaſe Recollet étoit reſté à terre avec une partie de leurs

 gens,

gens, & le chasseur Nikana étoit absent depuis quelques jours, & s'étoit égaré dans les bois. Ce fut une extrême desolation pour les uns & pour les autres, qui desesperoient de se revoir jamais. Le Pere Anastase encourageoit du mieux qu'il pouvoit les hommes qui étoient avec lui, & tout le jour se passa en pleurs & en larmes. Mais à l'entrée de la nuit ils virent le Sieur de la Sale à l'autre côté de la Riviere, qui leur apprît que par une benediction paticuliere de la Providence, leur Cajeu avoit été arrêté au milieu de la Riviere; ce qui leur avoit donné le moyen de travailler à passer au delà du courant, qui sans cela les emportoit à la mer: qu'un de ses hommes s'étoit jetté à l'eau pour attraper une branche d'arbre, mais que ce pauvre garçon n'avoit pu ratraper le Cayeu. Il s'appelloit Rut, Breton de Nation. Peu de tems après ce jeune homme parut du côté où le Pere Anastase étoit resté. Il s'étoit sauvé à la nage. La nuit se passa en inquietude, & ce Religieux & les hommes, qui étoient restez avec lui, cherchoient le moyen de se rendre auprès du Sieur de la Sale. Ils n'avoient point mangé pendant toute la journée : mais la Providence y pourvût par le moyen de deux Aiglons, qui tomberent d'un Cedre. Ils étoient dix hommes à ce repas.

Le Lendemain il fut question de passer la Riviere. Le Sieur de la Sale leur conseilla de faire un Cajeu de cannes. Le Pere Anastase, le Sieur de Moranget & trois autres frayerent le chemin, & se risquerent les premiers. Ils ne firent point ce trajet sans danger, car ils enfonçoient à tout moment;

&

& le Pere fut obligé de mettre ſon Breviaire dans ſon capuchon, parce qu'il ſe mouilloit dans ſa manche.

Le Sieur de la Sale leur envoya deux hommes à la nage, qui les aiderent à pouſſer leurs cannes, & qui les firent enfin arriver heureuſement. Ceux qui étoient demeurez de l'autre côté ne vouloient point ſe hazarder à paſſer : mais enfin ils y furent obligez, parce que les autres firent ſemblant de partir pour continuer leur route. Ils paſſerent donc à la fin, & firent ce trajet avec beaucoup moins de peine que les autres. Toute la troupe étant ainſi réunie à la reſerve du chaſſeur, on marcha deux jours parmi des cannes fort épaiſſes. Le Sieur de la Sale lui-même avec quelques autres fraioit le chemin en coupant & briſant les cannes à coups de haches. Enfin au troiſiéme jours le chaſſeur Nikana ſe retrouva chargé de trois Chevreuils boucannez, & d'un autre, qu'il venoit de tuer. Le Sieur de la Sale fit faire une déchage de quelques coups de fuſils pour en témoigner ſa joie. Ils ſuivirent leur route à l'Eſt, entrerent dans des Païs encore plus beaux que ceux qu'ils avoient paſſez. Ils y trouverent des Peuples, qui n'avoient rien de Barbare que le nom. Entr'autres ils rencontrerent un Sauvage fort honnête qui revenoit de la chaſſe avec ſa femme & ſa famille. Il fit preſent au Sieur de la Sale d'un de ſes chevaux, & de quelque viande, le priant par ſignes d'aller chez lui avec tous ſes gens : & pour les obliger d'y aller, il leur laiſſa ſa femme, ſa famille & ſa chaſſe, comme pour leur ſervir de gages, & cependant il ſe rendit au

Village pour faire ſavoir leur arrivée. Le chaſſeur Nikana & un Laquais du Sieur de la Sale l'accompagnerent. Au bout de deux jours ils revinrent avec deux chevaux chargez de proviſions, & pluſieurs Chefs de ces Sauvages l'accompagnoient.

Ils étoient ſuivis de guerriers habillez fort proprement de peaux paſſées & ornées de plumes. Ils portoient tous le Calumet en ceremonie. Ils les rencontrerent à trois lieuës du Village, qui alloient au devant d'eux. Le Sieur de la Sale y fut reçû comme en triomphe, & logea chez le grand Capitaine. C'étoit un concours ſurprenant de peuples, dont la jeuneſſe paroiſſoit rangée ſous les armes ſe relevant jour & nuit, & les comblant de biens, & de toutes ſortes de vivres. Cependant le Sieur de la Sale craignant qu'une partie de ſon monde ne ſe débauchât avec des femmes, les fit camper à trois lieuës du Village. Ils demeurerent là trois ou quatre jours, & traiterent avec ces peuples pour des chevaux, & pour pluſieurs autres choſes, qui leur étoient neceſſaires. Ce village, qu'on appelle des *Cénis*, eſt un des plus conſiderables, qui ſe trouvent dans toute l'Amerique, & eſt extrémement peuplé. Il a bien vingt lieuës de long au moins. Ce n'eſt pas qu'il ſoit contiguement habité. Il l'eſt ſeulement par hameaux de dix ou douze Cabannes ; qui font comme des cantons, & qui ont chacun des noms differens. Leurs cabannes ſont belles, longues de 40 ou 50 pieds, dreſſées en maniere de ruches à miel. On y plante des arbres, qui ſe rejoignent en haut par les branches, que l'on couvre d'herbes. Les lits

ſont placez autour des Cabannes, élevez de terre d'environ trois ou quatre pieds. Le feu eſt au milieu, & chaque cabanne ſert de logement à deux familles. Ils trouverent chez les Cénis pluſieurs choſes qui viennent indubitablement des Eſpagnols, comme des Piaſtres & autres monnoyes, des cueilliers d'argent, de la dantelle de toutes ſortes, des habits, des chevaux. Ils y virent entr'autres une Bulle du Pape, qui exempte du jeune les Eſpagnols du Mexique pendant l'été. Les Chevaux y ſont communs. On en donnoit un à nos gens pour une hache. Un Cénis voulut donner un cheval pour le capuchon du Pere Anaſtaſe, dont il avoit envie.

Ils ont commerce avec les Eſpagnols par le moyen des *Choumans* alliez des Cénis, qui ſont toujours en guerre avec la nouvelle Eſpagne. Le Sieur de la Sale, qui a toujours penſé à faire quelque entrepriſe ſur les Mines de ſaint Barbe du Nouveau Mexique, fit faire une Carte de leur pays, de celui de leurs voiſins & du Fleuve Miſſiſſipi, dont il croyoit qu'ils avoient connoiſſance. Ils marquerent tout cela ſur une écorce d'arbre. Ils dirent, qu'ils étoient à ſix journées des Eſpagnols, dont ils firent une deſcription ſi naturelle, qu'ils ne reſte plus aucun doute au Sieur de la Salle; quoique les Eſpagnols n'euſſent fait encore aucune entrepriſe ſur ces Peuples ni ſur leurs villages. Seulement leurs guerriers ſe joignoient aux *Choumans* pour aller à la guerre dans le nouveau Mexique.

Le Sieur de la Sale, qui ſavoit parfaitement bien l'art de gagner les Sauvages de tou-

toutes les Nations, ravissoit ces peuples à tout moment, en leur faisant entendre, que celui qui l'avoit envoyé chez eux, étoit le plus grand Capitaine du monde, aussi haut que le Soleil, & autant élevé par dessus les Espagnols, que le Soleil l'est au dessus de la terre. Au récit des Victoires du grand Monaque dont le Sieur de la Sale parloit, les Cénis faisoient des exclamations, mettant la main sur la bouche pour marquer leur étonnement. Le Pere Anastase dit qu'il trouva ces peuples fort dociles, & fort traitables. Il ajoute, qu'ils entroient assez dans ce qu'on leur disoit de l'existence & de la verité d'un Dieu Createur & Maître du Monde.

Il est certain, que le Sieur de la Sale avoit un talent particulier de gagner l'amitié des Sauvages. Cepeneant il n'avoit point alors de truchement pour expliquer ses pensées aux Cénis. Il ne pouvoit donc s'exprimer que par quelque signes: ce qui fait voir que ces longs discours sont des choses exaggerées. Ledit Sieur de la Sale ayant toute l'obligation de sa fortune à son Souverain, avoit raison de l'élever bien haut. Cependant il ne devoit point le faire au prejudice de la Nation Espagnole, & sur tout du Roi d'Espagne, qui outre les grands & vastes Païs dont il est Souverain dans l'Europe, est encore Seigneur des Indes Orientales & Occidentales: ce qui a donné lieu à ce qu'on dit ordinairement, & que le Sieur de la Sale m'a repeté bien des fois dans nos conversations, que le Soleil ne se couche jamais sur les terres du Roi d'Espagne. Il ne pouvoit donc ignorer, que les

Cé-

Cénis ne connoiſſoient point de Prince plus puiſſant dans toute l'Amerique que le Roi d'Eſpagne, puiſqu'il eſt Souveraiu de plus de deux mille cinq cens lieuës de Païs dans ce grand Contient, qui fait la moitié du Globe de la Terre.

Il y avoit alors des Ambaſſadeurs des Choumans chez les Cénis. Ils rendirent viſite au Sr. de la Sale. Il fut fort ſurpris de leur voir faire le ſigne de la Croix, & ſe mettre à genoux les mains jointes, qu'ils élevoient au Ciel de fois à une autre. Ils baiſoient l'habit du Pere Anaſtaſe, & lui faiſoient connoître, que des gens vêtus comme lui inſtruiſoient les Peuples de leur voiſinage, qui n'étoient qu'à deux journées des Eſpagnols. En effet nos Religieux ont de grandes Egliſes dans ce Païs-là, dans l'eſquelles les habitans s'aſſemblent pour y faire leurs prieres. Ils exprimoient aſſez naturellement les Ceremonies de la Meſſe. L'un d'entr'eux fit le crayon d'un tableau, qu'il avoit vû d'une grande femme qui pleuroit, parce que ſon fils étoit ſur une Croix. Le Pere Anaſtaſe ajoute que les Sauvages firent connoître au Sieur de la Sale, que les Eſpagnols faiſoient une cruelle boucherie chez les Indiens, & que s'il vouloit aller avec eux, ou leur donner des fuſils, il ſeroit facile de ſe rendre maître d'eux, parce que ce ſont des hommes lâches & ſans cœur, qui font marcher des gens devant eux avec des éventails pour les rafraichir dans les grandes chaleurs.

Le Sieur de la Sale s'entretenant autrefois avec moi au Fort de Frontenac touchant nos découvertes me dit bien des fois que les Jeſuites du College de Goa, Capitale

pitale des Indes Orientales, qu'un Evêque de l'Ordre de S. François leur a donné, & dont les revenus montent presentement à des sommes immenses, vont en Mission en ces Païs-là, & que plusieurs lui avoient dit souvent à Paris, qu'ils se faisoient porter dans des brancars avec deux hommes à leurs côtez, qui avoient des évantails pour les rafaichir pendant les grandes chaleurs. Mais parce que le Sieur de la Sale avoit été de la même Societé, je rabattois souvent une partie de ce qu'il me disoit. Cependant je ne puis m'empêcher d'admirer ici l'adresse, qu'il avoit d'attribuer aux Espageols du Mexique, dans la description de son Voyage, ce qu'il m'avoit souvent dit de ces reverends Peres.

Après que le Sieur de la Sale eut demeuré 4. ou 5. jours chez les Cénis pour délasser son monde, il poursuivit sa route par les *Nassonis*: Il passa une grande Riviere par le milieu du grand Village des Cénis. Ces deux Nations sont alliées, & ont à peu près le même genie & les mêmes coutumes. A cinq lieuës de là il eut le déplaisir de voir que quatre de ses hommes avoient deserté à la faveur de la nuit, & s'étoient retirez chez les Nassonis. Pour comble de malheur le Sieur de la Sale & le Sieur de Moranget son neveu, furent attaquez d'une fiévre violente, qui les reduisit à l'extremité. Leur maladie fut longue, & obligea son monde de faire un fort grand séjour en cet endroit, parce qu'après que la fiévre les eut quittez, il falut encore bien du tems pour les retablir. La longueur de cette maladie rompit toutes leurs me-

mesures, & fut dans la suite l'occasion des derniers malheurs qui leur arriverent. Elle leur fit perdre plus de deux mois de tems, pendant lesquels il fallut vivre, comme on put. La poudre commençoit à leur manquer. Ils n'avoient avancé que de 150. lieuës en droite ligne, & quelques uns de leurs gens avoient deserté. Dans une si facheuse conjoncture le Sieur de la Sale prit le parti de retourner sur ses pas au Fort Louïs. Chacun fut de son avis, & on reprit le chemin en droiture. Il ne leur arriva rien de remarquable dans ce voyage, sinon qu'en repassant la Riviere maligne un de leurs hommes fut emporté par un Crocodile d'une longueur & d'une grosseur prodigieuse.

Après un mois de marche, dans laquelle les chevaux leur furent d'un grand secours, ils arriverent au Camp le 17. d'Octobre de la même année 1686. Ils furent reçûs avec toute la joye, qu'on peut s'imaginer. Au reste ils étoient dans des pensées fort partagées de joye & de tristesse. Chacun racontoit à son ami les avantures tragiques arrivées aux uns & aux autres depuis leur séparation.

V. On trouve peu de gens dans les histoires des Voyageurs, dont le courage ait été plus intrepide, que celui du Sieur Robert Cavelier de la Sale. Il ne se laissoit jamais abattre dans les évenemens contraires, & il esperoit toujours avec le secours du Ciel de venir à bout de son entreprise, malgré tous les obstacles, qui se presentoient continuellement.

Il demeura deux mois & demi à la Baye de S. Louïs. Il visita avec le Pere Anastase, dont j'ai parlé, toutes les Rivieres qui s'y

s'y déchargent. Ce Religieux dit, qu'ils en trouverent plus de cinquante toutes navigables, qui viennent de l'Ouëst, & du Nord-Ouëst. L'endroit où est le Fort est un peu sablonneux. On trouve par tout ailleurs un bon fond. De tous côtez on voit des prairies où l'herbe est plus haute que nos fromens, & cela dans toutes les saisons de l'année. Il y a des rivieres d'espace en espace à deux ou trois lieuës l'une de l'autre. Elles sont bordées de chênes d'épinettes, de meuriers & d'autres arbres. Cela continue à l'Ouëst jusqu'à deux journées des Espagnols.

Le Fort est bâti sur une petite éminence Nord & Sud, ayant la Mer au Sud-Est, de vastes prairies à l'Ouest, & au Sud-Ouest deux Etangs & des bois d'une lieuë de tour. Une Riviere bat au pied. Les Nations voisines sont les *Quoquis*, qui ont des chevaux à fort grand marché, les *Bahamos*, & les *Quinets*, Nations errantes, avec qui le Sieur de la Sale étoit en guerre. Il n'oublia rien durant tout ce tems-là pour consoler sa petite Colonie naissante, dont les familles se peuploient d'enfans. Il fit beaucoup avancer les défrichemens & les habitations. Le Sieur Chef-deville Prêtre, avec le Sieur Cavelier & trois Recollets travailloient de concert à leur édification, & à l'instruction de quelques familles sauvages qui se détachoient des Nations voisines pour se joindre à eux. Pendant tout ce tems là le Sieur de la Sale faisoit tout ce qu'il pouvoit pour apprivoiser les Barbares, connoissant bien que la Paix avec ces peuples étoit de la derniere importance pour l'établissement de la

Co-

Colonie. Enfin il n'eut point d'autre ressource que de reprendre son Voyage des Illinois si necessaire pour son dessein. Il fit donc une harangue fort éloquente & d'un air capable de toucher; ce qui lui étoit assez naturel. Il parla à la petite Colonie, qui étoit assemblée pour cela. Chacun fut ému jusqu'à verser des larmes, persuadé de la necessité de ce voyage, & de la droiture de ses intentions. Il eut été à souhaiter, qu'ils eussent tous perseveré dans les mêmes sentimens. Il fit donc achever de fortifier un grand enclos, où étoient enfermées toutes les habitations avec le Fort. Après cela il choisit vingt hommes; le Sieur Cavelier Prêtre, son frere, les Sieurs de Moranget & Cavelier ses neveux, avec le Sieur Joustel Pilote, & le Pere Anastase Recollet. On fit des prieres publiques pour la benediction de son voyage & de la Colonie.

VI. Le Sieur de la Sale partit de cette Baye avec vingt hommes le 7. de Janvier 1687. Dans le premier jour ils rencontrerent une armée de *Bahamos*, qui alloient en guerre contre les *Erigoanna*. Le Sieur de la Sale fit alliance avec eux. Il voulut traiter de même avec les *Quinets*: mais ils prirent la fuite à son abord. On les joignoit en courant à cheval après eux. Ils firent donc un traité ensemble, & on se promit de part & d'autre une paix inviolable. Au quatriéme jour à trois lieuës au delà vers le Nord-Est ils trouverent la premiere Riviere aux Cannes. On ne voit que des prairies, & de petits bocage d'espace en espace. Les terres en sont si fertiles, que les herbes y croissent à dix & douze pieds de haut. Il y a un fort grand nombre de Villages sur

cette

cette Riviere, qui sont extremement peuplez. Ils ne visiterent que les *Quaras* & les *Anachorema*. Sur le même Rhomb de vent à trois lieuës plus loin, l'on trouve la seconde Riviere aux Cannes habitée par des Nations différentes. Il y a des campagnes de chanvre. A cinq lieuës plus avant on passe la Sablonniere, riviere ainsi appellée, parce qu'elle est environnée de terres sablonneuses, quoi que le reste soit de bon fond, & consiste en de grandes prairies.

On marche sept à huit lieuës jusques à la Riviere *Robec*, en passant par des prairies, & par trois ou quatre Rivieres éloignées d'une lieuë les unes des autres. La riviere de *Robec* est peuplée de plusieurs grands Villages, dont les Peuples parlent tellement du gosier, qu'il faut du tems pour s'y façonner. Ils ont guerre avec les Espagnols. Ils presserent fort le Sr. de la Sale de se joindre avec leurs guerriers : mais il n'y avoit point d'apparence de s'y arrêter. De plus le Sieur de la Sale n'étoit guerre en état avec vingt hommes de faire du mal aux Espagnols. Cependant ils resterent cinq ou six jours parmi ces peuples, tâchant de les gagner par des instructions Chrétiennes qu'ils ne reçoivent point des Espagnols.

En continuant leur route ils traverserent de grandes prairies jusqu'à la riviere Maligne. Elle est fort profonde & ainsi appellée, parce qu'un de leurs hommes y avoit été devoré par un Crocodile monstreux. Cette riviere vient de fort loin, & est habitée par un grand nombre de peuples partagez en quarante Villages fort peuplez, qui composent la Nation des *Canoatinno*, qui font la guerre aux Espagnols, & qui dominerent sur les Nations voisines.

Ils

Ils visiterent quelques villages. Ils sont habitez par de bons peuples, mais qui néanmoins sont barbares. Le Pere Anastase ajoute, que la cruauté des Espagnols les rendoit encore plus farouches: mais je soupçonne fort, que cette remarque vient du Sr. de la Sale, qui vouloit amadouer ces Nations & les dégouter des Espagnols, qui ont été forcez de détruire plusieurs Nations voisines pour soutenir la conquête du nouveau Mexique; parce qu'assurément ces peuples les eussent exterminez eux-mêmes, s'ils ne les eussent prévenus. Il faut supposer comme une chose certaine, que ces Barbares n'ont de la consideration pour les Européens que par la crainte, qu'ils ont d'eux. L'agrandissement du Sr. de la Sale ne se pouvoit faire qu'en détruisant tout de même les Espagnols. Ainsi il tâchoit de soulever tous ces Barbares contr'eux. Il pouvoit pourtant se souvenir, qu'étant autrefois ensemble au Fort de Frontenac je lui avois fait connoître bien des fois une chose dont il ne pouvoit disconvenir. C'est que le joug d'Espagne est peut-être le plus doux & le plus supportable qui soit dans le monde.

Après que le Sr. de la Sale eut fait des presens, & en eut reçu de ces peuples, il acheta quelques chevaux d'eux à bon marché, & ensuite il passa la Riviere pour continuer sa route dans des canots faits de peaux de Taureaux sauvages. Il y a apparence, qu'ils firent passer leurs chevaux à la nage. Sur le même Rhomb de vent environ à quatre lieuës de ce Païs, qui est extrémement fertile, ils passerent en Cajeu la Riviere Hiens, ou pour mieux dire de Hans, dont nous avons fait mention ci devant. En-

ſuite ils firent leur route au Nord-Eſt, & furent obligez de traverſer quantité de petites Rivieres & de Ravines navigables. Ils employerent à cela l'hiver, qui n'eſt ſenſible dans ces contrées-là que par les pluyes. Ils y furent encore pendant le Printems. Au reſte tout le Païs étoit agréablement diverſifié de prairies, de collines, & de quantité de ſources. Ils arriverent enfin à trois grands Villages appellez les *Taraha*, *Tyakappan*, & *Palonna*, où l'on trouve des chevaux. A quelques lieuës plus avant ils rencontrerent les *Palaqueſſons* composez de dix Villages alliez des Eſpagnols.

Je ſuis étonné, de ce que notre Pere Anaſtaſe Recollet n'a pas fait un Journal plus circonſtantié de tant de Nations différentes. Je prie donc le Lecteur de trouver bon, que je faſſe de tems en tems des reflexions ſur ce dernier Voyage du Sr. de la Sale, avec qui j'en ai tant fait, lorſque j'étois avec lui dans l'Amerique. Ma deſcription de la Louïſianne, que j'ai fait autrefois imprimer à Paris, a contribué beaucoup à ſon entrepriſe.

VII. Ce fut après avoir paſſé toutes les Nations, dont je viens de parler, qu'arriva le plus grand de tous les malheurs aux gens du Sieur de la Sale, parce qu'il fut tué, auſſi-bien que le Sieur de Moranget ſon neveu, & quelques autres. Le Sr. de la Sale ſe trouvoit dans un beau Païs de chaſſe. Tout ſon monde y fit bonne chere, & ſe rétablit de la fatigue du Voyage par d'excellentes viandes pendant pluſieurs jours. Il avoit envoyé le Sr. de Moranget ſon neveu, ſon laquais nommé Saget, & ſept ou huit de ſes gens, au lieu où Nikana ſon chaſſeur qui étoit un ſauvage *Chaouanon* avoit laiſſé

quan-

quantité de viande de Taureau ſauvages, afin de la faire boucanner, & de n'être pas obligé de ſéjourner ſi ſouvent pour aller à la chaſſe.

Le Sieur de la Sale avec toute ſa prudence n'avoit pas pû prévoir le complot, que quelques-uns de ſes gens devoient faire de maſſacrer ſon Neveu. Ils en prirent pourtant la réſolution tout d'un coup, & l'exécuterent le 17. de Mars par un coup de hache, qui lui caſſa la tête. Ce malheureux aſſaſſinat fut fait par un homme, que la charité n'a pas permis au Pere Anaſtaſe de nommer. Ils tuerent de même le valet du Sieur de la Sale, & le pauvre ſauvage Nika ou Nikana, qui les nouriſſoit de ſa chaſſe depuis trois ans avec beaucoup de fatigues & de dangers. Le Sieur de Moranget languit deux heures après ce malheureux coup, & pendant ce tems il donna toutes les marques poſſibles de ſa pieté, pardonnant à ſes meurtriers, les embraſſant même de fois à autre, & donnant au reſte des preuves ſenſibles de ſa réſignation à la volonté de Dieu, & de ſa confiance dans le merite de ſon Sauveur: ſelon que ceux qui l'avoient aſſaſſiné le recitérent eux-mêmes, depuis qu'ils furent revenus de leur fureur. C'étoit un parfaitement honnête homme, qui s'acquitoit fidelement de tous les devoirs d'un vrai Chrétien. Il y a lieu de croire, que Dieu lui aura fait miſericorde.

Ces miſerables n'étant pas contens d'avoir commis ce meurtre, formerent le deſſein de tuer leur Maître même; parce qu'ils craignoient que par l'effet d'un juſte reſſentiment il ne les fit punir de l'horrible crime qu'ils avoient commis. Le Pere Anaſtaſe remar-

que qu'ils étoient éloignez de deux grandes lieuës de l'endroit où ledit Sieur de Moranget fut aſſaſſiné. Le Sieur de la Sale donc inquiet du long retardement de ſon Neveu & de ſes gens, dont il étoit ſeparé depuis deux ou trois jours, eut peur qu'ils neuſſent été ſurpris par quelque troupe de Sauvages. Il pria le Pere Anaſtaſe de s'engager avec lui à la recherche de ſon Neveu, & prit encore deux Sauvages avec lui.

Pendant le chemin le Sieur de la Sale ne l'entretint que de diſcours de pieté, & s'étendit fort ſur les matieres de la grace & de la prédeſtination. Sur tout il parla beaucoup des grandes obligations, qu'il avoit à la Divine Providence de l'avoir garenti de tant de dangers qu'il avoit courus pendant vingt ans de ſéjour dans l'Amerique, dont neuf s'étoient paſſez dans les Voyages que j'avois fait avec lui. Il paroiſſoit fort penetré des graces ſingulieres, que Dieu lui avoit faites. Tout d'un coup le Pere Anaſtaſe le vit accablé d'une profonde triſteſſe, dont il ignoroit lui même la cauſe. Il paroiſſoit dans un trouble qui le rendoit méconnoiſſable à ceux qui avoient accoutumé de le voir. Cette ſituation d'eſprit ne lui étoit point ordinaire. Le Pere Anaſtaſe fit tout ce qu'il pût pour le tirer du profond aſſoupiſſement, où il étoit. Après deux lieuës de marche, il trouva la cravate enſanglantée de ſon laquais. Il aperçût deux aigles qui voltigeoient ſur ſa tête. Ces oiſeaux ſont aſſez communs dans ces païs-là. En même tems, il découvrit ſes gens, qui étoient ſur le bord de l'eau. Il s'aprocha & leur demanda des nouvelles de ſon Neveu

Mo-

Moranget. Ces gens lui repondirent par des paroles entrecoupées, & lui montrerent le lieu où il étoit. Le Pere Anastase suivit quelques pas le long de la Riviere, & arriva enfin à l'endroit fatal où deux de ces meurtriers étoient cachez dans les herbes, l'un d'un côté, & l'autre de l'autre, ayant leurs fusils bandez à la main. L'un d'eux tira son coup sur le Sieur de la Sale & le manqua. Le second tira en même tems, & le frappa à la tête. Il en mourut une heure après, le 19. Mars 1687.

Le Pere Anastase Recollet s'attendoit au même sort: mais il ne fit point de reflexion sur le danger, où il étoit. Il étoit tout penetré de ce cruel spectacle, & sentoit une douleur incroyable de ce funeste coup. Il vit tomber le Sieur de la Sale à un pas de lui, ayant le visage tout ensanglanté. Il se jetta à lui aussi-tôt, l'embrassa, & l'arrosa de ses larmes, l'exhorta du mieux qu'il pût, dans la conjoncture où il se trouvoit, à *bien* mourir. Ce pauvre homme avoit fait ses dévotions avant son départ. Il eut encore le tems de recapituler sa vie, & le Pere Anastase lui ayant donné l'absolution, il mourut quelque tems après. Il s'exerça pendant ces derniers momens à tout ce qui étoit convenable à l'état où il se trouvoit. Il serroit la main à ce Religieux à toutes les choses qu'il lui disoit, & sur tout quand il l'exhortoit à pardonner à ses ennemis. Pendant tout cela ces meurtriers effrayez de l'horreur de ce qu'ils venoient de faire, commencerent à se frapper la poitrine & à detester leur aveuglement. Le Pere Anastase ne voulut point quitter ce triste lieu, sans avoir enterré le corps du Sieur

de la Sale le mieux qu'il pût. Il mit une Croix sur sa sepulture.

Ainsi mourut malheureusement le Sieur Robert Cavelier de la Sale, homme d'un grand merite, constant dans les adversitez, genereux, engageant, adroit & capable de tout. Il avoit travaillé vingt ans à adoucir l'humeur farouche d'une infinité de Nations Barbares, parmi lesquels il avoit voyagé. Il eut le malheur d'être massacré par ses propres domestiques, qu'il avoit comblé de biens. Il mourut dans la force de l'âge au milieu de sa course, sans avoir pu réussir dans les desseins, qu'il avoit formé sur le Nouveau Mexique.

VIII. Le Sieur de la Sale m'a conté bien des fois, pendant que nous étions ensemble au Fort de Frontenac, avant le tems de nos découvertes, & même lorsque nous y travaillions, que quand il étoit Jesuite, les Peres de cette Societé faisoient faire de fréquentes lectures, pendant les deux premieres années, à tous ceux qui se rendoient parmi eux, des morts tragiques & des funestes avantures arrivées à ceux, qui avoient deserté de leur Compagnie: afin d'y faire demeurer ceux qui y étoient une fois entrez. Je dois cette justice au Sieur de la Sale, qui me laissa autrefois tous ses papiers en dépot, pendant un Voyage qu'il fit en France, & que je restai au Fort de Frontenac, que sa sortie de la Societé s'étoit faite du consentement de ses Superieurs, & qu'il avoit de grands témoignages par écrit de sa bonne conduite, pendant qu'il avoit été parmi les Jésuites. Il me montra une lettre du General de cet Ordre écrite à Rome, qui témoignoit, que ledit Sieur s'é-

toit comporté en toutes choſes avec beaucoup de ſageſſe, ſans avoir même donné le moindre ſoupçon de peché veniel. J'ai reflechi cent fois ſur les choſes, qu'il m'avoit dites, lorſque nous nous entretenions des hiſtoires des nouvelles découvertes. J'adorois en cela les deſſeins inſcrutables de Dieu, qui accomplit toujours ſa volonté par les moyens qu'il en a lui même reglez: & incertain que j'étois de ma deſtinée, je me preparois à tout ce que Dieu voudroit m'envoyer, bien reſolu de me ſoumettre paiſiblement en toutes choſes aux ordres de ſa Providence.

Le Pere Anaſtaſe arriva enfin au lieu, où étoit Monſieur Cavelier Prêtre, Frere du Sieur de la Sale, à qui il raconta le malheur qui venoit d'arriver. Les meurtriers entrerent bruſquement un moment après dans la Cabanne où ils étoient, & ſe ſaiſirent de tout ce qu'ils y trouverent. Ce bon Religieux n'eut pas le loiſir de faire un grand diſcours: mais ſon viſage tout baigné de larmes fit aſſez connoître ce qu'il vouloit dire. Ledit Sieur Cavelier n'eut pas plutôt apris cette funeſte nouvelle, qu'il ſe jetta à genoux. Le Sieur Cavelier ſon Neveu en fit de même. Ils croyoient tous deux que ces ſcelerats alloient les maſſacrer: ainſi ils ſe préparoient à la mort en bons Chrétiens. Cependant ces malheureux aſſaſſins touchez de quelques ſentimens de compaſſion à la vûë de ce venerable Vieillard, & d'ailleurs à démi repentans des crimes, qu'ils venoient de commettre réſolurent de les épargner, à condition qu'ils ne retourneroient jamais en France. Mais ils furent longtems incertains ſur ce ſujet. Quelques-uns

d'entr'eux qui avoient envie de revoir leurs parens, se disculpoient autant qu'il leur étoit possible, & on en entendoit qui disoient souvent, qu'il falloit se défaire du reste, ou qu'autrement ils les mettroient en justice pour les faire punir, si jamais ils retournoient en France.

Ils élurent pour leur Chef le meurtrier du Sr. de la Sale, & enfin après plusieurs deliberations ils resolurent de s'en aller à la fameuse Nation des *Cénis*, dont nous avons parlé. Ils marcherent tous ensemble durant plusieurs jours, & passerent plusieurs Rivieres & Ravines. Ces infames meurtriers se servoient des Srs. Caveliers comme de valets, & ne leur donnoient que leurs restes à manger. Ils arriverent sans accident aux lieux, où ils vouloient se rendre. Cependant la justice divine minutoit déja la punition de ces scelerats au défaut de la justice des hommes. La jalousie du commandement se mit entre l'Allemand natif du Wirtemberg nommé Hans, & l'assassin du Sr. de la Sale. Chacun des meurtriers prit parti pour l'un ou pour l'autre selon son inclination. Ils avoient passé chez les Cénis, où ils avoient fait quelque séjour. Ils étoient même déja arrivez chez les *Nassonis*, où les quatre déserteurs, dont j'ai fait mention ci-devant, les rejoignirent. Se voyant ainsi tous rassemblez la veille de l'Ascension, & la dissention, qui s'étoit mise entr'eux, leur ayant fait prendre la funeste resolution de s'entretuer les uns les autres, le Pere Anastase leur fit une exhortation le jour de la Fête, dont ils parurent touchez, faisant même semblant de se vouloir confesser: mais cela ne dura pas long-tems. Ceux qui avoient le plus de re-

gret d'avoir massacré lenr Maître & leur Conducteur, se rangérent du côté de Hans. Cet homme, deux jours après, ayant trouvé l'occasion favorable, punit un crime par un autre. Il tira un coup de pistolet au Meurtrier du Sr. de la Sale, & le frappa droit au cœur, de sorte qu'il mourut sans se reconnoître. Un des compagnons de Hans lacha son coup de fusil dans le côté de celui qui avoit tué le Sr. de Moranget. Il eut le tems de se reconnoître; après quoi un autre lui tira un coup de fusil sans balle à la tête. Le feu se prit à ses cheveux, & ensuite à sa chemise, & à ses habits avec tant de violence, qu'il n'y eut point de moyen de l'éteindre; de sorte qu'il expira dans les tourmens. Le troisiéme Auteur de ce détestable complot prit la fuite, & se sauva. Hans vouloit à toute force s'en défaire, & achever par lui de vanger la mort du Sr. de la Sale: mais le Sieur Joutel les reconcilia, & on en demeura-là.

Par ce moyen Hans demeura le Chef de cette malheureuse troupe. Ils prirent la resolution de s'en retourner chez les *Cénis*, où ils avoient dessein de s'habituer, parcequ'ils n'osoient retourner en Europe, de peur de recevoir le juste chatiment de leurs crimes. Les *Cénis* avoient mis leur Armée sur pied & étoient prêts de marcher en guerre contre les *Kanoatinnos*, peuples cruels, qui sont leurs implacables ennemis. Ils les mettent tout vifs dans la chaudiere, lors qu'ils les ont faits prisonniers. Les *Cénis* donc emmenérent Hans & quelques autres Européens avec eux. Les autres attendirent leur retour, après lequel Hans pressa fort les autres Européens de demeurer

avec eux: mais ils n'en voulurent rien faire.

Ils partirent donc du païs des *Cénis*, & parmi eux étoient les Srs. Caveliers Frere & neveu du Sr. de la Sale, le Sieur Joutel, le Pere Anastase, avec quelques autres. On leur donna à chacun un cheval, de la poudre, & du plomb avec quelques marchandises pour les défrayer sur leur route. Ils s'arrêterent parmi les *Nassonis* pour y célébrer l'Octave de la Fête de Dieu. Ils disent dans leurs rélations, que ces peuples les entretenoient tous les jours de la cruauté des Espagnols envers les Americains. Ils leur dirent, que vingt Nations Sauvages alloient faire la guerre aux Espagnols, & les invitérent d'y aller avec eux, ajoutant, qu'ils en feroient plus avec leur fusils que tous leurs Guerriers ensemble avec leurs Masses & leurs fléches Mais ils avoient d'autres desseins dans l'esprit. Ils prirent seulement occasion de tous ces discours de leur faire entendre, qu'ils n'étoient venus parmi eux, que par les ordres exprès de Dieu pour les instruire dans la connoissance de la verité & pour les mettre dans la voie du Salut. Ils emploiérent à cela dix ou douze jours de tems jusques au troisiéme de Juin.

Je ne doute point, que le Sr. Cavelier Prêtre, & le Pere Anastase n'aient fait tout leur possible pour donner des lumieres aux *Nassonis*, afin de les tirer de leur ignorance: Mais les quatre autres Européens, qui étoient avec eux, n'étoient pas en assez grand nombre pour faire peur aux Espagnols, qui sont accoutumez aux fusils. D'ailleurs ils ne savoient pas la langue de ces peuples. J'ai donc de la peine à comprendre, comment ils pou-

voient

voient recueillir des discours des *Nassonis*, que les Espagnols exerçoient de grandes cruautez sur les peuples de l'Amerique. Ils n'avoient point d'interpretes avec eux : Ainsi ils ne pouvoient point du tout entendre ce que leur disoient ces peuples, qui n'avoient jamais veu d'autres Européens qu'eux.

IX. Les *Cénis* donnérent deux Sauvages pour guides à ces six Européens, qui continuérent leur route par les plus beaux païs du monde vers le Nord, & vers le Nord-Est. Ils passérent quatre grandes Rivieres, & plusieurs Ravines peupiées de plusieurs Nations. Ils trouvérent les *Haquis* à l'Est, les *Nabiri* ou les *Naansi*, peuples puissans : qui sont en guerre contre les *Cénis*. Enfin ils approcherent le treiziéme Jun des *Cadodacchos*. L'un de leurs Guides prit les devans pour annoncer leur venue. Les Chefs & la jeunesse, qu'ils trouvérent à une lieue de leur village les reçûrent avec le Calumet, & le leur donnerent à fumer. Les uns conduisoient leurs chevaux par la bride, & les autres les portoient comme en triomphe. Ils disoient, que c'étoient des Esprits venus de l'autre Monde. Tout le village étant assemblé, les femmes, selon leur coutume, leur lavérent la tête & les pieds avec de l'eau chaude : aprés quoi on les plaça sur une estrade couverte de nattes blanches fort propres. Les festins vinrent ensuite, les danses du Calumet, & d'autres réjouissances publiques, qui duroient le jour & la nuit. Ces peuples ne connoissent les Européens que par réputation. Il y a quelque legere apparence que tous ces peuples ont une ombre de Religion. Mais leurs idées sont fort confuses, & fort em-

broüillées. Ils ſemblent adorer le Soleil, parce qu'ils lui envoient la fumée de leur Tabac, dont ils ſont pourtant les premiers partagez. Leurs habits de Cérémonie ont ordinairement deux Soleils figurez, & ſur le reſte du corps des repreſentations de Taureaux Sauvages, de Cerfs, de ſerpens, ou d'autres animaux. Cela donna occaſion au Sieur Cavelier Prêtre, & au Pere Anaſtaſe de leur donner quelques leçons touchant le vrai Dieu & les principaux Myſteres du Chriſtianiſme. Il faut ſuppoſer que tout cela ſe fît par ſignes.

Dans cet endroit Dieu les affligea d'un tragique accident. Le Sieur de la Marne, malgré tout ce qu'on lui put dire, voulut ſe baigner le ſoir du 24. de Juin. Le Sieur Cavelier Neveu du Sieur de la Sale l'accompagna juſques ſur le bord de la Riviere, qui eſt aſſez près du Village. Ledit de la Marne s'étant jetté bruſquement dans l'eau diſparut en même tems. C'étoit un abîme, où il fût noié en un moment. Peu de tems après on tira ſon corps hors de l'eau, & on le porta chez le Capitaine. Tout le village pleura ſa mort en cérémonie. La femme du Chef l'enſevelit fort proprement dans une belle natte, & pendant cela les jeunes gens lui creuſerent une foſſe, que le Pere Anaſtaſe bénit. Cela étant fait, on le mit en terre avec toutes les ſolemnitez poſſibles. Les Sauvages admiroient les Cérémonies de l'enterrement, & ſur tout les Pſeaumes, qu'on chanta aux obſéques. On prit de là occaſion de donner quelques inſtructions aux Sauvages touchant l'immortalité de l'Ame, pendant huit jours, qu'on reſta dans ce lieu fatal. On enterra

le mort sur une éminence proche du village, son tombeau fût environné d'une palissade, & on y mit une grande Croix, qu'on fît faire par les Sauvages. Ensuite on partit de là le 2. Juillet.

Ces peuples sont sur le bord d'une Riviere, où l'on trouve trois Nations fameuses, les *Natches*, les *Natchetes*, & les *Ouidiches*. Ces Voyageurs y furent reçus fort humainement. Depuis la Riviere des *Cénis*, où l'on commence à trouver des Castors & des Loutres, à mesure que l'on avance vers le Nord, on en voit une plus grande quantité. Etant parmi les *Ouïdiches* ils rencontrérent trois Guerriers de deux Nations, apellées les *Cabinnio*, & les *Mentons* à vingtcinq lieuës plus avant tirant à l'Est Nord-Est, qui avoient veu des Européens François. Ils s'offrirent de les y accompagner, & en faisant leur route, ils furent obligez de passer quatre Rivieres en Cajeux. Ils y furent reçus par ces peuples le Calumet de paix à la main, avec toutes les marques possibles de joye & d'estime. Plusieurs de ces Sauvages leur parlérent d'un Européen, qui étoit Capitaine, & qui n'avoit qu'une main. C'étoit le Sr. de Tonti Napolitain. Ils ajoutérent qu'il leur avoit dit, qu'un plus grand Capitaine que lui passeroit peut-être par leur village. C'étoit le Sieur de la Sale.

Le Chef les logea dans sa Cabanne, & en fit sortir sa famille. On les y regala durant plusieurs jours de toutes sortes de viandes. On fît même un festin public, où le Calumet fût dansé durant vingt quatre heures avec des chansons faites exprès, que le Chef en-

tonnoit de toute ſa force. On les traitoit d'Envoiez du Soleil, qui venoient les defendre contre leurs ennemis par des coups de tonnerre. Ils vouloient dire de fuſils, qu'ils ne connoiſſoient point avant cela. Au milieu de ces réjouiſſances le petit Cavelier Neveu du Sieur de la Sale tira trois coups de piſtolet en criant *Vive le Roi*, ce que ces Barbares repetoient à haute voix, y ajoutant vive le Soleil.

Ces Sauvages ont une quantité prodigieuſe de Caſtors & de Loutres, dont le tranſport ſeroit fort facile par une Riviere, qui eſt voiſine du village. Ils voulurent en charger leurs chevaux. Mais il les refuſérent pour témoigner leur deſintereſſement, & ils leur firent des preſens de haches & de couteaux. Enſuite ils partirent avec deux *Cabinnio*, pour leur ſervir de guides après avoir reçu les Ambaſſadeurs des *Analac*, des *Tanico*, & de quelques autres Nations du Nord-Oüeſt, & du Sud-Eſt. Ils eurent le plaiſir de traverſer pendant quelques jours les plus beaux païs du monde, entrecoupez de pluſieurs Rivieres; de prairies, de petits bois, de côteaux, & de vignes. Ils paſſerent entre autres quatre grandes Rivieres navigables, & enfin, après une marche d'environ ſoixante lieües, ils arrivérent aux *Oſſottoez*, qui habitent ſur une grande Riviere, laquelle vient du Nord Oüeſt, bordée des plus beaux bois du monde. Les peaux de Caſtors & de Loutres s'y trouvent par tout en ſi grande quantité, auſſi bien que toutes les autres pelleteries, qu'on les y brûle à tas, parce qu'elles n'y ſont d'aucune valeur. C'eſt la fameu-

meuse Rivieres des *Akansa*, qui y forme quantité de villages nombreux, dont j'ai fait mention dans ma premiere Relation de nos découvertes. Le Pere Anastase dit qu'ils commencérent pour lors à se reconnoître. Cependant il savoit bien, qu'aucune des quatre personnes qui étoient avec lui n'avoit jamais été, non plus que lui, sur le Fleuve Meschasipi. En effet j'y avois été seul avec mes deux Canoteurs en 1680., & depuis le Sr. de la Sale y avoit été en 1682. jusqu'aux *Akansa*. Aparemment que le Pere Anastase croyoit être pour lors au Fort de Crevecœur situé chez les Illinois, parce qu'il trouva là une grande Croix, & au bas les Armes du Roi de France. Il y voyoit de plus une maison bâtie à l'Européenne & ce fut ce qui donna lieu au Sr. Joutel, & aux deux autres hommes qui restoient, de faire la décharge de leurs fusils.

Au bruit de cette Salve ils virent sortir deux François Canadiens. Le Commandant s'appelloit *Couture*, que j'ai connu particulierement pendant mon séjour en Canada. Il avoit même été du Voiage, que nous entraprîmes pour la découverte de la Louïsanne. *Couture* fit connoître, que le Sieur de *Tonti* l'avoit placé dans ce Fortin par ordre du Sieur de la Sale pour lui servir d'entre-post, pour maintenir l'Alliances avec les Nations Sauvages, qui sont voisines de ces lieux, & pour les mettre en seureté contre les insultes des Iroquois leurs ennemis jurez, ils visitérent trois de ces villages, les *Torimans*, les *Doginga*, & les *Kappa*. On leur fit par tout les festins, les harangues, & les

danses du Calumet avec toutes les marques possibles de joie. Ils étoient logez dans la maison de ce Fortin. Ceux du Canada, qui étoient venus s'y habituer, leur firent tout le bon accueil, que l'on pouvoit souhaiter, & les rendirent maîtres de tout.

Au reste quelques affaires qu'il y ait à decider parmi ces peuples Sauvages, jamais ils n'en donnent leur resolution sur le champ. L'on assemble les Chefs & les Anciens des villages, après quoi on delibere sur les choses, dont il s'agit. Ces Voyageurs leur avoient demandé une Pyrogue, & quelques Sauvages pour remonter le Fleuve Meschasipi, & pousser jusques aux Illinois par la Riviere de cette Nation, que j'ai nommée dans la Carte de ma Louïsianne, la Riviere Seignelay, pour faire honneur au Ministre d'Etat de ce Nom, qui avoit à cœur, & qui prenoit soin de tout ce qui regardoit nôtre découverte. Le Pere Anastase dit, qu'ils offrirent à ces Sauvages leurs Chevaux, de la poudre & du plomb en échange d'une Pyrogue. Après que le Conseil eût été assemblé sur ce sujet, on leur répondit, qu'on leur accordoit la Pyrogue qu'ils avoient demandée, & quatre Sauvages pour les conduire, un de chaque Nation pour marquer mieux l'étroite Alliance, qu'ils faisoient avec eux. Cela fût executé fort ponctuellement, de sorte qu'ils congedierent les *Cabinnio* avec des presens, dont ils furent satisfaits. Il faut remarquer sur ce sujet, sans que je pretende faire tort en cela aux lumieres du Sieur de la Sale, qu'assurément il n'avoit point encore trouvé la veritable em-

bou-

bouchure du Fleuve Meſchaſipi, non plus que le Pere Anaſtaſe, qui n'avoit jamais été en ce païs-là. Que ſi ce dernier l'a heureuſement rencontré par le moien des Sauvages, qui le conduiſoient, ce n'a été que par la connoiſſance que *Couture* Commandant du Fortin lui en avoit donné. Il nous éclaircira peut être davantage cette affaire dans la ſuite.

X. Après quelque ſéjour parmi ces peuples le Sieur Cavelier & le Pere Anaſtaſe s'embarquerent le premier d'Août 1687. ſur le Fleuve Meſchaſipi. Ils le traverſérent le même jour dans une Pyrogue de 40. pieds de long. Le courant du Fleuve étoit fort en cet endroit. Ils ſe mirent donc tous à terre pour faire le reſte du Voyage à pied, parce qu'ils avoient laiſſé aux *Akanſa* leurs Chevaux qu'ils auroient peut-être mieux fait de garder. Il ne demeura dans la Pyrogue que le jeune Cavelier, dont l'âge joint à la fatigue du chemin, qu'ils avoient fait juſques-là, ne lui permettoit pas d'achever le Voyage à pied,

Le Pere Anaſtaſe croit, que depuis le lieu, d'où ils étoient partis juſques aux Illinois, ils avoient bien encore 400. lieues de chemin à faire, pour s'y rendre. Mais dans le fond il n'en parle ainſi que par conjecture. L'un des Sauvages perchoit pour conduire la Pyrogue, & pour la faire remonter. L'autre de ſes Camarades le relevoit de fois à autre. Le reſte de la Compagnie ne ſe ſervoit point de la Pyrogue, ſinon quand ils y étoient obligez pour franchir quelque paſſage dangereux, ou pour traverſer des Rivieres. Ils eurent beaucoup de peines & de fatigues dans ce Voyage. Les chaleurs étoient exceſ-

excessives dans cette saison-là. Le sable étoit tout brûlant par l'ardeur du Soleil. Et par dessus tout la disette de vivres qui dura plusieurs jours les fit extremement souffrir pendant ce tems là.

Le Pere Anastase ajoute, qu'ils avoient déja fait deux cens lieues par le travers des terres depuis la Baye de St. Louïs, savoir cent lieues jusques aux *Cénis*, soixante au Nord-Nord-Est, & les 40. dernieres à l'Est-Nord-Est. Depuis les *Nassonis* jusques aux *Cadodacchos* 40. au Nord-Nord-Est. Des *Cadodacchos* aux *Cabinnio* & aux Mentons 25. à l'Est-Nord-Est, & des *Cabinnio* aux *Akansa* 60. à l'Est-Nord-Est. Ils continuérent leur route en remontant le Fleuve par les mêmes endroits, dont ils avoient ouï parler au Sr. de la Sale en 1682. excepté qu'ils allérent aux *Sicacha*. Le Pere Anastase dit, que le Sieur de la Sale n'y avoit point été. J'ai fait mention de cette Nation dans ma seconde Relation. Le village principal est à 25. lieues à l'Est des *Akansa*. Cette Nation est forte & nombreuse. Elle a pour le moins 4000. hommes de guerre. Ils ont abondance de toutes sortes de pelleteries. Les Chefs leur aportérent plusieurs fois le Calumet pour marquer qu'ils vouloient s'allier avec eux. Ils leur offrirent même d'aller s'habituer sur la Riviere *Ouäbache*, pour être plus près du Fort de Crevecœur aux Illinois, où ils alloient.

Cette fameuse Riviére *Ouäbache*, est bien aussi grande que le Fleuve Meschasipi. Elle en reçoit quantité d'autres, & par ce moien on peut entrer dans le Fleuve. L'embouchure, par où elle se décharge dans le

Mes-

Meſchaſipi, eſt éloignée des *Akanſa* de deux cens lieuës, ſelon l'eſtime que le Sieur de la Sale leur en avoit faite. A la verité on ne trouve pas cette diſtance en droite ligne par les prairies: mais elle ſe conte en ſuivant le Fleuve Meſchaſipi, qui fait de grandes anſes, & qui ſerpente beaucoup. En coupant droit par les terres il n'y auroit que cinq bonnes journées. Ils paſſerent donc au travers de la Riviere *Ouäbache* le 26. d'Août, & ils trouverent bien ſoixante lieües de chemin en remontant toûjours le Fleuve Meſchaſipi juſqu'à l'embouchure de la Riviere des Illinois. Environ ſix lieues au deſſous de cette embouchure on trouve au Nord-Oüeſt la fameuſe Riviere des *Maſſourites*, ou des *Ozages*, qui eſt pour le moins auſſi grande que ce Fleuve, dans lequel elle ſe décharge. Elle eſt formée par un grand nombre d'autres Rivieres connues, & navigables par tout, qui ſont habitées par des Nations fort nombreuſes, comme les *Panimoha*; qui n'ont qu'un Chef, & 22. Villages, dont le moindre eſt de 200. Cabannes, les *Paneaſſa*, les *Pana*, les *Panaloga* & les *Matotantes*, dont aucun ne le cede en rien aux *Panimaha*. On y comprend auſſi les *Ozages*, qui font dix ſept Villages ſur la Riviere de leur nom, laquelle ſe décharge dans celle des *Maſſourites*. Nos Cartes, & celles du Sieur de la Sale y ont auſſi étendu le nom des *Ozages*. Les *Akanſa* étoient autrefois établis au haut de l'une de ces Rivieres, qui porte aujourd'hui leur nom, & de laquelle j'ai parlé, vers le milieu du chemin de la Riviere *Ouäbache* à celle des *Maſſourites*. On trouve là le Cap de Saint

Antoine de *Padoüe*. C'eſt dans ces endroits, ou demeurent les Sauvages de la Nation, qui ſe nomme *Manſopolea*.

Enfin le 5. Septembre le Sieur Cavelier Prêtre du Seminaire de St. Sulpice à Paris, & le Pere Anaſtaſe de Doüai Recollet arrivérent à l'embouchure de la Riviere des Illinois. On compte de là juſqu'au Fort de Crevecœur environ cent lieües, ſelon que je l'ai remarqué dans ma premiere Relation. Toute cette route fournit une navigation fort aiſée, même aux grands batimens. Un *Chaouanon* nommé *Turpin* les aiant apperçus à ſon village, courut par terre pour en porter les nouvelles au Sieur Belle-Fontaine, qui commandoit dans ce Fort. Il ne pouvoit point croire la nouvelle qu'il lui aportoit. Mais ils ſuivirent ce Sauvage de fort près, & entrérent dans le Fort le 14. Septembre. On les conduiſit d'abord à la Chapelle, où le *Te Deum* fût chanté en action de graces. Les Canadiens, qui y étoient, s'étant mis ſous les Armes avec quelques Sauvages, ils firent tous la décharge de leurs fuſils.

Le Sieur de *Tonti*, qui étoit deſtiné par le Sieur de la Sale pour Commandant dans ce Fort de Crevecœur, étoit allé chez les Iroquois pour tacher de menager l'eſprit de ces Barbares. Ces gens ne laiſſérent pas d'être reçus avec tout le bon accueil poſſible, & le Sieur de Belle-fontaine n'oublia rien pour témoigner la joie qu'il avoit de leur arrivée, afin de les conſoler de leurs diſgraces, & de les rétablir de leurs fatigues.

Il faut avoüer, qu'il n'eſt pas poſſible à perſonne d'éviter ſa deſtinée. Cependant on

on ne peut s'empêcher de reconnoître que le triste sort du Sieur de la Sale a eu quelque chose de bien fatal. Il avoit entrepris ce grand Voyage dans le dessein de trouver l'embouchure du Meschasipi, & il est mort malheureusement dans cette recherche sans avoir pu réüssir dans son entreprise. Cependant incontinent après sa mort, son Frere avec le Pere Anastase Recollet & ceux qui les accompagnoient dans ce Voyage navigentsur ce Fleuve, & se rendent par là aux Illinois. Il est constant qu'il y a un très-beau port à l'embouchure de ce Fleuve, selon la remarque que j'en ai faite l'an 1680. L'entrée en est belle, comme on le peut voir aisément. De trois bras, qui composent cette embouchure, j'ai toûjours suivi le Canal du milieu. On en trouve l'embouchure commode, & on y rencontre plusieurs endroits propres à y bâtir des forteresses, qui ne seront point au hazard d'être inondées, comme on l'avoit cru ci-devant. Le bas de ce Fleuve est habitable, & est même habité par plusieurs Nations Sauvages, qui n'en sont pas fort éloignées. Les plus grands Vaisseaux peuvent monter plus de deux cens lieuës depuis le Golphe de Mexique, & aller ainsi jusques à l'embouchure de la Riviere des Illinois. Cette Riviere est navigable plus de cent lieuës, & se décharge dans le Meschasipi. Au bas du même Fleuve on voit d'autre Nations, que j'avois oubliées, comme les *Picheno*, les *Ozanbogus*, les *Tangibao*, les *Ottonika*, les *Mouisa*, & plusieurs autres, dont on perd aisément la mémoire, lorsqu'en y passant on n'a pas la commodité de

de faire toutes les obſervations neceſſaires.

Il y a apparence, que le Sr. de la Sale, qui n'a point trouvé l'embouchure de ce Fleuve dans la Mer, a eſtimé que la Baye de St. Louïs n'étoit qu'à 40. ou 50. lieuës de l'embouchure de l'un de ſes bras, au moins à aller en droite ligne. Mais par malheur il n'y a point été, & ne l'a pas trouvé, Dieu donnant des bornes à tous les hommes dans leurs entrepriſes, auſſi-bien qu'à l'Océan. Il l'a ſans doute ainſi permis, afin que le Pere Anaſteſe, qui eſt preſentement Vicaire des Recollets de Cambrai, decouvrît 110 Nations ſur la route, au défaut du Sr. de la Sale, ſans comprendre dans ce grand nombre pluſieurs autres peuples Sauvages, qui ſont connus à ceux par leſquels il a paſſé, parce qu'ils ont commerce avec eux, & qui pourtant ne ſont point encore connus des Européens.

Ces Nations, comme je l'ai remarqué, ont des Chevaux propres à toutes ſortes d'uſage en fort grande quantité. Les Sauvages ſe croyent bien payez d'un bon Cheval, quand on leur en donne une hache.

Le Pere Anaſtaſe étoit parti de la Baye de St. Louïs au Golphe de Mexique dans le deſſein de demeurer parmi les *Cénis* à ſon ſecond Voyage, pour y établir la Miſſion. Le Pere Zenobe Mambré Recollet, qui étoit reſté dans la Baye, devoit l'aller joindre, afin de s'étendre chez les Nations voiſines. Ils attendoient de l'Europe un plus grand nombre d'Ouvriers. Mais la mort funeſte du Sr. de la Sale l'ayant obligé de paſſer outre, il ne doute pas que le Pere Zenobe n'ait été le chercher. Peut-être même, qu'il eſt preſentement en ces Païs-là avec le Pere Maxime Recollet, natif

de

de Lile en Flandres, & qu'ils auront laissé le Sr. Chefdeville Missionaire de St. Sulpice à la Mission du Port de cette Baye. Il s'étoit destiné lui-même à cela, parce qu'il y avoit neuf ou dix familles Européennes avec leurs enfans. De plus il y a quelques-uns des gens du Sieur de la Sale, qui ont épousé des femmes Sauvages pour tacher d'augmenter leur petite Colonie. Voilà l'extrait de ce que le Pere Anastase a écrit de son pénible Voyage. On ne sait pas au reste, ce que ces pauvres gens sont devenus depuis ce tems-là.

Le Pere Anastase cacha la déplorable destinée du Sr. de la Sale, parce qu'il étoit de son devoir, aussi-bien que celui de Mr. Cavelier Prêtre, d'en donner les premieres nouvelles à la Cour, & de menager par ce secret les effets appartenans au défunt dans le Fort des Illinois: parcequ'il lui avoit fait toutes les avances qu'il avoit pu pour son entreprise. Il partit des Illinois au Printems de l'an 1688. avec le Pere Anastase, le jeune Cavelier, le Sr. Joutel & un Sauvage, qui est presentement habitué auprès de Versailles. Ils arrivérent à Quebec le 27. Juiller, & firent route pour France le 20. Août suivant. Dieu leur a fait la grace d'arriver heureusement à Paris, après avoir essuié un nombre incroiable de dangers. Ils rendirent compte de leur Voyage à Monsieur le Marquis de Seignelay.

Voilà l'histoire de ce dernier Voyage du Sr. de la Sale, dont j'ai cru devoir donner connoissance au public, parceque c'est comme une suite du mien, & qu'il sert à confirmer plusieurs choses que j'ai avancées. Je passe presentement à la description de la Religion &

des

des mœurs de ces Nations Barbares, que j'ai decouvertes dans mon Voyage.

XI. Nos découvertes nous aiant fait connoître la plus grande partie de l'Amerique Septentrionale; je ne doute point, que si l'on nous y renvoioit pour achever ce que nous avons si heureusement commencé, on ne developpât enfin ce qu'on n'a pu éclaircir jusqu'à present, quelque tentative que l'on ait faite pour cela. Il a été impossible jusques ici d'aller au Japon par la Mer glaciale. On à taché plusieurs fois d'en faire le Voyage: mais on n'a pu y reüssir, & je suis moralement assuré, qu'on ne pourra jamais en venir à bout, qu'au préallable on n'ait découvert le Contient tout entier des terres, qui sont entre la Mer glaciale, & le nouveau Mexique. Il semble, que Dieu ne m'ait preservé de tous les dangers extraordinaires de mes grands Voyages, que pour achever cette heureuse découverte. Je m'offre encore d'y travailler, & je suis persuadé que cette entreprise aura un succès heureux moienant Dieu, si l'on me fournit les moiens de m'y employer.

Je ne suis pas surpris de ce que les Savans avouent, qu'ils ignorent encore comment l'Amerique s'est peuplée, & comment ce nombre infini de Nations, que l'on y trouve, s'est établi dans ce vaste Continent. L'Amerique forme la moitié du Globe de la terre. Les plus habiles Geographes n'en ont point encore une connoissance entiere, & les habitans même de ce nouveau Monde, lesquels nous avons découverts, & qui selon toutes les apparences en devroient être les mieux informez, ne savent pas eux-mêmes, comment leurs Ancê-

tres

tres y ſont venus. Certes ſi dans l'Europe nous étions comme ces peuples, ſans l'uſage de cet Art ingenieux de l'Ecriture, qui fait en quelque ſorte revivre les morts, qui rappelle le ſouvenir du paſſé, & qui conſerve la mémoire des choſes, il eſt certain, que nous ne ſerions pas moins ignorans que ces pauvres Sauvages.

La plus grande partie des Barbares, qui habitent l'Amerique Septentrionale croient communement une eſpéce de création du Monde. Ils diſent, que le Ciel, la terre, & les hommes ont été faits par une Femme, qui gouverne le Monde avec ſon Fils. C'eſt peut-être pour cela, qu'ils content leurs genealogies par les femmes. Ils ajoutent, que ce Fils eſt le principe de toutes les choſes bonnes, & que la femme eſt la cauſe de tout le mal. Ils croyent que l'un & l'autre joüiſſent d'une parfaite felicité. Ils diſent encore, que cette Femme tomba du Ciel enceinte, & qu'elle fut reçue ſur le dos d'une Tortue, qui la ſauva du naufrage. Quand on leur fait quelque objection ſur le ridicule de leur creance, ils répondent ordinairement que cette objection eſt bonne pour ceux qui la font; mais qu'elle ne fait rien contr'eux, parce qu'ils ſont faits d'une autre maniere que les Européens. D'autres Sauvages du même Continent croient, qu'un certain Eſprit que les Iroquois appellent *Otkon*, ceux de la Virginie *Okée*, & d'autres Barbares, qui demeurent au bas du Fleuve St. Laurent, *Atahauta*, eſt le Createur du Monde & qu'un nommé *Meſſou* en a été le reparateur après le Déluge. C'eſt ainſi qu'ils alterent & qu'ils broüillent par leurs traditions la connoiſſance que

que leurs Ancêtres peuvent avoir eue du Déluge universel. Ils disent, que ce Messou ou *Otkon* allant un jour à la chasse, ses chiens se perdirent dans un grand Lac, qui venant à se déborder couvrit toute la terre en peu de tems, & ne fit qu'un abîme de tout le Monde. Ils ajoûtent, que ce *Messou* ou *Otkon* amassà un peu de terre par le moyen de quelques animaux, & se servit de cette terre pour réparer le Monde. Au reste ils croient, que les Européens habitent un Monde different du leur. Quand donc on veut les desabuser de leurs folies, & les instruire de la veritable Création de l'Univers, ils disent que tout cela peut bien être veritable pour le Monde que nous habitons: mais qu'il en est tout autrement du leur. Il demandent même fort souvent, s'ils y a un Soleil & une Lune dans nôtre Europe comme dans leur Païs.

Il y a d'autres Sauvages, qui habitent au haut du Fleuve S. Laurent & un Meschasipi, qui racontent, à peu-près comme les precedens, qu'une femme décendit du Ciel, & demeura quelque tems à voltiger en l'air sans trouver où poser son pied. Les poissons de la Mer en aiant compassion tinrent conseil pour savoir qui d'entr'eux la recevroit. La Tortue se presenta, & offrit son dos au dessus de l'eau. Cette femme s'y vint reposer, & y fit sa demeure. Dans la suite les immondices de la Mer s'étant ramassées autour de la Tortue, il s'y forma peu à peu une grande étendue de terre, qui fait presentement ce que nous appellons l'Amerique. Il ajoûte, que la solitude ne plaisoit du tout point à cette femme, & qu'elle s'ennuïoit de n'avoir personne, avec qui elle

pût

pût s'entretenir pour passer sa vie plus agreablement qu'elle ne faisoit. Il décendit d'enhaut un esprit, qui la trouvant endormie de chagrin, s'approcha d'elle imperceptiblement, & de cette approche il en vint deux fils, qui sortirent de sa côte. Ces deux enfans ne purent jamais s'accorder dans la suite. L'un étoit meilleur chasseur que l'autre, & ils avoient tous les jours quelques démêlez entr'eux. Ils en vinrent enfin à une telle extremité, qu'ils ne purent plus se souffrir l'un l'autre. Sur tout il y en avoit un d'une humeur extrémement farouche. Il avoit une haine mortelle pour son Frere, qui avoit le naturel plus doux. Celui-ci ne pouvant plus endurer les mauvais traitemens, que l'autre lui faisoit tous les jours, se vit enfin obligé de s'en separer. Il se retira dans le Ciel, d'où pour marque de son juste ressentiment, il fait gronder son tonnerre de fois à autre sur la tête de son malheureux Frere. Quelque tems après l'Esprit décendit encore vers cette femme, & il en vint une fille, de laquelle, disent les Sauvages, est décendu ce grand peuple, qui occupe presentement une des plus grandes parties de l'Univers.

Quelque fabuleuse que soit cette histoire, on ne laisse pas d'y entrevoir quelque verité. Le sommeil de cette femme, & la naissance de ses deux fils ont quelque rapport avec le sommeil d'Adam, pendant lequel Dieu prit une de ses côtes pour en former Eve. La desunion de ces deux Freres est l'image de la haine irréconciliable de Caïn & d'Abel. La retraite de celui, qui s'en alla dans le Ciel, nous represente la mort d'Abel,

& le tonnere, qui gronde du Ciel, marque assez bien la malediction, que Dieu prononça contre ce malheureux Caïn, qui avoit inhumainement tué son Frere.

C'est une chose déplorable de voir de combien de chimeres le Démon embrouille l'esprit de ces pauvres Sauvages. Quoi qu'ils estiment toutes les Ames corporeles, (car ils entendent par leur *Otkon*, *Okée Atahauta* ou *Manitou*, je ne sçay quel ressort materiel, qui donne l'être & le mouvement à toutes choses:) ils font pourtant profession de croire l'immortalité de l'Ame, & une autre vie, dans laquelle on jouït de toutes sortes de plaisirs, & où l'on trouve de la chasse, & de la pêche en abondance, du blé d'Inde pour ceux qui en sement, car il y en a qui n'en sement point, du Tabac, & mille autres choses curieuses & necessaires. Ils tiennent que l'Ame n'abandonne point le corps incontinent après la mort. C'est pour cela, qu'ils enterrent avec le corps, Arc, fléches, blé d'Inde, & viande grasse, afin que les morts se puissent nourrir, disent-ils, en attendant qu'ils soient arrivez au Païs des Ames. Comme ils donnent des Ames à toutes les choses sensibles, ils estiment, qu'après la mort les hommes chassent encore les ames des Castors, des Elans, des Renards, des Outardes, des Loups marins, & des autres animaux. Ils croient, que l'Ame des raquettes, dont ils se servent pour ne point enfoncer dans les neiges pendant l'hyver, leur sert encore pour le même usage dans l'autre vie, de même que l'Ame des arcs & des fléches à tuer les bê-

tes.

tes. Ils ont les mêmes pensées de la pêche: de sorte que ces Ames ont besoin selon eux, des armes que l'on enterre avec les morts. Les Corps, qu'ils élevent à sept ou huit pieds de terre, n'ont besoin de ces armes & des vivres que l'on met auprès d'eux, que pour faire le voyage de l'autre vie. Ils s'imaginent que ces Ames se promenent visiblement dans les Villages pendant un certain tems, & qu'elles prennent part à leurs festins, & à leurs régales. C'est pour cela, qu'ils leur laissent toûjours leurs portions. Plusieurs de ces Nations vont même jusqu'à avoir de certaines Fêtes générales des Morts, accompagnées de chansons & de cris horibles, de festins à manger tout ce qui s'y presente, de danses, & de presens de differentes sortes. Ils tirent les corps morts du village, & même les os de ceux qui sont déja consumez, qu'ils appellent des paquets d'Ames. Ils les transportent d'un tombeau dans un autre ornez de peaux passées, de rassades, de Coliers de porcelaine, & d'autres pareilles richesses de leurs Païs. Ils croient, que tout cela sert à rendre ces morts plus heureux. Je ne m'arrête pas ici à déduire la superstition de leur créance sur ce sujet, les lieux differens ou les emplois qu'ils leur assignent, la maniere dont ils croient que les ames vivent, leurs guerres, leur paix, leur Police & leurs Loix. Ce sont autant de traditions extravagantes & ridicules, fondées sur des fables que leurs Peres ont inventées, & ausquelles ils ont donné du credit, les faisant passer à leurs enfans, qui y sont fortement attachez. On

pourroit même ſoupçonner que les Sauvages de l'Amerique ſont originairement iſſus des Juifs, dont quelques uns peuvent avoir été jettez par quelque naufrage dans cette grande partie du Monde. En effet ils ont du rapport avec les Juifs en pluſieurs choſes. Ils font leurs Cabannes en forme de pavillons comme les Juifs. Ils s'oignent d'huile, & s'attachent ſuperſtitieuſement aux ſonges. Ils pleurent leurs morts avec beucoup de lamentations. Les femmes portent le dueil de leurs proches parens un an entier. Pendant cela elles s'abſtiennent des danſes & des feſtins, & ont une maniere de chaperon ſur la tête. Pour l'ordinaire le Pere & le frere du défunt ont ſoin de la Veuve.

Au reſte il ſemble qu'il y aït une malediction particuliere de Dieu ſur eux comme ſur les Juifs. Ils ſont brutaux, & opiniâtres au dernier point. Ils n'ont point de demeure fixe & arrêtée. Ils ſont fort impudiques, & ont même l'eſprit ſi groſſier, que quand on leur dit, que leurs Ames ſont immortelles, ils ne laiſſent pas de demander ce qu'elles mangeront dans l'autre Monde. D'ailleurs on voit quelques traces de la créance des Juifs conformément à la révélation de Moïſe, dans ce que nous avons touché ci-deſſus de la créance des Sauvages ſur l'origine du Monde : mais à parler franchement ces peuples Barbares paroiſſent n'avoir aucune idée de la Divinité. Ils croient néanmoins un autre monde, où ils eſperent de joüir des mêmes plaiſirs, qu'ils goûtent ordinairement en celui-ci. Ce ſont des gens ſans ſubordination, ſans Loix, & ſans forme de Gouvernement ni de police. Ils ſont groſ-

ſiers

ſiers en matiere de Religion, ſins & ruſez pour le commerce & pour leur profit : mais ſuperſtitieux juſqu'à l'excès.

XII. Nos Anciens Miſſionaires Recollets du Canada, & ceux qui leur ont ſuccedé dans ce travail ont toûjours avoué, comme je l'avouë avec eux, qu'on ne reüſſira jamais à convertir les Sauvages, ſi on ne travaille à les rendre hommes, avant que de les rendre Chrétiens. Il faut donc neceſſairement, que pour les humaniſer, les Chrétiens de l'Europe ſe mêlent avec eux, & qu'on les habitue parmi nous; ce qui ne ſe peut faire ſans doute qu'en augmentant les Colonies. Mais il faut avouer, que la Compagnie des Marchands du Canada a toujours mis de grands obſtacles à l'aggrandiſſement des Colonies. Car dans le deſſein d'attirer tout le commerce, ces Meſſieurs n'ont jamais voulu ſouffrir, qu'on fît des établiſſemens particuliers pour s'habituer dans le Païs, ni permettre même, que les Miſſionaires rendiſſent les Sauvages ſedentaires. Sans cela pourtant il n'eſt pas poſſible de rien faire pour la converſion de ces Infideles. Ainſi l'avidité de ceux qui veulent trop gaigner en peu de tems a retardé beaucoup l'établiſſement de la Foi parmi les Sauvages. Le mauvais exemple des Chrétiens y a auſſi cauſé beaucoup de préjudice. Il paroît donc de tout cela, que la Miſſion eſt fort pénible & fort laborieuſe parmi ces abondantes Nations. Ainſi il faut tomber d'accord, qu'il ſeroit neceſſaire d'emploier pluſieurs années, & de s'engager dans de grands travaux pour humaniſer ces peuples, qui ſont extrémement

grossiers & barbares. C'est pour cela, qu'à la reserve de quelques sujets fort douteux on ne peut se hazarder d'administrer les Sacremens aux Adultes, qui semblent se convertir. Car on voit en effet qu'après tant d'années de Mission, on a fait très-peu de progrès, quoi qu'on ait beaucoup travaillé. Ainsi l'on n'avancera jamais le Christianisme parmi les Sauvages, si l'on ne fortifie les Colonies d'un grnd nombre d'habitans, d'Artisans & de Laboureurs. Il faut même que la traite avec les Sauvages soit libre & permise indifferemment à tous les Européens. De plus il faut rendre à ces Barbares sedentaires, & les façonner à nos manieres & à nos Loix. On pourroit encore, par le secours des personnes zelées de l'Europe, établir des Colleges, afin d'y élever de jeunes Sauvages dans les lumieres du Christianisme. Ces gens pourroient contribuer ensuite avec les Missionaires à l'instruction de leurs Compatriotes. C'est un moyen très-propre sans doute à fortifier l'établissement temporel & spirituel des nouvelles Colonies : mais on voit ordinairement que les hommes fort attachez au gain & au commerce, sont peu sensibles à attirer la bénédiction de Dieu sur eux, & a s'employer à l'avancement de sa gloire.

Dieu se plait souvent à éprouver ses Enfans, & entr'eux ceux qui s'employent au Salut des Ames, par les endroits, qui leur sont les plus sensibles: mais les dangers, les travaux, les soufrances, & le sacrifice même de leur vie leur seroient agréables, si en se devouant ainsi au salut de leurs prochains, Dieu leur donnoit la consolation de voir leurs entreprises couronnées de quelques

suc-

ſuccès, par raport à ſa gloire & à la converſion des Ames. Il eſt impoſſible qu'en jettant les yeux ſur ce grand nombre de peuples, dont je parle dans cette Relation, & ſur le peu de progrès, que l'on a fait juſqu'à preſent parmi les Sauvages, qui habitent ces grands & vaſtes Païs, on ne ſoit obligé d'admirer en cela les jugemens inſcrutables de Dieu. Un grand nombre de Prêtres Seculiers fort ſavans, & de zelez Religieux de notre Ordre ont porté le flambeau de l'Evangile par tout, & ont travaillé à ce grand ouvrage. Mais Dieu veut nous faire ſentir, que la converſion des Ames eſt l'ouvrage de ſa grace, dont les momens heureux ne ſont point encore arrivez. Il ſe contente de nous voir gemir ſous cette dépendance de ſon ſecours interieur. Il eſt le témoin de nos larmes & de nos ſoupirs. Il entend nos prieres. Il reçoit le ſacrifice de nos vœux, & agrée les ſupplications ardentes, que nous lui faiſons d'avancer les tems de ſa miſericorde envers ces peuples enſevelis dans les tenebres de l'ignorance. Cependant il veut que les ouvriers travaillent à preparer cette vigne & qu'ils y employent toute leur adreſſe: mais il faut qu'ils en attendent le fruit avec patience. Dieu agira dans le tems qu'il en a marqué dans le ſecret de ſa providence, & ſera le juſte remunerateur de ceux qui s'emploieront fidelement à ce grand ouvrage. Cependant il ne trouve pas encore à propos de nous donner cette joye, que nous ſentirions ſans doute, ſi nos travaux étoient ſuivis d'un grand ſuccès: parce que ces nombreuſes converſions pourroient flatter notre amour propre, & notre vanité.

Je puis dire ici avec douleur, qu'il y a beaucoup de différence entre les Missions modernes de l'Amerique & celles que nos Recollets ont commencées dans ce nouveau Monde, & continuées dans l'Amerique Meridionale, & en particulier dans le Peron. On y convertissoit tous les jours des millions d'Âmes ; mais on ne remarque aujourd'hui dans le Cananda qu'une terre ingrate & sterile. On n'y trouve que de l'aveuglement, de l'insensibilité, un prodigieux éloignement de Dieu, & même une entiere opposition aux mystere de la Foi. Il faudroit des siécles entiers pour preparer ces Barbares à l'Evangile, avant que d'en esperer quelque succès : & pour comble de malheur Dieu a permis que le Païs fut mis entre les mains d'une Compagnie de Marchans, qui ne pensent qu'à leur interêt, & qui sont tout à fait insensibles à la propagation de la Foi.

Nos anciens Missionaires Recollets n'accordoient le Baptême aux Sauvages, qu'après de grandes précautions, de peur que ce Saint Mystére ne fut profané. On voit encore aujourd'hui que ces Nations sont très mal disposées pour la Religion Chrétienne. Elle ne paroissent avoir aucun sentiment de Religion en général, & semblent incapables des raisonnemens les plus communs, qui meinent les autres hommes à la connoissance d'une Divinité. Ils écoutent comme des chansons tout ce qu'on leur dit de nos Mysteres. Ils ont de grands vices naturels, & sont attachez à des superstitions, qui ne signifient rien. Ils ont des coutumes sauvages, brutales & barbares. Ils se laisseroient

roient baptiser dix fois par jour pour un verre d'eau de vie, ou pour une pipe de Tabac. Ils offrent leurs enfans pour être baptisez, mais sans aucun motif de Religion. Ceux qu'on peut avoir instruits tout un hyver, comme il m'est arrivé d'en instruire quelqus-uns pendant que j'étois au Fort de Frontenac, ne témoignent pas plus de discernement que les autres pour les articles de la Foi. On les trouve tous généralement ensevelis dans cette insensibllité pour la Religion. C'est ce qui a causé de terribles allarmes de conscience à nos Religieux dans les commencemens de leur Mission parmi les Peuples du Canada. Ils voioient, que le peu d'Adultes, qu'ils avoient instruits, & ensuite admis au Baptême retomboient aussitôt dans leur indifférence ordinaire pour le Salut, & que les enfans suivoient l'exemple malheureux de leurs Peres, de sorte qu'on profanoit visiblement le Baptême en le leur administrant. Le Cas fut examiné à fonds, & discuté avec beaucoup de soin. On le porta même en Sorbonne. Enfin après toutes les diligences possibles il fut conclu, qu'à l'égard des Adultes & des enfans moribonds, de la mort desquels on seroit moralement assuré, on pourroit se hazarder à leur accorder le Baptême, lorsqu'ils le demanderoient, parce qu'on avoit droit de presumer que dans cette extrémité Dieu donnoit quelques rayons de lumiere aux Adultes, comme on croyoit l'avoir entrevû en quelques-uns. Mais on déclara, qu'à l'égard des autres Sauvages, on ne devoit point du tout leur accorder le Baptême, à moins que

par un grand uſage, & après une longue & forte experience, on n'eut remarqué qu'ils étoient touchez, inſtruits, penetrez de nos Myſteres & abſolument détachez de leurs coutûmes Barbares. On déclara de plus, qu'on pourroit adminiſtrer le Baptême à ceux qui ſeroient entierement habituez parmi les Chrétiens, élevez dans nos manieres de vivre, & humaniſez, ſur tout après avoir été bien inſtruits: & qu'il en ſeroit uſé de même à l'égard des enfans de ces derniers. On dreſſa un formulaire, & une eſpece de Canon fondamental pour ſervir de régle à nos Miſſionaires, afin qu'ils s'y conformaſſent abſolument dans les fonctions de leur emploi.

XIII. Nos anciens Miſſionaires Recollets ont connu pluſieurs Nations differentes dans l'eſpace de plus de ſix cens lieues, dans les terres de l'Amerique Septentrionale, & j'en ai viſité un grand nombre d'autres, parce que j'ai été plus avant qu'eux, & que j'ai voyagé dans tout le Fleuve de Saint Laurent, & dans celui de Miſſiſſipi. J'ai remarqué, comme mes predéceſſeurs, que les Sauvages ne manquent point de bon ſens dans les choſes qui concernent l'interêt general & particulier de leur Nation. Ils vont droit à leur fin. Ils prennent même des meſures aſſez juſtes pour cela: mais c'eſt ce qui fait le ſujet de mon étonnement, qu'étant aſſez éclairez pour leurs propres affaires, ils n'ayent rien que d'extravagant dans l'eſprit, par rapport à ce qui concerne la Religion, les Mœurs, les Loix, & les maximes de la vie. Nous avons tous reconnu

que

que presque tous les Sauvages en general ne reconnoissent aucune Divinité, & qu'ils sont même incapables des raisonnemens communs & ordinaires sur ce sujet: tant ils ont l'esprit stupide & rempli de ténébres. On trouve pourtant quelquefois au travers de leur aveuglement, des sentimens confus de Divinité. Les uns reconnoissent le Soleil pour Dieu. D'autres un Genie qui domine dans l'air. Quelques-uns regardent le Ciel comme une Divinité, d'autres un Otkon ou Maniton bon, ou mauvais. Cependant tout cela n'est qu'en aparance seulement. Les Nations du Sud semblent croire un Esprit universel qui domine par tout. Ils s'imaginent qu'il y a un Esprit en chaque chose, même dans celles qui sont inanimées, & ils s'y adressent par fois pour le conjurer, comme nous l'avons remarqué du Sauvage, qui faisoit une espece de sacrifice sur un Chêne au Saut de St. Antoine de Padoue sur le Mississipi.

Cependant ils ne reconnoissent point de Divinité par esprit de Religion. Ils en parlent ordinairement par prévention, caprice & entêtement, ne regardant eux-mêmes ce qu'ils en disent que comme une espece de fable. Ils n'ont aucune ceremonie exterieure, qui montre qu'ils rendent quelque culte à la Divinité. On ne leur voit ni sacrifice, ni Temple, ni Prêtre, ni aucune marque de Religion. Les songes leur tiennent lieu de Prophetie, d'inspiration, de Loix, de commandement & de regles dans leurs entreprises de guerre, de paix, de commerce, & de chasse. La foi qu'ils y ont leur impose

une eſpece de neceſſité, * parce qu'ils croient, que c'eſt un Eſprit univerſel qui les leur inſpire pour leur avertir de ce qu'ils doivent faire. Cela va ſi loin, que ſi leur ſonge leur ordonne de tuer un homme, ou de commettre quelque autre mauvaiſe action, ils l'exécutent en même tems, & la reparent enſuite par les moyens que nous dirons ci-après.

Les parens ſongent pour leurs enfans, & les Capitaines pour leurs Villages. Ils ont des gens qui ſe mêlent d'interprêter ces ſonges, & qui les expliquent ſelon leurs inclinations. S'ils ne réüſſiſſent pas dans leurs interpretations, on ne les regarde pas comme fourbes pour cela. On remarque que s'il y a quelque ſaut ou chute d'eau difficile à paſſer, & quelque danger à éviter, ils y jettent une robe de caſtor, du tabac, de la porcelaine, ou autre choſe ſemblable par maniere de ſacrifice pour s'attirer la faveur de l'eſprit qui y preſide. Il n'y a point de Nation, qui n'ait ſes Jongleurs. Peut-être n'y a-t'il dans leur fait aucune communication avec le Diable; mais cependant on peut dire, que cet eſprit malin regne dans toutes les impoſtures de ces Jongleurs; qu'il s'en ſert pour amuſer ces peuples & les rendre toûjours plus incapables d'être amenez à la connoiſſance du vrai Dieu. Ils ſont fort entêtez de ces Jongleurs, quoi qu'ils les trompent continuellement.

Ces impoſteurs ſe mêlent de prédire l'avenir

* Tout ceci eſt plein de contradiction. Si ces Sauvages croient qu'un eſprit univerſel les inſpire, s'ils croient qu'un genie domine dans l'air, ou que le Soleil ſoit le plus grand de tous les Etres; qu'on apelle cela comme on voudra, c'eſt reconnoître un être ſurprême, & la diſpute ne ſera jamais qu'une diſpute de mots.

nir & veulent qu'on les regarde comme ayant un pouvoir presque infini. Ils se vantent de faire venir la pluye, le beau tems, le calme, l'orage, la fécondité & la sterilité des terres, les chasses heureuses ou malheureuses. Ils servent aussi de Medecins & appliquent souvent des remedes qui n'ont aucune vertu pour la guerison des maladies. On ne peut rien s'imaginer de plus horrible, que les cris, & les contorsions de ces trompeurs, lorsqu'ils se mettent à jongler, ou à faire leurs enchantemens. Ils ne laissent pourtant pas d'avoir de l'adresse: quoi qu'ils ne guerissent personne & ne prédisent jamais rien que par hazard. Cependant ils ont une infinité de détours pour amuser ces pauvres peuples, lorsque l'évenement ne répond pas à leurs promesses, à leurs prédictions, & à leurs remedes. Ils ne font rien sans recompense; mais s'ils ne sont adroits à s'accrediter, & à trouver des défaites, lorsque la personne qu'ils traitent vient à mourir, ou que les entreprises n'ont pas le succès, qu'ils en faisoient esperer, on les tue souvent sur le champ sans autre formalité.

Les sauvages sont attachez à d'autre superstitions, dont les Demons se servent pour les abuser. Ils croyent, qu'il y a plusieurs sortes d'animaux qui ont une ame raisonnable. Ils ont je ne sai quelle veneration pour certains os d'Elans, de Castors & d'autres bêtes. Jamais ils ne les donnent à manger à leurs chiens, qui sont les seuls animaux domestiques, qu'ils nourissent, parce qu'ils s'en servent à la chasse. Ils conservent prétieusement ces os & ont même de la repugnance à les jetter dans le Fleuve. Ils prétendent que les Ames de

ces animaux viennent voir de quelle maniere on traite leurs corps & qu'elles en avertissent ensuite les bêtes vivantes, & celles qui sont mortes. Que s'il arrive qu'on les maltraite, les bêtes de cette espece ne veulent plus se laisser prendre, ni dans ce monde ni dans l'autre.

Tel est leur aveuglement & leur insensibilité pour toutes sortes de Religions ; de sorte qu'on ne voit rien de semblable dans toutes les histoires. Il est vrai, qu'ils ont de certaines superstitions, auxquelles ils s'atachent avec beaucoup d'opiniatreté. Cependant ils n'ont en cela aucun principe de Religion. Quand on dispute avec eux, & qu'on les pousse un peu sur leurs réveries, il ne répondent rien, & demeurent comme stupides & hebetez. Ils écoutent nos mysteres avec la même indifference, qu'ils ont pour leurs propres réveréveries. J'en ai vû plusieurs qui sembloient se rendre à cette verité, qu'il y a un premier principe, qui a tout a fait. Cependant cela ne fait qu'éfleurer leur esprit, qui retombe d'abord dans son assoupissement ordinaire, & dans sa premiere insensibilité.

XIV. L'insensibilité de ces Barbares ne vient ordinairement que de ce qu'ils ne se soucient point d'être instruits. Ils ne s'attachent à nous que par fantaisie, ou ne nous recherchent que par le bon accueil que nous leur faisons, ou par le secours que leurs malades reçoivent de nous, ou par l'esperance de tirer quelque profit de notre commerce, ou enfin parce que nous sommes des Européens, qu'ils croient plus vaillans qu'eux, & qu'ils esperent que nous les défendrons contre leur ennemis. Ils recitent nos prieres comme des chansons

sans

ſans aucun diſcernement de foi. Ceux que l'on a catechiſez long-tems ſont fort chancelans. A la réſerve d'un fort petit nombre, ils quittent tout, retournent à leurs bois, & reprennent leurs ſuperſtitions à la moindre fantaiſie qui leur monte dans l'eſprit.

Je ne ſai ſi leurs prédeceſſeurs ont connu quelque Divinité : mais enfin leur langue, qui eſt fort naturelle & fort expreſſive en toute autre choſe, eſt tellement ſterile à cet égard, qu'on n'y trouve aucun terme pour exprimer la Divinité, ou quelqu'un de nos myſteres, pas mêmes les plus communs. C'eſt un des plus grands embarras que l'on trouve, quand on veut les convertir.

Voici encore un grand obſtacle à la converſion de ces Peuples. C'eſt que la plûpart d'entr'eux ont pluſieurs femmes, & que vers le Nord ils en changent quand il leur plait. Ils ne comprennent pas, comment on peut s'aſſujettir à l'indiſſolubilité du Mariage. *Ne vois-tu pas bien*, diſent-ils, quand on raiſonne avec eux ſur ce ſujet, *que tu n'as point d'eſprit? Ma femme ne s'accommode pas de moi. Je ne m'accommode pas d'elle. Elle s'accommodera bien avec un tel, qui ne s'accorde pas avec la ſienne. Pourquoi voudrois-tu, que nous fuſſions quatre malheureux pendant le reſte de nos jours?*

Un autre empêchement, qui vient de tout ce que nous venons de toucher, conſiſte dans la coutume qu'ils ont de ne contredire perſonne. Ils croyent en effet qu'on doit laiſſer chacun dans ſon opinion, ſans entreprendre de la combattre. Ils croyent, ou font ſemblant de croire tout ce que vous leur dites. C'eſt une inſenſibilité, & une indifférence pro-

profonde pour toutes choſes, mais ſur tout en matiere de Religion, dont ils ne ſe mettent point en peine. Il ne faut point aller dans l'Amerique dans l'eſperance de ſouffrir le Martyre, en prenant ce mot dans le ſens Theologique. Les Sauvages ne font jamais mourir les Chrêtiens pour cauſe de Religion. Ils laiſſent chacun dans ſa créance. Ils aiment ſeulement les ceremonies exterieures de notre Egliſe. Ils ne font la guerre que pour les interêts de la Nation, & ne tuent les gens que pour des querelles particulieres, par brutalité, par yvrognerie, par vengeance, par entêtement de ſonge Ils ſont incapables d'ôter la vie à perſonne en haine de ſa Religion. Tout eſt brûtal dans leurs inclinations. Ils ſont naturellement gourmans, & ne connoiſſent point d'autre felicité dans la vie que le plaiſir de boire & de manger. On remarque cette brutalité juſques dans leurs yeux & dans leurs divertiſſemens, qui ſont toujours précedez & ſuivis de feſtins.

L'eſprit de vengeance, dont ils ſont animez, eſt encore un grand obſtacle au Chriſtianiſme. Ils ont beaucoup de douceur, & d'indulgence pour leur Nation: mais ils ſont cruels & vindicatifs au delà de toute imagination contre leurs ennemis. Ils ſont naturellement inconſtans, médiſans, moqueurs & impudiques.

Pour gagner quelque choſe ſur eux, & les diſpoſer à la Foi, il faudroit contracter de grandes habitudes avec eux. C'eſt ce qu'on ne peut faire ſi tôt, parce qu'il faut auparavant multiplier les Colonies, & les étendre par tout. Lorſqu'ils ont paſſé quelques ſe-

mai-

maines avec les Européens, ils sont obligez d'aller à la guerre, ou à la chasse & à la péche, afin d'avoir dequoi subsister : & cela les débauche sans doute extrémement. Il faudroit donc les fixer, les induire à défricher les terres, à les cultiver, & à travailler à divers métiers, comme les Européens : après quoi on leur verroit prendre peut-être des manieres plus douces, & plus civilisées.

Les Sauvages ont des festins d'Adieu, de remerciment, de guerre, de paix, de mort, de mariage & de santé. Ils passent alors en regal les jours & les nuits. On ne permet à personne de quitter l'assemblée, que l'on n'ait tout mangé & si l'on ne peut plus manger, on est obligé de louer quelqu'un qui soit en état de tenir la place de ceux qui sont repus. Ils ont encore d'autres festins pour la guerison des malades. Ils en ont aussi de communs. Autrefois ils avoient des festines d'impudicité, où les hommes & les femmes se mettoient pêle mêle, & commettoient des brutalitez surprenantes. Mais s'ils font encore presentement de ces festins, c'est fort rarement, & lors qu'ils sont éloignez des Européens.

Quand ils veulent aller à la guerre, c'est ordinairement pour reparer quelque tort, qu'ils prétendent qu'on leur a fait. Quelquefois ils n'y vont qu'ensuite d'un songe, & souvent parce que la fantaisie leur en vient dans l'esprit. Par fois aussi ils ne s'y engagent que parce que les autres se moquent d'eux. *Tu n'as point de courage*, disent-ils, *tu n'as jamais été à la guerre. Tu n'as point encore tué d'hommes*. Alors ils se piquent d'honneur, & après avoir tué quelques bêtes fauves, ils font un festin & exhortent leurs voisins à les ac-

com-

compagner dans leur entreprise. Lors qu'ils y veulent aller seuls, ils ne font point de festins. Ils avertissent seulement leurs femmes de leur preparer de la farine de blé d'Inde, parce qu'ils veulent aller à la guerre. Mais s'ils veulent avoir des compagnons, ils vont par tout le village inviter les jeunes hommes, qui prennent leurs plats de bois ou d'écorce de boulleau. Alors ils se rendent dans la cabanne de celui qui les a invitez ; ce qu'ils font ordinairement en chantant des chansons de guerre : *Je vais à la guerre. Je veux vanger la mort de tel ou tel de mes parens. Je tuerai. Je brulerai. J'amenerai des esclaves. Je mangerai des hommes*, & autres choses semblable.

Quand tout le monde est assemblé on emplit les chaudieres de ceux qui en ont, ou bien leurs écuelles de bois ou d'écorce : après quoi chacun se met à manger, & pendant le repas, celui qui les a invité au festin chante sans intermission, & les exhorte à le suivre. Durant tout ce tems-là ils ne disent mot, & mangent tout ce qu'ils ont avec un profod silence; si ce n'est que l'un ou l'autre d'entr'eux aplaudit de tems en tems à celui qui les a conviez à ce festin de guerre, en répondant *Netho* ou *Joguenské*. Quand le Harangueur a achevé, il leur dit à tous, *Voila qui est fait. Je partirai demain, dans deux ou trois jours*, selon le projet qu'il a fait. Le lendemain ceux qui le veulent accompagner à la guerre le vont trouver & l'assurent qu'ils le suivront par tout pour le vanger de ses ennemis. *Voilà qui va bien mes Neveux*, leur dit-il. *Nous partirons dans trois jours.* Les Sauvages font souvent douze ou quinze festins de cette sorte avant que de partir.

Autre-

Autrefois ces Barbares faiſoient des feſtins fort impudiques. Le Chef ordonnoit à une fille de s'abandonner à la diſcretion de tel ou de tel, qu'il lui marquoit. Si elle y manquoit, on lui attribuoit tout le malheur qui arrivoit dans leurs entrepriſes.

Lors qu'ils marient leurs enfans, ils ne font point de feſtins pour l'ordinaire: mais s'ils s'aviſent d'en faire, ils obſervent de certaines cérémonies pour cela. La premiére choſe qu'ils font, c'eſt de ſonger à la mangeaille. Pour cet effet ils rempliſſent de viande les chaudieres, qu'ils ont troquées avec les Européens, ou de grands pots de terre, que les femmes font elles-mêmes. Ils en preparent autant qu'il leur en faut pour le nombre de gens qu'ils invitent. Quand la viande ou la ſagamité eſt cuite, ils vont appeller leurs gens, & en leur mettant une buchette à la main, ils diſent, *je t'invite à mon feſtin*. Auſſi-tôt dit, auſſi-tôt fait. Il n'eſt pas neceſſaire d'y retourner deux fois. Ils y vont tous avec leurs utenſiles ordinaires. Le Maître de la cabanne fait la diſtribution des parts fort juſte: & celui qui fait le feſtin, ou un autre en ſa place chante ſans ceſſe, juſqu'à ce qu'on ait tout mangé. Après le repas l'on chante & l'on danſe, puis ſans autre formalité de remerciment chacun retourne en ſa cabanne ſans rien dire. Il n'y a que ceux qui ont converſé avec les Européens, qui remercient celui qui les a invitez. Les feſtins pour guerir les malades ſe font preſque de la même maniere. Mais ils font plus de bien aux conviez qu'aux malades. Les feſtins pour les morts ſont plus lugubres & plus triſtes. Perſonne n'y chante & n'y danſe. Les parens du mort ſont dans un profond ſilence &

le

le visage abatu, pour émouvoir les conviez à compassion. Tous ceux qui vont à ces festins y font des presens, & les jettent aux pieds des parens, qui sont les plus proches, en disant, *Voilà pour le couvrir, pour faire une Cabanne, ou pour faire une pallissade autour du tombeau*, selon la nature des choses, qu'ils donnent. Après qu'ils ont fait leurs presens, & qu'ils se sont rassasiez, ils s'en retournent chez eux sans dire mot. Pour ce qui est des festins communs, ils se font en plusieurs manieres selon leur fantaisie. Ils mangent ordinairement assis à terre, & dégraissent à leurs cheveux les couteaux qu'ils ont en troq des Européens, s'en frotant ensuite le visage entier. Les frequentes onctions les fortifient extraordinairement, & les rendent sans doute capables des plus grandes fatigues.

XVI. J'ai marqué dans ma seconde Relation, qu'un Capitaine Sauvage des *Issati* ou *Nadouessans*, nommé *Aquipaguetin*, m'avoit adopté à la place de son fils, qui avoit été tué à la guerre par les *Miamis*, & que cela me dona le moyen de gagner quelque créance parmi ces peuples, & de m'insinuer dans leur esprit pour les disposer à la Foi de l'Evangile. C'est ainsi que les Missionaires en doivent user quand ils se rendent chez les Sauvages. Il faut qu'ils tachent de se mettre bien dans l'Esprit de celui de tous les Chefs, qui est le plus consideré parmi eux, & qui est le plus affectionné aux Européens. Alors ce Chef *l'enfante*, (c'est le terme dont les Sauvages se servent pour marquer l'adoption,) & cela se fait en un festin. Il l'adopte pour son fils ou pour son frere, selon son âge & sa qualité; après quoi toute la Nation le considere comme s'il étoit effectivement né dans leur

leur païs, & le parent de leur Chef. Il entre par le moien de cette ceremonie dans la famille en qualité de fils, de frere, d'oncle, de neveu, ou de cousin, par raport à ceux qui sont de cette famille & selon le rang qu'ils y tiennent par leur naissance.

Les Missionaires font assembler un Conseil pour s'accrediter davantage dans l'esprit des Barbares. Sur quoi il faut remarquer qu'on appelle Conseil toutes les assemblées qui se tiennent par l'ordre des Chefs. Ceux qui se rendent dans ces assemblées sont assis à terre dans une cabanne ou en pleine Campagne. Ils gardent un profond silence, pendant que le Chef fait sa harangue. Au reste ils sont religieux observateurs de ce qu'ils ont une fois conclu & arrêté.

Les Missionaires s'expriment dans ces Assemblées par eux mêmes, quand ils savent la langue de la Nation, ou par des Interprêtes. Ils font connoître qu'ils vont parmi ces peuples pour faire alliance & amitié avec eux, & en même temps pour les inviter au commerce avec leur Nation. Ensuite ils prient les Sauvages de permettre qu'ils demeurent dans leur païs pour les instruire de la Loi de Dieu, qui est le seul moyen d'aller au Ciel. Les Sauvages acceptent souvent les offres des Missionaires, & temoignent que leurs personnes leur sont agréables: mais pour gagner ces Barbares il faut commencer par l'animal, avant que de parler du spirituel. Les Missionaires leur font donc present de haches, de couteaux, ou de quelques autres marchandises de l'Europe, que les Sauvages, & surtout ceux qui n'ont point eu encore de commerce avec les Européens, estiment comme des choses de grand prix. On ne traite

ja-

jamais d'aucune affaire avec eux ſans leur faire quelque preſent de cette nature, dont ils font plus de cas, qu'on n'en fait de l'or en Europe. Après cela les Barbares viennent à *enfanter*, c'eſt-à-dire à adopter ceux qui leur ont fait ces preſens. Ils les déclarent publiquement Citoyens, ou enfans de leur païs; & ſelon l'âge, comme nous l'avons dit, les Sauvages appellent ceux qu'ils adoptent, Fils, Freres, Couſins, ſelon les dégrez de parenté. Il font autant d'état de ceux qu'ils ont une fois adoptez, que ſi c'étoient leur propres Freres ou leurs enfans.

J'ai oublié de remarquer dans ma Relation précédente, que le grand Chef des *Iſſati* nommé *Ouiſicoudé*, ou *Pin percé*, m'appelloit ſon Frere. Cela eſt ſans exemple parmi les autres Nations, d'avoir pour Frere un Capitaine abſolu, comme étoit cet homme. Au reſte il s'étoit acquis cet honneur & ce pouvoir par ſon grand courage. Il avoit été pluſieurs fois à la guerre contre dix-ſept ou dix-huit Nations ennemies de la ſienne, & en avoit apporté des têtes, ou amené des priſonniers.

Ceux qui ſont vaillans & courageux ſont fort eſtimez parmi les Sauvages. Ils n'ont ordinairement que l'Arc, les fléches & la Maſſue. Mais ils ſont fort adroits à s'en ſervir. Ils ſont dégagez & robuſtes. Je n'ai vû parmi eux ni borgne, ni boſſu, ni aucun homme contrefait.

XVII. Le Mariage parmi ces peuples n'eſt point un contract civil. Le mari & la femme n'ont pas intention de s'obliger pour toujours. Ils ſe mettent ſeulement enſemble pour tout le tems qu'ils s'accordent entr'eux, & que la ſympathie ſubſiſte entre les parties. Dès qu'ils ſont mécontens l'un de l'autre, ils diſent, comme

je l'ai déja remarqué, *ma femme ne s'accommode pas de moi, ni moi d'elle. Elle s'accordera bien avec un tel, qui n'eſt pas content de ſa femme. Il ne faut pas que nous ſoyons quatre malheureux pendant le reſte de nos jours.* Après quoi ſans autre formalité ils ſe ſeparent l'un de l'autre, & demeurent dans une grande indifférence.

Ces Barbares marient par fois des filles de neuf ou dix ans, non pour faire habiter enſemble les jeunes gens. Leur âge ne le permet pas: mais ils attendent quelque avantage du Gendre qu'ils choiſiſſent. En effet quand il revient de la chaſſe, le Pere de la fille a la diſpoſition des pelleteries, & de la chaſſe qu'il a priſes. Mais il faut auſſi que la fille porte la ſagamité ou bouillie de blé d'Inde, & les viandes preparées pour les repas de ſon Mari, quoi qu'elle ne demeure pas encore avec lui. Ils ſont quelquefois cinq ou ſix ans dans cet état.

Lors qu'ils ſe marient, ils font des feſtins avec beaucoup de pompe & de réjouiſſance. Parfois tout le Village y eſt invité. Chacun y fait grande chere. Après le repas ils chantent & danſent à leur maniere.

Ils ſe marient ſouvent ſans bruit, & il ne faut qu'un mot pour cela. Le Sauvage qui n'eſt point marié recherche une fille, ou une femme qui n'eſt point mariée non plus. Il lui dit ſans façon, *veux-tu venir avec moi? tu ſeras ma femme.* Elle ne répond rien d'abord. Mais elle réve pendant quelque tems tenant ſa tête entre ſes deux mains. Pendant qu'elle penſe ainſi à ce qu'elle veut faire, l'homme tient ſa tête de la même maniere, & demeure dans un grand ſilence. Après que la femme ou la fille a révé quelque tems, elle dit *Netho*, ou *Niaoua*, ce qui ſignifie, j'en ſuis

ſuis contente. L'homme ſe leve d'abord & lui dit, *Oné*, c'eſt à dire, voilà qui eſt fait. Le ſoir la femme ou la fille prend une hache de fer: & ſi ceux de ſa Nation n'ont point de commerce avec les Européens, elle en prend une qui eſt faite d'une pierre tranchante, & s'en va couper une charge de beau bois: après quoi elle ſe rend à la porte de la cabanne de ce Sauvage, met ſon bois à terre, entre, & s'aſſied auprès de cet homme, qui ne lui fait aucune careſſe. Quand ils ont été aſſez long-tems ſans parler, le Mari lui dit en langue Iroquiſe, *Sentaoüy*, il eſt tems de ſe repoſer, ou couche toi. Quelque tems après cet homme ſe rend auprès d'elle & ſe couche à ſon tour. On en voit rarement qui faſſent l'amour à la maniere des Européens, en riant, en badinant. Ils rentrent ſouvent en amitié avec autant de legereté, qu'ils en étoient ſortis. Ils ſe quittent fort facilement, & ſans bruit. Ils n'ont qu'à ſe dire l'un à l'autre, *je te quitte*. Voilà qui eſt fait. Ils ne ſe voyent plus qu'avec la derniere indifference. Ils ſe battent pourtant quelquefois avant que de ſe quitter: Mais cela arrive rarement.

Parmi les Sauvages du Nord, & entr'autres parmi les Iroquois, on en voit qui ont deux femmes. Mais ce n'eſt pas pour long-tems. Quand ils ſe quittent, la femme emporte quelquefois toutes les hardes & toutes les pelleteries. Quelquefois elle n'emporte que la bande d'étoffe qui lui ſert de petite juppe avec ſa couverture. Ordinairement les enfans ſuivent leurs Meres, qui continuent de les nourrir, parce que les biens de chaque famille ou de chaque Tribu ſont communs. Il y en a qui ſuivent leurs Peres: mais preſque tous les Sauvages qui font divorce laiſſent leurs enfans à leurs femmes,
di-

disant qu'ils ne croient pas qu'ils soient d'eux. En quoi ils disent souvent la verité, parce qu'il y a très-peu de femmes Sauvages qui soient à l'épreuve d'un Capot, d'une couverture de laine, ou de quelque autre présent que ce soit.

Quand leurs enfans viennent d'un Européen, on le voit au visage ou aux yeux. Ceux des Sauvages sont absolument noirs, & on n'y remarque point d'Iris comme aux Européens. Aussi voient-ils plus loin dans les bois & avec plus de vivacité que nous autres.

Si les femmes Sauvages étoient capables de contracter mariage & d'y perseverer, nous en marierions tant que nous voudrions aux Européens: mais elles n'ont point de disposition pour cela. Elles ne peuvent garder la foi conjugale & se separent aisement de leurs maris. L'experience nous l'a fait voir, & leurs discours ordinaires sur ce sujet nous le font connoître. Quand un Sauvage qui n'a point de femme passe par un village, il en loue une pour une nuit ou deux, ou pour quelques semaines, pendant qu'il est à la chasse des Castors. Les parens n'y trouvent rien à dire. Au contraire ils font souvent les avances pour cela, & sont ravis que leurs filles gagnent quelques hardes, ou quelques pelleteries.

Il y en a de toutes sortes d'humeurs parmi les Sauvages, comme parmi les Européens. Les uns aiment leurs femmes fort tendremenr: d'autres les méprisent tout à fait. Il y en a qui les battent & qui les maltraitent: mais cela ne dure pas, parce qu'elles les quittent. Il y en a qui sont jaloux. J'en ai vu un qui avoit batu sa femme, parce qu'elle avoit dansé avec d'autres hommes. Ceux qui sont bons chasseurs ont le

ſuis contente. L'homme ſe leve d'abord & lui dit, *Oné*, c'eſt à dire, voilà qui eſt fait. Le ſoir la femme ou la fille prend une hache de fer: & ſi ceux de ſa Nation n'ont point de commerce avec les Européens, elle en prend une qui eſt faite d'une pierre tranchante, & s'en va couper une charge de beau bois: après quoi elle ſe rend à la porte de la cabanne de ce Sauvage, met ſon bois à terre, entre, & s'aſſied auprès de cet homme, qui ne lui fait aucune careſſe. Quand ils ont été aſſez long-tems ſans parler, le Mari lui dit en langue Iroquiſe, *Sentaoüy*, il eſt tems de ſe repoſer, ou couche toi. Quelque tems après cet homme ſe rend auprès d'elle & ſe couche à ſon tour. On en voit rarement qui faſſent l'amour à la maniere des Européens, en riant, en badinant. Ils rentrent ſouvent en amitié avec autant de legereté, qu'ils en étoient ſortis. Ils ſe quittent fort facilement, & ſans bruit. Ils n'ont qu'à ſe dire l'un à l'autre, *je te quitte*. Voilà qui eſt fait. Ils ne ſe voyent plus qu'avec la derniere indifference. Ils ſe battent pourtant quelquefois avant que de ſe quitter: Mais cela arrive rarement.

Parmi les Sauvages du Nord, & entr'autres parmi les Iroquois, on en voit qui ont deux femmes. Mais ce n'eſt pas pour long-tems. Quand ils ſe quittent, la femme emporte quelquefois toutes les hardes & toutes les pelleteries. Quelquefois elle n'emporte que la bande d'étoffe qui lui ſert de petite juppe avec ſa couverture. Ordinairement les enfans ſuivent leurs Meres, qui continuent de les nourrir, parce que les biens de chaque famille ou de chaque Tribu ſont communs. Il y en a qui ſuivent leurs Peres: mais preſque tous les Sauvages qui font divorce laiſſent leurs enfans à leurs femmes,
di-

disant qu'ils ne croient pas qu'ils soient d'eux. En quoi ils disent souvent la verité, parce qu'il y a très-peu de femmes Sauvages qui soient à l'épreuve d'un Capot, d'une couverture de laine, ou de quelque autre présent que ce soit.

Quand leurs enfans viennent d'un Européen, on le voit au visage ou aux yeux. Ceux des Sauvages sont absolument noirs, & on n'y remarque point d'Iris comme aux Européens. Aussi voient-ils plus loin dans les bois & avec plus de vivacité que nous autres.

Si les femmes Sauvages étoient capables de contracter mariage & d'y perseverer, nous en marierions tant que nous voudrions aux Européens: mais elles n'ont point de disposition pour cela. Elles ne peuvent garder la foi conjugale & se separent aisement de leurs maris. L'experience nous l'a fait voir, & leurs discours ordinaires sur ce sujet nous le font connoître. Quand un Sauvage qui n'a point de femme passe par un village, il en loue une pour une nuit ou deux, ou pour quelques semaines, pendant qu'il est à la chasse des Castors. Les parens n'y trouvent rien à dire. Au contraire ils font souvent les avances pour cela, & sont ravis que leurs filles gagnent quelques hardes, ou quelques pelleteries.

Il y en a de toutes sortes d'humeurs parmi les Sauvages, comme parmi les Européens. Les uns aiment leurs femmes fort tendremenr: d'autres les méprisent tout à fait. Il y en a qui les battent & qui les maltraitent: mais cela ne dure pas, parce qu'elles les quittent. Il y en a qui sont jaloux. J'en ai vu un qui avoit batu sa femme, parce qu'elle avoit dansé avec d'autres hommes. Ceux qui sont bons chasseurs ont le

choix des belles. Les autres n'ont que les plus laides & le rebut. Quand ils sont vieux ils ne quittent leurs femmes que fort rarement & pour de grandes raisons. Il y en a, qui vivent douze ou quinze ans avec leurs femmes, lesquelles sont au desespoir, quand leur mari est bon chasseur, & qu'il les quitte. Cela les porte par fois à s'empoisonner. J'en ai vu à qui cela est arrivé, & à qui j'ai sauvé la vie en leur faisant prendre de la Theriaque.

Lors que ces Barbares vont à la chasse du Castor au Printems, ils laissent souvent leurs femmes au village pour semer du blé d'Inde, & des Citrouilles. Ils en loueut une autre pour aller avec eux. Quand ils sont de retour, ils lui donnent un Castor ou deux, & la renvoient à sa cabanne. Ils se remetrent ensuite avec leurs femmes, comme si de rien n'étoit. Cependant si la derniere leur plait davantage, ils changent la premiere sans façon, & ces Sauvages sont surpris, de ce que les Européens n'en usent pas de même. Un jour que pendant ma Mission au Fort de Frontenac parmi les Iroquois, le Mari d'une de nos femmes du Canada étoit allé à vingt ou trente lieues de là; les femmes Sauvages la furent trouver, & lui dirent; *Tu n'as point d'esprit. Prens un autre homme pour le present, & quand le tien sera de retour, tu laisseras celui que tu auras pris.* Cette grande inconstance, & le changement continuel de femmes sont fort opposés aux maximes de l'Evangile, que nous tachions d'inspirer aux Sauvages. Il en est de même des Nations du Sud & du Missisipi. On y voit regner la Poligamie. Dans tous les pays de la Louisianne on trouve des Sauvages, qui ont souvent jusqu'à dix ou douze femmes.

mes. Ils époufent fouvent les trois fœurs, difant pour raifon, qu'elles s'accommodent mieux enfemble que des étrangeres.

Quand un homme à fait fes prefens au Pere & à la Mere de la fille qu'ils veulent époufer, elle eft à lui en propre toute la vie, s'il veut. Quelquefois les Parens prennent des enfans de leurs Gendres. Alors ils leur rendent les prefens, qu'ils en ont reçû: mais cela arrive affez rarement. Si quelqu'une des femmes commet une infidelité, le Mari lui coupe le nez, ou l'oreille, ou lui fait quelque balaffre au vifage avec un couteau de pierre. S'il la tue, il en eft quitte pour un préfent qu'il fait aux Parens de la défunte pour effuier leurs larmes. C'eft l'expreffion dont ils fe fervent. J'en ai vû plufieurs marquées au vifage, qui ne laiffoient pas d'avoir des enfans avec des malheureux.

Les hommes des païs chauds font plus jaloux de leurs femmes que ceux du Nord. Ceux-là font fi ombrageux fur ces matieres, qu'ils fe font des playes, & quelquefois même ils fe tuent par je ne fai quel aveugle tranfport d'amour, qui les pouffe jufqu'à cette fureur. Les jeunes Guerriers Sauvages ne s'aprochent ordinairement des femmes qu'à l'âge de trente aus, parce, difent-ils, que le commerce des femmes les épuife, affoiblit leurs genoux, & les rend pefans à la courfe. Ceux qui s'en approchent avant cet âge-là, paffent pour des gens qui ne font propres ni à la guerre, ni à la chaffe.

Les hommes du Sud font ordinairement nuds. Mais les femmes y font couvertes en partie d'une peau paffée fort proprement, fur tout dans les cérémonies. Les filles ont des frifures, & des cadenettes huilées. Les femmes portent leurs

cheveux à la Bohemienne. Elles les engraissent, & se peignent le visage de toutes sortes de couleurs, aussi-bien que les hommes.

XVIII. Quand les Sauvages sont fort fatiguez, ils entrent dans une étuve pour se fortifier les membres, & s'ils ont du mal aux cuisses ou aux jambes, ils prennent un couteau, ou une pierre tranchante, & se font des scarifications sur la partie où est la douleur. Lorsque le sang coule, ils le raclent avec leurs couteaux ou leurs pierres, jusques à ce qu'il cesse de couler, & ensuite ils frottent ces playes d'huile d'Ours, & de graisse de bêtes fauves. C'est un remede souverain. Ils en usent de même, quand ils ont mal à la tête ou au bras. Pour guerir des fiévres tierces ou quartes, ils composent une medecine avec une certaine écorce qu'ils font bouillir. Ensuite ils la font avaler au malade après son accès. Ils connoissent des herbes & des racines, avec lesquelles ils guerissent beaûcoup de maladies. Ils ont des remedes assurez contre le venin des Crapaux, des serpens sonnettes & autres animaux dangereux: mais ils n'en ont point comme nous contre la petite verole.

Il y a parmi eux des Charlatans, dont nous avons déja parlé sous le nom de Jongleurs. Ce sont de certains Vieillards Sauvages, qui vivent aux dépens d'autrui en contrefaisant les Medecins d'une maniere pleine de superstition. Ils n'emploient aucun remede: mais quand on les appelle pour quelque malade, ils se font prier, comme s'il s'agissoit de quelque affaire importante & difficile. Ce Jongleur vient enfin, après s'être bien fait prier, s'aproche du malade, le touche par tout le corps, & après l'avoir bien manié, & consideré, il dit, qu'il y a un sort

en

en telle, ou en telle partie, à la tête, à la jambe, ou à l'estomach. Il ajoute, qu'il lui faut ôter ce sort, mais que cela ne se pourra faire qu'avec de grandes difficultez, & qu'il faut faire bien des choses avant que d'y pouvoir réüssir. Les amis du malade, qui croient aveuglement tout ce que ce Charlatan leur dit, répondent, *Tchagon, Tchagon*, c'est à dire, courage, courage. *Fais ce que tu pourras. N'épargne rien de ce que tu sais.* Alors le Jongleur s'assied avec gravité, songe pendant quelque tems aux remedes dont il se veut servir: Après quoi revenant comme d'un profond sommeil, il se leve & s'écrie; Voilà qui est fait. *Un tel*, écoute: *la vie de ta femme, ou de ton enfant est pretieuse. N'épargne rien pour la conserver. Il faut que tu fasses aujourd'hui un festin, que tu donnes telle ou telle chose, que tu fasses ceci ou cela.* En même tems on execute les ordres du Jongleur. Les autres Sauvages se mettent dans une étuve, & chantant à gorge déployée, faisant sonner des écailles de Tortue, ou des courges remplies de blé d'Inde, au son desquelles les hommes & les femmes dansent. Ils s'enyvrent même quelquefois avec de l'eau de vie qu'ils ont des Européens, & font un bruit épouvantable. Le Jongleur, qui est cependant auprès du malade, le tourmente en lui tenant les pieds & les jambes, & l'étouffant à demi selon l'endroit où il a dit qu'étoit le sort. Il lui fait souffrir des peines capables de le faire mourir, & souvent sortir le sang par le bout des doigts, des mains ou des pieds. Enfin, après avoir fait toutes ces choses, il montre une peau, une tresse de cheveux de femme, ou autre chose semblable, & dit, qu'il a tiré le sort du corps du Malade.

Je baptisai un jour un petit enfant Sauvage, qui me paroissoit être en un danger certain de mort: mais le lendemain il se trouva gueri contre mon attente. Quelques jours après sa Mere raconta aux autres femmes en ma présence, que j'avois gueri son enfant. Elle me prenoit pour un Jongleur, disant que j'étois admirable, que je savois guerir toutes sortes de maladies en mettant de l'eau sur la tête & sur le front. Les Jongleurs envieux dirent que j'étois d'une humeur austere & melancolique, & que je ne vivois que de serpens & de poison: que des gens comme moi mangeoient le tonnerre. Les Sauvages écoutoient avec étonnement les contes étranges, que ces gens faisoient de moi à l'occasion du baptême de cet enfant. Ces imposteurs ajoutoient, que nous avions tous une queuë comme les bêtes brutes, que les femmes de notre Europe n'ont qu'une mammelle au milieu du sein, & qu'elles portent cinq ou six enfans à la fois. Ils disoient encore plusieurs autres impertinences pour nous rendre odieux. Ils en usoient ainsi, parce qu'ils croioient que ce que je faisois leur feroit perdre leur credit, & qu'ils seroient privez par là de plusieurs bons repas. Ces bonnes gens, qui sont faciles à tromper, commencerent à me soupçonner. Dès qu'il y avoit un malade parmi eux, ils me venoient demander, s'il n'étoit pas vrai, que je l'avois empoisonné, & que si je ne le guerissois on me tueroit assurément. J'avois bien de la peine à les détromper, & je fus obligé bien des fois de les appaiser en leur donnant quelques couteaux, des aiguilles, des alénes & d'autres bagatelles de peu de valeur parmi nous, mais dont les Sauvages font grand cas: Après quoi je don-

nois

nois une prise de Theriaque au malade. C'est ainsi que je les appaisois. Ils ont souvent recours à nos medecines, parce qu'ils les trouvent fort bonnes. Si elles ne réüssissent pas, ils en attribuent la faute au remede, & non à la mauvaise disposition du Malade.

XIX. Généralement parlant les Sauvages sont fort robustes. C'est ce qui fait qu'ils ne sont malades que fort rarement. Ils ne savent ce que c'est que de se traiter delicatement: aussi ne les voit-on sujets à aucune des incommoditez que la trop grande mollesse nous cause. Ils ne sont, ni gouteux, ni hydropiques, ni gravelleux, ni fievreux. Ils ne sont non plus sujets aux maladies qui arrivent aux Européens faute d'exercice. L'appetit ne leur manque presque jamais. Ils sont si portez à la gourmandise qu'ils se relevent la nuit pour manger, ou s'ils ont de la viande, ou de la sagamité auprès d'eux, ils mangent comme des chiens sans se lever. Ils ne laissent pourtant pas de faire de grandes abstinences, qui seroient insupportables aux Européens. Ils demeurent dans l'occasion deux ou trois jours sans manger, & tout cela sans discontinuer leur travail, soit à la guerre, à la chasse, ou à la pêche. Les enfans des Sauvages qui habitent vers le Nord, sont si endurcis au froid, qu'en plein hyver ils courent tout nuds sur la neige, & s'y vautrent comme les cochons dans la bouë. Ils ne sentent point les piqueures des Maringouins. Il est vrai que le grand air auquel ils s'exposent, depuis qu'ils sont nez, contribue en quelque sorte à endurcir leur peau. Cependant il faut reconnoître, que cette grande insensibilité vient aussi d'un temperament fort & robuste. Nos mains & nos visa-

ges ſont toûjours à l'air, & n'en ſont pas moins ſenſibles au froid. Lors que les hommes ſont à la chaſſe, ſur tout au printemps, ils ſont preſque toûjours dans l'eau, quoi qu'elle ſoit fort froide. Néanmoins ils en ſortent frais & gaillards, & s'en retournent à leurs Cabannes ſans ſe plaindre. Quand ils vont à la guerre, ils ſont par fois trois ou quatre jours derriere un arbre ſans preſque rien manger, ſe tenant ainſi en embuſcade, en attendant qu'ils puiſſent faire quelque coup. Ils ſont infatigables à la chaſſe, ils courent vite & fort long-tems. Les Nations de la Louïſianne & du Fleuve Miſſiſſipi courent plus vite que les Iroquois. Il n'y a point de bœufs ou de Taureaux ſauvages leſquels ils n'atteignent à la courſe. Ces Sauvages du Sud, quoi que dans un Pays chaud & plus délicieux que les terres du Nord, ne ſont pas moins robuſtes ni moins accoutumez aux fatigues, que les Sauvages du Nord, qui dorment ſur la neige envelopez dans une petite couverture, ſans feu & ſans Cabannes.

La complexion des femmes n'eſt pas moins vigoureuſe que celle des hommes. Elle eſt même en quelque maniere plus forte & plus robuſte. Elles ſervent de porte-faix, & ont tant de vigueur, qu'il y a très-peu d'hommes en Europe, qui en ayent autant. Elles portent des fardeaux, que deux ou trois autres auroient de la peine à ſoulever. J'ai remarqué dans ma premiere Relation, qu'elle ſe chargent ordinairement de deux ou de trois cens livres peſant, & mettent encore leurs enfans par deſſus. Dans cet état elles marchent quatre ou cinq lieües. Il eſt vrai, qu'elles vont aſſez lentement. Cependant

dant elles ne laissent pas d'arriver au rendez-vous de la Nation.

Les Guerriers Sauvages entreprennent des voyages de trois ou quatre cens lieues, comme si ce n'étoit qu'une promenade. Ils ne se chargent d'aucune provision pour le chemin. Ils vivent de la chasse, qu'ils font tous les jours & ne prennent avec eux qu'un couteaux, pour faire un Arc & des fléches. Leurs femmes accouchent sans peine. Quelques-unes sortent de la Cabanne, se retirent toutes seules dans quelques bois à l'écart & revienneut ensuite au logis avec l'enfant qu'elles viennent de mettre au monde, le tenant envelopé dans leur couverture de peaux. Les autres, si les douleurs de l'enfantement leur viennent pendant la nuit, se delivrent de leurs enfans sur leurs nattes, sans crier & sans faire du bruit. Le matin elles se levent, & travaillent à l'ordinaire, comme si de rien n'étoit. Il faut remarquer de plus, que pendant qu'elles sont enceintes, elles ne laissent pas d'agir, de porter des fardeaux fort pesans, de semer du blé d'Inde & des Citrouïlles, d'aller & de venir: & ce qu'il y a d'admirable, c'est que leurs enfans sont fort bien faits. On en voit fort rarement parmi eux, comme je l'ai déja dit, qui soient bossus ou contrefaits. Ils n'ont aucun défaut naturel au corps. Ce qui fait croire, que leur esprit se formeroit facilement, si l'on pouvoit entrer en commerce avec eux pour adoucir leur humeur.

XX. Les Sauvages de l'Amerique Septentrionale du côté du Nord ont toujours été couverts, même avant qu'ils eussent aucun commerce avec les Européens. Selon que leurs Anciens le rapportent, les hommes & les fem-

mes s'habilloient de peaux passées. On les voit encore aujourd'hui vêtus de la même maniere: mais ceux qui ont commerce avec les Européens ont pour l'ordinaire une chemise, un capot avec un capuchon, une bande de drap, qui est liée devant & derriére avec une ceinture, & qui les couvre jusques aux genoux. De plus ils ont des bas sans pieds, qu'on appelle ordinairement des guêtres, & ils se servent de souliers faits de peau passée.

Quand ils reviennent de la chasse au printems, ils troquent leurs pelleteries contre des justaucorps, des souliers & des bas. Quelques-uns portent des chapeaux par complaisance pour les Européens. On leur voit aussi quelquefois des couvertures, dans l'esquelles ils s'envelopent tenant les deux bouts entre les mains, lors qu'ils sont dans leurs Cabannes. Ils demeurent souvent tout nuds, n'ayant qu'une seule bande de drap, dont ils se ceignent en hyver. Elle est attachée aux reins, & leur pend entre les deux cuisses jusques aux genoux.

Lors qu'ils vont à la guerre, ou à quelque festin, ils se barbouïllent le visage tout entier de rouge ou de noir, afin que leurs ennemis ne les voyent point pâlir de frayeur. Ils rougissent aussi leurs cheveux, & les coupent en diverses manieres, sur tout les Sauvages du Nord. Ceux du Sud coupent entierement leurs cheveux, ou plûtôt il les brûlent avec des pierres rougies dans le feu. Les Nations du Sud ne les brûlent que jusqu'aux oreilles. Souvent les peuples du Nord laissent pendre leurs cheveux d'un côté en maniere de cadenette, & ils les coupent de l'autre, selon leur fantaisie. Il y en a qui frottent leurs cheveux d'huile, & qui ensuite met-

mettent du duvet ou de petites plumes sur leurs têtes. Parfois ils y attachent vers les oreilles de grandes plumes panachées. Il y en a qui se font des couronnes de fleurs. D'autres s'en font d'écorce de bouleau, & quelques-unes de peaux passées, qui sont travaillées fort joliment.

Les femmes du Nord sont habillées comme les hommes, à la reserve d'une bande d'étoffe tournée en maniere de jupe, qui décend à peu près vers les genoux. Quand elles vont à des festins, elles se parent de tous leurs atours, & se barbouillent les temples, les joues, & le bout du menton de trois sortes de couleurs. Les petits garçons sont tout nuds jusques à ce qu'ils soient capables de mariage, Et quand même ils sont couverts, on leur voit toûjours ce que la nature ne permet pas de découvrir; à moins qu'ils n'ayent des chemises. Les petites filles commencent à se couvrir à l'âge de cinq ou six ans, & alors elles ont une bande d'étoffe depuis les reins jusqu'aux genoux. Lors que nous allions dans leurs Cabannes pour les instruire, nous les obligions de se couvrir. Cela produisoit un bon effet. On voit qu'ils commencent à avoir honte de leur nudité, & qu'ils se couvrent un peu mieux qu'ils ne faisoient auparavant.

Il n'en est pas de mêmes des femmes & filles Sauvages de la Louïsianne & du Meschasipi, qui sont au Sud-Oüest du Canada éloignées de plus de mille lieues de Quebec. On y voit les filles *in puris naturalibus*, comme elles sont sorties du ventre de leurs Meres, & cela jusqu'à ce qu'elles soient en âge de se marier. Elles n'en ont pourtaut point de honte, parce qu'elles sont accoutumées à cette nudité.

Les hommes & les femmes, les jeunes filles

les sur tout, portent * à leur col de la rassade, & des coquillages de Mer de toutes sortes de figures. Ils ont aussi des coquillages longs comme le doigt, qui sont faits en maniere de petits tuïaux, & qui leur servent de pendans d'oreilles. Ils ont de plus des ceintures, dont les unes sont de porcelaine, les autres de poil de Porc-épic. Quelques unes sont de poil d'Ours, d'autres sont melées de l'un & de l'autre.

Les plus considerables des Sauvages portent sur leur dos avec beaucoup de gravité un petit sac où ils mettent leur Calumet ou pipe, leurs Tabac, leur fusil à faire du feu, & d'autres bagatelles. Ils ont l'adresse de faire un petit manteau ou espéce de robe avec des peaux passées d'Ours, de Castors, de Loutres, d'Ecureuils noirs, de Loups, & d'autres animaux. Ils s'en servent pour paroître aux assemblées, où ils tiennent Conseil avec autant de gravité, que des Senateurs de Venise. Pour les Sauvages de nôtre derniere découverte entre la Mer glaciale & le nouveau Mexique, ils paroissent toûjours tout nuds en toutes occasions. Il semble même qu'ils en font gloire. Lors qu'ils parlent entr'eux, ils se servent souvent de termes impurs, & ils vouloient m'obliger de les écrire, lors que je travaillois à composer un Dictionaire, & qu'ils me nommoient les parties du corps.

XXI. Les Sauvages de l'Ameriqne Septentrionale ont des jeux pour les hommes, & pour les enfans. Les plus ordinaires pour les hommes sont de certains fruits, qui ont des noïaux noirs d'un côté, & rouges de l'autre. Ils les mettent dans un plat de bois assez large, mais peu profond, dans un bassin d'écorce de bouleau,

* Voi, Plan, I. & Plan, IV.

l'eau, sur une peau passée, sur une couverture de laine, sur une robe de Castor, ou sur un Capot. Ils sont six ou sept à jouër. Mais il n'y en a que deux, qui touchent le plat des deux mains alternativement. Ils le levent, & ensuite ils frappent du fond du plat contre terre pour mêler six noiaux par cette agitation. S'il en vient cinq rouges ou noirs tournez du même côté, ce n'est qu'un jeu gagné, parce qu'ils joüent ordinairement plusieurs jeux pour gagner la partie, selon qu'ils en sont convenus entr'eux. Tous ceux qui sont de la partie joüent les uns après les autres. Il y en a qui sont si adonnez à ce jeu parmi les Sauvages, qu'ils y jouënt jusqu'à leur Capot, & leur robe fourée. Ceux qui joüent crient à pleine gorge & avec autant de violence, que s'il s'agissoit de la décision d'un empire. Ils font ce bruit, comme s'ils vouloient forcer le sort de leur être favorable. Lors qu'ils remuent le plat, ils se frapent les épaules d'une si grande force, qu'ils se les rendent noires de coups. Ces Barbares joüent aussi fort souvent avec des pailles, ou des brins d'herbes de genêtes longues de demi pied ou environ. Il y en a un qui les prend toutes dans sa main; puis sans les regarder il les partage en deux, ensuite il en donne une partie à son adversaire. Celui qui a nombre pair ou impair selon qu'ils en sont convenus gagne le jeu. Les enfans Sauvages se mêlent aussi de ce jeu. Cependant ils ne s'appliquent pas autant que les hommes faits, parcequ'ils n'y risquent rien. Les femmes ni les filles n'osent point du tout s'occuper à ce jeu. Je n'en ai pu savoir la raison.

Il y en a encore un autre parmi les Sauvages, qui est commun aux enfans de l'Europe. Ils

prennent des grains de blé d'Inde, ou quelque chose de semblable. Ensuite ils en mettent dans une main, & se demandent combien il y en a. Celui qui devine le nombre gagne. Ces Barbares se divertissent beaucoup à un autre jeu qu'ils appellent en langue Iroquoise *Ounonhayenti*. Mais c'est plûtôt un commerce qu'un jeu. Ils se mettent dans deux Cabannes, six dans l'une, & six dans l'autre. Il en vient un ensuite, qui prend des hardes, quelques pelleteries, ou ce qu'il a envie de troquer, & s'en va à la porte de l'autre Cabanne. Il y fait un certain cri, & ceux qui sont dans la Cabanne, y répondent par une espece d'Echo. Le premier s'approche, & dit en chantant à haute voix, qu'il veut vendre ou troquer ce qu'il tient entre les mains, en repetant *Ounonhayenti*. Ceux qui sont dans la Cabanne répondent du creux de l'estomach Hon, par cinq fois: Le crieur ayant achevé la chanson jette sa marchandise dans la Cabanne, & s'en retourne chez lui. Alors les six autres aiant examiné le prix de ce que cet homme a jetté parmi eux députent un de leurs hommes pour damander au vendeur, s'il souhaite en échange un Capot, une chemise, une paire de souliers, ou autre chose semblable. Un second d'entr'eux va porter à l'autre Cabanne l'équivalent de ce qu'on leur a apporté, ou bien on rend la marchandise qu'on a jettée, si elle n'agrée pas.

Ces cérémonies sont accompagnées de chansons, que les uns & les autres chantent. Il y a souvent des Villages entiers de Sauvages, qui se visitent alternativement, plus pour le jeu d'*Ounonhayenti*, que pour envie de se voir. Ce mot signifie un contract, par lequel on donne pour avoir. La langue Iroquoise s'exprime par

des

des mots composez. Un seul de leurs termes en signifie par fois cinq ou six de la langue Françoise, comme par exemple le mot de *Gannoron* en Iroquois veut dire, Voila une affaire, qui est de grande consequence.

Les enfans Sauvages ont encore un autre jeu. Ils se servent d'un Arc & de deux bâtons, un grand & un petit. Ils tiennent le petit dans la main droite. Ensuite ils le font voltiger en l'air en le frapant avec le plus grand. Un autre le va chercher, & le jette après celui qui l'a fait sauter, Ils font aussi un Peloton de joncs ou de feuilles de blé d'Inde. Ensuite ils le jettent en l'air, & le reçoivent au bout d'un bâton pointu. Les hommes & les femmes s'amusent le soir, pendant l'hyver à raconter des fornettes, auprès de feu, tout comme chez nous.

XXII. Ces Sauvages de l'Amerique ont presque tous un grand panchant pour la guerre, parcequ'ils sont fort vindicatifs. Ils tirent vengeance tôt ou tard du mécontentement qu'ils ont reçu, dûssent-ils attendre jusqu'à la troisiéme ou quatriéme generation, & détruisent, s'ils peuvent, la plus grande partie de la Nation, à laquelle ils en veulent. Ensuite ils obligent ce qui reste de demeurer parmi eux pour suivre leurs manieres de vivre en toutes choses.

Les Iroquois, à qui les Suédois, ensuite les Hollandois, les Anglois, & les François ont donné des armes à feu, passent pour les plus belliqueux de tous les Sauvages, qui sont connus jusqu'à present. Ils ont détruit les plus grands guerriers d'entre les *Hurons*, & forcé le reste de la Nation de demeurer parmi eux, pour faire ensemble la guerre à toutes les Nations, qui leur sont ennemies, quoi que situées à cinq ou six cens

cens lieues de leurs cinq Cantons. Ils ont fait perir plus de deux millions d'hommes, & sont encore actuellement en guerre avec les habitans du Canada. Si la France n'envoyoit du secours & des provisions de guerre & de bouche aux Canadiens, les Iroquois seroient capables de les ruïner, par les raisons que j'ai touchées dans ma Relation précedente. On ne gagne rien sur eux, parce que leurs dépoüilles sont de très-peu de consequence: mais cette Nation farouche peut détruire facilement le commerce de ses voisins, qui ne subsistent la plûpart que par le commerce des pelleteries qu'ils tirent des Sauvages. Au reste ils sont malins & rusez, semblables à des chevaux neufs & indomptez, qui ne connoissent pas leurs forces. Il y a longtems, qu'ils auroient entierement désolé le Canada, si le Comte de Frontenac ne les avoit gagné par douceur. Ce sont les plus redoutables Ennemis que les Européens ayent dans toute l'Amerique, & je donne cette Remarque pour certaine, parce que je connois ces peuples à fonds. J'ai demeuré quatre ans entiers parmi eux, & je les ai souvent visitez pendant quatre autres: j'ai même été plusieurs fois envoyé chez eux, & ils m'ont fait bien des amitiez.

Cette Nation Barbare a détruit plusieurs differens peuples, & ceux qui restoient de la défaite ont toûjours été obligez de se rendre à elle. Les Iroquois ont entr'eux des hommes considerables, qui sont comme les Chefs de parti, & les Maîtres dans les Voyages. Ils ont des gens à eux, qui les suivent par tout, & qui font tout ce qu'ils leur commandent. Avant que de partir, ils font provision de bons fusils, qu'ils troquent pour des pelleteries avec les Européens, prennent a-

vec eux de la poudre, des balles, des chaudieres, des haches, & d'autres choses nécessaires à la guerre. Ils ont par fois avec eux de jeunes femmes & de jeunes garçons, qui les accompagnent & font en cet équipage jusqu'à trois ou quatre cens lieuës. Quand ils approchent du lieu où ils veulent faire la guerre, ils marchent lentement & avec beaucoup de précaution. Jamais ils ne tuent de bêtes fauves à coup de fusil dans ces occasions, de peur d'être découverts. Ils ne se servent pour cela que de leurs fléches, qui ne menent point de bruit. Lors qu'ils veulent tirer, ils considerent toutes les avenues avec soin, & regardent par tout fort exactement, de peur d'être surpris. Ils envoyent des espions découvrir l'entrée des Villages, voir par où ils pourront commencer l'attaque, & observer si quelqu'un sort, pour le surprendre. C'est ce qui arrive fort souvent.

Il n'y a point de guerriers semblables dans l'Amerïque, pour les embuscades. Ils jugent qu'un homme est bon guerrier, quand il sait bien surprendre ses ennemis; & s'il sait bien fuïr après le coup pour n'être pas surpris, il passe pour incomparable. On ne peut concevoir avec quelle vîtesse ils se tournent avec leurs fusils autour des Arbres, dont ils se couvrent pour se garentir des fléches, que l'on tire contr'eux. Ils sont adroits à franchir les Arbres renversez, lors qu'ils se sauvent. On trouve beaucoup de ces Arbres & d'une grandeur prodigieuse, qui tombent de vieillesse. Leur patience est admirable. Ils se tiennent souvent derriere leurs arbres deux ou trois jours sans manger, attendant une occasion favorable pour tuer leur ennemi. Ils marchent quelquefois à découvert sans rien craindre.

Mais cela est rare, & s'ils n'étoient presque assurez de leur coup, ils auroient peine à s'exposer, à moins qu'ils ne se vissent soutenus. Ces Barbares ne se battent point à la façon des Européens, parcequ'ils n'y sont pas exercez, & qu'ils ne tienne pas leur rangs en pleine campagne. Ainsi ils ne pourroient pas si bien soutenir le combat que nos soldats bien disciplinez & bien commandez. Cependant lors qu'ils sont une fois échauffez & animez, ils sont incomparables.

Ils brûlent les blez des Européens, quand ils sont meurs. Ils mettent le feu à leurs maisons, avec du tondre, ou de la méche qu'ils attachent au bout de leurs fléches.

J'ai connu un Chef Iroquois nommé Attréouäti *Onnontagé*, qui me fît bien des amitiez dans mon Voyage du Fort de Frontenac à la nouvelle Jorck. Nous l'appellions *la grand' gueule*, parce qu'il avoit la bouche fort ouverte. Cet homme entra un jour dans le Montréal en Canada, criant *Hai*, *Hai*, qui est un signe de paix. On le reçût avec beaucoup de caresses, & on lui fît bonne chere, & même on lui donna des presens considerables, parce qu'on ménage cette Nation insolente: mais en se retirant, ce perfide tua deux hommes, qui couvroient une maison de paille.

On nous dit qu'ils avoient été en guerre jusqu'aux terres des Espagnols, qui sont au nouveau Mexique, & qu'ils racontent, qu'ils ont été dans un païs, où les habitans ramassent de la terre rouge, qu'ils portent vendre à une Nation, qui leur donne des haches & des chaudieres en échange, & que cette terre s'appelle de l'or. Mais cette histoire a été peut être inventée

tée par les Sauvages, pour faire plaisir au Sieur de la Sale, quand il étoit au Fort de Frontenac: car il entendoit parler volontiers des mines de Sainte Barbe, d'où l'on tire de l'or. J'ai été chez toutes les Nations du Fleuve Meschasipi. Aucune, à la reserve des Illinois, n'a jamais parlé des Iroquois, que comme de certains peuples voisins des Illinois, desquels ils ont appris, que ce sont des peuples fort cruels, qui ne sont hardis, que parce qu'ils ont des armes à feu, qu'ils ont troquées contre les Européens, que sans cela ils n'auroient jamais osé attaquer les Illinois, qui sont plus vaillans, & plus adroits à se servir des Arcs & des fléches, que les Iroquois n'ont jamais été.

Ceux d'entre les Iroquois, qui ne vont point à la guerre, sont méprisez, & passent pour des hommes laches & effeminez. Parce qu'ils ont des fusils, ils attaquent toutes les autres Nations, d'une Mer à l'autre, c'est-à-dire, du Nord au Sud. Enfin il n'y en a point à cause de cela qui ose resister à l'Iroquois. Ils s'appellent les hommes par excellence, comme si les autres Nations n'étoient que des bêtes en comparaison d'eux. Je sai les moyens de les mettre à la raison: Mais un homme de mon caractere ne doit raisonner sur ces matiéres qu'avec de grands ménagemens.

XXIII. Il n'y a point de Sauvages dans toute l'Amerique Septentrionale, qui ne soit extrêment cruel à ses ennemis. Mais l'humanité des Iroquois à l'égard des Nations, qui sont esclaves, est beaucoup plus grande qu'aucune autre. Quand ils ont tué un homme, ils lui enlévent la peau du crane, & l'emportent chez eux comme une marque de leur victoire. Ils garot-

garottent leurs esclaves & les font courir après eux. S'ils ne les peuvent suivre, ils leur donnent un coup de hache à la tête, & les laissent-là, après leur avoir enlevé la chevelure. Ils n'épargnent pas les enfans à la mammelle. Si l'Esclave peut marcher, ils le lient pendant la nuit sur des bois faits en forme de Croix de St. André, & le laissent exposé aux piquures des Maringoins. Quelquefois ils fichent quatre piquets en terre, auxquels ils attachent leurs esclaves par les pieds, & par les mains, & les exposent ainsi toutes les nuits à la rigueur du tems. Je ne dis rien de cent autres maux, qu'ils font à ces miserables pendant le jour. Quand ils sont si près de leurs Villages, ils font de grands cris, auxquels ceux de leur Nations connoissent leurs Guerriers, qui reviennent avec des esclaves. En même tems les hommes & les femmes les vont recevoir à l'entrée du Village: là ils se rangent en haye, pour faire passer au milieu d'eux ces esclaves, sur lesquels ils se jettent comme des loups sur leur proye, pendant que les guerriers passent à la file, fiers de leurs exploits. On en voit, qui donnent des coups de pied à ces Esclaves, des coups de batons, des coups de couteaux. Quelques-uns leur arrachent les oreilles, leur coupent le nez, ou les levres. Ceux qui resistent à ces mauvais traitemens sont reservez à de plus grands supplices. Rarement en épargnent-ils guelques-uns. Lorsque les Guerriers sont entrez dans leurs cabannes, les Anciens s'assemblent pour entendre la Relation de ce qui s'est passé à la Guerre; ensuite ils disposent des esclaves.

Si le Pere d'une femme Sauvage a été tué, on lui donne un esclave à sa place, & il est li-

bre à cette femme de le faire mourir, ou de lui donner la vie. Voici comment ils en uſent, quand ils les veulent brûler. Ils attachent l'Eſclave à un pôteau par les pieds & par les mains. Enſuite ils ſont rougir des Canons de fuſil, des haches, & d'autres ferrailles, & les leur appliquent tout brulans depuis la tête juſqu'aux pieds. Ils leur arrachent les ongles avec les dents. Ils leur coupent des aiguilletes de chair ſur le dos, & ſouvent ils leur enlevent la peau du crane avec les cheveux. Après cela ils jettent des cendres chaudes ſur les playes. Ils leur coupent la langue, & en un mot ils leur font tous les maux, dont ils peuvent s'aviſer. S'ils ne meurent dans les tourmens, on les force de courir à coups de bâton. On dit qu'un eſclave courut ſi bien qu'il ſe ſauva dans les bois, ſans qu'on put l'attraper: mais aparemment qu'il mourut enſuite faute de ſecours. Ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt que ces Eſclaves chantent au milieu de leurs tourmens. Un Iroquois nous racontoit, qu'un eſclave qu'on tourmentoit cruellement diſoit; *vous n'avez point d'eſprit. Vous ne ſavez pas la maniere de tourmenter vos priſonniers. Si je vous tenois dans ma Cabanne, je vous ferois bien ſouffrir d'une autre maniere.* Pendant qu'il parloit, une Sauvageſſe fit rougir une broche de fer dans le feu, & lui en perça les parties honteuſes. Après avoir jetté un grand cri, il dit à cette femme, *tu as de l'eſprit. Voilà comment il faut faire.*

Quand l'Eſclave, qu'ils ont brûlé, eſt mort, ils le mangent, & avant ſa mort ils font boire de ſon ſang à leurs enfans; afin de les rendre cruels & inhumains. Ceux à qui on donne la vie, demeurent parmi eux, & les ſervent com-

me

me des Esclaves. Mais à la longueur du tems ils recouvrent la liberté & sont regardez comme s'ils étoient de leur Nation.

Les Sauvages de la Louisianne, & ceux qui sont à sept ou huit lieuës plus loin que les Iroquois, comme les *Issatis* & les *Nadouessans*, chez qui j'ai été Esclave, ne sont pas moins braves que les Iroquois. Ils font trembler tous leurs voisins, quoi qu'ils n'ayent que l'Arc, la fléche & la massue. Ils courent plus vîte que les Iroquois, & sont très-bons soldats: mais ils ne sont pas si cruels. Ils ne mangent pas la chair de leurs ennemis. Ils se contentent de les brûler.

Quelques-uns de ces Sauvages couperent un jour des aiguillettes de chair sur le corps d'un Huron, & lui dirent, *Tu aimes la chair humaine, mange de la tienne propre, paur faire connoître à ta Nation, qui est maintenant parmi les Iroquois, que nous avons vos maximes en horreur.* Les Iroquois sont les seuls Sauvages de l'Amerique Septentrionale, qui mangent de la chair humaine. Encore cela ne leur arrive-t-il qu'alors qu'ils ont resolu d'exterminer une Nation toute entiere: c'est, disent-ils, pour faire connoître qu'il faut se battre avec l'ennemi sans s'accommoder jamais, n'en laisser aucun de reste & animer ainsi leurs Guerriers à la vengeance. Dès le lendemain on les voit partir de leurs cinq Cantons pour aller attaquer lenrs ennemis; car le rendez-vous est toujours marqué au lendemain de ces festins de chair humaine.

Si les Européens cessoient de donner des armes à feu aux Iroquois, qui ne sont plus si habiles à l'Arc, qui qu'ils l'étoient du passé, les autres Nations, qui y sont toujours accoutu-

mées, ne manqueroient pas de les détruire.

Le premier Canton des Iroquois, qu'on appelle les *Gagnieguez* ou *Agniez*, est au Sud. Ils sont voisins de la Nouvelle Jorck, ils ont trois villages, où j'ai été. Ils font quatre cens Guerriers tout au plus. Le second des *Onneiouts* tire vers l'Ouest, & ils font environ cent cinquante hommes de guerre. Le troisiéme, qui est aussi vers l'Oeüst, contient les bourgades des *Onnontaguez*, ou peuples de la montagne, situez sur l'unique éminence, qui se trouve dans les cinq Cantons Iroquois. Ils sont limitrophes des *Onneiouts*. Ces *Onnontaguez* ont bien trois cens combattants, les plus braves & les plus vaillans de toute la Nation. Le quatriéme est environ à trente lieuës au delà vers l'Oüest. C'est celui des *Oiangoüens* partagez en trois bourgades, qui font bien trois cens hommes tout de même. Le cinquiéme contient les *Tsonnontouaus*, vers l'extremité du Lac de Frontenac, ou Ontario. Ces peuples font le plus grand & le plus considerable de tous les Cantons Iroquois. Ils comprennent en trois bourgades plus de trois cens hommes de guerre.

J'ai marqué dans ma premiere Relation trois ou quatre villages Iroquois à la côte du Nord de ce Lac Ontario ou de Frontenac : mais je ne décris point ici ces cinq cantons Iroquois. Je parle seulement de leur barbarie, & de leur cruauté, & j'ajoute qu'ils ont subjugué depuis environ cinquante ans un fort grand pays, qu'ils ont étendu leurs limites, & grossi leur Nation, par la ruïne des autres peuples, dont ils ont fait le reste Esclave.

XXIV. Les Conseils, que ces Barbares tiennent continuellement, doivent être considerez

comme la cause de leur conservation, & de la frayeur où ils tiennent toutes les Nations de l'Amerique Septentrionale. Ils s'assemblent pour la moindre affaire, & raisonnent ensemsur les moiens dont ils doivent se servir pour parvenir à leurs fins. Ils n'entreprennent rien à l'étourdie. Leurs Vieillards, qui sont sages & prudens, veillent au bien de la Nation. Si l'on se plaint que quelqu'un d'entr'eux ait dérobé quelque chose, d'abord ils s'informent soigneusement de celui qui a fait le vol. S'ils ne le peuvent découvrir, ou s'il n'a pas le moyen de restituer, pourveu qu'ils soient convaincus du fait, ils reparent le tort, en faisant d'abord quelque present à la partie lesée, pour la contenter.

Quand ils veulent faire mourir quelqu'un pour un crime énorme, dont ils sont assurez qu'il est coupable, ils louent un homme, qu'ils enyvrent d'eau de vie, (car ces peuples l'aiment passionnément,) afin que les parens du criminel ne cherchent point à se vanger. Après que cet homme a cassé la tête à celui qu'ils croient, & qu'ils ont jugé coupable, ils disent pour raison, que cet homme n'a point d'esprit, & que l'ivrognerie lui a fait faire le coup. Ils avoient autrefois une autre maniere de faire justice: mais ils l'ont abrogée. Ils avoient aussi un jour de l'année, qu'on pouvoit appeller la *Fête des fous*, car en effet ils faisoient les fous, courant de Cabanne en Cabanne. Si pendant cela ils tuoient quelqu'un, leurs Vieillards disoient pour toute excuse le lendemain dans tout le Canton, & sur tout dans leur village, que celui qui avoit fait le coup étoit un fou & qu'il n'avoit point d'esprit. Ensuite on faisoit quelques presens au pa-

parent de celui qu'on avoit malitieusement tué. Les parens se contentoient de cette excuse sans en tirer vengeance. Leurs anciens louoient ainsi secretement quelqu'un, qui contrefaisoit le fou, & qui tuoit celui qu'on lui avoit marqué, & dont on vouloit se défaire.

Les Iroquois ont des Espions, & des hommes attitrez parmi eux, qui vont & viennent incessamment, & qui leur raportent toutes les nouvelles qu'ils apprennent. Pour ce qui est du Commerce, ils y sont assez rusez. Ils ne se laissent pas facilement tromper. Ils considerent tout attentivement & s'étudient à connoître les marchandises qu'on leur troque.

Les *Onnontagez*, ou Iroquois montagnars, sont plus fins & plus rusez que les autres. Ils volent fort adroitement. Les *Algonkains*, les *Abenaki*, les *Esquimoves*, & une infinité d'autres Sauvages, qui ont conversé avec les Européens, ne sont pas moins adroits, ni moins politiques. On ne doit pas s'imaginer que ces peuples soient absolument brutaux & sans raison. Ils ont de la finesse, & connoissent fort bien leurs interêts. Ils gouvernent leurs affaire avec beaucoup de prudence, & d'habileté.

XXV. Les Sauvages observent les tems, les saisons, & les Lunes de l'année pour la chasse. Ils nomment les Luues du nom des animaux, qui paroissent le plus en de certains tems. Ils appellent la Lune des grenouilles, le tems que les grenouilles crient; la Lune des Taureaux, quand ces animaux Sauvages paroissent; la Lune des Hirondelles, quand ces oiseaux viennent ou s'en vont, &c. Ces Barbares n'ont point d'autres noms pour dis-

tinguer les Mois, comme les Européens.

Ils tuent les Orignaux ou Elans, & les Chevreuils en tout tems, mais particulierement lorſqu'il y a de la neige. Ils chaſſent aux Chats ſauvages & aux Marmotes pendant l'hyver, aux Porc-épics, aux Caſtors & aux Loutres au Printems, & quelquefois en Automne. Ils prennent les Orignaux ou Elans au collier, & les Caſtors aux attrapes. Ils tuent les Ours à coups de fléches ou de fuſil ſur des chênes, quand ils mangent du gland. Pour ce qui eſt des Chats ſauvages, ils abattent les arbres, ſur leſquels ils ſont, & enſuite les Chiens ſauvages ſe jettent deſſus & les étranglent. Les Porc épics ſe prennent à peu-près de la même maniere, ſi ce n'eſt qu'on les tue à coups de hache, ou avec des fourches, quand l'arbre eſt tombé: parce que les chiens ne les peuvent approcher à cauſe de leurs aiguillons, & qu'ils feroient indubitablement mourir les Chiens qui les étrangleroient. Ces animaux ne courent pas vîte. Un homme le peut facilement attraper à la courſe. Pour ce qui eſt des Loutres, on les prend dans une attrape, où l'on les tue à coups de fléches & de fuſil. On en tue rarement à coups de hache, parce que ces animaux ont l'oreille fort ſubtile.

Les Sauvages prennent ſouvent auſſi les Caſtors en hyver ſous la glace. Ils cherchent premierement les Lacs de ces animaux. Ces Caſtors ont une induſtrie admirable pour la conſtruction de leurs Cabannes. Quand ils veulent changer d'habitation, ils cherchent un ruiſſeau dans les bois, le long duquel ils montent, juſqu'à ce qu'ils aient trouvé

un Païs plat & propre à faire un Lac. Lorsqu'ils ont bien consideré le lieu de toutes parts, ils travaillent à faire des chaussées pour arrêter l'eau. Ils les font aussi fortes, que celles qui servent à retenir les eaux des plus grands étrangs de l'Europe. Ils composent cette chaussée de bois, de terre, de boue, & la font aussi grande qu'il est necessaire pour former un Lac, qui a souvent un quart de lieuë de long. Ils bâtissent leurs Cabannes au milieu du niveau de l'eau, avec du bois, des joncs & de la bouë. Ils plaquent tout cela ensemble fort proprement par le moien de leur queuë, qui est plus longue & aussi large, qu'une truelle de Masson. Leur bâtiment est à trois ou quatre étages, remplis de nattes de joncs, & c'est là, que les femelles se délivrent de leurs petits. Au fond de l'eau il y a des issuës hautes & basses. Quand leurs Lacs sont gelez, ils ne peuvent aller que sous la glace. C'est pour cela qu'au commencement de l'hyver, ils font provision de bois de tremble, qui est leur nourriture ordinaire. Ils le mettent dans l'eau tout autour de leurs Cabannes dans le Lac. Les Sauvages percent la glace autour de ces loges avec le manche d'une hache, ou avec un pieu, y font un trou; & ensuite sondent le fond de l'eau, pour savoir si c'est le chemin par où les Castors ont accoutumé de sortir. S'ils découvrent que ce l'est en effet, ils y font entrer un filet long d'une brasse, & deux bâtons, dont les deux bouts d'enbas touchent le fond de l'eau, & les deux autres sortent par le trou, qui est dans la glace. Il sont deux cordes

 atta-

attachées à ces deux bâtons, pour tirer le filet, quand le Castor est pris. Mais afin que ce rusé animal ne voie point le filet, ni les personnes, on seme sur la surface de l'eau glacée, du bois pourri, du coton, ou choses semblables. Un Sauvage demeure au guet auprès du filet, avec une hache pour tirer le Castor sur la glace, quand il est pris, pendant que les autres vont rompre les Cabannes avec beaucoup de travail. Ils trouvent souvent plus d'un pied de bois & de terre, qu'il faut couper à coups de hache, parce que tout est dur comme une pierre par la force de la gélée. Quand cela est fait, ils sondent le Lac, & par tout où ils trouvent un creux, ils rompent la glace, de peur que les Castors ne se cachent dessous, & afin qu'étant contraints de courir de côté & d'autre, ils aillent se jetter dans les filets. Ils travaillent ainsi d'une force extrême depuis le matin jusqu'au soir, sans prendre aucun aliment, & ne prennent avec tout cela que trois ou quatre Castors.

Les Sauvages prennent encore de ces animaux au Printems avec des attrapes de la maniere suivante. Lorsque les glaces commençent à se fondre, ils remarquent les endroits par où les Castors sortent, & y mettent une attrape. L'amorce est une branche de bois de tremble, qui va depuis l'attrape jusques dans l'eau. Quand les Castors la rencontrent, ils la mangent jusques dans l'attrape, & par là ils font tomber deux grosses billes de bois, qui les tuent. Ils prennent les Martres presque de la même ma-

maniere, excepté qu'ils ne mettent point d'amorce.

Toutes les Nations du Sud vers le Fleuve Missisipi sont plus superstitieuses dans leurs chasses que les peuples du Nord, & en particulier les Iroquois. Etant parmi eux, leurs Viellards, six jours avant que de donner la chasse aux Taureaux Sauvages, envoierent quatre ou cinq de leurs plus alertes Chasseurs sur des montagnes, pour y danser le Calumet avec autant de ceremonies que parmi les Nations, vers lesquelles ils ont accoutumé d'envoyer des Ambassades pour faire quelque Alliance. Au retour de leurs hommes, ils exposerent à la vûe de tout le monde pendant trois jours, une des plus grandes chaudieres, qu'ils nous avoient prises, & l'entourerent de plumes de toutes couleurs, avec le fusil d'un des Canoteurs, qu'ils avoient posé par dessus cette chaudiere en travers. Pendant trois jours la premiere des femmes d'un Capitaine portoit cette chaudiere sur son dos avec des fleurs en grande pompe, à la tête de plus de deux cens Chasseurs. Ils suivoient un Vieillard, qui avoit attaché un de nos mouchoirs de toile d'Armenie au bout d'un bâton en forme d'enseigne, tenant son Arc & ses fléches dans un grand silence.

Ce Vieillard fit faire trois ou quatre fois halte aux Chasseurs ou Guerriers, pour pleurer amerement la mort des Taureaux, qu'ils esperoient de tuer. A la derniere pose, les plus anciens de la troupe envoyerent deux des plus habiles Chasseurs à la découverte des Taureaux Sauvages. Ils leur parlerent bas à l'oreille à leur retour, avant que de com-

mencer la chaſſe de ces animaux. Enſuite ils allumerent de la fiente de Taureau ſechée au Soleil, & amorcerent leurs pipes ou calumets de ce feu nouveau, pour faire fumer les Coureurs, qu'ils avoient envoyez à la découverte. Auſſi-tôt après la ceremonie, cent hommes allerent d'un côté par derriere les montagnes, & cent autres d'un autre, pour enfermer les Taureaux, qui étoient en grand nombre. Ils en tuerent pluſieurs à coups de fléches, & nos Européens en abatirent ſept ou huit à coups de fuſil.

Ces Barbares ne pouvoient aſſez admirer l'effet de nos fuſils. Ils entendoient le bruit, mais ne voioient point les balles. Croiant que le bruit tuoit ces animaux, ils mettoient la main ſur la bouche, pour marquer leur étonnement, & s'écrioient *Manſa Ovacanche*, ce qui veut dire dans la langue des *Iſſati*, ah! que ce fer fait du mal aux bêtes & aux hommes. Comment cela ſe fait-il qu'au bruit de cette machine ronde, les os de ces bêtes ſoient fracaſſez?

Je ne ſavois aſſez admirer comment ces Sauvages pouvoient écorcher ces Taureaux, & les mettre en piéces. Ils n'avoient ni couteaux ni haches, que le peu qu'ils nous avoient dérobé. Ils enlevoient la peau de ces bêtes avec la pointe de leurs fléches, qui étoit d'une pierre fort aiguë. Dès qu'ils pouvoient fourrer les doigts entre la chair & la peau de ces Animaux, ils avoient bientôt fait à les écorcher. Enſuite pour mettre la viande en piéces, & pour ſeparer les os, ils prenoient des pierres, avec leſquelles ils les caſſoient; & les femmes Sauvages en faiſoient boucanner la viande, en l'expoſant au

au Soleil ou à la fumée d'un petit feu qu'ils allumoient au deſſous. Au reſte ils ne mangent pendant la chaſſe que les inteſtins & les morceaux les plus chétifs de ces animaux, & ils en emportent les meilleurs morceaux dans leurs villages, à plus de deux cens lieuës de l'endroit, où ils ont chaſſé.

XXVI. Ceux qui habitent dans le Nord, pêchent d'une autre maniere que ceux du Sud. Les premiers pêchent toutes ſortes de poiſſons avec des lacets, des filets, & des harpons comme dans l'Europe. Ils en prennent auſſi quelquefois avec des lignes : mais peu. Je leur en ai vû pêcher d'une maniere aſſez plaiſante. Ils prennent une fourche de bois, aux deux pointes de laquelle ils diſpoſent un laçet, à peu-près de même qu'on les accommode en Europe, pour prendre des perdrix. Enſuite ils la mettent dans l'eau : quand le poiſſon qui y eſt en beaucoup plus grande abondance que dans nos Rivieres, vient à paſſer, & que les Sauvages ſentent qu'il eſt entré dans le laçet, ils tirent cette eſpéce de pincette, & le poiſſon y reſte pris par les ouïes. Les Iroquois ſe ſervent auſſi dans le tems de la pêche d'un filet de quarante ou cinquante braſſes qu'ils poſent dans un grand Canot de bois. Après cela ils les étendent en ovale dans les endroits commodes des Rivieres. J'ai ſouvent admiré leur adreſſe à cet égard. Ils prenoient quelquefois plus de quatre cens poiſſons blancs, plus grands que nos Carpes ordinaires, entre autres pluſieurs Eturgeons, qu'ils attiroient ſur le bord de la Riviere avec des filets compoſez d'orties. Pour pêcher de cette maniere, il faut que deux

hommes prennent les deux extrêmitez de ces filets en les entortillant adroitement. Ils prennent ainsi quantité de poissons dans la riviere de *Niagara*, qui sont d'une bonté extraordinaire.

La pêche est si abondante en cet endroit qu'elle pourroit fournir des poissons de plusieurs espéces à la plus grande Ville de l'Europe. Il ne faut pas s'en étonner. Les poissons montent continuellement de la Mer vers la source de la Riviere pour y frayer. Le Fleuve de S. Laurent reçoit à *Niagara* une infinité d'eaux des quatre grands Lacs, dont nous avons parlé, & qui sont de petites Mers douces. Ces eaux venant à se precipiter par le plus grand & le plus affreux saut, qui soit dans le Monde, les poissons qui prennent plaisir à y venir frayer, y demeurent; parce qu'ils ne peuvent remonter au dessus de cette Cataracte.

Pendant que j'étois à ma Mission du Fort de Frontenac, je fus voir le Saut d'une Riviere du Nord, qui se décharge dans un grand Bassin du Lac *Ontario* capable de contenir plus de cent Navires de guerre en sûreté. Etant là, j'apris aux Sauvages à prendre des poissons à la main. J'abbattois des arbres au Printems près de ce Saut, & je les faisois tomber, afin de m'y pouvoir coucher sans me mouiller. Ensuite je mettois la moitié du bras à l'eau. J'y trouvois une quantité prodigieuse de poissons de différentes especes. Je les empoignois par les ouïes après les avoir flatté de la main, & quand j'en avois pris à plusieurs fois cinquante ou soixante, je m'en allois me chauffer, & me delasser, pour retourner ensuite à la pêche. Je les jettois dans un Sac, qu'un Sauvage te-

tenoit à la main, & j'en nourrissois plus de cinquante familles Iroquoises de *Gannéousse*, que j'avois attirées avec le Sieur de la Sale, pour y cultiver du blé d'Inde, & pour instruire leurs enfans dans la Religion Chrétienne au Fort de Frontenac.

La plus considerable pêche des Sauvagess est celle des Anguilles qui sont fort grosses, des saumons, des Truites saumonnées & des poissons blancs. La pêche des Iroquois Agniez, qui sont voisins de la Nouvelle Jorck, consiste souvent en grenouilles, qu'ils prennent en abondance, & qu'ils mettent toutes entieres dans leurs chaudieres, sans les écorcher, pour assaisonner leur sagamité. Les Truites saumonnées se prennent en plusieurs autres endroits des Rivieres, qui se déchargent dans le Lac de Frontenac. On en trouve en si grande quantité, qu'on les tue à coups de bâton.

Ils prennent les Anguilles pendant la nuit, lorsqu'il fait calme. Ces poissons descendent en fort grande quantité le long du Fleuve Saint Laurent. Les Sauvages mettent une grande écorce de boulleau avec de la terre sur le bout d'un pieu ; après quoi, ils allument une espece de flambeau, qui fait un feu fort clair. Ensuite un homme ou deux entrent dans un Canot avec un harpon posé entre les deux pointes d'une petite fourche. Lorsqu'ils voient les Anguilles à la lueur du feu, ils en harponnent une quantité prodigieuse, parce que les grands Marsoins blancs, qui les poursuivent, les chassent, & les font venir vers les bords du Fleuve, où ces grands Marsoins ne les peuvent

aprocher. Ils prennent les Saumons avec les harpons, & les poissons blancs avec des filets.

Les Nations du Sud, qui habitent sur le Fleuve Missisipi sont si subtils, & ont les yeux si vifs & si perçans, que quoi que les poissons passent fort vite dans l'eau, ils ne laissent pas de les tuer à coups de dards, qu'ils font entrer fort souvent dans l'eau, en les décochant avec leur Arc. De plus, ils ont de longues perches fort pointuës, qu'ils dardent avec beaucoup d'adresse. Ils tuent ainsi de grands Eturgeons, & des Truites, qui sont à sept ou huit brasses dans l'eau.

XXVII. Avant que les Européens fussent dans l'Amerique Septentrionale, les Sauvages du Nord & du Sud se servoient, & se servent encore aujourd'hui, de pots de terre; sur tout ceux, qui n'ont point de commerce avec les Européens pour tirer d'eux des chaudieres, & autres outils de ménage. Faute de haches & de couteaux, ils se servent de pierres aigues, qu'ils attachent avec des aiguillettes de cuir dans un bâton fendu. Au lieu d'aleines, ils ont un certain os fort aigu, qui est au dessus du talon des Elans.

Pour faire du feu ils ont un triangle de bois de cedre d'un pied & demi, dans lequel ils font quelque trous ou fossetes à demi creusées. Ils prennent ensuite une baguette, ou petit bâton d'un bois dur. Ils le frottent entre les deux mains le plus fort sur le plus foible dans le trou qui est commencé dans le bois de Cedre. Ils font tomber par cette frixion une espéce de poudre ou de farine qui se convertit en feu. Ils versent ensuite cette poudre blanche dans un peloton d'herbes

se-

fechées en Automne, & frottant tout cela ensemble, en soufflant sur cette poudre, qui est dans le peloton, le feu s'allume en un moment.

Quand ils veulent faire des plats de bois, des écuelles, ou des cueillers, ils accommodent le bois avec leurs haches de pierre. Ils le creusent avec des charbons de feu, & les raclent ensuite avec des dents de Castor pour les polir.

Les Nations du Nord se servent de raquettes pour marcher sur la neige. Les Sauvages les font avec des aiguillettes de peau larges comme de petits rubans, d'une maniere plus jolie que nos raquettes de jeu de Paume. Ces raquettes n'ont point de manches comme celles des tripots. Mais elles sont plus longues & plus larges. Ils laissent dans le milieu une fente de la largeur des doigts des pieds, afin d'être plus libres à marcher avec leurs souliers à la Sauvage. Ils font plus de chemin avec ces raquettes, que s'ils marchoient à l'ordinaire. Sans ces machines ils enfonceroient dans les neiges, qui sont de la hauteur de sept ou huit pieds, & quelquefois davantage pendant l'hiver. Il y en a même en certains endroits aussi haut que les plus hautes maisons de l'Europe, parce qu'elles sont poussées dans des recoins par le vent qui les y chasse.

Les Sauvages, qui sont voisins des Européens, ont à present des fusils, des haches, des chaudiéres, des alênes, des couteaux, des batte-feux, & d'autres instrumens comme nous.

Pour semer du blé d'Inde ils font des pioches de bois, mais c'est faute de pioches de

 fer.

fer. Ils ont des gourdes ou callebasses, dans lesquelles ils mettent leurs huiles d'Ours, de chats sauvages, & de Tournesol. Il n'y a point d'homme, qui n'ait un petit Sac de peau, pour mettre son Calumet & son Tabac. Les femmes Sauvages font des Sacs d'écorce de Tillots, ou de joncs, pour mettre leur blé d'Inde. Elles font aussi du fil d'Orties, d'écorce de Tillot, & de certaines racines dont je ne sai pas le nom. Pour coudre leurs souliers à la Sauvage, ils ne se servent que d'aiguillettes fort minces. Elles font aussi des nattes de joncs pour se coucher, & quand elles n'en ont point, elles se servent d'écorces d'Arbres. Elles emmaillotent leurs enfans comme les femmes d'Europe, avec cette différence pourtant, qu'elles se servent de bandes de peaux larges, & d'une espéce de coton, pour empêcher qu'ils ne s'échauffent trop dans leur maillot.

Elles les attachent sur une planche après les avoir emmaillotez, & cela avec une ceinture de peau passée. Ensuite elles attachent cette planche à une branche d'arbre, où à quelque endroit de leurs Cabannes, de sorte que ces petits ne sont pas couchez. Ils sont tout droits, la tête en haut, & les piez en bas. Et afin que l'urine ne leur fasse du tort, elles mettent une écorce de boulleau en lieu commode pour cela, afin que coulant comme dans une goutiere, elle ne touche point au corps des enfans. Ces femmes en ont un si grand soin, qu'elles ne s'approchent du tout point de leurs maris, & elles évitent même leur commerce, jusqu'à ce que leurs enfans aient atteint l'âge

de

de trois ou quatre ans, & qu'ils se puissent nourrir comme les autres. Parmi les femmes de l'Europe on en use d'une autre maniere, parce qu'il est aisé de supléer au défaut des meres, par le moyen du lait de Vaches, ou d'autres animaux domestiques. Mais parmi les femmes Sauvages on ne nourrit point de ces animaux. Elles fuient donc le commerce des hommes, pendant qu'elles sont nourrices, car si elles devenoient enceintes, leurs enfans periroient indubitablement: puisqu'à cinq ou six mois, par exemple, les enfans ne pourroient manger de viande boucannée. Cela les oblige d'en user comme elles font, afin de mettre leurs enfans en état de subsister comme les autres, après qu'elles les ont allaitez tout le tems necessaire.

Les Sauvages, qui ont commerce avec les Européens, commencent à se servir de cremailleres. Mais pour les Peuples, qui ne connoissent point les Européens, ils se servent de branches d'arbres pour pendre leurs pots de terre au dessus du feu, afin d'y faire cuire leur viande.

XXVIII. Les Sauvages ensevelissent leurs morts avec toute la magnificence, dont ils se peuvent aviser, sur tout ceux de leur parenté, & les Capitaines ou Chefs de leurs tributs. Ils les ornent de leurs plus beaux atours, leur peignent le visage & le corps de toutes sortes de couleurs, & les posent dans un cercueil fait d'écorce d'arbre, dont ils polissent fort proprement la superficie avec des pierres ponces fort legeres. Ensuite ils accommodent le lieu, où ils les veulent enterrer, en maniere de Mausolée. Ils l'en-

tourent de pieux ou de palissades, qui ont douze ou treize pieds de hauteur. Ils y élevent le tombeau à sept ou huit pieds de haut.

Ces Mausolées sont ordinairement placez sur l'endroit le plus éminent de leurs bourgades Les Sauvages envoient tous les ans des Ambassadeurs chez leurs voisins pour solemniser la fête des morts. Tous les Peuples de l'Amerique Septentrionale n'épargnent rien pour l'honneur de leurs parens & amis decédez, qu'ils vont pleurer. Ils font des presens considerables parmi eux, de ceintures de porcelaines, de Calumets faits de pierres les plus précieuses qu'ils peuvent trouver: en un mot, de ce qu'ils estiment le plus. Ils les donnent aux parens du défunt, pour essuyer leurs larmes. Ils les meinent aux Mausolées en marmotant une espece de prieres, qu'ils accompagnent de larmes & de sanglots en presence des os de ceux, dont ils honorent la memoire. Ils ont des cerémonies particulieres pour les enfans de leurs amis défunt. * Quand ils les veulent enterrer, ils mettent leurs corps dans une couverture ou peau passée & bien blanche, en presence de leurs parens. Elle est peinte de plusieurs couleurs. Ensuite ils les portent, ou les mettent sur une espéce de traineau, pour les aller ensevelir: mais au lieu de faire des presens aux parens des enfans morts, comme ils en font aux Adultes, ils en reçoivent eux-mêmes pour essuyer les larmes qu'ils versent en abondance en presen-

* La Planche cy-jointe represente la maniere dont quelques peuples de l'Amerique Septentrionale ensevelissent leurs Chefs.

ſence des parens. Les Sauvages ont auſſi la coutume de mettre dans le cercueil des Adultes ce qu'ils poſſedent de plus precieux, des ſouliers de peaux paſſées, garnis de porc-épic rouge & noir, un batte-feu, une hache, des colliers de porcelaine, un Calumet, une chaudiere, & un pot de terre plein de ſagamité ou bouillie de blé d'Inde avec de la viande graſſe. Si c'eſt un homme, ils y ajoutent un fuſil, de la poudre & des balles. Pour ceux qui n'ont point d'armes à feu, ils ſe contentent de poſer auprès du cercueil un Arc, & des fléches: afin, diſent ces pauvres aveugles, que quand ils ſeront au Païs des Ames & des morts, ils puiſſent ſe ſervir de ces Armes pour la Chaſſe.

Il m'arriva une affaire ſur ce ſujet, pendant que j'étois parmi les *Iſſati* & les *Nadoueſſans*. Il mourut un Sauvage, qui avoit été mordu d'un ſerpent ſonnette. Je ne pus lui donner aſſez-tôt d'un remede infaillible, que j'avois toujours avec moi, ſavoir de l'Orvietan en poudre. Lorſque cet accident arrivoit à quelqu'un en ma preſence, je faiſois d'abord quelques ſcarifications ſur la morſure, & j'y jettois un peu de cette poudre. Enſuite j'en faiſois avaler à celui, qui avoit été mordu, pour empêcher que le venin ne gagnât le cœur. Un jour ces Barbares admiroient que j'euſſe gueri un de leurs guerriers, qui avoit été bleſſé d'un de ces Serpens. Ils me diſoient *Eſprit*, (car c'eſt ainſi, qu'ils appellent ordinairement les Européens,) *nous t'avons cherché à la chaſſe aux lieux ou tu étois avec les deux autres Eſprits, qui t'accompagnent. Mais nous avons été ſi malheureux, que nous n'a-*

Vieillards? Va, tu ne ſais ce que tu dis. Tu peux bien ſavoir ce qui ſe paſſe dans ton Païs, ajoutoient-ils, parce que les Anciens te l'ont dit: mais tu ne peux pas ſavoir ce qui s'eſt paſſé dans le notre, avant que les Eſprits, c'eſt-à-dire les Européens, y fuſſent venus.

Il y de ces Sauvages, qui ſe moquent de ce que leurs Anciens racontent: il y en a, qui y ajoutent foi. J'ai déja raporté les ſentimens qu'ils ont de leur origine, & de la gueriſon de leurs malades. Ils ont quelque idée de l'immortalité de l'Ame. Ils diſent qu'il y a vers l'Occident un Païs fort delicieux, où l'on fait bonne chaſſe, & où l'on tue autant d'animaux qu'on veut. C'eſt là, diſent ils, que vont les Ames, & ils eſperent de s'y revoir tous. Ils ajoutent que les Ames des Chaudieres, des fuſils, des batte-feux, & des autres armes, qu'ils mettent près des ſepulcres de leurs morts, s'en vont avec eux pour ſervir comme ici à leur uſage dans le Païs des Ames.

Une fille ſauvage étant morte, après avoir été baptiſée, la mere voyant un de ſes eſclaves à l'article de la mort, diſoit, *ma fille eſt toute ſeule au Païs des morts entre les Européens, ſans parens & ſans amis. Il faut qu'elle ſeme du blé d'Inde, & des citrouilles. Baptiſe mon eſclave, avant qu'il meure, afin qu'il ſerve ma fille au Païs où vont les Ames des Européens après leur mort.*

Une autre étant à l'extrêmité crioit: *Je ne veux point être baptiſée, car les Sauvages, qui meurent Chrétiens, ſont brulez par les Européens dans le Païs des Ames.* Quelques Sauvages diſoient, que nous les baptiſions pour

les rendres nos esclaves dans l'autre monde. D'autres me demandoient, s'ils y avoit bonne chasse au Païs où je voulois que leurs morts allassent, après avoir été baptisez. Quand on leur répond, qu'on n'y boit ni ne mange, *je ne veux donc pas y aller*, disent-ils, *parce que je veux manger.* Si on ajoute, qu'ils n'auront pas besoin de se nourrir, ils mettent la main sur la bouche par admiration, & disent, *tu est un grand menteur. Est-ce qu'on peut vivre sans manger ?*

Un de ces Sauvages me racontoit qu'un de leurs Vieillards étant mort, trouva des Européens au Païs des Ames, qui le caresserent, & lui firent fort bonne chere. Ensuite il alla au lieu où sont les Sauvages, qui le reçurent aussi très-bien. Il y avoit tous les jours des festins, ausquels les Européens étoient fort souvent invitez, parce que là il n'y a jamais de guerres, ni de querelles. Après que ce Vieillard eut admiré tous ces Païs, il revint, & raconta toutes ses avantures à ceux de sa Nation. Nous demandames au Sauvage, s'il croioit cela. Il répondit que non: que leurs Anciens le disoient: mais que peut-être ils mentoient.

Ces Peuples admettent quelque sorte de génie en toutes choses. Ils croient un Maître de la vie: mais ils en font diverses applications. Quelques-uns ont un corbeau décharné, qu'ils portent toujours avec eux, & qu'ils disent être le maître de leur vie. D'autres ont un hibou, & d'autres enfin un os, un coquillage de mer, & autres choses semblables. Quand il entendent crier un Hibou, ils tremblent & en tirent un mauvais augure. Ils ont beaucoup de creance pour

les ſonges. Ils ne donnent pas les os des Caſtors, ni des Loutres à leurs chiens. Je leur en ai demandé la raiſon. Ils m'ont répondu, qu'il y avoit un *Otkon* ou Eſprit dans les bois, qui le diroit aux Caſtors & aux Loutres, & qu'après cela ils n'en prendroient plus. Je leur demandai ce que c'étoit que cet Eſprit. Ils me répondirent que c'étoit une femme qui ſavoit tout, & qui étoit la maitreſſe de la chaſſe.

Pendant que j'étois en Miſſion au Fort de Frontenac, une Sauvageſſe s'étoit empoiſonnée dans les bois par accident. Les Chaſſeurs la rapporterent dans ſa Cabanne, & je la fus voir après qu'elle fut morte. Je les entendis cauſer auprès du corps mort. Ils diſoient, qu'ils avoient vû ſur la neige les traces d'un ſerpent qui étoit ſorti de la bouche de cette femme, & faiſoient ce recit fort ſerieuſement. Pendant qu'ils raiſonoient ainſi, une vieille femme fort ſuperſtitieuſe dit qu'elle avoit vû l'Eſprit, qui l'avoit tuée, paſſant près d'elle.

Un garçon Sauvage d'environ dix & huit ans s'étoit mis dans l'eſprit qu'il étoit fille. Il prit ſi bien cette fantaiſie, qu'il agiſſoit en toutes choſes ſur ce pied-là. Il s'habilloit comme les filles, & faiſoit les mêmes ouvrages qu'elles. Un vieux Sauvage, que nous avions attiré dans le Fort, & qui étoit Chef de ſon Village, me dit un jour, qu'*Onontio*, (c'eſt le nom qu'ils donnent au Gouverneur général du Canada, & c'étoit le Comte de Frontenac en ce tems-là,) arriveroit ce jour-là, à l'heure que le Soleil ſeroit en un tel endroit, & cela arriva préciſement com-

comme il l'avoit dit. Ce même Vieillard, qu'on appelloit *Ganneouse Kaera*, c'est-à dire le Barbu, étoit le seul de tous les Sauvages, à qui j'ai vû de la Barbe. Ordinairement les Peuples de l'Amerique Septentrionale s'arrachent le poil, lorsqu'il est encore follet, & c'est pour cela qu'ils n'ont point de barbe. J'avouë que je ne savois que dire, lorsque je vis le Comte de Frontenac arrivé. Cet homme n'en avoit apris aucune nouvelle de personne. Il me dit seulement, lorsque je lui demandai, comment il l'avoit su, qu'il l'avoit apris d'un Jongleur, qui se mêloit de prédire l'avenir. Je crois cependant que leurs predictions sont plûtôt l'effet du hazard, que d'aucun commerce qu'ils aient avec le Démon.

XXX. A l'égard de leur conversion, dont j'ai déja touché quelque chose, on y trouve plusieurs obstacles : mais en général la difficulté vient de l'indifférence qu'ils ont pour toutes sortes de choses. Quand on leur parle de la Création du Monde, & des Mysteres de la Religion Chrétienne, ils disent que nous avons raison, & ils aplaudissent en général à tout ce que nous leur disons. Ils croiroient commettre un grand outrage, s'ils faisoient paroître le moindre soupçon d'incredulité à l'égard de ce qu'on leur propose : mais après avoir aprouvé tous les discours qu'on leur fait sur ces matieres, ils prétendent que nous devons avoir de notre côté toute la déference possible pour les contes qu'il nous font touchant ce qui les regarde. Quand nous leur répondons, que ce qu'ils nous disent n'est pas veritable, ils repliquent, qu'ils ont acquiescé à tout ce que

nous leur avons dit, que c'est manquer d'esprit que d'interrompre & soutenir qu'on avance des choses fausses. *Tout ce que tu nous as apris*, disent-ils, *touchant ceux de ton Pays, est comme tu l'as dit: mais il n'en est pas de même de nous, qui sommes d'une autre Nation, qui habitons les terres qui sont au deçà du grand Lac.*

Le second obstacle à la conversion des Sauvages vient de leur grande superstition, comme nous l'avons déja dit.

Le troisiéme vient de ce qu'ils ne sont pas sedentaires. Pendant que j'étois au Fort de Frontenac, le Pere Luc Buisset & moi fumes occupez une grande partie de l'année à aprendre à plusieurs enfans Sauvages nos prieres ordinaires, & même à lire en Langue Iroquoise. Leurs parens assistoient au service qui se faisoient dans la Chapelle. Ils levoient les mains au Ciel, se mettoient à genoux, se frapoient la poitrine, & demeuroient dans un grand respect en notre présence. Ils paroissoient même touchez de nos cérémonies: mais ils en usoient de la sorte, parce qu'ils croyoient nous faire plaisir, & du reste leur but étoit d'avoir quelques presens des Européens. Mais quand même ils auroient quelque dessein à se convertir, ils y renonceroient bien tôt, parce qu'ils ne s'arrêtent dans leurs villages que pendant qu'il faut semer ou recueillir le blé d'Inde; ce qui dure peu. Tout le reste de l'année se passe à la guerre ou à la chasse. Alors ils emmenent leurs familles avec eux, & sont absens de cette maniere, pendant huit ou neuf mois. Leurs enfans, qui ont commencé à aprendre quelque chose, oublient alors tout ce qu'on

leur avoit enseigné, & reprennent leurs superstitions, & leurs manieres de vivre. D'ailleurs les Jongleurs & les vieux Sauvages superstitieux attachez, comme ils sont, à leurs interêts, tachent de porter leurs gens à nous haïr, de peur qu'ils n'ajoutent foi à ce que nous leur enseignons.

Les Marchands, qui traitent ordinairement avec les Sauvages dans le dessein de profiter de leur trafic, sont souvent cause du peu de progrès qu'on fait dans la conversion de ces Peuples: parce que ne pensant qu'à tromper pour devenir riches en peu de tems, il n'y a point de stratagêmes, qu'ils n'employent pour avoir les pelleteries des Sauvages à bon prix. On les voit se servir de mensonges & de fraudes, pour debiter leurs effets, & pour y gagner au double, s'ils peuvent. Cela sans doute est capable d'éloigner l'esprit des Sauvages d'une Religion, qu'ils voyent accompagnée de tant de fourberies & d'artifices par ceux qui en font profession.

On peut dire aussi qu'il y a quelques Missionaires, qui sont cause en partie du peu de progrès, que la predication de l'Evangile fait parmi ces Barbares. Il est difficile d'aprendre leurs Langues, parce qu'elles sont fort différentes les unes des autres, & qu'elles n'ont point de raport entr'elles. Il faut donc bien du tems pour leur insinuer nos Mysteres, & à moins que le Saint Esprit n'agisse extraordinairement pour leur conversion, il y a peu de fruit à esperer des Missions. D'ailleurs les différentes methodes, dont on se sert pour les instruire, contribue beaucoup à retarder leur conversion. Les uns veulent commercer par la

par-

mi les Sauvages, les Européens s'en retirent, & ne se trouvent point parmi eux. C'est le reproche que les Sauvages firent un jour en présence de M. le Comte de Frontenac, en plein Conseil aux *trois Rivieres* en Canada à quelques Missionaires. *Tout le tems, que nous avons eu des Castors, & des pelleteries*, dit un Capitaine Sauvage, *celui qui nous faisoit la priere étoit avec nous. Il instruisoit nos enfans, & leur aprenoit le Catéchisme. Il étoit inséparable de nous, & assistoit quelquefois à nos festins. Mais quand nos marchandises ont été épuisées, il a cru qu'il étoit inutile parmi nous.*

Aussi est-il vrai de dire, que la plûpart des Missions qu'on avoit établies depuis quarante ans ont cessé & ne subsistent plus aujourd'hui. Témoins celles de la grande Baye du Fleuve St. Laurent, de Ristigouche, de Nipisigui, de Miskou, Cap-Breton, Port-royal, de la Riviere du Loup, du Cap de la Magdelaine, des trois Rivieres, & plusieurs autres qui étoient établies chez les *Hurons* au haut de ce Fleuve. Ceux qui étoient Missionaires en ces quartiers-là ont trouvé bon de les quitter, & d'abandonner même Tadoussac pour s'établir à *Chigoutimi.*

Si Dieu me conserve la santé & la vie, je pourrai bien faire connoître quelques autres obstacles à la propagation de l'Evangile parmi les Sauvages de l'Amerique. Je dirai seulement ici, que quand on veut s'employer utilement aux fonctions de ce penible Ministere, il faut fouler aux pieds les richesses, & se contenter d'une subsistance mediocre, selon que l'Apôtre nous ordonne de mépriser les biens de la terre.

XXXI. Les Sauvages se soucient fort peu des civilitez de notre Europe. Ils se mettent même à rire, quand ils voyent nos gens occupez à s'en faire l'un à l'autre. Lors qu'ils arrivent à quelque lieu, ils ne saluent presque jamais ceux qui y sont. Ils demeurent accroupis, & ne regardent personne. Ils entrent par fois dans la premiere Cabanne qu'ils trouvent, sans dire un mot. Ils prennent place où ils peuvent, & allument ensuite leur pipe ou leur Calumet. Ils fument sans rien dire, & s'en vont de même. Lors qu'ils entrent dans nos maisons bâties & meublées à l'Européenne, ils prennent la premiere place. S'il y a une chaise au milieu du foyer, ils s'en saisissent, & ne se levent pour qui que ce soit. Ils font autant de cas de leurs personnes, que du plus grand & du premier homme du monde.

Dans les terres du Nord les hommes & les femmes Sauvages ne cachent que ce que la pudeur ne permet pas de montrer. Tout le reste de leur corps est nud. Les Sauvages du Sud sont absolument nuds, sans en avoir aucune honte. Ils lachent des vens devant tout le monde, sans aucun scrupule, & sans se soucier de personne. Ils traitent leurs Anciens avec beaucoup d'incivilité, lorsqu'ils sont hors du Conseil. Leurs discours ordinaires, tant des hommes que des femmes mêmes; ne sont que des saletez perpetuelles.

Pour le commerce que les hommes ont avec les femmes, ils s'en cachent ordinairement. Cependant ils prennent par fois si peu de précautions à cet égard, qu'ils y sont souvent surpris. D'ailleurs les Sauvages n'observent aucune des régles de cette honnêteté

naturelle, que l'on voit en usage parmi les Européens entre les personnes des deux Sexes. On ne leur voit pratiquer aucune des caresses, ni des manieres d'agir, qui sont ordinaires parmi les personnes de l'Europe. Tout s'y passe grossierement & avec brutalité.

Ils ne lavent jamais leurs plats de bois ou d'écorce, leurs écuelles, ni leurs cueillieres. Quand les femmes ont nettoyé leurs petits enfans avec les mains, elles les essuyent fort superficiellement à un morceau d'écorce, après quoi elles touchent sans façon la viande qu'elles mangent. Cela m'a fait souvent de la peine, jusqu'à m'empêcher de manger avec ces gens dans la Cabanne, où l'on m'avoit invité. Ils ne se lavent presque jamais les mains ni le visage. Les enfans respectent fort peu leurs Peres & Meres. Il leur arrive même souvent de les battre, sans qu'on les en chatie, parce que, disent-ils, les coups les rendent timides, & les empêchent d'être bons soldats. Ils mangent quelquefois en reniflant & en soufflant comme des bêtes. Si tôt que les hommes sont entrez dans une Cabane, ils se mettent à fumer. S'ils trouvent un pot couvert ils ne font point de difficulté de le découvrir pour voir ce qui est dedans. Ils mangent dans le plat où leurs chiens ont mangé, sans le nettoyer. Lors qu'ils mangent de la viande grasse, ils frottent leurs mains à leurs visages & à leurs cheveux pour les nettoyer. Ils lâchent des vents par la bouche à tous momens.

Ceux qui ont troqué des chemises, avec les Européens ne les lavent jamais. Ils les laissent ordinairement pourrir sur leur dos.

Ils coupent rarement leurs ongles. Ils ne lavent presque jamais la viande qu'ils veulent cuire. Leurs Cabannes dans le Nord sont ordinairement fort sales. Je fus surpris un jour de voir une fort vieille femme, qui mordoit les cheveux d'un enfant, & qui en mangeoit les poux. Les femmes n'ont point de honte de lacher leur eau devant tout le monde : mais au reste elles feroient une lieuë de chemin dans les bois, pour décharger leur ventre, plûtôt que de s'exposer à la vûë du monde. Quand les enfans ont pissé sur leurs couvertures, elles jettent leur urine avec les mains. On voit souvent ces peuples manger couchez comme les chiens. En un mot ils ne se gênent en rien du monde, & agissent en tout fort brutalement.

Avec tout cela on ne laisse pas de trouver parmi eux plusieurs choses honnêtes & bien séantes. Lorsque quelqu'un entre dans leurs Cabannes, pendant qu'ils magent, ils lui presentent ordinairement leurs plats plein de viande, & on leur fait un fort grand plaisir, quand on mange tout ce qu'ils donnent. Ils aimeroient mieux être deux jours sans vivres, que de laisser sortir sans presenter de bon cœur tout ce qu'ils ont. Si par hazard les portions sont distribuées, lorsqu'on arrive, la femme qui fait cette distribution, trouve le moyen d'accommoder les choses de telle maniere, qu'elle en donne à ceux, qui surviennent. Quelques Sauvages nous presentoient les nattes les plus propres, & la plus belle place de la Cabanne, quand nous leur rendions visite. Ceux qui ont frequenté parmi les

Européens, nous saluent, quand ils nous rencontrent. C'est aussi la coutume de ces Peuples, quand ils ont reçu quelque present, d'en renvoier chez ceux, qui le leur ont fait.

Encore qu'ils en usent fort incivilement à l'égard de leurs Anciens, ils ont pourtant beaucoup de respect & de deference pour leurs Conseils. Ils les suivent exactement, & avouent, que leurs Vieillards ont plus d'experience, & savent mieux les affaires qu'eux. Si un Ancien avoit dit a un jeune homme, en presence des autres, par maniere de reproche, *tu n'as point d'esprit*, le jeune homme iroit s'empoisonner à l'heure même, tant ils sont sensibles & delicats. Dans les assemblées, qui se font pour deliberer des affaires, les jeunes gens n'oseroient se donner la liberté de parler, à moins qu'ils ne soient interrogez.

Dans leurs festins ils distinguent souvent les plus considerables d'avec les autres. Ils leur donnent la tête entiere de la bête qu'on a tuée, ou la plus considerable portion de ce qui est preparé. Jamais ils ne mangent dans un même plat, à moins qu'ils ne soient en guerre, parce qu'alors ils ne gardent pas tant de mesures. Ils se font des presens les uns aux autres, & se traitent aussi reciproquement. Ils ont encore une grande déference pour les Vieillards, en ce qu'ils leur laissent tout le gouvernement des affaires, parce que cela passe pour honorable parmi eux.

J'ai connu un Sauvage, qui s'appelloit *Garagontié*, c'est à dire le *Soleil qui marche*. Il haranguoit un jour devant Monsieur le Comte de Frontenac, & à toutes les fois qu'il recommençoit un nouveau discours, il

otoit

otoit son bonnet, & prononçoit sa harangue en Orateur. Un autre Capitaine des *Hoiogoins* voiant une petite fille, qu'il avoit donnée au Comte de Frontenac pour être instruite, lui dit fort civilement, *Onnontio*, (c'est ainsi qu'ils appellent le Gouverneur du Canada, & ce mot signifie une belle montagne.) *Tu es le maître de cette fille. Fais en sorte qu'elle apprenne à bien lire, & à bien écrire. Quand elle sera plus grande, tu me la rendras, ou tu la prendras pour ta femme.* Ce qui fait voir, qu'ils s'estiment autant que les plus grands personnages du monde.

J'ai connu particulierement un Iroquois, qui s'appelloit *Atreouati*, c'est-à-dire : la *grand' geule.* Cet homme mangeoit comme les Européens. Il lavoit ses mains dans un bassin avec le Gouverneur. Il se mettoit à table le dernier, déplioit sa serviete fort proprement, & mangeoit avec la fourchette. En un mot il faisoit comme nous. Mais souvent il le faisoit par malice, ou par singerie, pour avoir quelque present du Gouverneur. Cet homme étoit extrémement fin & rusé. Le Comte de Frontenac avoit cette complaisance pour les Sauvages qu'il vouloit ménager ; parce qu'il savoit que les Iroquois sont les plus redoutables ennemis que les François puissent avoir dans toute l'Amerique Septentrionale.

XXXII. Généralement parlant, tous les Sauvages des Nations, que j'ai frequentées dans l'Amerique Septentrionale, ont une extrême indifférence pour toutes choses. Ils regardent tout comme fort au dessous d'eux, & quand ils auroient cent mille écus, ou chose

qu'ils estimeroient autant, ils la donneroient pour avoir ce qu'ils souhaitent, & s'en défairoient sans peine. Je puis dire pourtant, que de toutes les Nations de l'Amerique, il n'y en a point de plus indifférente, que les *Iroquois*. Ils se croient les maîtres des autres Peuples, & ont été assez hardis, pour déclarer plusieurs fois la guerre aux François, qui sont en Canada. Ils en seroient même venus à bout autrefois, s'ils avoient connu leurs forces. Cependant leur indifférence pour toutes choses soit pour la paix, soit pour la guerre, les a souvent portez à faire des paix fourrées avec les Canadiens. Au reste ils sont persuadez, qu'à moins qu'on n'envoie de grands renforts de troupes à ces gens-là, ils les détruiront absolument quand ils voudront, & ruineront le commerce qu'ils ont avec eux. Quelques efforts que l'on emploie contr'eux, jamais peut-être leurs ennemis ne les extermineront, & ne pourront se dédommager des fraix, qu'il faudra faire pour cela. Il n'y a que des coups à gagner avec eux, & on a bien de la peine de se garentir de leurs trahisons.

Ils ont une grande complaisance pour tout ce qu'on leur dit, & font fort serieusement en apparence tout ce qu'on les prie de faire. Quand nous leur disions, *prie Dieu avec moi, mon frere*, ils le faisoient d'abord, & répondoient mot à mot selon les prieres qu'on leur avoit apris dans leur langue *Mets toi à genoux*. Ils s'y mettoient. *Ot' ton bonnet*, ils l'otoient. *Tai toi*, ils se taisoient. *Ne fume point*, ils cessoient aussitôt. Si on leur disoit: *écoute moi*, ils écoutoient fort tranquilement. Si on leur don-

noit quelques Image, un Crucifix, ou des Chapelets, ils s'en servoient comme de bijoux pour s'orner, de même que si c'eût été de la rassade ou de la porcelaine. Quand je leur disois : c'est demain le jour de Dimanche, ou de la priere, ils me repondoient, *Niaonã, voila qui est bien.* Je leur disois quelquefois, promettez au grand Maître de la vie, de ne vous plus enyvrer, ils répondoient *Netho, oui, je vous le promets.* Cependant dès qu'ils avoient de l'eau de vie, ou d'autres boissons fortes, qu'ils troquoient contre les François, ou les Anglois, avec lesquels ils font commerce de pelleteries, ils recommençoient tout de nouveau à s'enyvrer, comme si de rien n'étoit. Quand je leur demandois, s'ils croioient au grand Maître de la vie, du ciel & de la terre, ils disoient qu'ouï. Cependant les femmes Sauvages, que quelque Missionaires ont baptisées, & qui se sont mariées ensuite en face d'Eglise avec des François du Canada, quittent souvent leurs maris, & en prennent d'autres: disant qu'elles ns sont pas soumises aux Loix des Chrétiens, & qu'elles ne se marient qu'à dessein de demeurer avec le Mari, qu'elles prennent, tout le tems qu'ils s'accorderont bien ensemble; qu'elles ont au reste la liberté toute entiere de changer.

XXXIII. Avant que d'entrer dans le détail des Païs charmans, qui sont au Nord & au Sud de l'Amerique Septentrionale, il est bon de dire deux mots des terres du Nord, afin qu'on puisse reconnoître par là, qu'il seroit fort aisé, d'y établir de puissantes Colonies.

Il faut avouer, qu'il y a de vastes forêts à dé-

défricher, depuis le Canada jusques aux terres de la Louïsianne, le long du Fleuve Missisipi. Ainsi on seroit obligé d'employer bien du tems à cette entreprise: mais on sait que tous les nouveaux établissemens donnent de l'ouvrage.

On a tiré de grands avantages autrefois, & on en tire encore aujourd'hui, de la pêche des poissons, dont on séchoit une partie, parce qu'on en faisoit un grand commerce dans les Païs chauds. Cela montoit au siécle passé à plus de mille ou douze cens Vaisseaux. Le grand Banc de Terre neuve, les bancs voïsins, les Isles voisines, le Cap Breton, l'Isle persée & l'Acadie sont très-propres pour la pêche. Cette pêche étoit une mine intarissable pour le Royaume, & qu'on n'auroit pû même lui oter, si on l'avoit soutenue par de bonnes Colonies. Plusieurs Vaisseaux peuvent aller tous les ans à la pêche des Marsoins, des Baleines, & des Loups-marins, dont on peut tirer plusieurs barriques d'huile, propres aux Manufactures domestiques, & même en transporter une partie dans les Païs étrangers.

On sait que la pêche, qui se fait sur les Côtes du Canada, est la cause des premiers établissemens que l'on a fait dans ces endroits de l'Amerique. Il est vrai, que l'on n'a pas encore eu le tems, ni le moien de sonder le Païs, pour reconnoître, s'il y a des Mines. Cependant on y a trouvé de l'étain, du plomb, du cuivre, & du fer en plusieurs lieux, & on en découvrira sans doute dans la suite, si on a le loisir d'y penser. D'ailleurs le Païs est fort propre à fournir les

bois neceſſaires pour faire valoir les Mines qu'on y trouvera, à cauſe des grandes forêts qui y ſont. Il y a pluſieurs endroits où l'on trouve une eſpéce de marbre bâtard, & de grandes mines de charbon de terre, propres pour les forges, & l'on y a encore un certain plâtre qui reſſemble aſſez à de l'Albâtre.

Plus on avance dans le Païs, & plus on trouve de belles forêts pleines d'arbres gommeux, propres à faire le Goudron des Vaiſſeaux, des mats de navires, des Pins, des Cedres, & des Erables, propres à toutes ſortes d'ouvrages, & ſur tout à conſtruire des Vaiſſeaux. Pour ce qui eſt des Armées navales, qu'on y pourroit former, les Matelots pourroient y avoir de l'emploi en tout tems, & y trouver facilement les moiens d'y entretenir leurs familles. Ils ſe façonneroient même encore davantage à la Mer par le commerce & la navigation de l'Occident, parce qu'on y voiage beaucoup plus que dans l'Orient, & que le nombre des Vaiſſeaux y eſt plus grand.

Au commencement de l'établiſſement qu'on fit d'une Colonie dans le Canada, elle retiroit tous les ans cent mille écus de profit, ſans y comprendre le gain des particuliers. En 1687. cette ſomme avoit triplé & au delà en pelleteries, dont les Vaiſſeaux de retour étoient chargez. Et quoi qu'on les aille chercher beaucoup plus loin qu'au commencement, c'eſt pourtant un commerce qui ne tarira jamais, comme nous l'avons obſervé, par les grandes découvertes que nous avons faites.

Il eſt certain que les pelleteries, qu'on peut avoir dans le Nord, ſont capables de faire faire de très-grands profits. On y trouve des peaux d'Elans, ou d'Orignaux, comme on les appelle dans le Canada, des Ours, des Caſtors, des Loups-cerviers, des Renards noirs, qui ſont d'une beauté merveilleuſe, & qui ont valu autrefois cinq ou ſix cens frans, à cauſe de leur rareté, des Renards communs, des Loutres, des Martres, des Chats Sauvages, des Chevreuils, des Cerfs, des Porc-épics, des coqs d'Inde, qui ſont d'une groſſeur extraordinaire, des Outardes, & une infinité d'autres animaux, dont je ne ſai pas le nom.

On y pêche, comme je l'ai dit, des Eturgeons, des Saumons, des brochets, des carpes, des brêmes extremement grandes, des Anguilles, des poiſſons armez, des poiſſons dorez, des Achigans, des Barbues d'une grandeur prodigieuſe, & d'autres ſortes de poiſſons ſans nombre. On y trouve une infinité d'Alouetes de mer, qui ſont comme des pelotons de graiſſe. On y tue des Perdrix, des Canars de toutes ſortes, des Huards, qui imitent la voix humaine par leurs cris, & qui ſont d'une beauté & d'une diverſité de couleurs admirables, des Tourterelles, des Ramiers, des Grues, des Herons, des Cignes, des Outardes, & une fort grande abondance de toute ſorte d'autre gibier.

Le grand Fleuve de St. Laurent, dont j'ai fait mention pluſieurs fois, traverſe le Païs des Iroquois par le milieu, & y fait un grand Lac, que les Sauvages appellent *Ontario*, c'eſt-à-dire, le beau Lac. Il a près de

de cent lieuës de longueur, & on peut juger par son grand circuit, des villes & des bourgades, que l'on y pourroit bâtir. Ces lieux aiant correspondance avec la Nouvelle Jorck, les personnes éclairées jugeront de quelle utilité seroit le commerce qu'on feroit dans ces établissemens. On doit remarquer, que le milieu de ce Fleuve est plus près de la Nouvelle Jorck, que de Quebec Capitale du Canada.

Le Fleuve de St. Laurent du côté du Sud à une branche, qui vient d'une Nation, qu'on appelle les *Nez* Percez, ou les *Outtaouäs*. Au Nord on trouve les *Algonquins*. A l'Est habitent les Loups près de la Nouvelle Jorck. Au Sud du même Fleuve est la nouvelle Angleterre, ou Boston. Au Sud-Oüest la Virginie. A l'Oüest les *Hurons*, appellez ainsi, parce qu'ils brulent leurs cheveux, & n'en laissent que sur la tête en forme de hure de Sanglier. Cette Nation a été presque toute détruite par les Iroquois.

La gande Baïe de *Hudson* a été découverte par le Sieur Desgroseliers Rochechouart, avec qui j'ai été souvent en Canot, pendant que j'ai demeuré dans le Canada. Cette Baïe est au Nord de la nouvelle France, & du Fleuve St. Laurent. Elle a plus de quatre cens lieuës d'étendue en tout sens. Par terre elle n'est pas fort éloignée de Quebec. Cependant on compte au moins huit cens lieuës depuis Quebec en décendant le Fleuve, pour s'y rendre par la Mer, & la navigation n'en est pas aisée. Le Sieur Desgroseliers fut un jour obligé de relacher, & n'y put aborder qu'à la seconde fois. Il est

même fort difficile d'y aborder, à causedes frimats presque continuels qui y regnent.

Pendant que j'étois à Quebec, les Canadiens disoient, que le Sr. Desgroseliers leur en faisoit accroire, lors qu'il les assuroit, qu'on avoit de la peine à s'y rendre, à cause des glaces de sept ou huit pieds d'épaisseur, qui y dérivent du Nord, avec des Arbres entiers & la terre même, qu'elles entrainent avec elles: qu'on y voit des Oiseaux, qui y font leurs nids, & que ces glaces paroissent comme de petites Isles. Je n'affirme pas, que les choses soient tout à fait telles que je viens de les representer. Mais ledit Sieur & d'autres m'ont assuré, qu'ils ont passé entre des glaces, qu'il faut traverser l'espace de quatre cens lieuës: *qu'elles y sont prodigieusement grandes, souvent élévées les unes sur les autres, poussées par les vens, & plus hautes que les Tours des grandes villes, souvent même escarpées comme des Rochers enfoncez dans la Mer. Ainsi on ne doit pas s'étonner, de ce que les Navigateurs nous disent, que sur ces bancs de glace ils y ont posé des Forges où les Forgerons ont fait des Ancres, & d'autres gros ferremens pour leurs Vaisseaux.

† La Cour de France avoit ordonné aux Navigateurs du Canada, de chasser de la Baïe de Hudson tous les Anglois. Mais ils en furent avertis, & ne manquerent pas de prevenir les Canadiens, en envoiant quatre gros Vaisseaux au secours des leurs.

Enfin pour ce qui est des terres du Nord, &

* Voiez la description de ces glaces prodigieuses dans les Tomes 2. & 4. de ce *Recueil de Voiages au Nord.*

† On trouvera, dans le tome 6. du *Recueil de Voiages au Nord*, une Relation nouvelle & curieuse de cette Baïe.

& du Fleuve de Saint Laurent, on y trouve des Mines de fer, & d'acier capables de rendre quarante à cinquante pour cent de profit, quand on y voudra travailler. On en trouve de plomb, qui peuvent produire environ trente pour cent, & de cuivre, qui peuvent en donner dix-huit. Selon toutes les aparences on en pourroit découvrir d'or & d'argent, si on les cherchoit. On y avoit envoié des Mineurs pendant que j'y étois. Mais les François vont un peu vîte dans leurs entreprises. Ils veulent devenir riches en trop peu de tems, & ils se sont rebutez, parce que ces Mines ne leur aportoient pas l'abondance tout d'un coup. Messieurs Genin, Pere & Fils, qu'on y avoit envoié, pour y faire travailler aux Mines, me dirent alors que la Compagnie ne leur donnant pas les apointemens, qu'on leur avoit promis, ils avoient pris la résolution de s'en retourner chez eux à Paris. Que si les François, qui étoient alors en Canada, eussent eu autant de flegme que d'autres Nations, selon que Mr. Genin le Pere me le dit en ce tems-là, ils y auroient indubitablement réüssi.

Les terres du Fleuve de St. Laurent produisent aussi toutes sortes d'herbages, & de semences. On y trouve les materiaux propres à bâtir des Vaisseaux, des madriers, des planches de bois de Chêne, & de toute autre espece. La prodigieuse quantité de sapins qui s'y rencontrent fournit abondance de goudron. Les pelletteries, & les cendres, dont on peut faire de la potasse, desquelles on peut tirer plus de cent cinquante mille livres tous les ans, & qui seules peuvent faire

re ſubſiſter grand nombre de pauvres gens, produiront un profit conſiderable pour les Colonies, qu'on établira dans ce Païs-là.

J'ai parlé dans ma premiere Relation de la Louïſianne, de pluſieurs animaux qui s'y trouvent : mais outre ceux là, on y trouve grand nombre de Taureaux & de Vaches Sauvages, qui portent une laine friſée. On peut les apprivoiſer, & s'en ſervir enſuite au labourage. Ils peuvent auſſi ſervir à la nourriture, & l'on pourroit les tondre tous les ans comme les moutons, pour en faire des draps auſſi fins & auſſi bons qu'ils y en ait dans l'Europe. Les Sauvages, qui habitent dans ces Païs-là, n'ont jamais pû détruire ces animaux, qui changent de contrées ſelon les ſaiſons. On y trouve encore pluſieurs herbes medecinales, qui ne ſont pas en Europe, & dont l'effet eſt infaillible ſelon l'experience, que les Sauvages en ont faite. Ils s'en ſervent pour guerir toutes leurs plaies, pour la fievre tierce & quarte, pour ſe purger, pour appaiſer la douleur des reins, & pour de ſemblables maux : mais il y a auſſi quantité de poiſons, comme de l'écorce de citronnier ſauvage, & d'autres, dont ces peuples ſe ſervent pour faire mourir leurs ennemis. Les Serpens ſont communs en de certains endroits, particulierement les couleuvres, les aſpics, & les ſerpens ſonnettes. Ils ſont prodigieuſement longs & gros, & mordent dangereuſement les paſſans. Cependant ils ne le font, que quand on touche les herbes, ou les bois, où ils ſe trouvent : il y a des remedes ſouverains contre leurs bleſſures dans les lieux où ils habitent. On trou-

trouve aussi en ces païs-là des grenouilles d'une grosseur surprenante, & leur croassement est presqu'aussi fort & penetrant, que le meuglement des Vaches.

On voit en ces païs-là les mêmes Arbres, que dans l'Europe. Mais il y en a d'une autre espece, comme je l'ai remarqué, par exemple des cottoniers, & autres. Ces Arbres jettent de profondes racines, & deviennent extrémement hauts, ce qui marque assez la bonté & la fertilité du terroir. Enfin peut-être que par le moien de ces terres du Sud, on trouvera un passage, pour se rendre à la Chine, & au Japon, sans être obligé de passer la Ligne Equinoctiale.

XXXIV. Les Sauvages exercent de grandes cruautez contre les Européens, quand ils pretendent en avoir reçu quelque insulte. Ils font faire le cri de guerre par trois ou quatre Vieillards dans tous leurs Villages : & cela d'une voix qui a quelque chose de terrible, afin de se mieux animer à la vengeance.

D'abord les Vieillards & tous ceux qui sont destinez à tenir leurs Conseils, se rendent en diligence dans la plus grande Cabanne, où loge le principal Chef de la Nations. Un des Chefs, qui porte la parole, debute à peu-près par ces mots : *mes Freres, une telle Nation a tué nos gens.* (Car quand on ne leur auroit donné qu'un très-foible sujet de mécontentement, ils ne manquent jamais de dire qu'on les a tuez.) *Il faut aller en guerre contr'eux, les exterminer, & tirer vengeance du mal, qu'ils nous ont fait.* Si tous ceux qui assistent à ce Conseil répon-

pondent les uns après les autres, *Netho*, ou *Togenské*, & s'ils fument dans le Calumet de guerre, pendant qu'un petit Sauvage a soin de tems en tems d'entasser du Tabac dans la tête du Calumet; cela est pris pour le consentement unanime de la Nation & de ses Alliez. Dès alors des bandes de Guerriers partent pour aller surprendre leurs ennemis, quoi que souvent ils ne soient pas coupables de ce que quelque Sauvage s'avise de leur imputer.

Les Iroquois se trouvant un jour irritez de quelque mécontentement, qu'un François du Canada leur avoit donné, ne voulurent point attaquer toute la Nation. Ils se contentérent d'en tuer deux à coups de haches. Après avoir attaché leurs cadavres à de grosses pierres, ils les jettérent dans le Fleuve, & les laisserent aller au courant de l'eau, pour dérober aux autres la connoissance de cette noire action. En effet on n'en auroit peut-être jamais rien sû, si les liens étant venus à se pourrir, l'eau n'eut jetté ces deux corps sur le rivage. Ces Sauvages se voyant soupçonnez du fait par les défenses qu'on leur fit de ne plus s'aprocher du Fort, ni des Maisons des habitans, commencérent à craindre que les Canadiens ne se vengeassent de cette action barbare. Pour en prévenir les effets, ils montérent aux trois Rivieres, où ils tinrent Conseil au nombre de huit cens hommes. Le resultat fut, qu'il falloit tâcher de surprendre, & de couper la gorge, à tout ce qu'il y a avoit alors de gens à Quebec capitale du Canada, laquelle étoit encore alors mal peuplée.

Il est difficile de garder le secret dans un Conseil tenu par tant de gens à la fois, & qui sans doute n'étoient pas tous d'un même sentiment. La Providence, qui veilloit pour la conservation de cette Colonie naissante, permit qu'un de ces Sauvages nommé la *Foriere*, que nos Religieux avoient ménagé aux trois Rivieres pendant deux ans, & qui s'étoit attaché à eux d'inclination, en donnât avis à l'un des nôtres, nommé Frere Pacifique, qui en avertit les François. Cela les obligea de se retrancher dans un petit Fort de bois, revetu de de pieux, & de palissades assez mal en ordre. On n'épargna rien à ce Sauvage pour le recompenser de son avis. On le chargea de presens. On lui en promit encore de plus considerables, non seulement pour aprendre ce qui se machinoit contre les Canadiens, par ceux de sa Nation, mais encore pour l'obliger à les detourner de leur entreprise. Le Sauvage s'acquitta fort bien de sa commission. Il menagea si heureusement cette affaire, que non seulement il leur fit abandonner leur dessein, mais les persuada même d'y renoncer absolument, de se reconcilier avec les François, & de recevoir des vivres, dont ils avoient grand besoin alors. Ces Sauvages envoyérent pour cet effet quarante Canots avec des femmes, & les Canadiens leur en fournirent autant que le tems le put permettre.

Les François reçurent avec beaucoup de joye les propositions de paix, qui leur furent faite en plein Conseil, par le Sauvage la *Foriere* de la part des Iroquois, qu'il avoit appaisez

paisez. Il fut dit, que les Chefs, & les Capitaines de la Nation rendroient les deux meurtriers aux Canadiens, pour en faire ce qu'ils voudroient: & leurs Anciens eurent ordre de se rendre à Quebec pour traiter de cette affaire. La proposition que la *Foriere* fit aux Sauvages sur ce sujet, les effraya d'abord. Mais faisant reflexion ensuite sur la foiblesse, & sur la douceur des François, qui étoient alors en Canada, & s'appuyant sur le crédit du Pere Joseph le Caron Recollet, qui leur avoit toûjours fait paroître beaucoup d'amitié; ils persuaderent celui des deux, qui étoit le moins coupable, de décendre avec eux à Quebec. Cependant les Iroquois ordonnérent à leur petite Armée de faire halte à demie lieue du Fort des François, pour attendre le succès de cette négociation. Les Iroquois presenterent leurs Criminels aux Canadiens, avec quantité de Robes de Castors, qu'ils donnerent pour essuyer leurs larmes, selon leur coutume. En effet ils assoupirent l'affaire par leurs présens. C'est par-là qu'ils appaisent ordinairement la colere de ceux qu'ils ont irritez, qu'ils engagent leurs Alliez à la guerre, qu'ils font la paix, qu'ils délivrent les prisonniers, & que, selon leur maniere de dire, *ils ressucitent les morts.* Enfin l'on ne parla, & ne répondit que par des presens, qui passent pour des paroles dans leurs Harangues.

Les presens, que les Sauvages font pour la mort d'un homme, qui a été massacré, sont en grand nombre. Mais ordinairement ce n'est pas celui, qui a assassiné, qui les offre.

fre. L'usage de ces peuples veut, que ce soient ses parens, sa Bourgade, ou même toute la Nation, selon la qualité, & la condition de celui qui a été tué. Si le meurtier est rencontré par les parens du défunt, avant qu'il ait satisfait, il est mis à mort sur le champ. Suivant donc cette coutume, avant que la *Foriere*, les Anciens, & les Capitaines des Sauvages eussent commencé à parler, ils firent un present de douze peaux d'Elans, ou Orignaux, pour adoucir les Canadiens; afin qu'on reçut agréablement ce qu'ils avoient à dire. Ils firent ensuite un second present, & le jetterent aux pieds des Canadiens, disant, que c'étoit pour nettoier la place sanglante où le meurtre avoit été commis: protestant qu'ils n'avoient eu aucune connoissance de cette affaire, qu'après le coup fait, & que tous les Chefs de la Nation avoient blâmé & condamné cet attentat. Le troisiéme étoit pour fortifier les bras de ceux qui avoient trouvé ces cadavres au bord du Fleuve, & qui les avoient porté dans le bois. Ils y ajoutérent deux Robes de Castors, sur lesquelles ils devoient se reposer, pour se délasser du travail, qu'ils avoient souffert en les enterrant. Le quatriéme devoit servir à laver & à nettoyer ceux qui s'étoient souillez par ce massacre, & pour leur rendre l'esprit, qu'ils avoient perdu, quand ils firent ce malheureux coup. Le cinquiéme, pour effacer tout le ressentiment, que les Canadiens en pouvoient avoir. Le sixiéme, pour lier une paix inviolable avec les François, ajoutant, que desormais leurs haches seroient suspendues, sans fraper leurs coups, & qu'ils

les jetteroient si loin, que jamais personne ne les pourroit trouver; c'est à dire, que leur Nation étant en paix avec les Européens n'auroit plus d'armes que pour la chasse. Le septieme étoit pour témoigner le desir, qu'ils avoient, *que les Canadiens eussent les oreilles percées*, c'est à dire dans leur style, *qu'elles fussent ouvertes à la douceur de la paix; pour accorder aux deux meurtiers le pardon de la faute qu'ils avoient commise.*

Ils offrirent en suite quantité de colliers de porcelaine, pour allumer *un feu de Conseil* aux trois Rivieres, où les Iroquois étoient pour lors, & un autre feu à Quebec. Ils ajoutérent encore un autre present de deux mille grains de porcelaine noire & bleüe, pour servir de bois & d'aliment à ces deux feux. Il faut remarquer, que les Sauvages ne font presque jamais d'assemblée que le Calumet à la bouche. Le feu leur étant donc necessaire pour fumer, ils en allument presque toûjours dans leurs Conseils. Ainsi c'est une même chose chez eux *d'allumer un feu de Conseil*, ou *tenir une place pour se visiter, & s'assembler*, comme font les parens, & les amis, qui veulent traiter de leurs affaires. Enfin le huitiéme present étoit pour demander l'union de leur Nation avec les Canadiens; & ils ajoutérent un grand collier de porcelaine, avec dix Robes de Castors & d'Orignaux, afin de confirmer tout ce qu'ils venoient de dire.

Quelque dessein qu'on eût à Quebec de punir les meurtriers, pour prevenir de pareilles cruautez dans la suite; on fût pourtant obligé de leur pardonner, parce qu'on n'é-

n'étoit pas en état de resister à ces puissans ennemis. On leur demanda deux ôtages, pour servir de cautions de toutes leurs promesses, & ils donnérent au Pere Joseph deux jeunes garçons *Iroquois*, nommez *Nigamon*, & *Tebachi*, pour les instruire. Ensuite on renvoya les coupables, à condition néanmoins, qu'à l'arrivée des Vaisseaux, qu'on attendoit d'Europe, on décideroit cette affaire en dernier ressort.

Je me souviens, qu'étant en Canada, j'ai souvent ouï murmurer les François de cette affaire, & que même ils ont fait paroître qu'ils étoient fort indignez de cette action, qui étoit demeurée impunie. Depuis cela les *Iroquois* ont commis beaucoup d'autres attentats semblables, disant, qu'en enlevant ainsi des chevelures des François, ils en seroient quittes pour quelques peaux de bêtes fauves, à la place de celles des Canadiens qu'ils écorcheroient. En effet ces Barbares en ont été toûjours plus insolens, méprisant les Canadiens comme gens sans cœur; & quelque semblant qu'ils ayent fait de traiter avec eux, ils n'ont jamais rien fait que par politique, pour tirer des marchandises de l'Europe, au delà de ce qu'ils donnoient des pelleteries.

La guerre que les *Iroquois* ont actuellement avec les François du Canada fait connoître la cruauté de ces Peuples. Il faudroit leur ôter les armes à feu, pour les reduire, les obliger à se rendre plus sedentaires qu'ils ne sont, & à vivre à la façon des habitans de l'Europe. Ce seroit le moyen de les convertir au Chistianisme. Les Espagnols y ont réüssi parmi les Mexicains, qui n'oseroient

roient avoir des armes à feu ſous peine de la vie. Cependant ces peuples n'en ſont pas plus maltraitez, & les Mexicains ſont auſſi bons Catholiques, qu'il y en ait monde.

Nos Recollets, dans la premiere Colonie du Canada, reconnurent bien la neceſſité qu'il y avoit de renverſer de Conſeil des *Iroquois*, les plus redoutables ennemis des Européens. Ils jugérent que toutes les paix que ces Sauvages font avec leurs ennemis ſont feintes. Ils ont ſouvent repreſenté au Roi de France, que pour attirer ces Barbares, & les empêcher de predre dans leur Conſeils des meſure préjudiciables à la Colonie du Canada, il falloit fonder un Seminaire de cinquante ou ſoixante enfans *Iroquois* pour ſept ou huit ans ſeulement: après quoi ces enfans Sauvages pourroient être entretenus du revenu des terres qui ſeroient cultivées pendant ce tems-là: que ces enfans s'offroient tous les jours à nos Religieux du conſentement de leurs Parens, pour être inſtruits & élevez dans la Religion Chrétienne; que les *Iroquois* & les autres Sauvages, voiant leurs enfans nourris & entretenus de cette maniere, ils n'auroient pas penſé dans leurs Conſeils à former des entrepriſes contre la Colonie, pendant que leurs enfans auroient été garans de la fidelité de leurs Peres.

XXXV. Il n'y a point d'Ordre Religieux plus propre que le nôtre à ſoutenir les Colonies, que l'on établit de la part des Catholiques dans l'Amerique: & l'on voit la verité de ce que je dis par ceux que l'Empereur Charles-Quint a envoié dans le Mexique, où l'on trouve aujourd'hui une infinité de familles

milles puiſſantes, qui ont profité du deſinte-reſſement de nos Religieux. Les meilleures terres n'y ont pas été abſorbées comme dans le Canada, où les endroits les plus riches, & les plus fertiles ſont entre les mains de quelques Communautez, qui s'en ſont accommodées, pendant l'abſence des Recollets, qui ſont pourtant les premiers & les plus anciens Miſſionaires du Canada. Les Peuples de la nouvelle France aiant fait de grandes inſtances pour nous y faire retourner, après une longue abſence forcée, nos Recollets ont trouvé à leur retour, qu'on avoit pris les meilleures terres de nos établiſſemens du Couvent de nôtre Dame des Anges, où j'ai même ſouvent renouvellé & marqué les bornes qui nous reſtoient: afin de prevenir les deſſeins de ceux qui vouloient achever de nous oter ce qui nous en reſtoit encore. Je n'ai pas deſſein de taxer, ni d'offenſer perſonne. Si l'on me ſait mauvais gré de ce que je publie ici de mes découvertes, on doit pourtant me laiſſer en repos à cet égard: car je pourrois publier des choſes, qui ne plairoient pas à bien des gens, quoi que je ne diſſe que la verité.

Je ne parlerai pas ici des grands avantages que l'on a tiré des Recollets pour les Miſſions des quatre parties du monde. Je raconterai ſeulement les travaux de nos Religieux, dans ce ſiécle, pour les Découvertes, que nous avons faites dans l'Amerique. Lorſqu'on établit la Colonie Françoiſe du Canada; nos Recollets ne demanderent aux Puiſſances que douze hommes propres à cultiver les terres, & à y entretenir une mé-

nagerie, qui seroient commandez par un Pere de famille seculier; pour y faire subsister cinquante ou soixante enfans sauvages pendant que nos Religieux s'étendroient pour les Missions avancées; afin d'attirer les autres Nations au Christianisme. Ces Religieux en effet exposent leurs vies à toutes sortes de fatigues, dans le dessein de porter l'Evangile par tout le Monde.

Nos Religieux ont fait connoître autrefois, que la Religion Chrétienne & l'autorité de la Justice devoient être soutenues d'une bonne Garnison, établie dans quelque lieu commode de l'Amerique Septentrionale, pour tenir en sujétion plus de huit cens lieuës de pays le long du Fleuve de St. Laurent. On ne peut y aborder, que par l'embouchure de ce Fleuve, & ce seroit là le vrai moien d'y faire fleurir le commerce, & de l'y rendre extrêmement avantageux. On augmenteroit même par là le pouvoir du Prince, qui s'en rendroit le Maître, & on agrandiroit ses Etats d'un grand Fleuve. On pourroit ajouter à cela plusieurs grands Pays, que l'on posséderoit dans ce vaste continent sur le Fleuve Missisipi, qui est infiniment plus commode que le St. Laurent, pour y établir de nouvelles Colonies: parce qu'on y peut recueillir des grains deux fois l'année, & en quelques lieux mêmes jusqu'à trois; que d'ailleurs on en peut tirer un très-grand nombre d'autres avantages. A quoi on peut ajouter, que par ce moien on rendroit tributaires grand nombre de peuples, qui viendroient se joindre à ces nouvelles Colonies.

Mais pour venir heureusement à bout d'une si noble entreprise, il faut que ceux, qui voudront

dront se prévaloir de nos découvertes, y fassent administrer la justice avec exactitude. Les commencemens des peuplades est toujours fort difficile. Il est donc nécessaire de prévenir les vols, les meurtres, les débauches, les blasphemes, & tous les autres crimes qui ne sont que trop communs parmi les Européens, qui habitent dans l'Amerique. Il faudroit faire construire un Fort à l'embouchure du St. Laurent, & à celle du Mississipi, qui sont les abords des Vaisseaux. Pendant cela les habitans pourroient s'étendre, & défricher les terres à vingt & vingt cinq lieuës à la ronde. Ils y feroient plusieurs recoltes en un an, & travailleroient à apprivoiser les Taureaux Sauvages, dont on se serviroit ensuite à plusieurs usages. On pourroit profiter des mines, dont j'ai parlé, & des Cannes de Sucre, qui s'y trouvent en plus grand nombre que dans les Isles de l'Amerique; parce que les terres y sont plus propres à planter ces Cannes de Sucre. On y peut semer aussi beaucoup de grains, qui ne peuvent venir à maturité dans les Isles. Le Climat des terres, qui sont entre la Mer glaciale, & le Golphe de Mexique, est beaucoup plus temperé le long du Mississipi, que dans les Isles dont nous parlons. L'air y est à peu près dans la même temperature qu'en Espagne, en Italie, & en Provence. Les terres y sont extremement fertiles. Les hommes & les femmes y vont toujours têtes nues, & y sont d'une taille plus avantageuse que dans l'Europe.

A l'égard des pensées que ces peuples barbares ont touchant le Ciel & la Terre; quand on leur demande, qui est celui qui les a formé? quelques Vieillards d'entr'eux plus habiles que

les autres répondent, que pour le ciel, ils ne savent comment il est fait, ni qui en est le premier Auteur. *Si nous y avions été*, disent-ils, *nous en pourrions savoir quelque chose. Tu n'as point d'esprit, de nous demander ce que nous pensons d'un lieu si élevé au dessus de nos têtes, où il est impossible que les hommes montent. Peux-tu nous montrer par l'Ecriture, dont tu nous parles, un homme qui soit revenu de là haut, & la maniere, dont il y est monté?* Lorsque nous disions à ces Sauvages, que nos Ames détachées du Corps montent au Ciel en un clin d'œuil, pour y recevoir la recompense de leurs œuvres, de la main du Maître de la vie; ces peuples indifférens pour tout ce qu'on leur dit, mais assez politiques pour accorder en aparence tout ce qu'on trouve bon de leur proposer, répondent; *voilà qui est bien pour ceux de ton pays. Mais nous n'allons point au Ciel après la mort. Nous allons au pays des Ames, où nos gens vont à la chasse & vivent plus tranquillement qu'ici. Tout ce que tu nous dis est bon pour ceux qui sont au delà du grand Lac.* C'est ainsi, que ces peuples appellent la Mer. Ils ajoutent, qu'ils sont faits d'une autre maniere que les Européens.

A l'égard de la terre, ils disent qu'un certain Genie, qu'ils appellent *Micaboche*, l'a couverte d'eau, & racontent mille fables, dont quelques unes ont du rapport avec le Déluge. Ils croïent, qu'il y a entre le Ciel & la terre certains esprits qui ont la puissance de prédire l'avenir, & que leurs Devins, comme je l'ai déja dit, guerissent toutes sortes de maladies. Un de ces Jongleurs dressa une Cabanne avec dix gros pieux, qu'il planta fort avant dans la terre, & fit un tintamarre effroyable, pour consulter les Esprits, afin

afin de ſavoir s'il y auroit bien-tôt de la neige en abondance, pour faire une bonne chaſſe d'Elans, ou de Caſtors : après quoi il s'écria tout d'un coup du fonds de cette Cabanne, qu'il voyoit beaucoup d'Orignaux, ou d'Elans encore fort éloignez, mais qu'ils s'approchoient à ſept ou huit lieuës de leurs Cabannes.

La patience eſt abſolument neceſſaire à ceux qui ſe conſacrent à la Miſſion. Pendant tous nos Voyages en Amerique, nous avons toujours pris nos repas à terre, ou ſur quelque natte de joncs, quand nous étions dans quelque Cabanne de Sauvages. Une buche, un fagot de bois de Cedre nous ſervoient de chevet pendant la nuit. Quelques buches étoient nos ſieges. Nous n'avions point de ſervietes, que des fueilles de blé d'Inde, ou les herbes fanées des prairies. Hors les tems des grandes chaſſes, la viande étoit ſi rare, que nous avons ſouvent paſſé ſix ſemaines, ou deux mois ſans en manger, ſi ce n'eſt quelque petit morçeau de Chien Sauvage, d'Ours, ou de Renard, que les Sauvages nous donnoient dans les feſtins. Ainſi nos viandes étoient les mêmes que celles des Sauvages : de la ſagamité. Pour lui donner quelque gout, nous y mêlions de la Marjolaine, du Pourpier ſauvage, & d'une certaine eſpece de baume avec de petits oignons ſauvages, que nous trouvions dans les bois, & dans les campagnes. Nôtre boiſſon étoit de l'eau que nous prenions dans les Fontaines, dans les Rivieres, ou dans les Lacs. Si quelqu'un de nous ſe trouvoit indiſpoſé dans le tems que les arbres étoient en ſéve, ou s'il ſentoit quelque foibleſſe d'Eſtomach, nous faiſions une fente dans l'écorce d'un Erable, & il en ſortoit une eau ſucrée,

 qu'on

qu'on amaſſoit dans un plat d'écorce de boulleau. On la beuvoit comme un remede ſouverain, quoi qu'à la verité les effets n'en fuſſent pas fort conſiderables. On trouve quantité d'Erables dans les vaſtes Forêts de ces pays-là, & on en peut tirer des eaux diſtillées. Enſuite en les faiſant bouillir long-tems, nous en faiſions du ſucre rougeâtre beaucoup meilleur que celui qu'on tire des Cannes ordinaires dans les Iſles de l'Amerique. Nous faiſions du vin des Raiſins ſauvages que nous trouvions & qui étoit très-bon. Nous le mimes dans un petit baril, qui avoit ſervi pour le vin, que nous avions aporté, & dans quelques bouteilles. Un mortier de bois, & une de nos ſervietes d'Autel nous ſervoient de preſſoir. La cuve étoit un ſeau d'écorce, qui n'étoit pas capable de contenir tout notre vin. Ainſi pour n'en point perdre, nous en fimes du raiſinet, qui n'étoit pas moins bon que celui d'Europe, & nous nous en regalions aux bons jours. La chandelle, dont nous nous ſervions, étoit faite de petits cornets d'écorce de boulleau, que nous allumions, & qui nous duroient très-peu. Nous étions obligez de lire & d'écrire à la clarté du feu pendant l'hyver, ce qui nous cauſoit beaucoup d'incommodité.

Pendant que nous étions au Fort de Frontenac à ſix vingt lieuës de Quebec Capitale du Canada, vers le Sud, nous fimes un jardin fermé de bonnes paliſſades, pour en empêcher l'entrée aux enfans des Sauvages. Les pois, les herbages, & tout ce que nous y avions ſemé de legumes, y venoient bien, & nous en euſſions eu en très-grande abondance, ſi nous euſſions eu tous les outils propres à labourer la terre, au commencement de l'établiſſement de ce Fort,

qui

qui n'étoit fermé alors, que de gros pieux. Nous nous servions de bâtons pointus, & n'avions point d'autres instruments d'agriculture. Tout ce qui nous consoloit dans ce genre de vie pénible, c'étoit l'esperance de voir un jour l'Evangile dans ces vastes Provinces, par la benediction de Dieu sur nos travaux.

J'ai donné tous mes soins à humaniser les Iroquois, à les rendre capables de loix & de police, à arrêter leurs saillies brutales, autant qu'il étoit possible. J'ai taché de les desabuser de leurs superstitions: cependant il faut avouer: qu'on a fait très-peu de progrès à cet égard. Que l'on cherche du changement, & quelque humanité parmi eux, on les trouvera pourtant tels qu'ils étoient, il y a 30 ou 40. ans.

Les Sauvages, qui traitent toujours nos Religieux de *Chitagon*, c'est-à-dire de *Pieds-nuds*, les ont souvent regretez vers le Lac de Frontenac, où ils avoient une Maison; & j'ai souvent ouï dire, que quand un Prêtre de St. Sulpice, un Jesuite, ou quelque autre Ecclesiastique du Canada demandoit aux Iroquois, d'où vient, qu'ils ne leur donnoient point de leur chasse, comme aux *Pieds nuds*? Ils leur répondoient, que nos Recollets ont accoutumé de vivre en commun comme eux, & qu'ils ne prennent point de recompense de tous les presens qu'ils leur font, qu'ils ne prennent ni pelleteries, dont tous les autres Européens sont si avides, ni aucune autre chose pour recompense de tout ce que nos Religieux faisoient pour eux. Cela fait voir, qu'on devroit commencer par l'animal avec ces peuples-là, & aller ensuite au spirituel: & que si, comme dans l'Eglise primitive, les Chrétiens d'aujourd'hui se détachoient

du grand interêt, ou au moins, s'ils prenoient des Sauvages en échange ce qui seroit raisonnable par raport à ce qu'ils troquent contre eux, on gagneroit sans doute davantage avec eux, & l'on convertiroit peut-être ces Nations Barbares.

Pendant que j'étois Missionaire au Fort de Frontenac, parmi les Iroquois, & que les Jesuites étoient répandus ça & là dans leurs Cantons, ces Religieux servoient à d'autres usages que moi : & ces Barbares, qui ne se conduisent, que par les sens, regardoient les Jesuites, comme des Capitaines, & des Residens perpetuels de la Colonie Françoise du Canada, qui maintenoient l'Alliance entre eux, qui disposoient de la paix, & de la guerre, qui restoient dans leurs Cantons pour y servir de gages & de cautions, lors que ces peuples alloient en traite dans les Pays habitez du Canada. Sans cela ces Barbares auroient été dans des défiances perpétuelles, & dans la crainte d'être arrêtez, faute d'avoir chez eux des ôtages, pour la sureté de leurs vies, & de leurs biens.

On a remarqué, que les Missionaires, dont je viens de parler, se chargent de la tutelle des Sauvages, & s'en acquitent parfaitement bien. Ils attirent ces Barbares dans leur residence, les exercent à défricher les terres de leurs Cantons; & cela contribue à l'avantage de la Colonie & de l'Eglise même. On doit à leur credit & à leur zéle des fondations considerables pour les Missions des Sauvages, & ces Missions sont proprement les endroits, où se forment les veritables Saints. Mais pour dire un mot du progrès de ces Missions, dont je parle, seroit-il possible, que ce nombre si prodigieux de Sau-

vages couvertis eût échapé à la connoissance d'une foule de François Canadiens, qui vont tous les ans à trois ou quatre cens lieues de chez eux & dans les extrêmitez des Pays connus, pour y commercer? Comment se peut-il faire, que ces Eglises si devotes & si nombreuses ayent disparu, lorsque j'ai passé parmi tant de Nations, à nos yeux & à ceux de nos Recollets, qui ont parcouru tant de Peuples Sauvages? On sait que les Sauvages viennent tous les ans en grandes troupes dans le Canada. Mais tout le pays est témoin, que dans leurs mœurs, & dans leurs manieres d'agir, ils ne font rien paroître, que de Sauvage, sans donner aucune marque de Religion. Toutes les preuves qu'ils en donnent, c'est d'assister comme des Idoles, à nos Mysteres, à nos instructions, & à nos prieres. Du reste on les voit indifférens, sans aucun attachement, sans discernement de foi, & sans esprit de Religion.

Tout ce qu'on peut faire, c'est de tirer du fond des bois certaines familles, qui marquant plus de docilité, & les disposer à s'établir dans des Cantons habitez. On en voit deux Villages aux environs de Quebec Capitale du Canada, & deux autres plus haut sur le Fleuve de St. Laurent aux environs de Mont-Real. C'est donc en ces endroits, que l'Eglise des Sauvages se trouve, & quoi que leur Langue, aussi-bien que leurs manieres de vivre, soient toujours sauvages, on ne laisse pourtant pas de tenir ces Neophites dans le devoir: cependant on ne gagne pas beaucoup sur leur esprit. Il s'en trouve quelques-uns, qui sont Chrétiens de bonne foi: mais il y en a plusieurs, & même des familles entieres, qui échapent de temps en temps aux

Miſſionaires, après avoir demeuré avec eux pendant dix ou douze ans, & qui s'en retournent dans les bois, à leur premiere façon de vivre.

On répondra, peut-être, que l'ou voit pluſieurs Chrétiens en Europe s'écarter de leur dévoir par une vie libertine & profane: mais il ne s'agit pas ici de la corruption des mœurs de ces Barbares, mais de l'attachement qu'ils ont au Chriſtianiſme. Or il eſt certain, qu'ils en abandonnent la profeſſion, & en laiſſent perir tout ſentiment dans leur cœur par leur inſenſibilité, & par leur aveuglement: quoi qu'on ait publié le contraire en France dans pluſieurs Relations, qu'on à débitées ſur ce ſujet, & fait lire aux Penſionaires des Urſulines; & que l'on ait même dit qu'il y avoit des Indiens convertis, à qui l'on a adminiſtré la Confirmation, & qu'on a reçû dans les premiers Ordres de l'Egliſe.

RELA-

RELATION DES VOYAGES DE GOSNOL, PRINGE ET GILBERT,

à la Virginie en 1602. & 1603.

Traduite de l'Anglois.

NOus partimes de *Falmouth* le 26. Mars 1602. à bord du *Discovery*, au nombre de 32. hommes d'Equipage.

Le 14. Avril nous eumes la vûë de *Sainte Marie* une des *Açores*.

Le 23. étant à 200. mille de cette Isle, nous trouvâmes 37. dégrez de hauteur à l'Oüest. L'eau de la mer paroissoit jaune du côté du Sud & du Nord, jusqu'à plus de deux mille dans l'eau. Nous sondames & trouvames 30. brasses. Nous puisames un seau de cette eau jaunatre: elle ne différoit point en goût des autres eaux de la Mer. Sa couleur tiroit sur l'azur.

Le 7. Mai nous vimes divers oiseaux de la grandeur des Ramiers, des *Pengouins*, des *Petrelles*, des *Cootes*, des *Hakbuts*, des *Mouettes*, &c.

Le 8. l'eau ne parut plus jaune. Elle étoit

 verte

verte & aſurée. Nous ne trouvâmes aucun fond ſur 70. braſſes d'eau.

Le 9. nous primes bon fond de ſable ſur 22. braſſes. La ſonde amena de petites pierres reluiſantes, & cela peut faire croire qu'il y a là quelque matiere Minerale. Nous étions par eſtime à 43. dégrez de hauteur.

Le 10. nous trouvâmes 27. 30. 37. 43. & enfin 108 braſſes d'eau. Pluſieurs de nos gens jugerent que le Courant venoit de l'Oueſt de l'Ile de *Saint-Jean*. Nous vimes des poiſſons.

Le 12. 80. braſſes de fond. En cent lieues de route à l'Oüeſt depuis *Sainte Marie* juſqu'ici, notre Maître *William Streate* n'avoit point apperçû de Courant. Il lui parût que le Courant portoit au Nord-Eſt. Choſe aſſez remarquable pour vouloir en connoître la vraye cauſe.

Le 13. Nous eumes fond ſur 70. braſſes. Nous vîmes flotter autour de notre Batiment quantité de bois. Nous ſentimes une odeur de terre, ſemblable à celle que l'on ſent à la pointe Meridionale de l'*Andalouſie*.

Le 14. la terre ſe montra au Nord. Nous appellames cette Côte du Nord *North-Land*, & un rocher giſant tout près de cette Côte à douze milles à l'Oueſt, *Rochers des Sauvages*, parce que nous les aperçumes pour la premiere fois de ce côté-là. A cinq milles de ce rocher à l'Eſt-Nord-eſt il y a une pointe couverte de bois. Nous vimes de ce côté-là une Chaloupe Biſcaïenne allant à voile & à rames, équipée de huit hommes. Nous primes d'abord ces gens pour des Chrétiens échapez de quelque orage, mais quand ils furent plus près, nous les reconnumes pour des Sauvages. Dès qu'ils furent aſſez à portée pour leur pouvoir raiſonner, ils crie-

crierent & nous aussi. Ils nous firent un signal d'amitié. Un d'eux s'avança, & nous harangua à sa mode. Ensuite ils vinrent hardiment & tous nuds à notre bord. Ils avoient sur les épaules une peau de Cerf, & autour des reins une autre, qui leur couvroit les parties naturelles. Un de ces Sauvages, qui paroissoit le Chef de la bande, étoit habillé de noir. Il avoit une Culotte, des bas, des souliers, un chapeau & une ceinture. Deux ou trois autres de ses gens avoient aussi des habillemens à la Chrétienne. Ils nous firent une espéce de plan de la Côte voisine par le moyen d'un morceau de craye, & nons parlerent de *Plaisance* & de *Terre-Neuve*. Ils prononcerent divers mots en usage chez les Chrétiens, & il sembloit qu'ils nous entendoient mieux que nous ne les entendions. Ils étoient noirs, de longs cheveux leur tomboient sur les temples, & se nouoient derriere le col; ils étoient bien faits de corps, droits & robustes. Ils auroient voulu que nous eussions resté plus long-tems là, mais nous avions dessein d'aller à un autre endroit. Ainsi nous nous séparames de ces Sauvages, laissant cette côte, pour faire route plus à l'Ouest.

A 16 milles au Sud-Ouest de cette côte nous découvrimes deux Iles, l'une à l'Est du *Rocher des Sauvages*, & l'autre au Sud. La Côte que nous quittames étoit couverte de beaux arbres, de belles plaines & d'agreables collines pleines de verdure. Il y a des endroits pierreux où l'on voit briller du gravier qui nous donna dans la vuë, & peu s'en fallut que nous n'y restassions plus long-tems.

Le 15. nous découvrîmes encore la Terre. C'étoit une Tête qui sailloit vers nous. Nous esti-

estimames que ce devoit être une Isle; parce qu'à l'Ouest de cette Tête ou Cap, c'est-à-dire entre la Terre & le continent nous y trouvames un Courant. A l'extremité de l'Ouest, nous y trouvames une ouverture large. Nous appellames cette Isle *Shoalhope*.

Nous mouillames près de cette Tête, sur 15 brasses de fond & y primes quantité de Morhues, à cause de quoi nous changeames le nom de la terre, & l'appellames *Cap-Codd.* (*Cap des Morhues*) Nous y vimes aussi beaucoup de harangs, de maqueraux & d'autres poissons. Le rivage est bas & sabloneux, mais la côte est saine. On y peut ancrer sur 16 Brasses de fond. Le *Cap-Codd* gît à 42. dégrez de hauteur, il a trois quarts de lieue en largeur & s'étend Nord-Est quart de l'Est. Notre Capitaine alla à Terre, & y trouva quantité de pois, de fraises, &c. Le sable est bas & profond vers la Mer; le bois de chauffage que nous y primes c'étoit du Cipres, du bouleau, du coudre, &c. Etant à Terre, un jeune Indien de la Côte se presenta au Capitaine & lui offrit ses services. Il étoit armé d'un Arc & de fléches. Ses larges oreilles étoient ornées de grandes plaques de cuivre.

Le 16. Nous rangeames la côte au Sud. On y voit de belles campagnes, mais les Isles étoient couvertes de bois.

A 12 milles du *Cap-Codd* nous trouvames une autre pointe qui fut nommée *Care-punt*, parce que tandis que nous faisions des bordées, pour doubler cette pointe, nous tombâmes tout à coup dans un bas fond, d'où nous nous tirames pourtant fort heureusement. Après cela nous portames le Cap vers la Côte, & vinmes mouiller à l'entrée de la nuit sur huit brasses de bon fond.

Le

Le 17. toute la journée même route.

Le 18. Beau tems; nous envoyames notre Chaloupe, pour aller ſonder au delà d'un banc ſur notre route près d'une autre pointe, que nous appellames *Gilberts-punt*. Notre Chaloupe trouva 4. 5. 6. 7. braſſes de fond & pluſieurs Ilets; mais quand nous y fumes, les Ilets s'étoient changez en Collines de la terre ferme.

Ce même jour pluſieurs Canots joignirent notre Bord. Un de ces Indiens portoit au col une plaque de cuivre d'un pied de long & de demi pied de large en guiſe de poitrail, à ce que je crois. Ils avoient tous des anneaux de cuivre à leurs oreilles. Ils nous apporterent du tabac, des pipes, des peaux & autres choſes ſemblables en troq. Un de ces Sauvages avoit le viſage peint & la tête entourée de plumes. Ceux-ci n'étoient pas ſi hardis que les premiers que nous vimes: mais en recompenſe c'étoient des voleurs habiles.

Le 19. Nous vinmes ſur 4. à 5. braſſes d'eau au delà du banc & mouillames une lieue plus loin. Ces deux dernieres pointes ſont à deux milles l'une de l'autre, & il y a entre deux un bas fond. La hauteur étoit de 41. dégrez 40. minutes.

Le 20. Nous tuâmes divers Pinguoins à côté de notre Vaiſſeau, & vimes quantité de Poiſſons. La Côte de *Gilberts-punt* s'étend Eſt quart du Sud juſqu'aux prétendus Ilets. Nous trouvâmes deux petits golfes, où nous eſperions de pouvoir faire aiguade. On aperçût beaucoup de fumée du coté des terres: auſſi cette Côte eſt fort peuplée. Pendant que nous côtoyons, on voyoit quantité de Sauvages courir le long du rivage. Ces bonnes gens paroiſſoient nous admirer.

Le

Le 21. Nous fimes route de *Gilbertspunt*, aux pretendues Isles, près de terre nous trouvâmes 10. 9. 8. 7. & enfin 6. brasses d'eau: à un mille de terre assez près des prétendus Ilets il y avoit, à ce qu'il nous sembloit, une ouverture vers laquelle nous virames le Bord: croiant que c'étoit l'extrêmité de ce que le Capitaine *Gosnol* avoit découvert depuis le *Cap Codd*, & qui suivant son estime s'étendoit plus de 30 milles en longeur; mais à un mille des Côtes, ne trouvant plus que trois brasses de fond, nous nous desistâmes de cette recherche, & donnames à cette Côte le nom de *Shole-hope*, (*Esperance vaine.*)

Après cette ouverture au Sud-Est git le Continent, que nous rangeâmes. Nous vimes là une Ile déserte, dont nous aprochames & que nous appellames pour cause *Martha's Vine-yard*, (*la Vigne de Marthe.*) Cette Isle est à huit milles de *Shole-hope*, en à cinq de tour & git sous 41 dégrez 15 minutes de latitude. C'est une Isle fort agreable. Vingt-deux de nos hommes allerent à terre, & y trouverent quantité de bois, des fraises, des groseilles, & beaucoup d'églantiers. On y vit aussi des grûës, des herons & plusieurs autres oiseaux qui nichent sur les rochers. On y trouva des cerfs. Nous mouillames assez près de terre sur huit brasses de fond & y primes des morhuës en aussi grande quantité qu'au *Cap Codd*: mais celles de *Martha's Isle* valoient mieux que celles du Cap.

Le 23. Nous levames nos Ancres & abordames vers l'entrée de la nuit au Nord-Oüest de l'Isle. Douze ou quinze Sauvages armés de fléches & équipez comme les autres vinrent nous visiter hardiment, & nous apporterent du tabac,

des peaux de Cerf & du poisson bouilli. Ils parurent honnêtes & traitables.

Le 24. Nous remimes à la voile, & passâmes au delà du Cap. Nous vimes une Isle assez proche, que nous appellames *Dover-Cliff*, & mouillames pendant la nuit à un endroit où il y a un bon courant. Le matin nous envoyames la Chaloupe pour reconnoître un autre Cap, entre la terre ferme & nous. De là à un mille en mer, il y a un rang de rochers au dessus de l'eau, & qui par conséquent ne sont pas dangereux. Nous mimes le Cap vers cette pointe & allames mouiller sur huit brasses, à un quart de lieue de la Côte, où nous avions trouvé cet agréable courant. Nous appellames cela *Gosnols-hope*, (*l'esperance de Gosnol.*) Mais le Capitaine *Gosnol* lui donna le nom d'*Elisabeths Cape*. C'est ici que nous avions résolu de nous fixer. Ce Cap d'*Elisabeth* est à un mille de *Dover Cliff*, à la même distance, ou à peu près de *Martha's Vineyard*, & à quatre milles du continent. L'Ile *Elisabeth* a au Nord un Ilet de demi-mille en circuit; qui est couvert de Cedres, & que l'on nomma *Hills-hope*. Au Nord de celui-ci il y en a un autre à l'entrée d'une ouverture vers le Continent. On lui donna le nom de *Hope's-Hill*.

Nous vinmes le 25. à *Gosnol's hope*, ainsi qu'il a été dit.

Le 26. Nous mimes notre Chaloupe en état d'être navigée.

Le 27. Un Indien nous rendit visite avec deux personnes, dont l'une nous parût sa femme, & l'autre sa fille. Elles étoient toutes deux grandes, bien faites & fraîches, d'un regard fort agréable & même l'œil un peu fripon : mais

l'Indien

l'Indien n'ôta pas la vûë de dessus elles. Il observoit attentivement toutes leurs démarches à notre égard. Cependant ces femmes ne souffrirent pas qu'aucun de nous les touchât autrement que la bienséance le demandoit.

Le 28. Nous reflechimes sur la resolution prise de faire ici l'établissement d'une Colonie. Nous avions projetté de nous établir au bout Occidental de *Elisabeths-Isle*, parce que nous n'avions point de connoissance de l'extremité au Nord-Est. Cette Isle est Nord & Sud. Il y a à l'Ouest diverses Criques, où l'eau se trouve si renfermée, quelle se reflechit, pour ainsi dire, contre elle même. Les Indiens s'en vont souvent là, pour pecher des Crabbes. Cet endroit est à 41. dégrez dix minutes. On a tout près de la terre huit brasses d'eau. Ce pays est tout-à-fait desert & inhabité, couvert d'arbres & de rejettons de chesnes, de fresne, d'yeuses, de Bouleaux, de Sassafras, de Cedres, &c. Les moindres plantes & les arbrisseaux consistent en legumes sauvages, jeune sassafras, cerisiers, vignes, eglantiers, épine-vinettes &c. Il y a aussi beaucoup de fraises, de framboises, de patates, de pommes de terre &c.

Pour la fertilité de la terre, elle est absolument telle qu'on peut la souhaiter. Nous y semames des poix, qui en 8 jours de tems se trouverent avoir crû demi pied, tant le *Sol* est bon.

Il y a en cette Isle un reservoir d'eau fraiche qui peut avoir à peu près deux milles de circonference, & n'est d'un côté qu'à 30 verges de la mer. Il y a au milieu de cet étang un Ilet de roche de la grandeur d'un arpent de terre, & tout-à-fait couvert de bois. C'est là que nous entreprimes de bâtir un Fort, & une habitation, pre-

presumant que ce lieu seroit fort propre à cela. Les Indiens de ce quartier appellent l'or *Wassador* : d'où nous concluons qu'il doit y en avoir là.

Le 29. Nous travaillames à charger du *Sassafras*, & à jetter les fondemens de notre Fort : nous refimes le fond de notre Chaloupe, & fimes aussi une barque platte pour naviger dans cet étang. En moins de douze heures le Sassafras en poudre retablit un de nos gens qui se trouvoit l'Estomac extremement chargé, pour avoir trop mangé de *Chien-marin*.

Le 30. Notre Capitaine *Gosnol* alla à *Hilshope* avec quelques-uns de nos gens. En revenant il prit un Canot abandonné de quatre Indiens, qui se sauverent aussi-tôt qu'ils virent nos Anglois.

Le 31. *Gosnol* voulant reconnoître le continent, nous fillames, le Cap vers la terre. On y jetta l'Ancre près de la côte, & le Capitaine mit pied à terre avec quelques-uns de ses gens. Aussi-tôt hommes, femmes, & enfans parurent de tous côtez, & s'avancerent pour troquer des peaux de Bêtes sauvages, du tabac, des tourterelles, du chanvre, &c. Enfin tout ce qu'ils avoient aporté. Les gens de ce quartier paroissent de bonnes gens.

Nous trouvames sur tout le rivage de cette Mer des coquillages de moules de la couleur des Nacres de perle : mais nous n'en saurions dire autre chose, n'ayant rien eu pour les ouvrir. Cette Terre est la plus belle que nous eussions encore vû ici ; elle promet, à la voir même de loin, beaucoup plus qu'on n'oseroit en attendre. On n'y voit que de belles campagnes couvertes de fleurs. Il y a des Vergers ; (car

c'eſt ainſi qu'on peut appeller tous ces beaux arbres fruitiers, qui ſont près les uns des autres;) de beaux & agreables bois, divers reſervoirs d'eau & deux grandes rivieres, qui, à mon avis, peuvent un jour être très-utiles, ſi l'on y fait des havres pour les Vaiſſeaux qui aborderont. Il y a, à l'embouchure d'une de ces rivieres ou golfes, un Ilet, dont j'ai parlé ci devant ſous le nom de *Hope's hill*. L'autre riviere eſt à cinq heures à l'Oueſt du Continent. La Côte, qui eſt entre deux, fait un coude. Elle s'étend Oueſt quart au Nord, & au delà de ces Rivieres Sud-Oueſt quart de l'Oueſt.

Voilà juſqu'où nous découvrimes alors, ſans aller plus loin cette fois là. Ainſi nous retournames ſans delai à notre Fort.

On paſſa le 1. Juin à amaſſer du *Saſſafras* & à batir notre Fort.

Le 2. 3. & 4. furent emploiés à faire des lieux de proviſion où nous puſſions ſerrer nos vivres, juſqu'au retour de nos Vaiſſeaux.

Nous eumes la viſite d'un Seigneur Sauvage. Il nous la rendit dans ſon Canot. La viſite fut courte; mais en nous montrant le Soleil, il nous fit connoître que le jour ſuivant il ne manqueroit pas de nous venir rendre une viſite plus longue. Auſſi le fit-il.

Le 5. Nous continuames de travailler. Cinquante Sauvages grans & robuſtes vinrent à nous de la terre ferme armés de fléches. Parmi ces Sauvages il y en avoit un qui nous parut leur Chef; car toute la troupe le reſpectoit. Cependant notre Vaiſſeau étoit à une heure de la Côte, le Capitaine *Goſnol* ſe tenoit à Bord, ainſi que le Capitaine *Gilbert* qui ne mit jamais le pied hors du Bord. J'étois donc ſeulement moi

hui-

huitiéme à terre. Ces Indiens s'avancerent à l'improviste, lors que nous pensions à nous poster entre la Mer & l'eau douce. Je m'avançai de même vers eux, & portai mes deux mains à la tête, les rabatant ensuite sur la poitrine, & je leur presentai en même tems mon fusil. C'étoit leur dire, que je leur donnois le choix de la paix ou de la guerre. Le Chef des Sauvages fit à peu près les mêmes signes de paix. Là dessus je l'embrassai. Toute la Suite Sauvage s'alla asseoir à terre, les fesses contre les talons, & tenant de leurs mains leurs jambes; vraie posture des Singes. Assis de la sorte, ils proposerent divers trafiqs à nos gens.

Le même jour le Capitaine *Gosnol* se rendit à terre avec douze hommes du Bord. Il salua le Chef des Sauvages à notre maniere, mais le Sauvage ne fit pas la moindre démonstration de civilité. Notre Capitaine lui fit present d'un chapeau de paille, d'une paire de souliers & d'un couteau. Il mit le chapeau sur sa tête & admira le couteau. Cependant cette honnêteté, qui coutoit peu, nous gagna les cœurs des Sauvages.

Le 6. Le tems fut pluvieux. On se tint à Bord.

Le 7. Le Chef des Sauvages revint avec toute sa suite, & resta presque toute la journée. Lorsque nous dinames, ils vinrent se mettre sans façon à notre table, mangerent de la Morhue à la moutarde & burent de notre biere: mais il y avoit du plaisir à voir leurs grimaces & comment ils se prenoient le né, lorsqu'ils avoient attrapé quelque morceau un peu trop frotté de moutarde. Pendant le repas les Sauvages nous volerent quelques bagatelles, qu'ils nous ren-

dirent ensuire avec une frayeur respectueuse; parce qu'ils aprirent que leur Chef avoit connoissance de ce vol, & qu'avec cela ils s'imaginoient que nous voudrions nous en venger: & quand ils virent que nous n'en paroïssions point fachez, ils se mirent à rotir à leur maniere, sur des bâtons élevez au dessus du feu, des Crabes & des harangs verds, qui étoient fort gros. Après le repas le Chef prit congé, & partit avec toute sa suite, excepté quatre qui resterent pour nous aider à cueillir du *Sassafras*, mais ils ne voulurent point aller à Bord.

Le 8. On fit la distribution des Victuailles entre ceux qui devoient s'en retourner en *Angleterre*, & ceux qui devoient rester à la Colonie. Ces derniers n'avoient que pour six semaines de provisions au lieu de six mois, & cela suivant la repartition du Capitaine *Gilbert*. Là dessus il y eut du mécontentement, parce que quelques-uns crurent que le Capitaine *Gilbert* avoit resolu de ne pas décharger des vivres & qu'il avoit dessein de les remporter en *Angleterre*. De plus quelques brouillons ou mal intentionnez s'opposérent à ce qu'on laissât-là du monde.

Enfin après avoir tenu conseil, on résolut de s'en retourner tous ensemble en *Angleterre*.

Un Indien se rendit à notre bord & y resta toute la nuit. Nous le traitâmes honnêtement & le renvoyâmes le jour d'après à terre. Celui-là étoit plus sobre & plus discret que ses Camarades, mais il nous parût que le drôle avoit été envoyé pour espier nos démarches. Au matin il nous prit quelque ferraille, sans que pourtant il prétendit avoir fait aucun mal en cela. Lors qu'il fut à terre, nous lui dîmes de battre du feu, ce qu'il fit en frottant une pierre d'Eme-

d'Emeril, (dont on se sert à couper du verre, & qu'on appelle en Latin *Smiris*,) contre un morceau de bois fort dur, qu'il portoit pour cet usage. Ce bois prend très vite feu. La flamme en sortit presque aussi-tôt.

Le 9. Nous travaillames encore à notre Fort, car nous qui étions à terre nous perseverions toûjours dans notre resolution d'y rester.

Le 10. Le Capitaine *Gosnol* alla avec son Vaisseau à l'Isle des *Cedres*, (que nous avions nommé *Hill's hope*,) pour charger du bois de Cedre. Il me laissa moi neuviéme au Fort, où nous n'avions de provisions que pour trois jours. Il nous promit d'être de retour le lendemain.

Le 11. il ne revint pas, ni personne de sa part; & là dessus j'envoiai quatre de nos gens prendre des Crabbes, des tourterelles &c. pour nous en nourrir jusqu'au retour du Vaisseau. Cependant il étoit hors de la portée de notre vûë, & si le vent se fut alors tourné au Sud-Oüest, il n'auroit pû revenir qu'avec beaucoup de difficulté, ou du moins il auroit resté long-tems en route. Les quatre hommes dont j'ai parlé, & à qui j'avois recommandé de ne point se separer pour leur sureté & pour être plus forts, en cas d'attaque; ces quatre hommes dis-je se separerent. Deux allerent d'un coté & deux de l'autre, pour chercher dequoi vivre & c'est en cet état-là, que quatre Indiens en attaquerent deux à coups de fléches. Un des deux fut blessé à la cuisse: mais l'autre qui étoit vigoureux sauta sur ces Indiens & cassa les cordes de leurs arcs, ce qui leur fit prendre la faite. Nos gens furent obligez de passer la nuit dans le Bois, parce qu'il étoit fort tard & qu'il n'y avoit pas moien de percer dans l'obscurité à trrvers les bros-

broſſailles. L'abſence de nos hommes nous inquietta.

Ils revinrent le 12. & cela nous fit plaiſir, mais le Capitaine, qui tardoit ſi long-tems contre ſa promeſſe, nous dérangeoit entierement. Cependant nous vivions comme nous pouvions d'une eſpece d'oſeille dont nous faiſions de la ſoupe, de pommes de terre, de tabac & autres pareilles choſes dont la nature étoit obligée de ſe contenter, faute de mieux. Enfin le Capitaine *Goſnol* revint & Dieu ſait la joye que nous en eumes.

Le 13. Pluſieurs de nos gens qui avoient donné parole de reſter, perdirent courage, & ſe dédirent. Là deſſus il fut reſolu, que pour cette fois on penſeroit à s'en retourner.

Le 14. le 15. & le 16. Nous nous occupames à aller prendre du *Saſſafras*, & à le porter à Bord. Nous chargeames auſſi du bois de cedre & laiſſames enſuite là le Fort & l'habitation que dix hommes avoient fait en dix neuf jours de tems. C'étoit grand dommage; vingt hommes pourvûs des commoditez neceſſaires y auroient pû fort bien loger.

Le 17. Nous mimes à la voile & paſſames *Eliſabeth's-Ile* & le *Dover-cliff*. Nous mouillames à cinq milles de notre Fort, près de *Martha's Vine yard*. Nous allames à terre & nous y trouvames quantité de gibier.

Le 18. Nous appareillames, pour retourner en *Angleterre*. Le vent d'Oüeſt regne ordinairement tout l'Eté ſur cette Côte.

Le 26. Juillet nous vinmes mouiller heureuſement à *Exmouth*.

En 1603. Mr. *Richard Hackluyt* Paroiſſien de la Cathedrale de *Briſtol* propoſa de découvrir

vrir plus particulierement la partie la plus Septentrionale de la *Virginie*. Après plusieurs conferences, qui se tinrent là-dessus entre *Hackluyt* & divers Marchands considerables; il fut resolu d'y faire un Voyage. On y envoya d'abord M. *Richard Hackluyt. John Angel* & *Robert Saltern*, qui avoit fait ce Voyage l'année d'auparavant avec le Capitaine *Gosnol*, de qui nous venons de donner la Relation. On les envoya, dis je, au Chevalier *Walter Raleigh*, à qui la Reine *Elisabeth* avoit donné des privileges fort étendus sur la Côte de *Virginie*, pour le prier de les faire entrer dans ses droits. Le Chevalier *Walter Raleigh* le leur accorda. Ils équiperent donc le *Speed-Well* (du port de 50 tonneaux) de vivres, & de trente hommes d'équipage. On prit *Martin Pring* pour Capitaine de ce petit Batiment. C'étoit un homme expert & sage. *Edmund Jones* fut son Lieutenant: & *Saltern* son premier Commis. Outre ce Vaisseau, on équipa une Barque, (*the Discovery*) du port de 26. tonneaux, que *William Browne*, & *Samuel Kirkland*, gens entendus en la Marine, commandérent en qualité de Capitaine & de Lieutenant, ayant sous eux treize hommes & un garçon de Bord. Ces deux Bâtimens furent avittuaillez pour huit mois, & l'on y chargea des marchandises, que l'on crût propres aux *Indes Occidentales*. Ces marchandises consistoient en chapeaux de plusieurs couleurs, en habits de petites serges, de toile &c. en bas, souliers, pêles, bêches, scies, haches, croes, ou crochets, racloirs, couteaux, coutelas, marteaux, rabots, cloux, hameçons, sonetes,

netes, corail, miroirs, épingles, éguilles, toute ſorte de verroterie, fil, filets, &c.

Le 20. de Mars 1603. Nous mimes à la voile, & ſortimes de *Kingrode.*

Le 10. Avril nous fimes voile de *Milfords have*, après avoir été obligé d'y attendre le vent quinze jours. Nous reçûmes nouvelle de la mort de la Reine *Eliſabeth*. Nous paſſames les Açores, en faiſant route; & nous eumes la vûë du *Pic* des Iles de *Corvo* & *Flores* &c. Après avoir couru encore cinq cens milles, nous découvrimes diverſes petites Iſles, giſant près de la Côte Septentrionale de la *Virginie*, à 43. dégrez de latitude. Ces Iſlets paroiſſoient couverts d'üne aſſez belle verdure, & de pluſieurs ſortes d'arbres, cedres, pins & autres. Nous trouvames là un endroit où la morhue eſt incomparablement meilleure que celle qui ſe pêche autour de l'Iſle de *Terre Neuve*, & les *greves* plus propres pour la ſécher, que par tout ailleurs. Il n'y a qu'un ſeul inconvenient, qui puiſſe nuire à la pêche. C'eſt que l'on n'y ſait pas faire le ſel, & c'eſt là pourtant une choſe très importante.

Nous ſillames à la Côte qui eſt au Sud-Oueſt de ces Iſles & allâmes mouiller de conſerve ſous la principale. Nous donnames à une de ces Iſles le nom *d'Iſle des Renars*, à cauſe que nous y en trouvâmes en quantité.

Nous traverſames à la Terre ferme avec nos Chaloupes, en paſſant entre toutes ces Iſles. La terre ferme git preſque toute Nord-Eſt & Sud-Oueſt. Nous trouvâmes entre les Iſles aſſez bon mouillage ſur 6. 7. 8. 9. 10.
&

& 12. brasses d'eau. Nous aprochâmes de la Terre ferme, sous les 43. dégrez & demi. Nous y trouvâmes quatre rivieres. Celle qui est à l'Est à un banc à son embouchure. Après l'avoir passé, nous fimes cinq milles en la remontant, & y trouvâmes assez de profondeur. En virant de bord nous découvrimes au Sud-Ouest deux autres assemblages d'eau, mais il nous parut que ces eaux n'alloient pas fort avant dans les terres. Pour la quatriéme Riviere, qui est plus à l'Ouest, c'est assurement la meilleure. Nous la remontâmes jusqu'à dix ou douze milles.

Nous ne trouvâmes en tous ces lieux aucune créature humaine: cependant on aperçût des marques de feu, preuve qu'il y avoit eu du monde. Nous vîmes quantité de bois assez beaux, des chênes, des pins, des bouleaux, des sapins, des coudriers, &c. Enfin on y trouve de beaux arbres à bâtir des Vaisseaux & à faire des mats. Ces Bois sont pleins de cerfs, d'élans, d'ours, de renards, de loups, de chiens sauvages & autres animaux. Cependant nous quittâmes bien-tôt la Côte & les Isles, parce que nous n'y trouvions point de *Sassafras*, & nous allâmes du côté de la *Roche des Sauvages*, où *Gosnol* avoit été l'année d'auparavant. Nous y trouvâmes beaucoup de gens, mais comme il n'y avoit point de *Sassafras*, nous abandonnâmes encore ce lieu. De là nous entrâmes dans le grand Golfe, que *Gosnol* avoit découvert en 1602. Nous y trouvâmes des habitans au côté du Nord, mais nous passames au rivage de l'autre côté, parce que nous n'avions pas encore découvert ce que nous voulions. Nous

ancrames donc au Sud à 41. dégrez & quelques minutes dans une Baye que nous nommâmes *Witsons-Bay*, du nom de *John Whitson*, Maire de *Bristol*. Il y a plus loin une hauteur qui fut appellée la *hauteur* d'*Aldworth*, du nom de *Robert Aldworth*, qui avoit beaucoup contribué à ce Voyage.

Nous trouvâmes-là du *Sassafras* en abondance; mais après avoir examiné la situation du lieu & la qualité des gens; on jugea à propos de faire une espéce de défense ou de boulevard, pour se mieux tenir sur ses gardes. Pendant que nous étions-là, les naturels du pays nous vinrent trouver, au nombre de dix. Ils vinrent ensuite en bien plus grand nombre. Nous les reçumes civilement & leur fimes present de diverses bagatelles. Ils mangerent des poix & des feves, avec nos gens, mais généralement ils se payoient mieux de poisson, qui est leur nourriture ordinaire.

Un de nos hommes jouoit de la guittarre, & ces Indiens y prenoient un grand plaisir. Ils lui donnerent du tabac, & des pipes, des peaux de Serpent de six pieds de long, dont ils se servent comme de ceintures, des peaux de cerf & autres choses pareilles. Pendant que cet homme jouoit, ils faisoient une bande de vingt hommes, & se tenant par la main, ils dansoient en rond autour de lui. Cette danse étoit assez agreable. Ils sautoient & cabrioloient à la Sauvage, & prononçoient en chantant *yo*, *ya*, *yo*, *ya*, *yo*, *ya*. On n'entendoit autre chose. Celui qui rompoit le Cercle en se separant des autres étoit batu & exposé aux railleries de la troupe. *Ils ont encore une autre danse qui se fait en rond*

au-

autour d'un Cercle planté de pieux, ornez de méchantes figures. Ils mettent au milieu du cercle trois femmes, qui s'embrassent étroitement; pendant que ceux qui dansent autour du cercle, affectent, en les regardant, les grimaces les plus plaisantes qu'ils se puissent imaginer. Entre ces Sauvages il y en avoit qui portoient sur la poitrine des plaques de cuivre, d'un pied de long & d'un demi pied en largeur. Leurs arcs étoient de bois de coudrier peint en noir & mêlé de jaune. Ceux que nous vimes avoient cinq à six pieds de long & une corde ou nerf à trois doubles: aussi étoient-ils plus forts que ceux, dont on se sert en Angleterre. Leurs fléches avoient presque une aune & un quart en longueur, & n'étoient pas faites de cannes & de roseaux, mais d'un bois fort leger, uni & rond. Ils y attachent au haut trois ou quatre longues plumes d'aigle, par le moien d'un espéce de colle forte. Leurs carquois étoient d'une grandeur proportionnée & faits d'une espece de roseaux secs, & peints aux deux extrêmitez fort proprement, à peu près de la largeur de la main, en rouge & en diverses autres couleurs.

Nous avions amené deux grans Dogues, que les Indiens redoutoient plus que vingt de nos hommes. Un de ces Dogues portoit une demi-pique dans sa geule. Un certain Thomas Bridges s'étant écarté de ses compagnons, fit six milles & plus dans les terres, & revint sain & sauf sans autre escorte qu'un de ces gros chiens. Lorsque nous voulions faire peur aux Sauvages, & les obliger à s'éloigner, nous n'avions qu'à lâcher les deux Dogues. Les Indiens se sauvoient au plus

vite & crioient, comme si les chiens les eussent déja tenus à la gorge.

Les gens de cette Côte-ci, sont d'un chatain fort brun, ou de la couleur de cuir tanné. Je ne crois presque pas que cette couleur vienne du temperament; & je croirois plûtôt que c'est par un pur accident, que l'air & l'age produisent. Ils font quatre tresses de leurs cheveux & les entortillant ensuite autour de la tête ils les nouent un peu au dessus du col. Ils entrelassent dans les cheveux diverses plumes, & les bagatelles qui leur plaisent. Parez de ces ornemens, qui selon leur opinion, font le plus bel effet du monde, ils se regardent comme des gens qui n'en ont point de pareils. Ils couvrent d'un morceau de peau leurs parties naturelles, & font passer cette peau entre les jambes, en sorte qu'elle s'attache par devant & par derriere à leur ceinture. Ces gens paroissent jaloux de leurs femmes; elles ne se montrerent pas, excepté deux, qui portoient des peaux, qui les couvroient par devant & par derriere jusqu'aux genoux, & qui avoient sur une épaule seulement une espece de manteau à l'*Irlandoise*, fait avec la peau d'un Ours. Les hommes sont plus grands que les *Anglois*, ils sont dispos & sains de leurs membres, robustes, bien faits & forts: mais ils sont perfides & traitres, comme nous l'éprouvames à la fin.

Nous apportames à *Bristol* un de leurs Canots. Il y en a de dix sept pieds de long & de quatre de large; ils sont faits à peu près comme nos Bateaux de la *Tamise*. Les *Indiens* les fabriquent avec des écorces de bouleaux,

leaux, qui ſont plus grans & plus gros que ceux d'*Angleterre*. Le Canot que nous apportames étoit tiſſu avec des Verges d'oſier fortes & ſouples. Les bordages étoient frotez d'une eſpece de godron, ou plûtôt d'une terebentine dont l'odeur n'eſt pas moins agreable que celle de l'encens. Il étoit ouvert comme nos Bataux à rames, & ſe terminoit en pointe par les deux extrêmitez, excepté que la proüe étoit un peu élevée, & avoit une eſpece de Cap. Neuf hommes y pouvoient tenir, & cependant le Canot ne peſoit tout au plus que ſoixante livres, ce qui paroit preſque incroiable. Les rames de ces Canots ſont plates & reſſemblent aux péles dont on ſe ſert pour le four; elles ſont de bois de freſne & de deux aunes de long: les Sauvages en rament très bien, & d'une grande viteſſe. Ayant remonté la riviere, nous trouvames pluſieurs tentes des *Indiens* aſſez près les unes des autres, mais où il n'y avoit perſonne, & enſuite leurs jardins: un de ces jardins étoit de la grandeur d'un arpent de terre & ſemé de tabac, de citrouilles, de concombres & d'autres plantes ou herbes potageres. Ils y ſement auſſi du *Maiz*, ou *Blé d'Inde*. Ces tentes compoſoient apparemment une Communauté des *Indiens*. Elles ſont la plupart d'une figure conique comme des ruches. Il y en a qui reſſemblent à un Cylindre. L'Architecture n'en eſt pas exquiſe; un trou au milieu du toit donne paſſage à la fumée. Quelques autres trous à la ronde ſervent de fenêtres, afin de rafraichir l'air interieur par le moyen de l'air du dehors. Nous trouvames dans les campagnes des poix ſauvages,

 de

des fraiſes belles & groſſes, des groſeilles, des framboiſes &c.

Nous avions déja demeuré trois ſemaines à cette Côte, avant que de nous rendre à ce lieu-ci, où nous devions reſter pour y prendre notre charge, ſuivant l'ordre qui nous en avoit été donné. Nous nous mimes à preparer la terre: nous la béchames, nous la remuames & y ſemames enſuite du froment, du mil, de l'orge, & toute autre ſorte de grains qui étoient déja fort hauts ſept ſemaines après notre arrivée; bien que tout cela eut été ſemé fort tard. Cela fait voir que le climat & le *Sol* y ſont très bons. Le chanvre, le lin & autres grains groſſiers, qui ont beſoin d'un terrain humide & gras y viennent fort bien, ſur tout vers l'embouchure des rivieres: auſſi l'herbe étoit-elle ſi haute en quelques endroits, qu'elle nous alloit aux genoux. Pour ce qui regarde les arbres du pays & les autres plantes qu'on y trouve, il y a le *Saſſafras*, dont j'ai parlé. Cette plante eſt un ſpecifique contre la verolle, la peſte & pluſieurs autres maux; à ce que l'on dit. Il y a des ſeps de vignes en quantité, qui croiſſent ſans artifice & qui pourroient réuſſir, ſi l'on venoit à les cultiver. On y voit des cedres, des chênes, des hêtres, des bouleaux, des ceriſiers, dont le fruit étoit déja meur, des noiſeliers, des *Wicbaſells*, des frénes, des peupliers & autres arbres de haute futaye. On y trouve une eſpece d'arbre, dont le fruit reſſemble à une prune rouge: ce fruit porte une couronne. *Robert Saltern* prit la racine d'un de ces arbres & l'aporta par curioſité en Angleterre. Nous mangeames auſſi de très-

très-bonnes cerises & des prunes blanches, qui n'étoient pas encore bien meures. Je ne dis rien de plusieurs arbres & arbrisseaux que nous ne connoissions point.

Pour les Bêtes ; il y a des Cerfs & des Daims en quantité, des ours, des loups, des renards, des chats sauvages, des tigres & des pantheres, [au rapport de quelques-uns,] des porcs-épics, des loutres & des castors, dont je ne doute pas que nous ne retirions avec le tems de grands avantages ; puisqu'on nous a assuré qu'en 1604. la traite des Castors & des loutres du Canada a valu 300000. écus aux François.

Les oiseaux qu'on trouve ici sont des Aigles des vautours, des gruës, des herons, des corneilles, des mouettes & quantité d'oiseaux de mer & de rivieres. Il faut avouer que la terre, l'air, & la mer sont ici remplis d'animaux qui seroient à ces Sauvages des dons de la Beneficence Divine, s'ils avoient le bonheur de le reconnoître. On y trouve d'excellens poissons ; nous y vîmes tant de morhues, qu'on auroit pu en charger plusieurs vaisseaux, quantité de Marsouins, des lamproyes, de Turbots, de maqueraux, d'harangs, de congres, d'écrevisses, de moules & autres coquillages.

A la mi-Juin notre Barque eut sa charge de Sassafras, & nous lui fimes prendre les devans pour l'*Angleterre*. Elle arriva à *Kingrode* une quinzaine de jours avant nous. Après le départ de cette Barque nous nous hatâmes de donner à notre Vaisseau la cargaison nécessaire. Cependant les *Indiens* résolurent de nous surprendre par trahison, & un jour que ceux qui coupoient le Sassafras s'étoient endormis,

cent quarante Sauvages armez d'arcs & de fléches s'avancerent vers notre loge, où il n'y avoit que quatre fusiliers en garde. Ils auroient bien voulu que ces quatre hommes fussent venus auprès d'eux, mais nos gens n'abandonnerent pas leur poste. Notre Capitaine homme de tête, mais qui n'avoit que deux de ses gens à Bord faisant de son mieux pour n'être pas surpris des Sauvages, tira le Canon pour les effrayer, & en même tems éveiller nos travailleurs. Il y en eut qui s'éveillerent en effet & qui appellerent les deux grands Dogues si formidables aux *Indiens*; après quoi ils se rendormirent encore. Un second coup de canon tiré pour les avertir une autre fois, les éveilla tout à fait, & alors ils saisirent leurs armes & prirent la route du Vaisseau avec les deux Chiens, dont un portoit une demi-pique dans la gueule. Les *Indiens* les voyant s'en aller à Bord sous l'escorte de ces Dogues, userent de dissimulation & se retirerent fort civilement en apparence: mais un jour avant notre départ, ils mirent le feu dans les forêts où nos gens alloient couper du Bois. Le jour même de notre départ, comme nous levions l'ancre, ils s'avancerent en plus grand nombre, (je crois qu'ils étoient plus de deux cent,) vers le rivage de la mer, plusieurs même ramerent avec leurs Canots jusqu'à nôtre bord, & vouloient que nous retournassions avec eux à terre: mais nous les écartames, & ne voulumes point trafiquer avec eux cette fois-là.

Le 8. & 9. Août nous quittâmes ce bon havre, où nous avions trouvé vingt brasses d'eau à l'entrée & où l'on peut mouiller commodement à l'abri des terres sur sept

brasses. Ce havre est à 41. dégrez 25. min.

Notre Capitaine n'avoit gagné si fort au Nord, qu'à cause que les Côtes hautes donnent les meilleurs havres & les plus sûrs. En quoi il ne se trompoit pas. Nous observâmes aussi qu'on ne trouve du *Sassafras*, que dans un terrain sabloneux.

A notre retour nous fimes route vers les 38. dégrez, à peu près à la hauteur des *Açores*. Des Côtes de *Virginie* à celles d'*Angleterre* nous ne mimes en tout que cinq semaines; mais le vent d'Est retarda long-tems notre entrée à *Kingrode*. Nous y entrames le 2. Octobre, après six mois d'absence.





RELATION DU DETROIT ET DE LA BAIE DE HUDSON,

A MONSIEUR **

Par Monsieur JEREMIE.



Our prendre les choses dans leur origine, & pour mieux donner l'intelligence de ma Relation, je dirai que les Danois navigerent dans ces Pays, il y a quatrevint-dix à cent ans.

Le Détroit que nous nommons d'*Hudson*, a pris ce nom de Henri Hudson Anglois, qui le découvrit l'an 1612. Il a 120. lieuës de long & 16. ou 18. de large. Il est bordé des deux côtez de rochers escarpez d'une hauteur prodigieuse, tous entrecoupez de collines sombres où le Soleil ne communique jamais sa lumiere. La neige & les glaces s'y voyent toute l'année; ce qui cause des fraîcheurs

cheurs terribles ; & si l'on ne profitoit pas des tems où elles sont moins fortes qu'en d'autres, il seroit impossible d'y naviger. On ne peut y passer que depuis le 15. de Juillet jusqu'au 15. Octobre. Encore dans ces saisons là, on est quelquefois obligé de donner dans des bancs de glaces ; & il n'est pas aisé de s'imaginer, comment un Navire peut s'y faire passage : car elles sont quelquefois si pressées les unes contre les autres, qu'autant que la vûe peut s'étendre, on ne voit pas une goute d'eau. On se *grapine*, c'est-à-dire, on saisit les Navires contre ces glaces comme contre une muraille, & lorsque par la force des vents & des courans qui sont très-violens dans ces endroits-là, il se fait quelqu'ouverture au travers des glaces, alors on met les voiles au vent, lorsqu'il est favorable, pour se faire passage avec de longs bâtons ferrez. Pour cet effet, on pousse ou l'on écarte ces glaces ; mais malgré tous ces efforts, on y reste quelque-fois plus d'un mois embarrassé sans pouvoir avancer. C'est ce qui cause la difficulté de ces voyages : Car d'ailleurs, avec certaines précautions, on ne court pas plus de risque que dans les autres Mers.

Quoique ce Détroit soit un Païs tout à fait inculte, & le plus ingrat de tous les Païs du monde, il y a cependant des Sauvages que nous nommons *Esquimaux*, qui habitent dans ces malheureux deserts. Ils ont cela de commun avec le Païs qu'ils occupent, qu'ils sont si farouches & si intraitables, que l'on n'a pas pû jusqu'à present les attirer à aucun commerce. Ils font la guere à tous leurs

voisins, & lorsqu'ils tuent ou prennent quelques-uns de leurs ennemis, ils les mangent tout crus, & en boivent le sang. Ils en font même boire à leurs enfans qui sont à la mamelle, afin de leur insinuer la barbarie & l'ardeur de la guerre, dès leur plus tendre jeunesse.

Ils sont presque toujours sans feu, à cause de la rareté du bois. Le froid y est cependant extraordinaire en quelque saison que ce soit. Ils logent pendant l'hyver dans les creux des rochers où ils se renferment avec leurs familles, & couchent tous ensemble sans distinction de sexe & de parenté. Ils y restent plus de huit mois, sans voir ni l'air, ni rien qui approche de la lumiere. Ils ont la précaution pendant les trois ou quatre mois d'Eté, d'amasser des viandes de balene, de vaches marines & de loup marin, dont il s'en trouve beaucoup dans tous ces Pays-là. Ils font toutes leurs chasses & tuent toutes sorte d'animaux avec des fléches, à quoi ils sont fort adroits. Ils n'ont jamais eu l'usage d'aucunes armes à feu ni d'aucun ferrement, à moins qu'ils ne surprennent quelques unes de nos Chaloupes pêcheuses. Après qu'ils ont déchiré & mangé nos pauvres Matelots, ils se servent de ces petits bâtimens pour aller d'un lieu à l'autre; & lorsque ces Chaloupes sont hors de service, ils les brisent; afin de profiter des cloux qu'ils forgent entre deux cailloux pour leur usage. Ils font des especes de *Biscajenes*, qu'ils couvrent de peau de loup marin, au lieu de bordage. J'ai vû ces Biscayennes assez grandes pour porter plus de cinquante personnes;

nes; ils font aussi de la même maniere des petits Canots, où ils ne laissent qu'une petite ouverture au milieu pour la place d'une homme assis : cette ouverture est entourée d'une bourse, qui se lie au travers du corps. de maniere que les vagues leur passent par dessus la tête, sans que le Canot s'emplisse d'eau. Ils ont de grandes pagayes ou avirons plats par les deux bouts; ce qui leur sert comme de balancier, sans lequel ils auroient peine à se tenir dedans, tant ces Canots sont petits.

Ces Peuples différent des autres Sauvages, en ce que communement les autres Sauvages n'ont point de barbe, & que ceux-ci au contraire en ont jusqu'aux yeux; ce qui a fait dire à quelques personnes qui ont voulu pénétrer leur origine, qu'il faut que ce soit quelque Navire Basque qui étant à la pêche, ait fait naufrage dans ces endroits-là & dont les gens s'y sont multipliez depuis ce tems. Leur langages, quoique très-corrompu, a cependant quelque rapport avec la langue Biscayenne, ce qui donne lieu à cette conjecture. Cette grande barbe, qu'ils ne coupent jamais, les rend si affreux & si hideux qu'ils ont plûtôt la figure de quelque bête farouche que celle d'homme; car ils n'ont que les bras & les jambes qui leur donnent quelque ressemblance avec les autres hommes.

A l'extrêmité de ce Détroit du côté du Nord, il y a une Baye que nous nommons *Baye de l'Assomption*, de laquelle on n'a pas encore de connoissance certaine. Quelques-uns de nos Navigateurs s'étant engagez insensiblement dans cette Baye, environ 30. ou

ou 40. lieuës, ils s'apperçûrent que leurs compas n'avoient plus leurs mouvemes ordinaires; ce qui fait préjuger qu'il y a infailliblement quelque Mine le long de cette Baye, qui attire l'Aimant de tous côtez. On croit qu'il y a communication du fonds de cette Baye au Détroit de *Davis*. C'est de cette Baye d'où sortent presque toutes les glaces qui se déchargent par le Détroit de Hudson. On ne sait pas encore comme ces glaces se forment. Il y en a de si grosses, que leur superficie au-dessus de l'eau, surpasse l'extrêmité des mats des plus gros Navires. Nous avons eu une fois la curiosité de sonder au pied d'une glace qui étoit échoüée, où on fila cent brasses de ligne sans trouver le fonds. Plus avant du côté de l'Ouest, il y a une grande Isle que nous nommons *Phelipeaux*, où il y a quantité de vaches marines, & sans doute que si la saison permettoit d'y faire descente, on pourroit y ramasser beaucoup d'ivoire ; ce qui ne laisseroit peut-être pas d'être assez lucratif. Les dents de ces vaches marines ont une coudée de long, & sont grosses comme le bras, d'une ivoire presqu'aussi belle que celle de l'éléphant. Cette Isle n'est point élévée comme le reste du Détroit; au contraire, elle est fort plate, & son rivage sablonneux cause une aspect tout à fait agréable. A l'opposite de cette Isle, il y a une terre fort plate que nous appellons *Cap de l'Assomption*; duquel je ne dirai aucunes particularitez, parce qu'on ne l'approche pas d'assez près pour y faire aucune remarque.

Il faut présentement revenir à notre premier dessein, & dire que les Danois, après avoir passé tout le Détroit dont je viens de faire

la

la description, continuant toûjours leur route vers le Nord, aborderent enfin la Terre ferme à une Riviere que l'on a nommée *Riviere Danoise*, & que les Sauvages nomment *Manoteousibi*, qui signifie Riviere des Etrangers. Là, ils mirent leurs Vaisseaux en hyvernement, & se logerent aussi du mieux qu'ils purent, comme gens qui n'avoient nulle experience de ce Pays, & qui ne se défioient pas du grand froid qu'ils avoient à combatre: Enfin, ils essuyerent tant de miseres, que la maladie s'étant mise entr'eux, ils moururent tous pendant l'hiver, sans qu'aucun Sauvage en eut connoissance.

Le Printems venu, les glaçes déborderent avec leur impetuosité ordinaire, & emporterent leur Vaisseau avec tout ce qui étoit dedans, à la reserve d'un canon de fonte d'environ 8. livres de balle, qui y resta, & qui y est encore tout entier, excepté le tourillon de la culasse que les Sauvages ont cassé à coups de pierres.

Les Sauvages furent bien étonnez l'Eté suivant, lorsqu'ils arriverent dans ce lieu, de voir tant de corps morts, & des gens dont ils n'en avoient jamais vû de semblables. La terreur s'empara d'eux, & les obligea de prendre la fuite, ne sachant que s'imaginer en voyant un tel spectacle. Mais, lorsque la peur eut fait place à la curiosité, ils retournerent dans le lieu où ils auroient fait, selon eux, le plus riche pillage qui jamais ait été fait. Mais malheureusement, il y avoit de la poudre, dont ils ne savoient pas les proprietez ni la vertu; ils y mirent imprudemment le feu qui les fit tous sauter, brûla la maison & tout ce qui étoit dedans; de maniere

que

que les autres qui vinrent après eux, ne profiterent que des cloux & autres ferremens qu'ils ramassoient dans les cendres de cet incendie.

La *Riviere Danoise* dans son embouchure, n'a pas plus de 500. pas de largeur & est fort profonde; ce qui forme un grand courant, lorsque la Mer entre & sort à toutes les marées avec beaucoup de rapidité. Ce Détroit n'a pas plus d'un quart de lieuë de long, ensuite dequoi cette Riviere s'élargit & continue son cours, étant pendant l'espace de 150. lieuës fort navigable. Tout ce Pays est presque sans bois, hors les Isles dont cette Riviere est toute entrecoupée. Au bout des 150. lieuës, il y a une chaîne de hautes montagnes qui rendent cette Riviere impratiquable, à cause des chûtes d'eau & des rapides continuels qui s'y rencontrent; après quoi, elle reprend son cours ordinaire & tranquile, & a communication avec une autre Riviere que l'on nomme *Riviere du Cerf*, dont je parlerai par la suite.

Pour revenir à notre but, & pour donner toutes les connoissances possibles de tous ces Pays-là, il faut redescendre à la Mer, & continuer notre route vers le Nord.

A 15. lieuës de la Riviere Danoise, se trouve la *Riviere du Loup-Marin*, parce qu'effectivement il y en a beaucoup dans cet endroit. Entre ces deux Rivieres, il y a une espece de Bœuf que nous nommons *Bœufs musquez*; à cause qu'ils sentent si fort le musc, que dans certaine saison de l'année, il est impossible d'en manger. Ces animaux ont de très-belle laine: elle est plus longue que celle des Moutons de Barbarie. J'en avois apport-

porté en France en 1708. dont je m'étois fait faire des bas qui étoient plus beaux que des bas de ſoye : J'ai même encore ici un petit reſte de cette laine, que j'aurois l'honneur de vous envoyer, ſi je croyois que cela vous fît plaiſir, pour en faire faire l'eſſai par d'habiles ouvriers.

Ces Bœufs, quoique plus petits que les notres, ont cependant les cornes beaucoup plus groſſes & plus longues. Leurs racines ſe joignent ſur le haut de la tête, forment comme un gros bourlet, & deſcendent à côté des yeux preſqu'auſſi bas que la gueule. Enſuite le bout remonte en haut, qui forme comme un croiſſant. Il y en a de ſi groſſes, que j'en ai vû étant ſéparées du crane, qui peſoient les deux enſemble 60. livres. Ils ont les jambes fort courtes, de maniere que cette laine traîne toujours par terre lorſqu'ils marchent ; ce qui les rend ſi difformes, que l'on a peine à diſtinguer d'un peu loin de quel côté ils ont la tête. Il n'y a pas une grande quantité de ces animaux ; ce qui feroit que les Sauvrges les auroient bien-tôt détruits, ſi on en faiſoit faire la chaſſe : joint à ce que, comme ils ont les jambes très-courtes, on les tue lorſqu'il y a bien de la neige, à coups de lance, ſans qu'ils puiſſent fuir. Cette Riviere du Loup Marin va juſqu'au Pays d'une Nation que l'on nomme *Plaſcôtez de Chiens*, leſquels ont guerre contre nos *Savanois*, c'eſt-à-dire, ceux avec qui nous traitons. Et comme ils n'ont aucun uſage d'armes à feu, non plus que les Eſquimaux ; lorſqu'ils entendent quelques coups de fuſils, ils prennent tous la fuite, abandonnent leurs femmes & leurs enfans, que nos Sauvages emmenent priſonniers,

niers, & les font ſervir d'eſclaves. Ils prennent très-peu d'hommes, parce qu'ils ont la jambe plus fine que les notres. Il ont dans leur Pays une *Mine de Cuivre rouge*, ſi abondante & ſi pure, que, ſans le paſſer par la forge, tel qu'ils le ramaſſent à la Mine, ils ne font que le frapper entre deux pierres, & en font tout ce qu'ils veulent. J'en ai vû fort ſouvent, parce que nos Sauvages en apportoient toutes les fois qu'ils alloient en guerre de ces côtez là.

Toute cette Nation eſt d'une phiſionomie fort douce & fort humaine; ce qui me fait croire que ſi l'on pouvoit les attirer à quelque commerce, on auroit de l'agrément avec eux. Leur Pays eſt fort ingrat; il n'y a point de Caſtor ni d'autres pelleteries; ils ne vivent que de poiſſons & d'une eſpece de Cerf que nous nommons *Cariboux*, qu'ils tuent avec des fléches. Ils en prennent auſſi avec des colliers. Il y a des Liévres qui ſont beaucoup plus grands que ceux de France. Ils ſont blancs l'hyver, & gris l'Eté; ils ont de fort grandes oreilles toûjours noires. La peau en hyver eſt fort belle & d'un poil fort long, qui ne tombe pas comme aux autres Liévres de l'Europe, de maniere que l'on en feroit de très-beaux manchons.

Je ne dirai rien de poſitif des Remarques que l'on peut faire, en continuant le long de la Mer vers le Nord, ſinon que nos Sauvages raportent que dans le fonds de cette Baye, il y a un Détroit où l'on découvre les terres facilement d'un bord à l'autre. Ils n'ont pas encore pénetré juſqu'au bout de ce Détroit: Ils diſent qu'il y a des glaces toute

l'an-

l'année, que les courans transportent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Suivant toutes les aparences, il est à croire que ce bras de Mer a communication avec la Mer de l'Ouest; & ce qui donne lieu à cette conjecture, c'est que lorsque les vents dépendent du Nord, la Mer dégorge par ce Détroit en si grande abondance, que l'eau augmente dans toute la Baye d'Hudson, quelquefois de dix pieds à pic plus que son cours ordinaire. Aussi remarque-t-on que lorsque l'on voit la Mer s'enfler, on cherche havre pour se mettre à l'abri du vent de Nord.

Les Sauvages disent, qu'après avoir marché plusieurs mois à l'Ouest-Sud-Ouest, ils ont trouvé la Mer sur laquelle ils ont vû de grands Canots (ce sont des Navires) avec des hommes, qui ont de la barbe & des bonnets, qui ramassent de l'Or sur le bord de la Mer (c'est-à-dire, à l'embouchure des Rivieres.)

Les Platscostez de Chiens dont je viens de parler, n'ont point d'autres ferremens que ceux qu'ils viennent ramasser dans les débris de l'incendie des Danois. Ils ne plaignent pas leurs peines, lorsqu'ils peuvent trouver trois ou quatre petits cloux longs comme le doigt tout rouillez. Ils viennent cependant quelquefois à pied de plus de 400. lieuës; car ils n'ont point l'usage des Canots. Les Esquimaux du Détroit de Hudson y viennent aussi quelquefois pour le même sujet. Ils traversent la Baye de Hudson avec ces Biscayennes faites avec des peaux de Loups marins dont j'ai parlé ci-devant.

Il faut presentement nous approcher du

Fort

Fort Bourbon, diſtant de la Riviere Danoiſe de 60. lieuës. Il n'y a rien de remarquable dans tout cet eſpace, ſinon que pendant tout l'Eté il y a des quantitez prodigieuſes de *Cariboux*, qui étant chaſſez des bois par la grande multitude de ce que nous appellons *Maringoins* & *Tons*, viennent ſe rafraîchir au bord de la Mer. On en voit des troupeaux de plus de dix mille, & cela continuellement pendant l'eſpace de 40. ou 50. lieuës. Si les peaux de ces animaux étoient propres à quelque choſe, on en feroit amaſſer par les Sauvages autant que l'on voudroit; mais, nos Chamoiſeurs de Niort diſent qu'elles ſont trop foibles pour ſouffrir l'apprêt. * Il y a auſſi de toute ſorte de gibier, comme Cygnes, Outardes, Oyes, Gruës, Canards, enfin toute ſorte d'autre menu gibier, en ſi grand nombre, que lorſque toute cette volatille s'éleve, elle fait tant de bruit, qu'il eſt impoſſible de s'entendre parler, & incontinent l'air en devient ſi obſcur, qu'à peine peut on voir le Ciel au travers. Ceci paroîtra peut-être fabuleux, auſſi-bien que quelqu'autre circonſtance que je ne puis me diſpenſer de marquer, pour ne rien omettre de ce qui doit ſatisfaire la curioſité; mais je puis proteſter que je ne marque rien, qu'après l'avoir vû & examiné par moi même; & afin de ne rien riſquer ſur le rapport d'autrui, je me ſuis tranſporté preſque dans tous les lieux dont je parle.

La Riviere Bourbon, que les Sauvages nom-

* Les peaux de Cariboux ſe peuvent paſſer & ſont très belles. J'en ai vû un morceau paſſé par des Sauvages de Canada.

nomment *Paouirinionagaou*, qui signifie Descente des Etrangers, fut découverte quelques années après la Riviere Danoise. Ce fut un Anglois nommé *Nelson*, dont cette Riviere porte le nom. Il y arriva en Autonne fort tard, & fit descente dans cette Riviere du côté du Nord, mais comme pour lors, tous les Sauvages s'étoient retirez dans la profondeur des bois; que Nelson ne voyoit personne qui lui donnât connoissance du Païs, & qu'il apprehendoit qu'il ne lui arrivât le même accident qu'aux Danois, il se contenta de planter un poteau auquel il arbora les armes d'Angleterre pour titre de possession, avec un grand carton sur lequel étoit dessiné un Navire; & il pendit à une branche d'arbre une grande chaudiere pleine de menuës marchandises, dont les Sauvages profiterent au Printems, lorsqu'ils revinrent au bord de la Mer. Comme ils avoient déja quelques indices de ces sortes de marchandises, par l'avanture qui étoit arrivée aux Danois, ils ne douterent pas que les mêmes personnes qui leur avoient laissé un si riche dépot, ne revinsseut l'année suivante. Ils attendirent jusqu'à la derniere saison. En effet les Anglois arriverent, trouverent ces Sauvages qui les reçûrent aimablement, & les conduisirent avec leur Navire dans des Isles qui sont à sept lieues dans la Riviere, où les Anglois firent leur premier établissement.

M. de *Groiseliez* Citoyen de Canada, homme entreprenant & grand Voyageur, étant avec nos Sauvages de Canada dans le Païs des *Outaoüas*, poussa si loin, qu'il eut connoissance de la Baye de Hudson. Etant de retour

à

à *Quebec*, il ſe joignit à quelques Bourgeois, arma une Barque & entreprit de la découvrir par Mer. Il y réüſſit, & alla aborder à une Riviere que les Sauvages nomment *Pinaſioü-etchieoüen*, qui veut dire, Riviere rapide, qui n'eſt diſtante que d'une lieuë de celle dont je viens de parler. Il fit ſon établiſſement du côté du Sud, dans des Iſles qui ſont à trois lieuës dans la Riviere. Pendant l'hyver, les Rivieres étant glacées, les Canadiens que Mr. de Groiſeliez avoit avec lui, gens fort alertes & agiles dans les bois, étant à la chaſſe le long de la Mer à l'embouchure de la Riviere de *Nelſon*, que nous nommons preſentement de *Bourbon*, trouverent un établiſſement d'Europeans, ce qui les ſurprit fort. Ils retournerent promptement, ſans ſe faire découvrir, pour en donner avis à leur Commandant, qui ne manqua pas auſſi tôt de faire armer tous ſes gens & de ſe mettre à leur tête, pour ſavoir ce que c'étoit. Ils firent leurs approches, & ne voiant qu'une petite mauvaiſe chaumine, couverte de gazons, & trouvant la porte ouverte, ils y entrerent les armes à la main, & y trouverent 6. Matelots Anglois qui mouroient de faim & de froid. Ils ne ſe mirent point en défenſe, au contraire, ils s'eſtimoient fort heureux de ſe voir priſonniers des François, puiſque par ce moyen, ils avoient leur vie en ſûreté.

Ces 6. Matelots avoient été dégradez par un Navire qui avoit armé à *Boſton*, dans la Nouvelle Angleterre, & qui n'avoit aucune connoiſſance des premiers qui avoient armé à Londres. Voici la maniere dont ils furent dégradez. Ils étoient arrivez fort tard, &

ayant mouillé l'ancre à l'embouchure de la Riviere Bourbon, le Capitaine envoya sa Chaloupe à terre avec cinq hommes pour chercher un lieu d'hyvernement. La nuit, il fit un si grand froid, que les glaces qui descendoient de cette Riviere, entraînerent le Navire, dont on n'a jamais oüi parler.

Pendant le cours de l'hyver, il vint quelques Sauvages chez Mr. de Groiseliez, qui lui dirent qu'il y avoit un autre établissement d'Anglois à sept lieuës dans la Riviere Bourbon. Aussi-tôt il se disposa à les aller attaquer, mais, comme ils étoient fortifiez, il prit ses mesures, & choisit un jour qu'ils pourroient être en réjouïssance: En effet, il les attaqua le jour des Rois, & les surprit dans une telle yvresse, qu'il les prit sans qu'ils pussent se défendre, quoiqu'ils fussent 80. Anglois, & que nos François ne fussent que 14. Ainsi Mr. de Groiseliez resta maître de tout le Pays.

L'Eté suivant, lorsqu'il voulut retourner en Canada, rendre compte de ses Exploits & de sa découverte, il laissa son Fils nommé *Choüart* avec cinq hommes, pour garder le poste qu'il avoit conquis, & repassa en Canada avec son beau frere nommé *Ratisson*, bien chargez de pelleteries & d'autres marchandises Angloises. Mais quoique, selon les apparences, ils eussent assez bien fait leur devoir pour être bien reçûs, on les chagrina cependant beaucoup sur quelque prétendu pillage dont ils n'avoient pas donné connoissance aux Armateurs; ce qui oblgea Mr. de Groiseliez de faire passer son beau frere *Ratisson* en France, pour se plaindre de l'injus-

tice qu'on leur faisoit. Mais il fut encore plus mal reçu qu'en Canada ; ce qui le mit dans un tel désespoir, qu'il projetta de passer en Angleterre, pour y proposer un armement & aller retirer son neveu *Chouart*, qu'il venoit de laisser à la Baye de Hudson, ce qu'il fit. Il fournit des memoires si positifs, qu'on lui donna un Navire bien armé avec lequel il alla reprendre le lieu que l'on nommoit pour lors *Port Nelson*.

Les Anglois sont restez possesseurs de ces Postes, jusqu'en 1694. que Mr. d'Iberville arma deux Navires, *le Poli* & *la Charante*, qui étoient commandez par Mr. de Serigni son frere. Il passa par le Canada pour se fortifier de cent Canadiens, afin d'aller reprendre la Baye de Hudson : mais ce projet ne réüssit pas.

Nous partîmes de Quebec le 10. Août, jour de Saint Laurent, & nous arrivâmes à la rade du Port Nelson le 24. Septembre. Aussi-tôt Mr. d'Iberville fit descendre tout son monde à terre, avec les canons de campagne, mortiers & autres munitions de guerre. Nous commençâmes par faire de bonnes batteries & plateformes, où nous plaçâmes nos Canons & nos Mortiers, à environ 500. pas des palissades du Fort. Ce Fort étoit composé de quatre Bastions qui formoient un quarré de 30. pieds, où étoit un grand magazin haut & bas. Dans l'un de ces bastions, étoit le magazin de la traitte; un autre servoit de magazin aux vivres, & les deux autres servoient de corps de garde pour loger la garnison; le tout bâti de bois. En ligne de la premiere palissade, il

y

y avoit deux autres Bastions, dans l'un desquels logeoient les Officiers, & l'autre servoit de cuisine & de forge pour la garnison. Entre ces deux Bastions, étoit une espece de demie-lune ou il y avoit 8. canons de 8. liv. de balles, qui défendoient du côté de la Riviere & au bas de cette demie-lune, une plateforme à ras-d'eau, défendue par 6. pieces de gros canons. Il n'y avoit point de batterie rangée du côté du bois; tous les Canons & pierriers étoient sur les Bastions. On comptoit dans tout ce Fort, qui n'étoit que de deux palissades de pieux debout, 32. canons & 14. pierriers. Ils étoient 53. hommes dedans. Nous les harcelâmes depuis le 25. Septembre que nous mîmes pied à terre, jusqu'au 14. Octobre, que se voyant assiégez de toutes parts, ils ne pouvoient plus résister à nos bombes, joint à ce qu'ils étoient continuellement chagrinez par nos fuseliers qui tiroient sans cesse dans leurs meurtrieres. Ils furent enfin obligez de se rendre, & ne demanderent que d'avoir la vie sauve; ce qu'on leur accorda facilement. M. d'Iberville fit son entrée le 15. Le Fort fut nommé *Fort Bourbon*, & la Riviere sur laquelle il est situé, fut nommée *Riviere Sainte Therese*, à cause que le Fort fut réduit sous l'obéïssance des François le jour de Sainte Therese 14. Octobre. Nous perdîmes dans cette occasion un Frere de M. d'Iberville. Le Fort étoit assez bien fourni de toutes sortes de marchandises & de munitions, tant de guerre que de bouche. Nos Navires hyvernerent-là, parce que la saison étoit trop avancée pour repasser en Europe.

En 1695. le 20 Juillet, Mr. d'Iberville partit avec ses deux Vaisseaux, & nous laissa au nombre de 67. hommes, sous le commandement d'un nommé M. de la Forest; M. de Martigny étoit Lieutenant, & moi Enseigne & Interprete des langues des Sauvages, & Directeur du Commerce.

Le 2. Septembre de l'année 1696. les Anglois arriverent au nombre de 4. Vaisseaux de guerre & une Galiotte à bombes. M. de Serigny qui étoit parti de la Rochelle avec deux petits Navires, savoir le *Hardi* & le *Dragon*, arriva deux heures après les Anglois; mais comme ils occupoient la rade, il ne put nous donner de secours; il fut obligé de retourner en France où il arriva heureusement, & le Hardi commandé par M. la Motte-Egron fit naufrage en allant en Canada. Les Anglois commencerent à nous attaquer le 5. du mois, avec leur Galiote qu'ils avoient fait avancer à une portée du canon du Fortt, avec 2. Navires pour la soûtenir.

Le 6. nous nous apperçûmes qu'ils faisoient quelque mouvement pour y faire descente. M. de la Forest m'envoya avec quatorze hommes à dessein de m'y opposer: Ils étoient 400. hommes préposez pour cette entreprise. Ils firent plusieurs tentatives; mais, comme nous étions embusquez dans des buissons épais, & que j'avois le soin de faire tirer mes gens à propos les uns après les autres; si tôt que je voyois paroître quelque Chaloupe armée, les Anglois retournoient promptement à leur bord, n'osant risquer de nous forcer, parce qu'ils ne savoient pas le nombre que nous étions dans nôtre embus-

buſ-

buſcade. Cependant ils tiroient continuellement des bombes, dont il en tomba 22. dans le Fort, qui manquerent pluſieurs fois à y mettre le feu. A la fin n'ayant preſque plus de vivres & de munitions de guerre, & voyant que nous ne pouvions plus eſperer de ſecours de France, nous fûmes obligez de capituler. Ils nous accorderent tout ce que nous leur demandâmes ; les Articles de la Capitulation étoient des plus avantageux. Mais ils fausserent leurs promeſſes, car, au lieu de nous mettre ſur les Terres Françoiſes avec tous nos effets, comme ils nous l'avoient promis, ils nous emmenerent en Angleterre, & nous jetterent en priſon, pendant que nos pelleteries & autres effets furent mis au pillage. Quatre mois après, nous repaſſâmes en France, où on faiſoit un armement de quatre Vaiſſeaux de guerre pour aller reprendre le poſte que nous venions de perdre. On nous fit tous embarquer deſſus, & nous allâmes joindre Mr. d'Iberville qui étoit pour lors à Plaiſance, & qui y prit le commandement des quatre Vaiſſeaux pour retourner à la Baye de Hudſon. Il s'embarqua ſur le *Pelican* de 50. Canons. Mr. de Serigny ſon frere commandoit le *Palmier*, de 40. Canons; le *Profond* étoit commandé par Mr. Dugué, & Mr. Chartrié commandoit le *Veſpe*.

Lorſque nous fumes entrez dans le Détroit de Hudſon, les glaces nous contraignirent de nous ſeparer. Mr. d'Iberville prit le devant, & Mr. Dugué fut pouſſé par les courans, tout à fait du côté du Nord, où il rencontra trois Navires Anglois contre leſquels il ſe batit depuis huit heures du matin juſ-

qu'à onze heures du soir, sans que les Anglois le pussent prendre, quoiqu'ils fussent superieurs en force, mais non pas en courage.

J'ai déja dit que Mr. d'Iberville avoit pris le devant, il arriva à la Rade du Fort-Bourbon le 5. Septembre. Aussi-tôt il envoya sa Chaloupe à terre avec 25. hommes de l'élite de son équipage.

Le 6 les Navires Anglois arriverent. Mr. d'Iberville se disposa à les recevoir. Il leva les ancres & fut au devant d'eux. Ils se flatoient de l'enlever, le voyant seul contre trois; mais ils furent bien étonnez, lorsqu'ils virent l'intrepidité avec laquelle il alla les attaquer. Dès sa premiere volée, il en fit arriver un qui se rendit sans oser plus remuer. Ensuite, il prêta le côté à l'Amiral qui étoit de 50. canons, contre lequel il fit tirer sa volée si à propos & avec tant de succez, qu'avant qu'ils eussent le tems de changer de bord, ils virent la moitié des voilures de l'Anglois dans l'eau, & couler à fonds devant son autre compatriote, qui ne pensa plus qu'à se sauver, voyant un tel debri. Mr. d'Iberville lui donna la chasse, mais il se sauva à la faveur de la nuit. Mr. d'Iberville retourna prendre possession de sa prise, que l'on dit en terme marin, *amariner sa prise.*

La nuit du 7. au 8. il s'éleva une tempête du vent de Nord si furieuse, que Mr. d'Iberville & sa prise furent jettez à la Côte, sans pouvoir l'éviter. Les deux Navires furent perdus avec 23. hommes qui se noyerent. Tous les autres se sauverent à terre lorsque la marée fut basse.

Quand tous nos Navires furent arrivez, nous commençâmes à assieger le Fort. Ils ne firent pas grande resistance. Ils se rendirent sans capituler, lorsqu'ils sçurent par leurs gens mêmes qu'ils ne pouvoient esperer de secours de l'Europe, & la maniere dont leurs Navires avoient été traitez.

Après que M. d'Iberville eut fait son entrée dans le Fort, & qu'il eut mis ordre à toutes choses, il ne songea plus qu'à repasser en Europe. Il s'embarqua sur le *Profond*, & mit à la voile le 24. Septembre, accompagné du *Vespe*. Il laissa le commandement du Fort à M. de Serigny son frere, parce que le *Palmier* qu'il commandoit, avoir cassé son Gouvernail en touchant sur une barre.

En 1698. il vint un autre Navire apporter un Gouvernail, parce que dans tout ce Païs qui n'est que de sapinage, on ne pouvoit trouver des bois propres pour cela. Pour lors les deux Navires repasserent en France, & Mr. de Serigny donna le commandement du Fort à Mr. de Martigny son parent. Pour moi je suis resté Lieutenant avec ma qualité d'Interprête. Il y eut trois Commandans alternativement les uns après les autres, sous lesquels il ne se passa rien qui soit digne de recit.

En 1707. après avoir demandé plusieurs fois mon congé à Messieurs de la Compagnie pour passer en France, ils me l'accorderent enfin. Arrivé à la Rochelle, je fus proposé à la Cour pour aller relever celui qui commandoit au Fort Bourbon, qui étoit un nommé Mr. Delisle, frere de Mr. de S. Michel qui étoit autrefois Capitaine de Port à Rochefort.

En 1708. nous partîmes de la Rochelle où j'avois levé une nouvelle Garnison; mais, lorsque nous fumes à l'entrée du Détroit de Hudson, les vents nous contrarierent si long-tems, que nous fûmes obligez de relâcher à Plaisance, où j'eus l'honneur de vous écrire, pour vous demander la permission de tirer des vivres de Canada, & vous eutes la bonté d'y donner votre consentement.

En 1709. nous nous rendîmes au lieu destiné, où j'ai trouvé Mr. Delisle & toute sa Garnison fort en peine, parce qu'ils étoient à la veille de manquer de vivres & de munitions. Comme nous y étions arrivez fort tard, joint à ce que le Navire s'étoit beaucoup endommagé dans les glaces, il fallut faire un second hivernement; ce qui causa une grosse perte à Messieurs de la Compagnie, en ce qu'ils avoient tout à la fois deux Garnisons & un gros Equipage à payer & à nourrir. Pendant l'hiver Mr. Delisle fut attaqué de l'asme dont il mourut. Je suis resté Commandant pendant six années dans le Fort Bourbon, où j'ai eu l'honneur d'être établi par ordre precis du Roi, dont je garde encore les Commissions: Aucun de ceux qui m'avoient precedé, n'en avoit eû de semblables.

En 1714. je reçeu des ordres de la Cour avec des lettres de Mr. le Comte de Pontchartrain, pour remettre le poste aux Anglois, ainsi qu'il étoit porté par le Traité d'*Utrecht*.

Je m'aperçois que c'est abuser de votre bonté, Monsieur, de vous parler si long-tems de choses inutiles: Il faut revenir à notre premier dessein, qui est de vous donner toutes les

les connoissances possibles de la situation en général du Fort Bourbon, & des avantages qu'on peut tirer par son commerce.

Quoique le Fort soit bâti sur la Riviere Sainte Therese, c'est par la Riviere Bourbon que descendent tous les Sauvages qui viennent en traite. Cette Riviere est d'une si grande étenduë, qu'elle passe par plusieurs grands Lacs dont le premier, distant de la Mer d'environ 150. lieuës, a environ 100. lieuës de circonference. Les Sauvages le nomment *Tatusquoyaou-secabigan*, qui veut dire, Lac des Forts, dans lequel Lac du côté du Nord, il se décharge une Riviere que l'on nomme *Quisisquatchiouen*, autrement grand Courant. Cette Riviere prend sa source d'un Lac distant du 1. de plus de 300. lieuës, qui se nomme *Michinipi* ou grande Eau, parce qu'en effet, il est le plus grand & le plus profond de tous les Lacs. Il a plus de 600. lieuës de tour, & reçoit la décharge de plusieurs Rivieres, dont les unes ont correspondance avec la Riviere Danoise, & les autres, dans le Pays des Placôtez de Chiens. Autour de ce Lac & le long de toutes ces Rivieres, il y a quantité de Sauvages dont les uns se nomment *Gens de la grande eau*, & les autres sont les *Assinibouels*. Il faut remarquer qu'autant que les Esquimaux sont farouches & barbares, autant ceux-ci sont-ils humains & affables, aussi-bien que tous ceux avec lesquels nous avons commerce dans toute la Baye de Hudson; ne traitant jamais les François que de leurs peres & de leurs patrons. Ils n'ont pas la même attache pour les Anglois, parce qu'ils disent qu'ils sont trop dissimulez &

ne disent jamais la verité; ce qu'ils n'aiment pas. Quoique Sauvages, ils sont tout-à-fait ennemis du mensonge; ce qui est assez extraordinaire pour des Nations qui vivent sans subordination ni discipline. On ne peut leur imputer aucun vice, si ce n'est qu'ils sont un peu médisans. Ils ne jurent jamais, & n'ont pas même de terme dans leur langue, qui approche du *jurement*.

A l'extrêmité du Lac des Forts, la Riviere Bourbon reprend son cours, qui procede d'un autre Lac nomme *Anisquaouigamou*, qui veut dire jonction des deux Mers; parce que dans son milieu, les terres se joignent presque toutes. La partie du côté de l'Est de ce Lac qui est situé en long, à peu-près Nord & Sud, est un Pays de Forêts épaisses où il y a beaucoup de *Castors* & d'*Origneaux*. C'est où commence le Pays des *Cristinaux*. Le climat commence à y être beaucoup plus temperé qu'au Fort Bourbon. Le côté de l'Ouest de ce Lac est rempli de fort belles Prairies, dans lesquelles il y a quantité de ces gros Bœufs dont j'ai parlé. Ce sont des Assiniboüels qui occupent tout ces Pays. Ce Lac a environ 400 lieuës de tour, & est distant du premier, de 200. lieuës.

A cent lieuës plus loin, dans l'Ouest Sud-Ouest, toujours le long de cette Riviere, il y a un autre Lac qu'ils nomment *Oucnipigouchih* ou la petite Mer. C'est à peu-près le même Pays que le precedent. Ce sont des *Assinibouels*, des *Cristinaux*, & des *Sauteurs* qui occupent les environs de ce Lac. Il a environ 300. lieuës de tour. A son extrêmité, il y a une Riviere qui se décharge dans un

autre

autre Lac que l'on nomme *Tacamiouen*. Il n'eſt pas ſi grand que les autres. C'eſt dans ce Lac que ſe décharge la Riviere du Cerf, qui eſt d'une ſi grande étenduë, que nos Sauvages n'ont pas encore peu aller juſqu'à ſa ſource. Par cette Riviere, on peut aller joindre une autre Riviere qui porte ſon courant du côté de l'Oueſt; au lieu que toutes celles dont je viens de parler, ont leur décharge, ou dans la Baye de Hudſon, ou bien dans la Riviere du Canada. J'ai fait tout mon poſſible pendant que je ſuis reſté au Fort Bourbon, pour envoyer des Sauvages de ce côté-là, ſavoir s'il n'y auroit point quelque Mer dans laquelle ſe déchargeât cette Riviere; mais ils ont guerre contre une Nation qui leur barre ce paſſage. J'ai interrogé des priſonniers de cette Nation, que nos Sauvages avoient amenez exprès pour me les faire voir. Ils m'on dit avoir guerre avec une autre Nation beaucoup plus éloignée qu'eux dans l'Oueſt. Ceux-là diſent avoir pour voiſins, des hommes barbus qui ſe fortifient avec de la pierre, & ſe logent de même; uſage que les Sauvages n'ont point. Ils diſent que ces hommes portant barbe, ne ſont point habillez comme eux, & qu'ils ſe ſervent de chaudieres blanches. Je leur montrai une taſſe d'argent, & ils me dirent que c'étoit de cela même dont les autres leur avoient parlé. Ils diſent auſſi que ces gens-là cultivent la terre avec des outils de ce metal blanc. De la maniere qu'ils dépeignent le grain que ces gens cultivent, il faut que ce ſoit du Maïs.

Pendant que j'étois à *Quebec*, il y a 4. ou

5. mois, Mr. Begon Intendant de Canada, me fit l'honneur de m'envoyer querir, pour que je lui donnasse les connoissances que j'avois de ce Pays-là, pour faire entreprendre cette découverte par le Canada. Mais je croi qu'elle seroit beaucoup plus facile par les routes que je viens de marquer, si nous possedions encore le Fort Bourbon, en ce que le chemin seroit beaucoup plus court, & que ce sont presque toûjours de beaux Pays, où l'on ne manqueroit point de chasse, par la quantité d'animaux & de gibier qu'il y a dans toutes ces Contrées, outre les fruits qui y viennent sans les cultiver, comme des Prunes, des Pommes, des Raisins, & quantité d'autres petits fruits que je ne nomme pas.

Au bout du Sud Ouest de ce Lac *Tocamamiouen*, il y a une Riviere qui se décharge dans un autre Lac appellé *Lac des Chiens*, qui n'est pas fort éloigné du Lac superieur, & où nos Voyageurs vont tous les jours par la Riviere de *Montreal*.

Je vais presentement parler de la Riviere Sainte Therese dont j'aurai bien-tôt fait le détail. Cette Riviere n'est pas d'une grande étenduë à son embouchure où est situé le Fort Bourbon; elle n'a pas plus d'une demie lieuë de large.

En 1700. à deux lieuës du Fort du côté du Sud, on a fait bâtir un Fort nommé le Fort *Phelipeaux*, & un grand Magazin pour servir de retraite, en cas d'attaque des Ennemis. C'est-là où cette Riviere commence à être entrecoupée d'Isles.

A vingt lieuës du Fort, la Riviere se partage en deux, & le bras qui vient du côté du

du Nord, que les Sauvages appellent *Apitsibi*, ou Riviere du Battefeux, a communication avec la Riviere Bourbon, & c'eſt par là que la plûpart des Sauvages qui viennent en traite, deſcendent, par le moyen d'un portage qu'ils font du Lac des Forêts à cette Riviere.

A vingt lieuës au deſſus de cette premiere fourche, il y en a une autre qui vient du Sud, que les Sauvages nomment *Guichê-Mataouang*, qui veut dire grande Fourche. Celle là a communication avec la Riviere des Saintes Huiles dont je parlerai dans la ſuite. Le bras qui vient de l'Oueſt, quoiqu'il porte toujours le nom de Sainte Thereſe, n'a pas cependant grande étendue. Elle ſe diſperſe en pluſieurs petits ruiſſeaux d'où elle prend ſa ſource, & dans tous leſquels il y a quantité de Caſtors, de Leups-Cerviers, Martres & autres menues Pelleteries.

Entre les deux Forts de Bourbon & de Phelipeaux, il y a une petite Riviere appellée de *l'Egarée*, par laquelle on tire quelque fois du bois de chauffage; ce qui ne laiſſe pas d'être fort rare autour du Fort. Plus bas, tout à fait à l'ouverture de la Mer, il y a une autre petite Riviere nommée de la *Gargouſſe*, dans laquelle, lorſque la marée eſt haute, il y entre quantité de Marſoins. Il ſeroit fort facile d'y tendre une pêche, en ce que la Riviere eſt fort étroite. Si cette pêche étoit une fois bien établie, on y feroit tous les ans plus de ſix cent bariques d'huile. Les premiers frais de cette pêche ne monteroient peut-être pas à 2000. écus, & il n'en couteroit pas tous les ans 2000. liv. pour la bien

 entre-

entretenir ; ce qui seroit cependant d'un gros profit, en ce que les huiles valent toujours de l'argent en France.

Il n'y a aucune remarque à faire le long de la Mer, tirant vers le fonds de la Baye de Hudson, que la Riviere des *Saintes Huiles*, éloignée du Fort Bourbon de 100. lieuës du côté du Sud, où les Anglois avoient autrefois fait un établissement pour la traite avec les Sauvages; mais se voyant attaquez par les François, ils mirent eux-mêmes le feu à leur Fort, & brulerent tout ce qui étoit dedans. Ils esperoient se refugier par terre au Fort Bourbon; mais les Canadiens les poursuivirent si vigoureusement, qu'ils les joignirent, avant qu'ils eussent fait la moitié du chemin, & les emmenerent prisonniers en Canada. Pour lors ce poste fut abandonné jusqu'en 1702. que Mr. de *Flamanville* Commandant au Fort Bourbon reçût ordre de Messieurs de la Compagnie de Canada d'envoyer Mr. de *Beaumenil* son frere rectifier ce poste. Il fit construire une petite maison ; mais on ne put entretenir ce poste que deux années, parce qu'il coutoit plus à la Compagnie qu'il ne donnoit de profit. Quoique dans le haut de cette Riviere, il y ait beaucoup de Castors & quantité de Sauvages qui y viendroient en traite, on pourroit même y attirer une grande partie de ceux qui trafiquent avec les Anglois, & qui sont établis au fonds de la Baye. Cette Riviere est fort platte dans son entrée, par conséquent il n'y pourroit entrer que des Bâtimens de 50. à 60. tonneaux. Il seroit assez facile de s'y loger, parce que le bois y est plus commun

mun qu'en tous les autres endroits dont j'ai déja parlé.

Je ne dirai rien du continent de cette Baye tirant vers le poste que les Anglois occupent, appellé communement le fonds de la Baye; parce que je n'en pourrois parler que par tradition, n'y ayant jamais été. Mais si vous souhaitez, Monsieur, lorsque je serai en Canada, j'en confererai avec quelques personnes qui ont été plusieurs fois dans ce Pays là; & à mon retour, j'aurai l'honneur de vous donner les connoissances que j'en aurai tirées.

Pour finir mon projet, je reviendrai au Fort Bourbon, premier objet de mon Memoire; & je dirai que ce poste est très avantageux pour son commerce, lorsqu'il est bien entretenu. On traite avec les Sauvages à très-bonnes conditions; lorsqu'on a des Marchandises telles qu'ils les demandent. Ce Fort est situé par 57. dégrez de latitude Nord. Par consequent il y fait extrêmement froid pendant l'hyver qui commence à la S. Michel, & ne finit qu'au mois de Mai. Le Soleil se couche dans le mois de Decembre à 2. heures $\frac{3}{4}$. & se leve à 9. heures $\frac{1}{4}$. Lorsqu'il fait quelque belle journée & que le froid est un peu temperé, les Chasseurs tuent autant de Perdrix & de Lievres qu'ils en veulent. Une année que M. de la Grange Capitaine de Flute du Roi, hyvernoit au Fort de Bourbon avec son Equipage, nous eumes la curiosité de compter combien il en feroit apporter au Fort pendant l'hyver: Le Printems étant venu, nous comptâmes avoir mangé 80. hommes que nous étions, tant de Garnison que d'Equipage, 90. mille Perdrix & 25. mille Liévres.

A.

A la fin d'Avril, les Oyes, les Outardes & les Canards arrivent & y reftent près de deux mois. Il y en a une fi grande quantité, que l'on en tue autant que l'on veut; & lorfque les Chaffeurs de la Garnifon font occupez au travail, on envoye des Sauvages à la chaffe, aufquels on donne une livre de poudre & quatre livres de plomb, pour vingt Oyes ou Outardes qu'ils font obligez d'apporter au Fort.

Il y a auffi pendant ce tems-là quantité de *Cariboux*. Ces animaux paffent deux fois l'année, favoir la premiere fois dans les mois de Mars & d'Avril. Ils viennent du Nord & vont au Sud. Il y en a un nombre prefqu'innombrable. Ils occupent en profondeur le long de ces Rivieres plus de foixante lieuës d'étendue, à commencer au bord de la Mer. Les chemins qu'ils font dans la neige par où ils paffent, font plus entrecoupez que les rues ne le font dans Paris. Les Sauvages font des barrieres avec des arbres qu'ils entaffent les uns fur les autres, & laiffent par intervalle des ouvertures où ils tendent des collets avec lefquels ils en prennent quantité. Ces animaux retournent au Nord dans le mois de Juillet & d'Août; & lorfqu'ils paffent les Rivieres à l'eau, les Sauvages en tuent de leurs Canots, à coups de lance, autant qu'ils veulent. On a auffi la douceur de la pêche pendant l'Eté. On tend des filets avec lefquels on prend de très-bons Poiffons, comme du Brochet, de la Truite de la Carpe & de ce que nous appellons, *Poiffons blancs*. Il eft fait à peu près comme le Harang blanc: mais c'eft, fans contredit,

le

le meilleur Poiſſon qu'il y ait dans tout l'Univers. On en fait des proviſions pour l'hyver, que l'on met dans la nege auſſi bien que la viande que l'on veut conſerver. Lorſqu'ils ſont gelez, ils ne ſe gâtent plus juſqu'à ce qu'il dégele. On conſerve auſſi de cette maniere, des Oyes, des Canards & des Outardes que l'on met à la broche pendant l'hyver, pour accompagner les Perdrix & les Lievres; de façon que ce Pays, quoique ſous un mauvais climat, eſt cependant fort bon pour la vie, lorſque, par le ſecours d'Europe, on a du pain & du vin. Quoique l'Eté ſoit fort court, nous avions cependant un petit Jardin qui ne laiſſoit pas de produire de fort bonnes laictues, des choux verds, & autres menues herbes que nous ſalions pour faire de la ſoupe pendant l'hyver.

Quoique les Peuples qui habitent tous ces Pays, ſoient fort dociles & naturellement amis des François; cependant en 1712. je me trouvai dans l'ogligation d'envoyer une partie de mes gens à la chaſſe de ces Cariboux qui paſſent dans les mois de Juillet & d'Août, parce que je n'avois point reçû de ſecours de France, depuis que j'en étois parti en 1708. & que je manquois de vivres & de poudre, pour faire chaſſer au gibier avec des fuſils. J'avois député mon Lieutenant, les deux Commis & les meilleurs hommes de ma Garniſon, auſquels je m'étois efforcé de donner une aſſez bonne proviſion de poudre & de vivres François. Ils ſe camperent malheureuſement proche un Camp de Sauvages qui jeunoient beaucoup & manquoient de poudre, parce que je ne voulois pas leur en traiter

ter, la conſervant pour m'aſſûrer la vie & celle de mes gens. Ces Sauvages ſe voyant bravez par les miens qui tiroient inconſiderement ſur toute ſorte de gibier, & qui faiſoient bonne chere à leur barbe, ſans leur en faire part, projetterent de les tuer pour profiter de leur piliage. Il y avoit deux des François qu'ils redoutoient plus que les autres. Pour s'en défaire plus facilement, ils les inviterent à une rejouiſſance qu'ils devoient faire la nuit dans leurs Cabanes. Les deux François s'y rendirent ſans ſe défier du piege qu'on leur tendoit. Les autres ſix ſe coucherent tranquilement, croyant être en toute ſûreté; mais, ils ne ſavoient pas la trahiſon qui ſe tramoit contr'eux. Lorſque nos conviez à ce funeſte Banquet voulurent entrer dans leurs Cabanes, ils trouverent ces perfides rangez des deux côtez en haye, avec des bayonnettes à leurs mains, & de grands couteaux avec leſquels il les poignarderent, ſans qu'ils ſe puſſent mettre en défenſe, parce qu'ils n'avoient point d'armes. Lorſqu'ils eurent tué ces deux, ils ne ſongerent plus qu'à prendre leurs meſures pour aller égorger les ſix autres qui dormoient. Ils aprêterent leurs armes à feu & leurs bayonnetes, & furent attaquer ces pauvres gens endormis. Ils commencerent par faire leurs décharges de fuſil, & ſe jetterent enſuite ſur eux la bayonnete à la main, & les égorgerent avant qu'ils fuſſent bien éveillez. Il y en eût cependant un qui n'ayant reçû qu'un coup de balle de fuſil à travers d'une cuiſſe feignit d'être mort. Les meurtriers le voyant ſans mouvement, ſe contenterent de lui ôter la chemiſe de deſ-

ſus

ſus le corps, comme ils faiſoient à tous les autres, en ſe depêchant le plus qu'ils pouvoient, & de piller ce qu'ils trouvoient, afin de prendre auſſi-tôt la fuite, crainte d'être ſurpris.

Lorſque ce mort imaginaire eut un peu repris ſes ſens, & qu'ils n'entendit plus de bruit, il leva la tête & vit tous ſes pauvres compatriotes étendus morts. Il ſe traîna comme il put, juſqu'à l'entrée du bois. Il eſſaya de ſe lever, & s'aperçût pour lors qu'il n'avoit reçû le coup que dans les chairs. Il boucha ſes playes avec des feuilles d'arbre, parce qu'il perdoit tout ſon ſang, & s'achemina vers le Fort à travers des ronces & des épines, nud comme l'enfant qui vient de naître.

Il arriva au Fort à neuf heures du ſoir, après avoir fait dix lieuës dans ce triſte équipage, tout en ſang & ſon pauvre corps tout déchiré. Jugez, Monſieur, quelle fut nôtre ſurpriſe, & dans quel embarras je me trouvai, lorſqu'il nous annonça la mort de tous ſes camarades. Auſſi-tôt je ne penſai plus qu'à me tenir ſur mes gardes & à faire mettre toute l'artillerie en état, parceque j'apprehendois que ces perfides ne fiſſent quelque tentative ſur le Fort.

Comme nous ne reſtions plus que neuf hommes, y compris l'Aumônier, un Chirurgien & un petit garçon, il m'étoit impoſſible de pouvoir garder les deux poſtes. Je rappellai auprès de moi le petit nombre de Garniſon qui me reſtoit, pour faire bonne garde nuit & jour, ſans oſer ſortir de nôtre Fort. Ces Barbares affamez de Marchandiſes, vinrent au Fort *Phelipeaux* où ils ne trouverent per-

personne. Ils pillerent & ravagerent tout ce qu'ils rencontrerent. Ils y prirent onze cent livres de poudre que je n'eus pas le tems de faire transporter au Fort Bourbon; c'étoit tout ce qui nous restoit. Ainsi, nous passames tout l'hyver dans le Fort sans oser sortir, sans vivres & sans poudre, & où nous pensâmes mourir de faim & de misere, toûjours dans l'apprehension de revoir ces malheureux meurtriers à nôtre porte, mais ils n'ont pas paru depuis.

En 1713. Messieurs de la Compagnie envoyerent un Navire qui nous apporta toute sorte de rafraichissemens & des Marchandises pour la traite dont les Sauvages avoient grand besoin. Car il y avoit quatre ans qu'ils étoient en souffrance, parceque je n'avois plus de Marchandises à leur traiter; ce qui étoit cause qu'il en étoit mort beaucoup par la faim, ayant perdu l'usage des fléches depuis que les Europeans leur portent des armes à feu. Ils n'ont d'autre ressource pour la vie, que le gibier qu'ils tuent au fusil ou à la fléche. Ils ne savent aucunement ce que c'est que de cultiver la terre pour faire venir des legumes. Ils sont toûjours errans & ne restent jamâis huit jours dans un même endroit.

Lorsqu'ils sont tout à fait pressez par la faim, le pere & la mere tuent leurs enfans pour les manger; ensuite, le plus fort des deux mange l'autre; ce qui arrive fort souvent. J'en ai vû un qui, après avoir dévoré sa femme & six enfans qu'ils avoient, *disoit n'avoir été attendri qu'au dernier qu'il avoit mangé, parce qu'il l'aimoit plus que les autres,*

&

& qu'en ouvrant la tête pour en manger la cervelle, il s'étoit senti touché du naturel qu'un pere doit avoir pour ses enfans, & qu'il n'avoit pas eu la force de lui casser les os pour en sucer la moüelle. Quoique ces gens-là essuyent beaucoup de misere, ils vivent cependant fort vieux ; & lorsqu'ils viennent dans un âge tout à fait décrepit & hors d'état de travailler, ils font faire un banquet, s'ils ont le moyen, auquel ils convient toute leur Famille. Après avoir fait une longue harangue dans laquelle il les invite à se bien comporter & à vivre en bonne union les uns avec les autres, il choisit celui de ses enfans qu'il aime le mieux, auquel il presente une corde qu'il se passe lui-même dans le cou, & prie cet enfant de l'étrangler pour le tirer de ce monde où il n'est plus qu'à charge aux autres. L'enfant charitable ne manque pas aussi-tôt d'obéïr à son pere, & l'étrangle le plus promptement qu'il lui est possible. Les Viellards s'estiment heureux de mourir dans cet âge, parce qu'ils disent que lorsqu'ils meurent bien vieux, ils renaissent dans l'autre monde comme de jeunes enfans à la mamelle, & vivent de même toute l'éternité ; au lieu que lorsqu'ils meurent jeunes, ils renaissent vieux, & par consequent toûjours incommodez comme sont tous les vieilles gens.

Ils n'ont aucune espece de Religion chacun se fait un *Dieu* à sa mode, à qui ils ont recours dans leur besoin, sur tout lorsqu'ils sont malades. Ils n'implorent que ce Dieu imaginaire qu'ils invoquent en chantant & en heurlant autour du malade, en faisant des contorsions & des grimaces capables de le fai-

re

re mourir. Il y a des Chanteurs de profession parmi eux, aufquls ils ont autant de confiance que nous en avons à nos Medecins & Chirurgiens. Ils croyent avec tant d'aveuglement ce que ces Charlatans leur disent, qu'ils n'osent rien leur refuser; de maniere que le Chanteur a tout ce qu'il veut du malade; & lorsque c'est quelque jeune femme ou fille qui demande la guérison, ce Chanteur ne le fait point qu'il n'en ait reçû quelque faveur. Quoique ces gens-là vivent dans la derniere des ignorances, ils ont cependant une connoissance confuse de la Création du monde & du Déluge, dont les Vieilllards font des histoires tout à fait absurdes aux jeunes gens qui les écoutent fort attentivement. Ils prennent autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir, & surtout toutes les sœurs, parce qu'ils disent qu'elles s'accommodent mieux ensemble que si elles étoient étrangeres.

Ils sont fort charitables envers les Veuves & les Orphelins; ils donnent tout ce qu'ils ont avec un grand désinteressement. Aussi sont-ils tous aussi riches les uns que les autres, tous les meubles étant pour ainsi dire communs. Leurs tentes sont de peaux d'Orignal ou de Cariboux, qu'ils portent l'été sur leur dos lorsqu'ils décampent d'un endroit pour aller dans un autre, & l'hyver ils les traînent sur la neigs. Ils se servent de raquetes l'hyver pour marcher sur la neige, comme font les Sauvages de Canada.

Il y a beaucoup de Castors dans ces Païs-là, meilleurs que ceux qui viennent de Canada; mais, il est surprenant de voir la peine

neque les Sauvages ont à les prendre l'hyver, parceque la peau n'en vaut rien l'été, en ce qu'elle n'a point de poil. Il faut qu'ils rompent les glaces à coups de haches & autres ferremens, quelquefois en plus de cent endroits, quoique les glaces ayent dans le fort de l'hiver plus de quatre à cinq pieds d'épaiſſeur. Ces animaux ont un inſtinct tout particulier pour ſe loger. Il choiſiſſent une petite Riviere qu'ils barrent dans l'endroit le plus étroit, pour arrêter l'eau qui leur ſert d'étang, au bord duquel ils font une cabanne qu'ils couvrent de terre aſſez épaiſſe, crainte que le froid ne paſſe à travers. Ils font leurs amas de branches d'arbres, pour en manger l'écorce pendant l'hiver.

Ils ont divers appartemens dans ces Cabannes. Ils ne mangent point où ils couchent, crainte d'y faire quelque ſalleté. Le jour, ils n'approchent point de leurs lits que lorſqu'ils ont envie de dormir. Ils ſont ordinairement dans ces Cabannes, deux, quatre ou ſix, toûjours nombres pair, mâles & femelles, parmi leſquels il y a un maître qui a ſoin de faire travailler les autres. Et s'ils ſe rencontre quelque pareſſeux, les autres le battent tant, qu'ils le contraignent d'abandonner & de chercher parti ailleurs.

Les Caſtors ont les jambes fort courtes, de maniere que leur ventre traine toûjours à terre. Ils ont quatre dents fort grandes, deux deſſous, deux deſſus, avec leſquelles ils coupent le bois avec tant de facilité, qu'en très-peu de tems ils ont abbattu un arbre auſſi gros qu'un homme l'eſt par le corps. Ils ont la queuë platte comme une truelle de Maçon,

avec

avec laquelle ils portent la terre, & maçonnent leurs cabannes & écluſes, avec plus d'induſtrie que les hommes ne pourroient faire. Outre le Caſtor dont il y en a beaucoup, il ſe trouve des Loups-Cerviers, des Ours, des Martes, des Pequans, des Orignaux ou Elans, enfin, de toute ſorte d'Animaux dont les peaux ſont fort recherchées en France, ſuivant l'experience que j'ai de ce commerce, ſi ce poſte étoit bien entretenu de Marchandiſes, & qu'il fût encore aux François, je croi que tous frais payez, il donneroit tous les ans plus de 100000 liv. de profit. En 1713. on ne m'avoit pas envoyé 8000 liv. de cargaiſon en tout, & j'ai fait en 1714. pour plus de 120000 liv. que j'ai apporté avec moi, lorſque j'ai été relevé par les Anglois. Ce poſte ſeroit, ſelon moi, un des meilleurs qu'il y ait dans l'Amerique, pour peu qu'on y fit de dépenſe.



LES

LES TROIS NAVIGATIONS *DE* MARTIN FROBISHER.

T



LES TROIS NAVIGATIONS DE MARTIN FROBISHER, Pour chercher un paſſage à la CHINE ET AU JAPON PAR LA MER GLACIALE, En 1576. 1577. & 1578.

Ecrites à Bord du Vaiſſeau de Frobisher.

TRADUITES DE L'ANGLOIS.

MArtin *Frobisher* convaincu par une experience de pluſieurs années de Navigation, qu'il y a un chemin plus court par Mer, pour ſe rendre à la *Chine* & au *Catay*, que celui du *Cap de Bonne Eſperance*, communiqua en . . . à pluſieurs de ſes Amis le deſſein qu'il avoit de chercher une nouvelle route par le Nord. Il demontra même ſur la Carte, que ce paſſage devoit ſe chercher par le *Nord-Oueſt*, & qu'il étoit vraiſemblable qu'on le trouveroit: ſur quoi

il résolut d'executer son projet, & de justifier à son retour par des témoignages non recusables les fondemens de sa recherche, ou de ne revenir jamais. C'étoit-là sans doute un dessein bien glorieux: mais quoi qu'il en soit, & quelque raison qu'eut *Frobisher* d'esperer que sa découverte seroit infaillible, le succès ne répondit pas à son entreprise.

Quinze années se passerent à chercher les moyens d'en venir à bout. Il en parla souvent à ses intimes Amis & à plusieurs Marchands qui ne firent pas grand compte de ce projet. Il s'adressa donc à la Cour, où l'on fit plus de cas de son dessein, puisque Mylord Comte de *Warwick* (Ambroise *Dudley*) le favorisa si bien, qu'il lui fit compter pour cette navigation une somme d'argent assez considerable, dont il acheta & équipa deux petits Bâtimens de 20. à 25. tonneaux & un autre de 10. tonneaux. Avec cela il se pourvut de Munitions de bouche & de tout ce qui pouvoit lui être nécessaire pour une Navigation d'une année.

Le Jeudi 7. Juin 1576. nos Batimens, le *Michel* commandé par *Rindekly*, & le *Gabriel* par *Ratcliffe*, mirent en mer avec notre pinasse & firent voile vers *Depfort*, où nous fumes obligez de mouiller, parce que le mast de Misene & le beaupré de nôtre pinasse se rompirent au choc d'un gros Vaisseau qui étoit à la Rade & contre lequel elle donna. Sans cet accident nous aurions pû arriver ce même jour à *Greenwich* où étoit alors la Cour.

Le 8. Nous levames l'Ancre sur le midi & arrivames le même jour à *Greenwich*, nous fimes plusieurs salves de gros Canon à l'honneur de la Cour. Sa M. nous fit l'honneur de nous sou-

ſouhaiter un bon Voiage & de nous envoier un Gentilhomme à bord.

Le 9. le Secretaire *Woolly* ſe rendit à Bord & exhorta l'Equipage de la part de S. M. à être ſoumis aux ordres des Capitaines. En même tems ſa M. nous fit ſouhaiter un bon ſuccès dans l'entrepriſe projettée.

Le 10. étant à la hauteur de *Graveſend*, nous primes nôtre latitude qui étoit de 51. degrez 33 minutes. L'Aiman varioit de 11 dégrez & demi.

Le 24. à deux heûres après midi, nous eumes la vue de *Fair-ile* qui nous demeuroit au *Nord-Eſt*. Nous nous tinmes un peu au Sud de l'Ile & la rangeames au *N. O.* quart à *l'Oueſt*.

Le 25. depuis 4 heures du matin juſqu'à 8. nous eumes un fraix de *N. O.* quart au *N.* & fimes *l'Oueſt*. La pointe de l'*Ecoſſe* nommée *Swinborne* nous demeurant à l'*O. S. O.* nous fillames *N. N. O.* vers *Fair-ile*. Nous courumes droit à la pointe Septentionale & trouvames aſſés près de terre 60. 50. 40. braſſes d'eau ſur un fond de coquillages. A demi lieue de l'Ile nous trouvames 36 braſſes, & nous avançames pour voir de trouver quelque bonne Rade à l'abri des vens *Nord-Oueſt*. Nous ſondames dans la longuer de deux cables de la Côte, & trouvames un fond de rochers fort ſale avec beaucoup d'eau. Nous ne jettames point l'ancre & laiſſames nôtre voile de Miſene avec la grand' voile, juſqu'au retour de la Marée. La Marée alloit *N. O.* & *S. E.* le vent *S. E.* & l'Ebbe ou le juſſant *N. O.*

Le 26. Nous ſillames de *Fair-ile* à *la pointe de Swinhorn* par un vent forcé du Sud & primes nôtre hauteur qui ſe trouva de 59. *D.* 46. *M.* la diſ-

mimes le Cap à la Mer, par où nous évitames les glaces.

Le 30. nous aprochames à une lieue du rivage, cherchant un havre. Le Baie se trouva pleine de glaces, & le *Bot* s'étant avancé près de la Côte à la longueur d'un cable ne pût trouver de fond sur 100 brasses. Nous sillames au long de la Côte *O. N. O.* selon le gisement de cette terre. Les Courants y sont fort rapides & nous jugeames que l'on pouvoit dériver en avant à la faveur de ces Courans au moins 3 lieues & demie en une heure. Le 31. nous vimes à 4 heures du matin, le tems étant fort serain, une terre haute Nord quart à l'Est de nous. Nous courumes *N. E.* quart à l'Est de cette terre, mais étant plus près nous trouvames que les glaces s'étendoient le long de la côte au moins de la largeur de cinq lieues. Ce qui nous la rendit inaccessible.

Le 1. Août. Calme. On mit la Chaloupe à la mer & l'on sonda à la distance d'une grande Ile de glace, à peu près de la longueur de deux Cables. On trouva 16 brasses sur un fond pierreux & sondant une seconde fois, cent brasses sur un fond de sable.

Le 2. on sonda à un quart de lieue plus loin. On trouva 60 brasses sur un fond ferme, l'Ile de glace se separa en deux pieces avec un fracas si grand qu'on auroit dit qu'un rocher tomboit dans la Mer. A 4 heures après midi on trouva 90 brasses fond noir, mêlé de petites pierres blanches comme des perles. La Marée nous fit dériververs la Côte.

Le 10. Nôtre Chaloupe, où étoit le Capitaine avec quatre hommes, nagea vers une Ile gisant à une lieue de la grande Ile. Le Cou-

rant

rant y portoit au *Sud-Oueſt*. Ils y deſcendirent en morte-eau & monterent au haut de l'Ile: Mais dans la crainte d'être ſurpris de la brume, ils retournerent à bord.

Le 11. hauteur de 63 *D*. 8 *M*. nous entrames dans le Détroit dont on a parlé ci-deſſus.

Le 12. on fit voile vers une Ile qui fut nommée l'Ile *Gabriel*, à 10 lieues de nous, & l'on mouilla dans une Baie ſabloneuſe ſur 8 braſſes d'eau. Nous avions la terre à l'*O S. O*. Cette mauvaiſe Baie à 10. lieues de l'Ile *Gabriel* fut nommée *priors-ſond*.

Le 14. on leva l'ancre, & l'on alla mouiller dans une autre Baie ſur 8. braſſes beau fond de ſable mêlé d'une terre noire. On eſpalma le Vaiſſeau & l'on fit aiguade.

Le 15. on fit voile du coté de *priors-Bay* ou *ſound*.

Le 16. calme & glaces. En deux heures de tems nous fumes pris dans les glaces de l'épaiſſeur d'un quart de pouce, bien qu'il fit très beau.

Le 17. on leva l'ancre & l'on vint à *Thomas-William Ile*.

Le 18. Courant *N. N. O*. nous tombâmes ſous *Burchards-Ile*, à 10 lieues de *Thomas-William*, ſur 23 braſſes, de bon fond.

Le 19. au matin le tems & la mer étant calmes, nôtre Chef & un Capitaine eſcortez de 8 hommes ſe firent nager vers la terre pour voir ſi il n'y avoit point d'habitans. Etant au plus haut de l'Ile ils aperçurent ſept Canots du côté Oriental nageant vers l'Ile; ſurquoi ils retournerent à Bord, & après avoir deliberté ſur ce qu'on feroit, on renvoia la Chaloupe avec cinq hommes, pour voir où ces Sauvagee iroient.

On leur fit ſigne avec un étendard blanc & l'on engagea un des Canots à ſuivre nôtre Chaloupe le long de la Côte: Mais aiant aperçu notre Batiment ils ramerent au plus vite, pour ſe ſauver à terre. Le Capitaine ſautant après eux ſur le rivage en ſaiſit un qu'il mena à bord, après l'avoir fait boire & manger, il le fit remettre à terre. Surquoi tous les autres, au nombre de dix-neuf vinrent à notre Bord avec leurs canots. Ils parloient tous un même langage dont nous n'entendimes pas un mot, & ils avoient aſſés le même air que les *Tartares* : de grans cheveux noirs, le viſage large, le né plat, un teint baſané. Homme & femmes étoient vêtus de robes faites de peaux de chiens marins. Les hommes avoient les joües & le tour des oreilles peints de raies bleües. Leurs Canots étoient faits de ces mêmes peaux de chiens de Mer, mais la quille étoit de bois. Ces Canots étoient de la grandeur d'une Chaloupe Eſpagnole.

Le 20. on leva l'ancre pour aller au côté *Oriental* de l'Ile. Le Chef, notre Pilote, & quatre hommes allerent à terre & virent les huttes des ſauvages qui ramerent vers notre chaloupe. Nos gens en amenerent un à bord; on lui donna une ſonette & un couteau, & après cela le Chevalier *Frobisher* ordonna à 5 de nos gens de le mettre à terre, *ſur un rocher & non ſur le rivage près du reſte de la troupe:* En quoi nos gens ne lui ayant pas obeï, mal leur en prit, car les ſauvages les retinrent avec la Chaloupe.

Le 21. nous aprochames de la Côte. On tira un coup de fauconeau, on ſonna de la trompette, mais tout cela fut inutile, & nous n'aprimes rien de nos gens. Cette Baie fut nommée la Baie des cinq hommes, (*fivemen-Bay*) nous

nous sortimes de là & allames jetter l'ancre sur 13. brasses bon fond. Nous passames la nuit à l'ancre, & le lendemain au matin nous trouvames qu'il avoit neigé sur le tillac de l'épaisseur d'un pied.

Le 22. au matin on leva l'ancre, & l'on retourna à l'endroit où nous avions perdu nos hommes. Nous apperçumes 14. Canots dont quelques-uns vinrent assez près de nous. Mais on ne pût rien aprendre touchant nos gens ; Nous fimes signe à ces Canots, & nous les invitames à nous joindre en leur montraut une sonnete. Cela nous réüssit. En ayant atrapé un avec le Sauvage qui étoit dedans, nous retournames à *Thomas Williams-Ile*, où nous passames la nuit à l'ancre.

Le 26. on leva l'ancre pour s'en retourner. A midi nous étions à la hauteur de *Trumpett-Ile*. Le 27. à la hauteur de *Gabriels-Ile*, & le soir à 8. heures, nous crûmes être à 10. lieues du Cap *Labrador* à nôtre *Oüest*. Le 28. route *S. E.* Le 29. *E. S. E.* Nous fimes 22. lieues.

Le 1. Septembre au matin nous eumes la vue de *Fresland* à 8. lieues de nous. Les glaces nous empêcherent d'y toucher. Du 1. au 6. nous fimes voiles le long de l'*Islande* & le matin à 8. heures la partie Meridionale de l'Ile nous demeura à 10. lieues à l'*Est*.

Le 7. gros tems. La tempête jetta un de nos Matelots du haut du grand Mât dans la mer, mais le balancement du Vaisseau lui ayant donné le moyen de saisir un bout de la Vergue de Misene, il eut le bonheur d'être secouru.

Le 25 nous eumes la vue d'*Orckney* une des *Orcades*, & le 8. Octobre du *Sheld*. Nous fillames en rangeant la Côte d'Angletere & vinmes

ancrer à *Yarmouth*, & le jour ſuivant à *Harwich*.

Le Chevalier *Frobisher* de retour à *Londres*, on lui demanda quel avantage il remportoit des Terres découvertes au Nord. Il ne pût montrer qu'un morceau de pierre noire qu'un Matelot lui avoit donné à Bord. La femme d'un des intereſſez à cette Navigation s'aviſa, & peut-être par hazard, de le jetter dans le feu, de l'y laiſſer rougir, & de l'éteindre enſuite dans du vinaigre. On y remarqua des veines d'or. Un Orfévre en tira même aſſez à proportion de la pierre. Il n'en fallut pas davantage pour ſe promettre des merveilles, au cas que l'on pût apporter quantité de ces pierres noires. L'avidité du gain fit entrer pluſieurs perſonnes dans le projet de la découverte du paſſage, & même il y en eut qui ſolliciterent le privilege pour cette Navigation, à l'excluſion de tous les autres. Enfin l'eſperance du gain, plus qu'autre choſe, fit entreprendre une ſeconde Navigation.

La Reine *Eliſabeth* y entra dans les mêmes vûes que les autres intereſſez dont je viens de parler: à quoi le Comte de *Warwick* & pluſieurs autres Seigneurs Anglois contribuerent beaucoup. La Reine donna à *Frobisher* le Vaiſſeau l'*Aide*, du port de 200 tonneaux & de cent hommes d'Equipage, outre les Barques le *Grabriel* & le *Michel*. On ſe pourvût pour ſix mois de proviſions de guerre & de bouche.

Le 25. Mai *Frobisher* ſe rendit à bord à *Blackwel* où nos Vaiſſeaux étoient à l'ancre. Il fut réſolu de partir au premier bon vent.

Le 26. on alla mouiller à *Graveſand*.

Le 27. tout l'Equipage communia des mains du Miniſtre de *Graveſend*: le ſoir nous partimes pour *Tilbery hope*.

Le 28. à 9. heures du soir nous arrivames à *Harwich* & nous y arrêtames jusqu'au 30.

Frobisher reçût des lettres du Conseil, par lesquelles il lui étoit ordonné expressement *de ne point passer ses ordres, & sur tout de ne pas augmenter ses Equipages qui faisoient en tout 120. hommes.* Ce qui le porta à congedier plusieurs de ses hommes qui étoient assez propres pour le Voyage, mais peu disposez à subir les ordres.

Le 31. nous remîmes à la voile, & tinmes route au *Nord* rangeant les Côtes d'*Angleterre* & d'*Ecosse*.

Le 7. Juin nous parvinmes au passage de *S. Magnus* entre les Iles *Orcades*. Ces Iles qui sont 30. en nombre gisent au *Nord* de l'Ecosse dont elle dépendent. On les appelle en Anglois *Orckney*.

Nous nous rafraichimes aux *Orcades* & fimes de l'eau: plusieurs de nos Soldats eurent permission d'aller à terre pour s'y divertir pendant un jour: mais à peine les Insulaires les eurent-ils apperçus qu'ils prirent la fuite comme s'ils eussent vû des Ennemis. Nôtre Lieutenant qui se nommoit *George Best*, s'étant avancé tout seul vers eux & ayant fait arrêter nos débarquez leur fit entendre qu'ils étoient *Anglois* & amis. Surquoi il se rassurerent. Ces pauvres gens nous donnerent pour de l'argent tout ce qu'ils eurent. Nos Rafineurs découvrirent-là une mine d'argent.

Orckney la principale des *Orcades* git à 59. *D.* 30 minutes de latitude eu égard au Climat & à sa situation il y fait grand froid : Cependant il y croit sufisamment de grains & des fruits pour l'entretien des habitans, qui d'ailleurs paroissent contens dans leurs pauvreté. Il y a beaucoup d'oi-

d'oiseaux, dont ils vivent ainsi que d'œufs, & de poissons: ils mangent outre cela du pain d'orge & boivent ordinairement du lait de vache. Ils ont pourtant de la bierre en quelques endroits. Leurs maison sont pauvres & assés chetives, de cailloux & sans cheminées. Les Insulaires des *Orcades* sont grossiers mais afables. Pour leur chaufage ils brulent des mottes de terre, des tourbes & de la fiante seche de vache: car le pays est sans bois. Ils manquent de cuir, ce qui étoit cause qu'ils preferoient de vieux souliers & des cordes à l'argent que nous leur ofrions pour les provisions qu'ils apportoient: tant il est vrai que l'or & l'argent sont des biens fort inutiles lors qu'ils ne font pas aquerir le necessaire. Il nous parut pourtant qu'ils savoient fort bien le prix de l'argent d'*Angleterre*. La Capitale de l'Ile s'appelle *Kyrwoy*. Ils sont de même Religion que les *Ecossois*: Il y a une Abaïe à l'Ouest de l'Ile qui s'appelle *Saint Magnus* & qui a donné le nom au passage dont j'ai parlé.

Après nous être pourvûs de rafraichissemens pour le Voiage, nous fimes voile d'*Orckney* le 8. Juin & passames par un bon fraix dans la nuit le passage de *S. Magnus*. Au point du jour nous avions déja perdu la Terre de vüe: nous fillames deux jours *O. N. O.* Le vent s'étant tourné, nous dérivames côté en travers. Nous fimes l'*Oüest* autant qu'il fut possible, & le vent s'étant encore tourné, nous fimes *le Nord*.

Nous rencontrâmes en ce parage tois pêcheurs *Anglois* revenant d'*Islande*, & leur donnames des lettres pour nos amis d'*Angleterre*. Nous croisames ces mers pendant 26 jours, sans découvrir aucune terre, bien que de tems en tems nous vissions floter du bois & même des

des Arbres que nous crûmes venir des Côtes de *Terre-Neuve* par les Courans de l'*Ouest* qui portoient à l'Est. On trouve dans ces Mers des poissons & des Oiseaux extraordinaires qui vivent sans doute de ce qu'ils trouvent dans cette Mer, n'y aiant aucune Terre voisine.

Nous fimes voiles au bout de 20 jours par un vent très favorable qui continua pendant 4 jours le *S. Michel* étant de l'avant fit le signal par un coup de feu & serra ses voiles dans la crainte qu'étant près de Terte, comme on le soupçonnoit, on ne tombât sur la Côte pendant la brume qui étoit forte. Nous fimes la même manœuvre. L'eau trouble & noiratre nous fit connoître qu'en effet nous n'étions pas loin d'une Côte.

Le Chevalier Frobisher envoia *Christofle Hall*, qui avoit fait le même Voiage l'année d'auparavant, pour découvrir cette Terre, dont celui-ci ne pût aprocher. Il découvrit seulement plusieurs grandes Iles de glace qui paroissoient 30 où 40 brasses au dessus de l'eau, & qui n'étoient pas à 12 lieues du rivage selon notre estime.

Le 4. Juillet le tems s'étant éclairci, nous reconnumes que nous étions à la Côte Meridionale de *Friesland*, parce nôtre hauteur étoit de 60 degrés & demi.

La Terre ou Ile nommée *Friesland* paroît fort haute & brisée. Les Montagnes y sont entierement couvertes de neige, & toutes les côtes de glace, comme d'un boulevard, en sorte qu'on ne sauroit les reconnoître. On tient que c'est une Ile aussi grande que l'*Angleterre*. Quelques Ecrivains la nommens *West Friesland*, peut-être parce que cette Terre est plus Occidentale

qu'au-

qu'aucun endroit de *l'Europe*. Quoi qu'il en ſoit il nous ſembla que le *Freeſland* s'étendoit aſſés loin au *Nord*. S'il faut s'en raporter à la Relation des deux freres Venitiens *Nicolo* & *Antonio Zeni*, que la tempête pouſſa des Côtes d'*Irlande* en *Frieſlande* où ils firent nauffrage, il y a deux cens ans, ces deux Navigateurs ont été les premiers Europeans qui aïent découvert cette Terre, & donné la Relation de l'Etat des Inſulaires qui l'habitent. On y dit qu'ils ſont auſſi bons Chrétiens que nous. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que nous avons trouvé le giſement des Côtes conforme à leurs Cartes. La Mer y doit être poiſſoneuſe, car allant à la Dérive par le calme, nous jettames la ligne & amorçames un fort gros poiſſon nommé *Hollibut* qui fournit pendant un jour de quoi manger à tout l'Equipage, & avec cela ſe trouva de fort bon gout.

A 5. lieues de la Côte la ſonde amena une eſpece de corail blanc mêlé de petites pierres blanches qui brilloient comme du Cryſtal. Ce qui nous fit croire que ſi cette terre étoit bien découverte, on pourroit y trouver quelques richeſſes. On n'y vit cependant quoique ce ſoit qui ait vie, ſinon des Oiſeaux. C'eſt une choſe remarquable qu'en ce parage on y trouve des Iles de glace de plus de demi-lieue de tour, extrêmement élévées & qui vont à 70 ou 80 braſſes de profondeur dans la Mer. Toute cette glace qui eſt douce s'étoit peut-être formée dans les Détroits des terres des environs, ou peut-être ſous le pole, d'où les vens & les Courans l'avoient détachée.

Nous ne trouvâmes aucun de ces monceaux de glace d'un gout ſalé, ni même d'un gout ſomache. D'où l'on peut croire que ce n'étoit

point

point une eau de la Mer congelée, puis qu'elle est toujours salée, mais l'eau dormante de quelques lacs, ou quelque eau venant des ruisseaux voisins des Côtes, ou peut-être des neges fondues venant des Montagnes, ou enfin l'eau de quelques torrens, de rivieres, &c. Ces masses s'étoient ensuite détachées comme je l'ai dit. La veritable Mer ne se gele point & je ne crois pas qu'il y ait de fondement en ce qu'on a dit jusqu'à present sur les glaces formées de l'eau de la Mer.

Frobisher prit deux fois la résolution de descendre à terre, mais en vain, à cause des brouillards épais qui sont frequens dans ces Mers de glace & qui lui faioient perdre les Vaisseaux de vue ; sans parler du danger où nous aurions été exposez par la quantité de glaces flottantes.

Les traveaux de notre pelerinage sur ces Mers glacées au mois de Juillet, n'avoient d'autre adoucissement qu'un froid extrême, les vens impetueux du Nord, la neige, la grêle & les frimats, au lieu des fleurs, des fruits & du ramage des Oiseaux qui sont ailleurs les agrémens de l'Eté. Cependant nous n'étions qu'à 61. *D.* de latitude, & il est très vrai que plus au *Nord*, par Ex. à 70. *D.* le froid n'y est pas si grand.

Après avoir rodé 4 jours & 4. nuits autour de *Friesland*, *Frobisher* résolut de prendre sa course vers le Détroit qui porte son nom. C'est ce Détroit que nous avions trouvé l'année d'auparavant, & par lequel notre Général avoit crû pouvoir se rendre dans la Mer du *Sud*.

Nous essujames entre le *Friesland* & le Détroit un violent orage dans lequel le gouvernail du *S. Michel* se rompit. Après avoir fait environ 50 lieues dans le Détroit suivant notre estime,

me nous jugeames à propos de ferler nos voiles, parce que la Mer étoit toujours grosse. Le 17 nous revimes les Barques que nous avions perdu de vue.

Comme nous allions embouquer dans le Détroit, il nous sembla de le voir fermé par un haut rempart de glace, ce qui jetta nos Equipages dans une grande consternation ; mais le Général qui ne regardoit point au danger dans une affaire où il s'agissoit des interêts de la Reine & de sa Patrie, franchit deux fois le peril à travers les glaces jusqu'aux rivage à l'*Est* & aux Ilets qui en sont proches, avec deux Chaloupes destinées à cette traverse. Cependant on laissa nôtre Vaisseau & les deux barques en pleine Mer à cause des glaces.

Pendant que Frobisher cherchoit un lieu propre à débarquer, on apperçut quelques naturels du pays, qui se mirent à courir & à danser en faisant des cris extraordinaires.

On tacha de les attirer par des caresses, on leur presenta des couteaux & autres bagatelles qu'ils refuserent des mains de nos gens. Il falut mettre cela sur le rivage & se retirer ensuite, après quoi ils aporterent d'autres choses en échange au même eudroit. A la fin deux des plus courageux posant leurs armes s'avancerent vers le Général, qui, à leur exemple, s'avança aussi avec un autre de nos gens, après avoir fait arrêter les hommes qui le suivoient. On trouva moyen de surprendre deux de ces sauvages dont un s'échapa, & là-dessus les autres coururent à leurs arcs & à leurs fléches & revinrent à l'improviste sur nos gens, sans avoir égard à ceux qui suivoient. Mais malgré cela nous gardadâmes nôtre prisonnier, les fléches des sauvages

ges blesserent plusieurs de nos gens.

Pendant que *Frobisher* tâchoit de reconnoître la Côte à l'Est & les Iles des environs, notre vaisseau & les deux Barques évitant de trop prendre le large pour ne pas s'éloigner du Général, qui n'avoit presque point de victuailles avec lui, essuyerent une violente tempête pendant la nuit dans les glaces, qui certainement étoient d'une grosseur extraordinaire. Il plût à Dieu de nous aider en nous favorisant par un tems clair, en sorte que nous les voyons venir & que par consequent nous pouvions éviter ces glaces énormes. En quatre heures de tems il y en eut quatorze qui vinrent nous assaillir, & si nous avions eu le malhur de succomber au danger, nous aurions perdu par cet accident notre Général, le Capitaine & nos meilleurs Matelots, qui tous étoient à terre sans provisions. L'habileté de notre premier Canonier & de deux de nos Pilotes, gens d'experience nous tira d'affaire en ce danger, que nous essuyames, plûtôt que de tenir la Mer, & de hazarder de perdre notre Chef & le reste de nos gens.

Cette haute Terre que notre Capitaine avoit découvert le premier en 1576 du haut du perroquet du grand Mât & qui fut nommée *Holtes*, du nom de celui qui commandoit alors sur le *Gabriel* sous les ordres de *Frobisher*, fut nommée cette fois-ci *Northsore-land*.

Nos Rafineurs mirent pied à terre à la petite Ile où l'on avoit trouvé de l'or l'année d'auparavant. Ils n'y en trouverent pas cette fois-ci de la grosseur d'une noix. En revange nos gens en trouverent beaucoup dans les autres Iles: surquoi notre Général se rendit à Bord le soir à 10 heures. On fit quelques salves en signe de rejoüis-

jouïssauce pour son arivée, & ses gens aporterent des œufs, des oiseaux, & un chevreau dont l'Equipage se régala. On reconnut à quelques marques qu'il devoit y avoir eu là du Monde.

Il y avoit déja quatre jours que nous faisions voile par l'embouchure du Détroit, lorsque les vens *Nor-Ouest* & *Ouest* aiant fait une grande ouverture dans les glaces, le passage du Détroit nous fut entierement libre le 19. Juillet. Le 20 notre Général & le Capitaine allerent sonder près de la Côte à l'*Ouest* & y trouverent assés bon mouillage pour le Vaisseau & les deux Barques. La Baie fut nommé *Jorkmans Bai*, du nom d'un de nos Pilotes.

Le même jour, nos Batimens étant ancrés, le Général alla à terre avec quelques uns de nos gens. Après avoir rendu graces à Dieu de ce qu'il nous avoit conservé, on *prit possession du pays au nom de la Reine*. Après quoi le Général ordonna à tous ceux qui étoient presens au nombre de 40 hommes, *d'obeir aux Commandans* Fenton *&* York *& à* Best *son Lieutenant, pendant son absence*. Pour lui, il avança deux lieues dans le pays & éleva des monceaux de pierres sur les hauteurs, comme une marque de possession. Il fit dresser une espece de colomne sur une Montagne qui fut nommée le Mont *Warwick*: après cela notre Général revint à Bord avec bonne provision de cette terre Minerale où l'on croyoit trouver de l'or. En revenant il trouva deux Cabanes couvertes de peaux de chiens-marins, d'où les sauvages se sauverent aussi-tôt vers les Montagnes. On y laissa quelques bagatelles, des sonnetes & de petits coutaux, avec une lettre, du papier, des plumes & de l'ancre, afin que nos gens que les

Sau-

Sauvages avoient retenu l'année d'auparavant (ſuppoſant qu'ils étoient encore en vie,) puſſent en faire uſage, & connoître notre deſſein. Pluſieurs de nos gens qui allerent encore à terre; trouverent que les Cabanes dont on a parlé avoient été avancées près du rivage. C'étoit ſans doute une précaution des Sauvages, pour ſe ſauver dans leurs Canots, au cas qu'ils ſe viſſent pourſuivis ſur terre. Notre monde ſe ſepara en deux troupes, & aiant paſſé la montagne fut bien-tôt près des Sauvages. Ceux-ci s'en étant aperçu prirent ſans balancer la fuite du côté de leurs petites barques, abandonnant même pluſieurs de leurs rames. Ils ramerent vers le bas de la Baie où ils trouverent nos Chaloupes qui les rechaſſerent vers le rivage, ce que l'on n'auroit jamais pû faire, s'ils euſſent eu toutes leurs rames, parce qu'étant extraordinairement vites à ramer, on auroit perdu ſon tems à les ſuivre.

Dès que les Sauvages furent à terre, ils revinrent ſur nos gens. Trois des leurs qui furent bleſſés par les notres en ce rencontre, ſauterent en deſeſperés du haut des rochers dans la mer & ſe noierent; ce qui ne ſeroit pas arrivé, s'ils ſe fuſſent montrés plus ſoumis, ou ſi nous avions pû leur faire comprendre que nous n'étions pas leurs ennemis. On leur auroit conſervé la vie, & panſé leurs bleſſés; mais ces pauvres malheureux ne connoiſſant point la compaſſion ne cherchent que la mort, lors qu'ils ſe voient reduits à l'extrêmité.

Le reſte des Sauvages ſe ſauva ſur les hautes Montagnes; deux femmes qui ne purent courir auſſi vite que les hommes tomberenr entre nos mains. L'une étoit agée, & l'autre embaraſſée d'un enfant. On laiſſa la Vieille qu'on prit pour un

un Diable, tant elle étoit laide & mal faite: On nomma l'endroit où l'on venoit d'être aux prises avec les ſauvages la *Pointe de ſang*, & le lieu où nous étions à l'ancre *York-Bai* du nom du Capitaine d'une de nos Barques.

Tout ceci montroit aſſés qu'il n'y auroit pas moien de les gagner ni par douceur, ni par Amitié: On retourna à leurs cabannes, où l'on ne trouva que la main d'un vieillard, une eſpece de pourpoint, une ceinture & les ſouliers des hommes que nous avions perdu l'année d'auparavant. C'eſt tout ce que nous en avons jamais pû aprendre.

Cependant le Général Frobisher conſiderant que le tems preſſoit, réſolut de chercher une mine aſſés abandonte pour fournir à la cargaiſon de nos Batimens; remettant à une autre occaſion de continuer la découverte de ces Terres Septentrionales. Sur cela il paſſa le 26 Juillet au *North-land* avec les deux Barques, laiſſant l'*Aide* à l'ancre à *Jorckmans-Bay*, dans le deſſein de pourſuivre la Navigation s'il étoit poſſible, lors qu'il auroit trouvé un bon havre & une cargaiſon ſufiſante pour nos vaiſſeaux. Les Barques mouillerent cette même nuit là dans la Baie de *North-land*: mais la Marée étoit ſi forte & les glaces flotoient avec une telle violence que nous penſames perir pluſieurs fois. Enfin après avoir découvert une Mine que nous eſtimions fort riche, & porte à Bord environ 20 tonnes de la pretenduë Terre Mineraie chargée d'or, les glaces entrerent le 28. dans la Baie avec tant de violence que nos deux Barques s'y trouverent engagées.

Le *Gabriel* y perdit la ſeule ancre qui lui reſtoit, aiant perdu ſes deux autres ancres dans l'orage

rage

rage precedent : & malgré cela il fut comme miraculeusement preservé près d'un glace flotante qui s'arrêtant près du *Gabriel*, en defendit l'aproche aux autres glaces. Le *Michel* alla jetter l'ancre sur cette glace & y resta comme sous un Boulevard : mais à minuit cette glace se separa de telle sorte par la violence de la Marée & par son propre poids, que l'Equipage se crût perdu.

Nous levames l'ancre à la Marée suivante & nommames cet endroit *Beere-Bay*, & l'Ile *Leicesters-Ile*. On trouva dans l'une de ces Iles un sepulcre où étoient renfermés tous les ossemens d'un homme. Nous demandames par signes à nos prisonniers sauvages, si ce n'étoient pas les os d'un homme mangé par ses compatriotes, à quoi ils repondirent par d'autres signes, que c'étoit le cadavre d'un homme dechiré des Loups.

Un de nos sauvages s'avisa de planter 5 plumes en rond dans la terre, & un petit os au milieu. Les Matelots s'imaginerent qu'il alloit faire quelque sortilege ; mais nous en jugeames tout autrement & crûmes qu'il vouloit faire connoître par là qu'il étoit, lui, que cet os representoit, prisonnier pour l'amour des cinq Matelots que ses Camarades nous avoient pris l'année d'auparavant. Nous lui fimes voir le tableau de son compatriote emmené l'année precedente en *Angleterre*. D'abord il le regardoit avec beaucoup d'attention, & paroissoit attendre qu'il lui parlât : car il croioit cette image en vie. Après cela il lui parle, & voiant qu'elle ne repondoit mot, il prit ce silence pour un mépris & voulut lui donner un coup de poin. On lui fit remarquer que n'étoit qu'une image : mais

mais malgré cela il ne laissa pas de continuer dans sa surprise & de nous regarder comme des hommes qui pouvions faire des gens ce qu'il nous plaisoit. Pour le mieux tromper on lui avoit fait voir son Camarade équipé à l'Angloise & à la sauvage. Nous reconnumes par là qu'il avoit connoissance de la prise de ces cinq hommes: car il les compta par ses doits & nous montra un *Bot* de pareille fabrique à celui dans lequel nos gens avoient été pris. Nous lui fimes signe que les Sauvages les avoient tués & mangés. Il le nia par d'autres signes.

On trouva sous des pierres quelques provisions de poisson & autres choses que les naturels du pays y avoient cachées, comme des couteaux d'os, une espece de chaudieres faites de peau de poissons, des mors &c. Notre Sauvage nous montra fort bien l'usage de toutes ces choses. Il prit un de ces mors, & saisissant un de nos chiens il le brida & le conduisit, en le gouvernant aussi bien que nous gouvernons nos chevaux. Il l'attela à une espece de traineau & s'y assit un foüet à la main. Nous reconnumes par ses signes qu'ils engraissent les petits chiens de même que nous le Bétail pour les manger, & qu'ils se servent des gros pour attelage.

Le 29. Juillet nous découvrîmes à 5. lieues de *Beere-Bay* une havre défendu à droit & à gauche par quelques Ilets où les courans s'amortissoient & qui arrêtoient les glaces. On jugea qu'il y feroit bon pour nos Vaisseaux, & là dessus on y mouilla sous une petite Ile. Cette Ile, la Baye & le havre furent nommez *Warwick* du nom de la Comtesse de *Warwick*. Tout ce quartier n'est pas à 30 lieües du Cap *Queens foreland* à l'embouchure du Détroit *Frobisher*. Nous trou-

trouvâmes-là quantité de ce mineral dont j'ai parlé. Après l'avoir lavé il paroiſſoit avoir beaucoup d'or. On crût devoir s'en charger ici plûtôt qu'ailleurs. On mit les travailleurs en œuvre.

Le 30 Juillet, on envoya à *Jorkmans-Bay* le *Michel* pour faire revenir l'*Aide* & tout le reſte de l'Equipage. Nous vimes ſur la grande terre vis-à-vis de l'Ile de *Warwick* les pauvres habitations, ou plutôt les trous des Sauvages de cette Contrée; & certainement nous ne pûmes regarder ſans ſurpriſe ces triſtes & miſerables logis. Ils ſe refugient apparemment dans ces habitations ſouterraines pour ſe garantir des rigueurs du froid. Elles ont deux braſſes de profondeur ſous terre & ſont rondes comme nos fours: Avec cela elles ſont ſi près les unes des autres, que l'on croiroit voir les tanieres des Renards, ou les trous des lapins. Les Sauvages les creuſent de telle ſorte par deſſous, que l'eau qui vient d'enhaut s'y écoule ſans leur cauſer aucune incommodité. Elles ſont ordinairement près ou même au bas d'une Baye, pour y être mieux à l'abri des vens & pour bien ſe défendre contre le froid. L'entrée & les avenues y regardent toûjours vers le *Sud*. Les parois de ces logis ſouterains ſont pour ainſi dire incruſtées d'os de Baleines depuis le bas juſqu'au haut, & agencées auſſi artificieuſement que nos aix, avec cela tout eſt couſu & fermé exactement dans toutes les ouvertures d'enhaut, par des nerfs qui joignent des peaux de Chiens marins, en guiſe de tuilles. Ces maiſons n'ont qu'un appartement: & la moitié de cet apartement plus élevé d'un pied que l'autre moitié eſt pavée de pierres larges; au lieu que l'autre eſt couverte de mouſſe

& ſert ſans doute aux plus viles fonctions du ménage. Quoiqu'il en ſoit ils y vivent comme des Bêtes, & je crois qu'ils ſejournent en un même lieu juſqu'à ce que l'extrême ſaleté les en chaſſe. Il nous parut auſſi que ces peuples ſont errans comme les Tartares & diviſez en bandes ſans aucune demeure fixe. Outre ces habitations d'hyver, ils ont encore des tentes quarrées & couvertes de peaux de Chiens marins.

Ils ont pour armes l'arc, la fléche, la fronde, & le Dard. Leurs Arcs ſont de bois & de la longueur d'uue aune d'*Angleterre*. Ils ſont renforcez par des Nerfs, & les cordes de ces arcs ſont auſſi de nerfs. Leurs fléches ſont de trois pieces, le devant & le derriere eſt d'os, le milieu de bois; & le tout eſt de la longueur de deux pieds. Chaque fléche deux plumes taillées ſur le devant du tuyau, & lors qu'ils la veulent décocher ils font repoſer le plat de la plume ſur le bois de l'arc. Ces fléches ont trois differentes têtes, de pierre, de fer en forme de cœur, ou d'os & cet os eſt aiguiſé des deux cotez & pointu. Cette tête eſt peu ferme, parce qu'elle eſt attachée fort lâche & même n'eſt ſouvent que poſée dans une coche, de ſorte qu'il arrive que la fléche ne fait que fort peu d'effet, à moins qu'elle ne ſoit décochée de fort près.

Leurs dars ſont de deux ſortes, ils en ont à diverſes pointes qui avancent par devant. Le milieu eſt dos; ils ont du rapport à nos broches à rotir de la viande; mais ils ſont plus longs. Les Sauvage ont des inſtrumens de bois, d'où ils lancent ces dards avec beaucoup de viteſſe. L'autre ſorte eſt beaucoup plus grande. Ces derniers ont des deux côtez & au devant un

long

long os bien éguisé. Il ressemblent assez à nos épées.

Ils ont deux sortes de bateaux de cuir garnis en dedans de planches quarrées de bois, qui sont jointes fort industrieusement par des courroyes. Les plus grands de ces Canots ressemblent à nos bataux à rames & peuvent tenir 16. 18. & même 20. personnes. Ils mettent vers la proüe une voile de boyaux des Bêtes qu'ils tuent, cousus ensemble fort proprement. Les plus petits de ces Canots ne tiennent qu'un homme.

Ils chassent aux Oiseaux & aux autres Bêtes avec les armes dont j'ai parlé, & prennent le poisson avec le dard. On remarqua qu'ils avoient du fer aux pointes de leurs fléches, de leurs couteaux, & des outils dont ils se servent pour faire leurs Canots &c. Mais ces instrumens sont si mal faits, qu'ils ne peuvent s'en servir qu'avec peine. Je crois qu'ils ont commerce avec des peuples qui leur fournissent du fer.

Ils ont sur la tête une espece de capuchon de Moine long & pointu : lorsqu'ils veulent faire beaucoup d'amitié à quelqu'un, ils lui font present de la pointe de ce capuchon. Les hommes ne le portent pas tout à fait si pointu que les femmes. L'un & l'autre sexe est chaussé de la même façon d'une chaussure qui va jusqu'aux genoux sans aucune ouverte; & cette chaussure est de cuir. Ils en tournent le dehors en dedans pour mieux conserver la chaleur des jambes, & en mettent deux ou trois paires l'une sur l'autre, sur tout les femmes. Ils portent leurs couteaux, leurs éguilles & autres choses semblables dans ces chaussures. Pour empêcher que ces bas ne leur tombent sur les talons ils y passent un os

qui prend du talon jusqu'au genou & fait à leur mode le même effet que nos jarretieres.

Ils preparent leurs peaux avec le poil. Ces peaux sont douces & unies. En hyver & en tems humide ils portent le poil en dedans, dans le chaud ils le mettent en dehors. Voila tout leur ornement. Nous n'avons pû remarquer quel est leur culte, ni quelle idée ils ont de Dieu. Je ne sais s'ils sont Anthropophages. Ils mangent crue quelque sorte de viande que ce puisse être, chair, & poisson sans s'embarasser de la fraîcheur de la viande.

Nos prisonnniers sauvages nous donnerent à connoître, qu'ils avoient communication avec des Peuples qui portent des plaques d'or sur le front.

Le pays est haut & pierreux au deux côtez du Détroit de *Frobisher*. On y voit des Montagnes couvertes de neige. Il n'y a presque rien de plain & d'uni, & point du tout d'herbe, excepté quelque peu de mousse produite dans des lieux bas & humides. Pour du bois il n'y en a pas davantage. On peut dire en un mot qu'il n'y a ni arbre, ni plante. On y trouve cependant quantité de Cerfs à peu près de la couleur de nos ânes; leurs bois est plus large & plus haut qu'aux notres, & leur pied de 7 à 8 pouces de tour, ressemble à celui de nos bœufs. On y trouve aussi des lievres, des loups, des ours blancs & beaucoup de gibier.

Si cette terre est infertile, dure & ingrate, le génie des habitans répond fort bien à ces qualitez. Ils sont lourds, brutaux, & grossiers, incapables de cultiver la terre, & ne vivant que de chasse, de pêche & de gibier qu'ils abattent avec leurs fléches: Il semble, que ce pays,
quoi-

quoique très froid, soit sujet au Tonnerre & aux tremblemens de terre : car on y trouve de hautes Montagnes de pierres poreuses, qui paroissent avoir été separées des autres & amoncelées ensuite par des moyens extraordinaires. Peut-être cela s'est-il fait par des tremblemens de terre.

On n'y voit ni Rivieres, ni eaux courantes ; il n'y a d'eau que celle qui provient des neiges qui se fondent en Eté & qui coule des Montagnes du pays. Il ne peut même y avoir aucune eau courante, à cause du froid âpre & violent qui dure sans cesse les quatre saisons de l'année, & qui endurcit & resserre la terre d'une telle force, que les eaux n'y sauroient avoir d'issue comme dans les autres pays, ni former un Bassin, & se repandre dans un lit. A l'égard de ces eaux de neige, qui coulent des Montagnes en Eté, elles restent toutes dans des cavitez basses, comme dans un Vivier ou dans un Marais, jusqu'à ce que par la longueur du tems elles s'inbibent dans la terre. J'attribue tout cela aux gelées si rudes & si violentes, que dans plusieurs endroits la terre se trouve gelée à 4. ou 5. brasses de profondeur, & les pierres attachées si fortement ensemble par cette gelée, qu'on ne peut les separer qu'à coups de marteau.

Je crois que cela prouve assez que le cours des eaux & leur source y doivent être interrompus, sans en chercher d'autres causes: & qu'ainsi ces eaux ne pouvant prendre leurs cours sur terre, elles sont contraintes de se détourner & de se rendre à la Mer, par des veines & des conduits souterains. Je crois enco-

encore que ce froid extraordinaire augmente considerablement la chaleur dans les entrailles de la terre, parce qu'elle s'y trouve renfermée par le resserrement des pores: & je conclus que cette chaleur ainsi renfermée peut contribuer uniquement à la formation des Mines & à la vegetation de la matiere minerale qui se trouve en ces lieux-ci.

Le 6. Août notre Lieutenant alla à terre avec les Soldats pour couvrir nos travailleurs. On fit des tentes sur l'Ile de la *Comtesse* & l'on s'y retrancha du mieux qu'on pût. Dans le fort du travail, un assez grand nombre de Sauvages se montra sur le haut d'une Montagne vis-à-vis de nos gens. Ils avoient arboré une espece de pavillon, & faisoient beaucoup de bruit. Il nous parut qu'ils étoient de la même troupe que nous avions vue à l'autre côté du Détroit, & qu'ils venoient redemander les gens que nous avions à eux. Le Général s'avança avec nos deux prisonniers, sur une éminence, afin qu'ils pussent voir leurs compatriotes, & pour leur parler par le moyen de ces Sauvages. Notre homme apperçevant ses compagnons se mit à pleurer si amerement, que pendant long-tems il ne lui fut pas possible d'ouvrir la bouche: mais reprenant enfin ses esprits, il leur parla & leur offrit les bagatelles que nous lui avions donné. Ils lui témoignerent beaucoup d'amitié & de regret pour son esclavage.

Le Chevalier *Frobisher* leur fit connoître par signes, qu'il souhaitoit de ravoir les cinq hommes qu'on lui avoit pris; sous promesse de leur rendre l'homme, la femme & l'enfant qu'il avoit à eux, & de leur faire divers

pre-

presens en recompense. Là-dessus notre Sauvage nous donna à connoître par d'autres signes, que nos hommes étoient encore en vie, qu'on nous les rendroit, & que ses compatriotes témoignoient qu'on pouvoit leur écrire. Cette circonstance fait voir qu'ils savent ce que c'est que l'écriture, ou que cela leur avoit été apris par nos gens. Quoiqu'il en soit on se separa sans donner de lettre, parce qu'il étoit tard.

Cependant le jour suivant dès le matin ils demanderent la lettre, & montrant le Soleil avec trois doigts de la main élevé, ils nous faisoient connoître que dans trois jours nous les verrions de retour. C'est aussi à quoi les Sauvages ne manquerent pas, mais ils revinrent sans nos gens.

La nuit suivante, le Lieutenant ordonna à notre Trompette de sonner la retraite, afin que nos gens qui étoient encore à l'Ile se rendissent au Drapeau, de peur, de surprise de la part des Sauvages qui étoient fort près de nous. On representa aux Equipages; que dans un si grand éloignement de chez soi, & au milieu de plusieurs dangers, il falloit se précautionner contre les surprises des Sauvages, qui pouvoient venir nous attaquer au jussant, lors qu'il n'y a pas 3. pieds de Marée.

Le Général *Frobisher* changeant alors de résolution ne jugea pas à propos d'entrer plus avant dans le Détroit, ni de faire d'autre découverte. Il crût qu'il faudroit tacher d'aprendre la langue du pays par le moien de nos prisonniers. A l'égard de nos gens retenus depuis un au par les Sauvages, il parut inutile d'en faire d'autre recherche.

D'ailleurs le tems étoit court, & il n'y avoit guerres lieu de rester plus long-tems sans danger dans ces parages. Ainsi on ne pensa qu'à charger la terre Minerale qui faisoit en partie le sujet de notre Navigation. La recherche du passage fut remise pour une autre fois.

Le 9. on fit un Fort dans l'Ile de la *Comtesse* sous l'angle d'un Rocher que la Mer environne de trois cotés. On le ceignit d'une espece de mur terrassé du coté de terre, & on le nomma *Best*, du nom de notre Lieutenant. C'étoit plûtôt pour empêcher que les Sauvages ne nous accablassent par leur nombre, que dans la crainte d'être surmontez par leur bon ordre & par leur adresse. On prétendoit aussi leur faire voir notre vigilance, d'autant plus que nos prisonniers disoient par signes, que leur Roi *Catchöe* s'avançoit pour les secourir. A tout hazard il falloit se précautionner & voir ce qui en seroit.

Le 10. à minuit notre Lieutenant fit donner une fausse allarme, tant pour tenir plus alertes ceux de nos gens qui étoient à terre, que pour voir quel fond il y avoit à faire sur le secours de ceux qui étoient à Bord des Vaisseaux.

Le 11. on aperçut encore plusieurs Sauvages sur une éminence, à l'autre côté de l'Ile. Notre Géneral s'avança de ce côté-là, dans l'esperance d'aprendre quelques particularitez touchant nos cinq hommes, & d'avoir reponse à sa lettre: mais cette multitude farouche disparut tout aussi-tôt, & s'alla cacher derriere les rochers, excepté trois homme; croyant sans doute surprendre quelques-uns de nos gens par cette ruse. Ils avoient dessein d'attirer notre Chaloupe derriere une pointe de ter-

re hors de la vuë & de la portée du reste de l'Equipage. Mais comme je dis, on se doutoit de leur ruse & il n'en arriva aucun mal. On mit un de nos prisonniers à terre. Les Sauvages lui offrirent une grosse vessie en échange d'un miroir qui fut mis à la place de la vessie & emporté par les Sauvages: après quoi le prisonnier fut renvoié dans la Chaloupe. En même tems nos gens qui étoient dans l'Ile & pouvoient mieux voir le manege des Sauvages que *Frobisher* sur la Chaloupe, l'avertirent que les Sauvages embusquez derriere les rochers l'observoient de près; sur quoi il se retira à la Chaloupe sans autre nouvelle de ses cinq hommes.

A l'égard de la vessie, nôtre Sauvage nous fit connoître par signes, quelle lui avoit été donnée pour y garder de l'eau à boire; mais nous comprimes que c'étoit pour s'en servir à se sauver à la nage. L'homme & la femme avoient essaié plus d'une fois à se sauver par le moyen de nos Canots qu'ils détachoient des Vaisseaux. Dans la suite nous ne les en laissames pas approcher. Peu de tems après ils parurent plus de vingt sur une montagne, les mains sur la tête, dansant & chantant avec beaucoup de bruit. Nous jugeames qu'ils se presentoient ainsi, comme pour dire que c'étoit là toute leur troupe, & que nous en fissions autant. Ils demeurerent en cette posture jusqu'à la nuit, mais à la décharge d'une piéce d'Artillerie ils se sauverent avec de grans cris dans les rochers.

Le 12. on fit l'exercice pour faire voir aux gens du Pays, qui nous voioient de derriere

leurs rochers, que nos hommes étoient bien dressez.

Le 14. notre Général soupçonnant que les Sauvages épioient toutes nos démarches, alla avec deux Canots bien équipez à une Baye de l'Isle de la *Comtesse* y chercher de la terre Minerale. Il y trouva des Sauvages, qui aperçevant nos gens, arborerent un pavillon blanc fait de vessies cousues avec des boiaux. Ils le faisoient voltiger comme pour nous appeller : mais il ne parut que trois de ces Sauvages. Aussi-tôt que nous fumes près on en vit une grande troupe se cacher derriere les rochers, ce qui faisoit assez comprendre leur vuë. On leur fit entendre que s'ils vouloient s'aprocher sans armes on les traiteroit en Amis, quoique leurs démarches nous fussent très-bien connues : Mais ils répondirent mal à ces signes d'amitié : Ils s'aprochoient par derriere les rochers pour prendre avantage sur nous, croiant qu'on ne les verroit pas. Un d'eux faisant le sincere, nous incitoit à venir à terre. Il nous témoignoit beaucoup de civilité à sa mode, & portoit ses mains nues sur la tête en signe de paix. Il jetta même tout près de nous une grosse piece de chair cruë. Nous fimes tirer cette chair à bord. Notre homme voiant que ce mets ne nous tentoit pas, voulût nous mettre en gout par d'autre viande qui étoit cuite, qu'il nous fit porter par un Sauvage qui contrefaisoit le boiteux. Et même pour mieux soutenir leur role, un autre chargea le boiteux sur ses épaules, le porta près du rivage où nous étions, & l'y laissa. Ils esperoient que nous

nous nous laisserions surprendre à cette ruse, & que pour cette fois mettant pied à terre, ils ne manqueroient pas de nous attraper quelqu'un de nos Matelots. Nos gens auroient bien voulu aller à terre, ce que *Frobisher* ne voulut pas permettre, ni que personne s'exposât ; de peur de retarder le départ. Mais cependant il permit de tirer un coup de Canon, pour mieux découvrir l'artifice du boiteux, qui se sauva bien vite vers la Montagne. Alors une troupe de Sauvages s'avança le plus près du rivage qu'elle pût, & escarmoucha long-tems de l'arc, de la fronde & du javelot. Ils nous poursuivirent le long du rivage, sans qu'aucun de leurs coups portât. La Côte étoit bordée de ces Sauvages, mais si écartez les uns des autres, qu'il ne fut pas possible d'en compter le nombre. On en compta plus de cent. Nous revinmes à bord sans aucune perte.

Il se trouva qu'en vingt jours on avoit porté à bord deux cens tonneaux de matiere Minerale, bien que nous n'eussions que cinq mauvais travailleurs, & quelques Soldats pour leur aider. Il étoit tems que notre travail finit : les souliers & les habillemens de l'équipage étoient usez: nos paniers & plusieurs de nos barils défoncez, nos Utensiles rompus. Plusieurs de nos gens étoient devenus perclus de froid, incommodez de descentes &c. Et comme la nuit du 21. au 22. il avoit fortement gelé autour de notre Vaisseau, on conclut que le Soleil s'en allant au Sud, il falloit se hâter de s'en retourner.

Le 22. nous defimes nos tentes, on alluma des feux sur la plus haute Montagne de

de l'Ile. On en fit le tour drapaux déploiez. On tira le Canon à l'honneur de la Comtesse de *Warwick*, dont cette Ile portoit le nom. Ensuite nous allames à Bord.

Le 23. on leva l'ancre par un vent d'*Oueſt*, & le vent étant tombé, nous allames mouiller derriere une pointe de la Baye.

Le 24. à 3. heures du matin on remit à la voile par un vent d'*Oueſt*. Le ſoir à 9. heures nous laiſſames le *Queens-fore-land* derriere, & ayant ainſi débouqué du Détroit de *Frobisher* nous nous trouvames en pleine Mer & fimes route vers le *Sud*.

Nous eumes dans la nuit un vent violent, & ſi grande abondance de neige qu'il y en avoit demi-pied par deſſus les écoutilles.

Du 24. au 28. beaucoup de vent, mais paſſable: notre route S. S. O. Nous crumes avoir perdu nos Barques.

Le 29. le vent fut violent: c'étoit le N. E. nos Barques mirent les voiles en fagot & nous ne portames que la Miſene. Le *Michel* s'écarta de nous, mit le Cap ſur *Orkney* & arriva ſain & ſauf à *Yarmouth*.

Le 30. le vent fut violent: le Capitaine & le Contremaître, ou Boſſeman du *Gabriel* furent tous deux jettez hors de bord par un coup de Mer, bien que la Barque fut amarrée fortement avec de gros Cables de poupe à prouë. On eut peine à ſauver le Boſſeman, mais le Capitaine ſe perdit. Nous avions déja fait deux cent lieuës depuis le *Queens-fore-land*.

Le 31. à minuit nous eſſuiames deux ou trois coups de vent très violens.

Le 1. Septembre & la nuit ſuivante, on mit

mit le Vaiſſeau en panne, parce que nous voulions attendre nos barques. Notre Vaiſſeau rouloit extraordinairement ſur les houles de cette Mer agitée, & nous fumes obligez de porter encore une voile pour éviter de rouler.

Le *Gabriel* ne pouvant ſuivre, faute de pouvoir porter les voiles, nous le perdimes de vuë. Notre Vaiſſeau haut de poupe & long, donnoit beaucoup de priſe au vent, & ſilloit extrêmement vite.

Le 2. le vent tomba dans la matinée. Notre gouvernail s'étant rompu en deux pieces, il s'en fallut peu que nous ne le perdiſſions. On prit ſon tems pour faire paſſer ſix de nos plus forts Matelots ſous la quille, avec des planches & des cables pour le renforcer.

Le 2. & le 3. vens contraires.

Le 11. au ſoir il s'éleva un vent de *Sud-Oueſt* & nous fimes route *Sud-Eſt*, de même que le jour d'après. Ce jour-là nous primes hauteur: nous crumes être à 150. lieuës des *Sorlingues*.

Le 13. nous fillames à peu-près à la hauteur de ces Iles.

Le 15. on jetta la ſonde ſur 61. braſſes fond de beau ſable, au *Nord* de *Scilly*. Nous gouvernames *Eſt* quart au *Nord*, *Eſt-Nord-Eſt* & *Nord-Eſt*.

Le 16. à 8. heures on jetta la ſonde. On trouva 65. braſſes fond de ſable rouge. Nous crumes être dans le Canal de *Saint George* un peu au delà des bancs. Nous fimes toute la nuit petites voiles, la ſonde à la main

& trouvâmes 40. brasses plus ou moins. Ainsi nous ne connoissions pas bien notre route.

Le 17. nous trouvames à 40 brasses du sable rouge mêlé de coquilles. Nous étions près de *Lands-end.* Nous passames entre *Lands-end* & les *Sorlingues* par un tems couvert. Quand l'air se fut éclairci nous nous trouvâmes près des Côtes, & nous embouquames plus avant dans le Canal de *Saint George*, mais la Mer étant grosse & notre gouvernail mauvais, nous jugeames à propos d'entrer dans le premier havre qui se presenteroit. Nous vinmes à la rade de *Padsiow* en *Cornouailles*, & y mouillames. Aiant apris des gens du pays que cette rade est fort dangereuse, nous remimes en Mer. Nous fimes route le Cap *sur-Londy*; d'où nous renversames le bord pour entrer dans une Rade ouverte où nous perdimes une ancre. Le vent nous jetta en pleine Mer, & nous arrivames enfin heureusement à *Milford-have* dans la Province de *Galles*.

Le 23. de Septembre après nous être rafraichis un mois à *Milford-have*, nous fimes voiles vers *Bristol*. On y déchargea la matiere Minerale & on la porta au Chateau de cette Ville. Nous trouvames à *Bristol* la Barque nommé le *Gabriel* en mauvais état, & sans un seul Matelot qui pût faire la manœuvre.

Nous eumes lieu de rendre grace à Dieu de ce qu'il nous ramenoit tous sains & saufs chez nous, sans autre perte que de trois hommes dont un mourut en Mer. Encore étoit il malade, lorsqu'il partit d'*Angleterre*.

Le

Le Chevalier *Frobisher* alla à la Cour rendre ses devoirs à la Reine, qui le reçut fort bien. L'homme, la femme & l'enfant que l'on avoit pris aux Sauvages furent presentez à S. M. Ils ne changerent point de contenance & ne témoignerent aucune surprise; sinon qu'ils baisserent la vuë devant ceux qui étoient là pour les voir.

Le Sauvage voiant à *Bristol* le Trompette du Général *Frobisher* à cheval, & voulant en faire autant, s'y mit à rebours la face tournée du côté de la queuë. Il prenoit beaucoup de plaisir à voir sauter & caracoller le Cheval.

Tout le tems que ce Sauvage veçût, la Reine lui donna la permission de tirer sur la Tamise, à toute sorte d'Oiseaux & même au Cignes; quoique cela fut défendu à d'autres.

On nourrit ces pauvres gens à leur maniere, c'est à-dire avec de la viande cruë. Ayant tué une poule, ils la vuidérent aussi-tôt & mangerent les entrailles avec l'ordure, sans autre façon. Mais il ne vêquirent pas long-tems. Ils moururent tous deux avant que l'enfant eut atteint l'âge de 15. mois.

La Reine nomma des Commissaires pour examiner la matiere Minerale que l'on avoit aportée. Pour le passage, il sembloit qu'on pouvoit encore se flatter de le trouver. Ainsi la Reine résolut d'envoyer un plus grand nombre de Vaisseaux au *Nord-Ouest*. On donna le nom de *Meta-incognita* à cette étenduë de pays nouvellement découverts vers le *Nord* par le Général *Frobisher*. On fit faire une Maison portative qui se pouvoit dé-

démonter & l'on résolut que cent hommes, dont quarante seroient Matelots, trente Soldats & le reste pour les Mines, hyverneroient en ce pays-là & feroient provision de Marcassites pour l'année qui suivroit leur hyvernement. On leur donnoit un Chef, des rafineurs, des Boulangers & des Charpentiers, & tous ceux-ci étoient compris sous le nom de Soldats.

Notre Flotte qui étoit de quinze Vaisseaux mit à la voile le 31. Mai par un vent si favorable, que le 6. Juin nous étions déja sur les Côtes d'*Irlande*, à la hauteur du Cap *Cleare*.

Nous fimes route au *Nord-Ouest* avec un vent passable, sans faire aiguade & sans nous ravitailler, bien que plusieurs de nos Vaisseaux n'eussent pas abondance de provisions. La force du courant nous fit dériver selon notre estime beaucoup plus au *Nord* que nous ne voulions. Nous jugeames que ce Courant portoit aux Côtes de *Norwegue* & aux parties les plus Septentrionales de la terre. C'étoit un Courant pareil à celui que les *Portugais* trouvérent au *Sud* de l'*Afrique* & qui les porta du Cap de *Bonne-Esperance* au *Détroit* de *Magellan*. Ce Courant ne passe pas dans le Détroit, la Mer s'y trouvant trop pressée, mais revient de *Sud* à *Nord* dans le Golfe de *Mexique*, d'où étant repoussé par les terres, il reprend son cours au *Nord-Est*.

Nous navigeames du 6. au 20. Juin sans voir de terre, & sans rencontrer quoique ce soit qui eut vie, excepté quelques Oiseaux.

Le 20. à deux heures du matin notre Admiral cria terre. C'étoit celle d'*Oueſt-Friſe*, qui fut nommée cette fois-ci *Oueſt-Angleterre*. L'Admiral débarqua avec quelques Volontaires. Je crois qu'ils ſont les premiers Chrétiens, après les freres Zeni dont on à parlé, qui ayent débarqué en ce pays inconnu ; ou du moins les premiers de notre connoiſſance. L'Admiral prit poſſeſſion de ce pays au nom de la Reine. On y trouva un aſſez bon havre pour nos Vaiſſeaux. Nous y découvrimes pluſieurs petits Bateaux des habitans du pays, & quelques-unes de leurs tentes de la même conſtruction que celles que nous avions vuës à *Meta incognita* dans notre ſecond voyage.

Ces gens ſauvages & farouches s'imaginant ſans doute qu'ils étoient ſeuls au monde, ne nous virent pas plûtôt paroître, qu'ils fuirent de toute leur force, abandonnant leurs tentes & tout ce qui étoit dedans. Nous y trouvames entre autres choſes une eſpece de tiroir avec des cloux, des harangs des feves rouges, des planches de ſapin aſſez bien faites, & pluſieurs autres choſes travaillées avec induſtrie, d'où l'on infera qu'il faut qu'ils ayent commerce avec quelques peuples plus polis qu'eux, ou qu'ils ſoient extrêmement adroits. On ne leur prit que deux Chiens qu'on amena, & on leur laiſſa en échange des ſonnettes, de petits miroirs & quelque verroteries.

Quelques-uns croient que cette *Oueſt-Friſe* ou *Oueſt-Angleterre* ne fait qu'un même Continent avec le *Meta incognita* par le côté de

de cette derniere terre qui regarde le *Nord-Eſt*, & que même elle eſt peut-être jointe au *Groenland*. La raiſon en eſt que ces Peuples d'*Oueſt-Friſe* ſont faits de même que ceux de *Groenland* & que leurs loges, leurs armes &c. ſe reſſemblent parfaitement.

Le 23. nous remimes à la voile & fimes route par un bon vent pour aller vers le Détroit de *Frobisher*. Nous donnames à un haut rocher de l'*Oueſt-Angleterre*, & le dernier que nous y aperçumes, le nom de *Charing-Croſs*; à cauſe de ſa reſſemblance avec *Charing-Croſs*: après avoir levé l'ancre, on fut obligé de courir *Sud*, à cauſe des glaces qui ſe rencontroient au *Nord*.

Le 30. nous vimes une telle quantité de Baleines que nous crumes que c'étoient des Marſouins. Le même jour le *Salomon* paſſa à pleines voiles ſur une de ces Baleines, mais de telle maniere, que d'abord le Vaiſſeau étoit comme échoué ſur le corps de l'animal, ſans pouvoir avancer ni reculer. La Baleine ſe hauſſant enſuite donna un grand coup de queuë & plongea auſſi-tôt après. Deux jours enſuite nous trouvâmes un très-monſtreux poiſſon mort flottant ſur l'eau, & nous crumes que c'étoit celui ſur lequel le *Salomon* avoit ſillé.

Le 2. Juillet nous eumes la vuë de *Queens-fore-land*, nous ſillames toute la journée à travers les glaces ſans nous allarguer des Côtes. Le ſoir nous voulumes commencer d'embouquer dans le Détroit, mais il fallut rebrouſſer bien vite chemin. Le Détroit étoit abſolument fermé par les glaces, accumu-

lées

lées à l'entrée, qui ressembloient à des Montagnes.

Nos Vaisseaux chercherent en vain d'avancer du côté où il y avoit la moindre aparence de passage, afin de mouiller au havre où nous avions mouillé à notre second voyage. En cette occasion nous perdimes la *Judith* & le *Michel*, & n'en eumes de nouvelles que vingt jours après. Nous eumes encore le malheur de perdre le *Denis* dans les glaces à la vuë de tous les autres Vaisseaux, & une partie de la Maison portative que l'on devoit dresser à *Meta-incognita*. Tout l'équipage du *Denis* se sauva heureusement dans la Chaloupe.

Tout ceci étoit un Théatre de miseres pour nos Equipages. Une violente tempête qui suivit la perte du *Denis* nous menaça d'un même sort. Notre Flotte étoit investie de glaces. On ne pouvoit rebrousser chemin. Nous en avions devant nous une telle quantité, qu'il étoit impossible de les franchir en avançant. Dans cette situation nous essuiames un orage du *Sud-Ouest* en pleine Mer. Toutes les glaces qui étoient derrierre nous étoient accumulées autour de la Flotte, & nous fermoient le retour. La plûpart de nos gens se trouverent furieusement combatus. Quelques-uns de nos Vaisseaux ferlant leurs voiles voguoient du côté de la moindre petite ouverture. D'autres jettoient leurs ancres sur les glaces, & s'y grapinoient à l'abri de la tempête, moins exposez ainsi au choq des glaces flotantes. D'autres en étoient si fort serrez qu'ils ne pou-

pouvoient garentir que par des cables, des planches, des paillasses & autres pareilles choses, le bordage & les flancs des Vaisseaux contre le tranchant des glaces : afin que le corps du Batiment ne s'en trouvât pas endommagé. Dans une pressante necessité l'on connoît le courage & l'intrepidité des hommes, & le pouvoir d'un bon Chef. Le Matelot, le Soldat & le travailleur, tout agissoit pour sauver sa vie, & bien qu'ils ne fussent pas accoutumez à ces fatigues, ils les surmonterent par leur patience. On détournoit l'impetuosité des glaces avec des piques, des planches, & de gros bâtons, pour empêcher ces masses tranchantes d'endommager nos Vaisseaux. Ce qui seroit arrivé malgré les cables, les paillasses &c. Car ces glaces couperent des planches de plus de trois pouces d'épaisseur, & mieux qu'on n'auroit pû le faire avec la hache. Nos plus forts Vaisseaux furent élevez d'un pied au dessus de l'eau par la violente pression des glaces qui s'étoient amoncelées autour de nous. Telle fut notre situation toute la nuit & une partie du jour. Jamais on n'a prié Dieu de meilleur cœur. Enfin la brume qui avoit duré pendant cet orage se dissipa ; le vent se fit *Ouest-Nord-Ouest* & chassa les glaces. La Mer fut ouverte. Nous y entrames. Nos Matelots mirent la main à l'œuvre pour radouber nos Vaisseaux & relever nos mâts de hune avec toute la diligence possible ; après quoi il fut résolu de tenir la Mer, jusqu'à ce que le Soleil & le vent eussent achevé de fondre les glaces dans notre passage.

Le

Le 7. Juillet quoique nos Equipages ne fussent pas encore bien revenus de la peur, nous virames de bord vers la terre qui nous parut être la Côte Septentrionale du Détroit. On jugeoit que ce devoit être le *North-Fore-land.* Mais quoi qu'il en soit, il étoit difficile d'estimer juste, à cause du brouillard épais qui s'étendoit vers la Côte, & de la neige qui venoit de tomber. Nous errames vingt jours dans la brume avec de grands dangers, comme on peut le croire; puisque nous pretendions être au *Nord-Est* du Détroit de *Frobisher*, au lieu que nous étions au *Sud-Ouest* de *Queens-Fore-land*; ayant dérivé au *Sud-Ouest* par un Courant du *Nord-Est.*

Nous découvrimes ici une pointe que l'on prenoit mal à propos pour le *Mont-Warwick* dans le *Détroit* : mais nos plus experts Mariniers trouverent qu'il n'étoit pas vraisemblable qu'on eut embouqué si avant en si peu de tems ; ni possible qu'on se fut trompé si grossierement dans son estime ; à moins que d'avoir dérivé par un terrible Courant. Il est bien vrai que le flot se faisoit sentir beaucoup plus qu'à l'ordinaire, & que joint aux Courans il prenoit nos Vaisseaux & les faisoit tourner en un moment comme un tourbillon ; de sorte que la Mer brisoit avec autant de bruit que la chute d'eau dans la *Tamise* près du pont de *Londres.*

Cependant notre Admiral tint Conseil, pour savoir en quel endroit on étoit. *James Beare* Lieutenant à bord de l'*Anne* & qui, à notre second Voyage, avoit dressé des Cartes exactes de toutes les Côtes, ne pût nous tirer de l'in-

l'incertitude, non plus que les autres. Notre premier Pilote declara, *qu'il n'avoit jamais vû la Côte près de laquelle on se trouvoit, qu'il ne pouvoit croire que ce fut une terre dans l'interieur du Détroit de* Frobisher.

Le tems continua d'être embrumé. On balança de retourner à travers les glaces, pour chercher une Mer libre, ou de se laisser porter par le Courant dans une Mer inconnuë. Le Vice-Admiral, à bord duquel étoit le susdit Pilote, & deux autres de nos Vaisseaux ayant tous trois perdu la Flote de vuë prirent le parti de tenir la Mer, ainsi que l'*Anne*, qui s'égara seul, jusqu'à ce qu'il rejoignit la Flote après avoir pris hauteur, le tems s'étant éclairci.

Tous les Vaisseaux de la Flote, excepté les Navires dont on a parlé firent, de conserve avec l'Admiral, plus de soixante lieuës de route dans le Détroit prétendu. Nous eumes toûjours un très beau pays à l'estribord & devant nous une Mer ouverte.

L'Admiral auroit continué la route, s'il n'eut eu des ordres precis de se tenir de conserve: car il ne doutoit pas qu'il ne pût entrer par là dans la Mer du *Sud* & penetrer ensuite jusqu'au *Catay*, par la raison que je vais dire. C'est que plus on avançoit dans cette Mer, plus elle s'élargissoit & moins on y rencontroit de glaces; parce qu'il y a un tel cours dans ces eaux, que les glaces qui s'y rencontrent y sont chassées à l'*Est* & au *Nord*, selon ce qui parut aux débris flotans du *Denis*. D'autres croioient pourtant que quand même on auroit eu le bonheur de passer, la force du flot qui tient neuf heu-

heures dans ce parage contre trois heures d'ebbe auroit empêché le retour.

Au raport de quelques uns de nos gens, ils trouverent à ſoixante lieuës de route dans le pretendu Détroit dont je parle, & à bas bord, une terre peuplée, fertile en paturages, abondante en bétail & en gibier, comme perdrix, alouettes, lievres, &c. même un deux trafiqua avec les habitans du pays des couteaux, des ſonnettes, des miroirs, de la verroterie, &c. pour des oiſeaux, des pelletteries & autres pareilles choſes.

Après pluſieurs jours de navigation l'Admiral jugea qu'il ſeroit à propos de revenir. On fit voile entre une Côte qui eſt le derriere du Continent de l'*Amerique*, & la terre que l'on avoit nommée *Queens-Fore land*; & comme en faiſant route dans ce parage on remarqua une eſpece de *Baye*, qui s'étendoit juſqu'au Détroit de *Frobisher*, le *Gabriel* y fut envoié le 21. Juillet, pour voir s'il y auroit moien de la traverſer d'un bout à l'autre pour rentrer enſuite dans le Détroit par l'autre côté. Cela reüſſit, & prouve que le *Queens-Foreland* eſt une Ile. On doit croire qu'il en eſt de même de pluſieurs autres de ces terres.

Enfin, comme il étoit tems d'aller chercher les havres où nos Vaiſſeaux devoient ſe décharger de leur charge, on navigea du côté de l'entrée du Détroit de *Frobisher* par un tems extrêmement embrumé, à travers diverſes terres détachées, mais peu éloignées de la Côte, & entre des rochers à fleur d'eau: mais cette route étant dangereuſe, on fut obligé de laiſſer filer les ancres juſqu'à la profondeur de

cent

cent brasses & davantage, de peur que nous n'allassions nous briser sur ces rochers. Et pour ne pas nous affaler sur la côte pendant la brume, notre Chaloupe nagea sur l'avant, & l'on ne fit route que la sonde en main.

L'*Anne* que nous avions perdu fut plus de vingt jours à tourner autour du *Qeens-Fore-land* pour découvrir le havre où nous devions mouiller; sans pouvoir passer, à cause des glaces. Ce Vaisseau se rendit enfin le 23. Juillet à *Hattons-head land* dans le Détroit, où sept Vaisseaux de notre Flotte étoient à l'ancre. On peut juger de la joye de se revoir après avoir essuyé tant de dangers.

Le 24. le *François* nous joignit aussi. Ce Vaisseau qui avoit fait route pendant plusieurs jours de conserve avec notre Vice-Admiral, nous en donna des nouvelles & du *Bridgewater*, qu'il avoit perdu après l'avoir dégagé d'entre les glaces. Les deux autres qui nous manquoient s'y étoient plus engagez que jamais. Le *Gabriel* étoit entré dans le Détroit de *Frobisher*, tenant route du Cap Occidental de *Queens-Fore-land*, & par derriere cette terre jusqu'aux Cap *Goodhope*. Il trouva dans le nouveau *Détroit*, par lequel il venoit de passer, un courant si violent, que sans un vent favorable il lui auroit été impossible de naviger-là.

Le 26 il tomba plus d'un pied de neige, qui se gêloit à mesure qu'elle tomboit.

Le 27. le *Bridgewater* s'étant dégagé vint mouiller à *Hattons-head-land* près de la Flotte. Il étoit si délabré que pour le tenir à flot on en tiroit par heure près de trois cens bâtonnées d'eau. Nous aprimes par ce Vaisseau que

que le Détroit étoit baricadé par ces glaces & qu'il étoit impoſſible d'aller à la Baye de *Warwick*.

Ce raport acheva de jetter nos hommes dans une conſternation, qui fut ſuivie de murmures contre l'Admiral: mais ſans ſe mettre en peine de ces murmures, il réſolut de chercher ſon havre, ou de mourir dans l'entrepriſe: & là deſſus on fit le ſignal pour ſe rendre ſous ſon pavillon, à quoi l'on obéït avec joie, parce qu'on prit ce ſignal pour un ordre d'aller mouiller à *Hattons-head-land*. Notre Admiral mit à la voile, après avoir ſoufert un orage qui paſſa preſque auſſi-tôt. Tandis qu'à voiles ferlées il ſe laiſſoit dériver entre les glaces, il y trouva heureuſement un paſſage. La Flotte ſuivit & l'on ſe vit enfin tous enſemble le trente-uniéme de Juillet, après mille peines & mille fatigues au havre ſi deſiré. L'Admiral heurta à l'entrée de la Baie de *Warwick* avec tant de violence contre un glaçon, qu'après avoir ſauté de deſſus ſes ancres il s'y fit une telle voie d'eau, qu'on eut peine à le tenir à flot.

Le Vaiſſeaux du Lieutenant Admiral *Fenton* avoit été le plus engagé dans les glaces, mais il ſe tira d'afaire en ſe tenant toûjours à l'ancre ſous ces lourdes maſſes, comme ſous un boulevard; & malgré cela il arriva dix jours avant tous les autres. *Fenton* avoit déja découvert pluſieurs mines & avancé dix lieues dans le pays ſans trouver d'habitation. Après quoi étant retourné à ſon bord, il avoit réſolu d'attendre encore ſept jours l'arrivée de la Flotte. Après cela la Flotte n'arrivant pas il s'en ſe-

roit retourné, parce qu'il commençoit à manquer de vivres.

L'Admiral étant à terre tint conſeil ſur les moyens d'executer promtement le deſſein de découvrir les lieux où pourroit être la meilleure terre minerale. On delibera ſur l'ordre qu'on obſerveroit étant à terre, & ſur l'endroit qu'on choiſiroit pour batir un Fort & une Maiſon pour ceux qui devoient y paſſer une année.

Le 1. Août chaque Capitaine fit mettre à terre dans l'Ile de la *Comteſſe*, par ordre du Général, les Soldats & les travaillleurs. On y porta les proviſions, les tentes &c. afin que l'on pût amaſſer inceſſamment la quantité neceſſaire de matiere Minerale pour en charger les Vaiſſeaux.

On fit la revüe des hommes, après quoi on mit chacun à l'ouvrage.

Le 2. on publia à ſon de Trompe les ordres du Général *Frobisher*.

Pendant que les Matelots faiſoient leur Ouvrage, les Chefs cherchoient les lieux propres à foüir, les Rafineurs faiſoient l'eſſai de la matiere, & ceux qui s'étoient embarquez en qualité de Volontaires n'étoient pas non plus ſans rien faire.

Le même jour le *Gabriel* arriva de la part du Vice-Admiral, qui étoit pris dans les glaces près de *Mount-Oxford*. Toute la Flotte s'étoit raſſemblée excepté 4. Vaiſſeaux, & celui qui s'étoit ouvert & avoit coulé bas dans les glaces. Ces 4 Vaiſſeaux étoient le *Thomas Allen* Vice-Admiral, l'*Anne*, le *Thomas d'Ipswich* & la *Lune*. L'abſence de ces Vaiſſeaux retar-

tardoit notre travail, parce qu'ils avoient les meilleurs Ouvriers & prèsque toutes les provisions nécessaires pour l'habitation.

Le 9. L'Admiral assembla son Conseil, au sujet du Fort & de la Maison qu'on devoit batir pour ceux qui hiverneroient. On délibera d'envoier incessamment les Massons & les Charpentiers à l'Ouvrage. Mais avant que de commencer le Batiment, on examina ce que chaque Vaisseau avoit apporté pour l'édifice, & il se trouva qu'il n'y avoit de matiere que pour deux côtez. Encore n'étoient-ils pas bien entiers; parce qu'il avoit falu employer diverses planches, des apuis, des poteaux, & des pieces de bois contre l'impetuosité des glaces, lorsque nos Vaisseaux s'y étoient trouvé investis. De plus après une supputation exacte des provisions, on vit qu'il n'y auroit pas assez de boisson pour cent hommes, qui étoient destinez à passer l'hyver: parce que la plûpart des provisions étoient, comme j'ai déja dit, chargées sur les quatre Vaisseaux non arrivez. *Fenton* s'ofrit d'hyverner avec soixante hommes. On appella les Massons & les Charpentiers, qui demanderent 9. semaines pour construire une loge qui put tenir soixante hommes; & même ils supposoient que l'on eut assez de bois. Mais comme on ne pouvoit tout au plus séjourner encore que vingt-six jours, l'Admiral conclut, *qu'il falloit s'en retourner sans faire d'habitation*, & l'on donna ordre à *Selman* Ecrivain, d'enregitrer cette résolution, *pour en rendre compte à la Reine, & aux interessés dans cette Navigation.*

Le 6. Août trois de nos Navires vinrent avec beaucoup de travail, jusqu'à la pointe de *Leicester*, esperant de trouver le côté meridional du Détroit sans glaces; mais ils tomberent dans un calme, & ne pouvant avancer, ils furent bien-tôt plus engagez que jamais dans les glaces que le Courant amenoit.

Tant de calamitez, les dangers continuels où l'on se voioit, & le peu d'aparence qu'il y avoit de pouvoir être plus long-tems dans un parage où les cordages se geloient toutes les nuits, en sorte que l'on ne pouvoit plus faire la manœuvre, firent penser à prendre d'autres mesures. On tint le 8. Août Conseil & l'on proposa, *de chercher un Port pour radouber les Vaisseaux & se rafraichir, afin de s'en retourner incessamment en Angleterre; & qu'après tant de dangers d'où Dieu nous avoit tiré, ce seroit le tenter, que de se remettre dans le peril. &c.*

On alleguoit, au contraire, *que chercher un havre dans des mers si dangereuses, c'étoit se mettre doublement dans le danger de tenir; que quand même on auroit le bonheur de ne pas échouer sur les rochers qui se trouvent près des Côtes les plus saines de ces parages, on n'échaperoit pas une autre fois à la fureur des glaces que les marées & les Courans très rapide y jettent. Sans parler de plusieurs autres accidens.* On ajoutoit, pour faire sentir l'inconvenient qu'il y auroit à mouiller; *que l'air devenu très froid menaçoit d'une violente gelée, qu'il valoit donc mieux tenir la mer, que de se jetter dans un mauvais havre, pour boucher une*

voye d'eau, & courir le risque d'y être enfermé tout l'hyver.

Best declara *qu'il regardoit ce promt retour en Angleterre comme honteux ; que pour lui il aimoit mieux s'exposer à tout, &c.*

J'ai, ajouta-t-il, *dans mon Vaisseau une Chaloupe de cinq tonneaux en fagot. Elle a été destinée pour ceux qui doivent hyverner. J'ofre de la monter & de m'en servir, si l'on veut ; je verrai s'il y a moyen de franchir le peril des glaces, &c.*

Cette résolution étoit veritable & sincere, quoi qu'il vit bien que la plûpart de ses gens aimeroient mieux chercher un abri dans le dessein de s'en retourner ensuite, mais il se flatoit de pouvoir gagner une partie de son Equipage. Il jugeoit donc à propos de courir le long de la Côte, pour voir si quelques-uns de nos Vaisseaux maltraitez des glaces dans la derniere tempête, n'auroient pas effectivement cherché un abri au premier havre pour se rafraichir & pour se donner le radoub plûtôt, que de commettre encore une fois leur salut aux glaces : C'étoit d'ailleurs dans ce même parage qu'ils avoient perdu l'Admiral, & le reste de la Flotte.

Best croyoit encore de pouvoir trouver un lieu propre à s'y tenir une autre fois ; il esperoit de découvrir quelques minieres pour y faire sa Cargaison ; ce qui lui étoit beaucoup plus commode, par le voisinage de la haute Mer, qu'il ne l'auroit été plus avant dans le Détroit : parce qu'il y auroit beaucoup moins à craindre des glaces. Quoiqu'il en soit, il s'en tenoit à la résolution de croi-

ser près de cette Côte aussi long-tems qu'il seroit possible, & de ne point s'écarter les uns des autres; afin de pouvoir se secourir mutuellement, pendant que l'on enverroit les Chaloupes sous la conduite de deux ou trois bons Pilotes chercher une Baie où l'on put trouver un mouillage.

Malgré cette résolution le *Thomas Ipswich* se separa la nuit suivante & fit route vers l'*Angleterre*. Mais Best ne laissa pas de perseverer dans son dessein. Il alla avec la Chaloupe & le Canot de la *Lune* pour voir de trouver quelque rade dans une des Iles qui gisent au dessous de *Hattons-head-land*, esperant d'apprendre des nouvelles de la Flotte, ou de découvrir de ce coté là quelques Mines. Enfin il eut le bonheur de trouver un ancrage passablement bon, où les Vaisseaux pouvoient être assez commodement à l'abri.

Il découvrit encore de ce coté-là une grande Ile dont la terre est noire. Il en fit rapport aux Equipages, n'oubliant rien pour les encourager à nager vers l'Ile. Ils y trouverent en effet une prodigieuse quanté de mineral; & si la bonté de cette Terre eut répondu à la quantité, ils y en auroit eu assez pour les plus avides. Ce prétendu bonheur que le Capitaine regarda comme une veritable benediction, fit donner le nom de *Best Blessing* (*Benediction de Best*) à l'Ile. Après une si bonne aubaine il retourna le 9. Août à 10 heures du soir plein d'esperance & de joie a son bord, où ses gens l'attendoient avec beaucoup d'impatience.

Le jour suivant ils entrerent dans la rade par

par un vent assez passable, le *Bot* nageant de l'avant pour sonder. Malgré cette precaution, l'*Anne* entrant dans le havre toucha sur un rocher à fleur d'eau & y resta échoüé sur le côté jusqu'au retour de la marée: de sorte que sans la grande vergue du grand mast il se seroit entierement renversé au montant du flot. On tira plus de deux mille batonnées d'eau avant que le Vaisseau pût être remis à flot. Aussi-tôt qu'on fut à la rade, les Matelots donnerent le raboub aux Vaisseaux & les calfeutrerent, pendant que les travailleurs aux Mines assembloient en toute diligence le plus de matiere qu'il étoit possible. On monta la Chaloupe qu'on avoit portée en fagot, & l'on trouva que l'on n'avoit ni courbes, ni autres renforcemens, ni cloux, ni chevilles de fer, pour attacher les parties de ce petit Batiment. Par bonheur il se trouva un Forgeron parmi l'Equipage ; mais comme on n'avoit ni enclume, ni marteau, on fit de necessité vertu. Deux petits souflets tinrent lieu d'un grand, une piece d'Artillerie servit d'enclume, les pincettes, les grils, & les peles servirent à faire des cloux & des chevilles de fer.

Le 11. Août *Best* & son Lieutenant allerent au sommet du Cap de *Hattons head-land*, qui est le plus élevée de tout ce Détroit, lever un plan des parties les plus basses de cette Côte, & découvrir, autant qu'il seroit possible, s'il y avoit encore beaucoup de glaces dans le passage, quelles mines il pouvoit y avoir &c. On y trouva beaucoup de cette matiere que l'on croioit produire de l'or, &

Beſt fit dreſſer une eſpece de croix de pierre au haut de *Hattons-head-land*, pour faire voir que des Chrétiens y avoient paſſé.

Le 17. lui & ſes gens donnerent la chaſſe à un grand Ours blanc, dont ils eurent peine à venir à bout vingt hommes armez qu'ils étoient. Ils veçurent de cet Ours pendant plusieurs jours.

Le 18. après avoir achevé de monter la Chaloupe, ce qui ne ſe fit pas ſans peine, *Beſt* réſolut de s'y hazarder pour embouquer dans le Détroit de *Frobisher*. On tacha de l'en diſſuader, & le Charpentier qui l'avoit montrée n'oublia rien pour l'aſſurer lui-même *qu'il ne s'y hazarderoit pas*, parce que ce petit Batiment ne tenoit qu'à de mauvaiſes chevilles de fer, &c.

C'en fut aſſez pour faire perdre courage aux Matelots qui devoient être de l'entrepriſe: & le Capitaine lui-même ne voulant pas être accuſé d'entétement & d'imprudence, au cas que cette courſe ne pût réüſſir, déclara au Lieutenant & aux Matelots les plus experimentez, *qu'il y alloit de ſon honneur en cette afaire, qu'il vouloit chercher l'Admiral, pour lui communiquer la grande valeur du Mineral qu'il avoit trouvé; qui ſeulement à l'œil, étoit peut-être du moins auſſi bon que l'autre. Mais cependant, ajouta t'il, la vue ſeule en eſt juge, & il ſe peut bien que ce ne ſoit que des pierres inutiles. Dites moi donc en conſcience, ſi la Chaloupe eſt aſſez forte, pour pouvoir s'y hazarder. A quoi le Charpentier répondit qu'oui, pourvu qu'on évitât les glaces & qu'il ne s'élevât point d'orage.* Là deſſus *Jean Gray* Pilote à bord de

de l'*Anne*, déclara courageusement qu'il suivroit le Capitaine dans cette entreprise, & cette résolution piqua d'honneur plusieurs Matelots. *Best* partit en compagnie de dix-neuf personnes sur la Chaloupe, avec des vivres & autres provisions. Son Vaisseau resta à l'ancre, & pour lui, faute de vent, il suivit la Côte du *Sud* & fit trente lieues en ramant; jusqu'à ce qu'il fut au plus dangereux du Détroit. Alors il passa à l'autre bord, & suivant la Côte du *Nord*, il tint route vers l'Ile de la *Comtesse* dans la Baïe de *Warwick*, esperant que de cette maniere il pourroit découvrir la Flotte, ou trouver quelques débris du naufrage.

Après plus de quarante lieues à l'embouchure du Détroit, ce ne fut pas sans danger qu'on traversa vers l'autre rivage. La force du courant fit dériver si avant, que la nuit d'après on fut obligé de mouiller entre des rochers près de la Côte brisée de l'*Ile de Gabriel*, un peu au dessus de la *Baie* de *Warwick*. On trouva près du rivage des pierres élevées en croix: signes que des Chrétiens avoient passé là.

Le vingt-deuxiéme d'Août, on eut la vue de la Baie de *Warwick*. On pouvoit la reconnoître distinctement du sommet d'une Colline. Continuant à ranger la Côte du *Nord*, on aperçut de la fumée sous une montagne. Quand on fut un peu plus près, on distingua des hommes qui faisoient voltiger une espece de drapeau. Comme les naturels du pays avoient accoutumé d'en faire autant quand ils apercevoient quelqu'une de nos

Chaloupes, on se douta que ce pourroient être des Sauvages. On découvrit ensuite quelques tentes & l'on distingua les couleurs de ces drapeaux, qui étoient blancs & rouges. Cependant comme on ne voioit ni vaisseau ni havre, à quatre ou cinq lieues à la ronde, & que d'ailleurs on croioit qu'aucun de nos gens n'avoit eu la pensée d'aller par là, on ne savoit quel jugement faire. On s'imaginoit que quelques Vaisseaux de nôtre Flotte batus de l'orage & déroutez par la brume pourroient bien être venus faire naufrage de ce coté-là entre les glaces & les rochers; que nos hommes y auroient été pillez par les naturels de cette Côte, & qu'ils se servoient de ces pavillons pour attirer les autres. Sur cela *Best* & ses gens resolurent d'aller enlever ces drapeaux aux Sauvages prétendus: mais à la fin on découvrit que ces Sauvages étoient des Anglois.

Lors que *Best* fut près du rivage, il ordonna au *Bot* de rester en mer, par précaution, afin que les gens du *Bot* se pussent tirer du danger en cas de malheur. Etant à portée on se hêla de part & d'autre suivant l'usage de mer, & l'on se reconnut avec la plus grande joye du monde: ce qui n'est pas surprenant, puisqu'on se revoyoient enfin après avoir essuyé mille dangers.

Le Vice-Amiral l'York venoit d'arriver à cette Côte, pour faire fouiller dans une Mine que l'on y avoit découverte, & qu'il avoit nommée la *Mine de la Comtesse de Sussex*. Pour *Best*, il alla à la *Baye de Warwick* conferer avec *Frobisher*, & faire éprouver par les fondeurs la matiere minerale qu'il avoit trouvée

à

à *Best Blessing*, dont il avoit apporté des montres, après quoi il devoit retourner à son bord.

Après avoir conferé avec d'Admiral, & reçu les ordres, il chargea son Vaisseau de cette terre, qui fut trouvée bonne, à l'épreuve qui en fut faite.

Le 23 *Best* fut au Conseil qui se tint à Bord de l'*Aide*. On y regla diverses choses sur la maniere dont il faudroit se conduire l'année suivante.

Le 24 le Général alla avec deux Chaloupes & beaucoup de monde à *Bear-Bay* (la *Baye des Ours*). Il ordonna à *Best* de l'attendre avec ses hommes, & d'essayer de surprendre quelques habitans du pays. Il en paroissoit de tems en tems & l'on en voyoit quelquefois sept ou huit barques à la fois, qui rodoient sans doute pour surprendre ceux qui travailloient aux Mines, qui n'étoient pas en grand nombre. Mais lorsqu'il y avoit un gros Bâtiment mouillé à la Rade, ces Sauvages prévoyant qu'il devoit y avoir beaucoup de monde, prenoient la fuite & n'avoient garde de paroître. On se flatoit de pouvoir investir avec des Chaloupes, l'Ile où ils avoient accoutumé de se montrer & d'en surprendre quelques-uns. Mais avant que les notres fussent avancez, les Sauvages avertis par ceux de leurs gens qu'ils avoient posté sur les hauteurs, prirent la fuite, laissant près de leurs trous un des plus grans Javelots dont ils se servent. Le Général auroit bien voulu amener en *Angleterre* quelques-uns de ces Sauvages, mais ils avoient apris

à

à ne se pas aprocher trop près de nos gens.

Best s'en alla le même jour à *Hattons-headland* où étoit son Vaisseau. Il y arriva le 25. du mois. Il trouva son Navire chargé & tout prêt à faire voile : de sorte qu'il repartit le jour suivant par la *Baye de Warwick*, mais il n'y arriva que le 28. parce qu'il mit à terre à *Bearbey* quelques travailleurs, afin que ceux de nos Vaisseaux qui n'avoient pas encore leur charge se trouvassent plûtôt en état de mettre à la voile.

Le 30 l'*Anne* s'échoua. Il s'y fit huit ouvertures, par les rochers & par les glaces. Le même jour la maison, que l'on avoit portée en fagot, & que *Fenton* avoit ordonné de bâtir dans l'Ile de *Warwick*, fut achevée. Les Massons la firent à chaux & à sable, afin qu'elle fut plus durable, & que l'on pût voir l'année suivante si les neiges, les glaces, les orages & les Sauvages l'auroient épargnée. On vouloit tacher d'aprivoiser ces hommes farouches & brutaux, & voir si on les trouveroit plus dociles à notre retour. On laissa dans la maison diverses bagatelles, comme des coutaux, des sonettes, (dont ils sembloient s'accommoder volontiers,) des figures d'hommes, de femmes & de Cavaliers en plomb, des miroirs, des sifflets, des pipes, de la verroterie & choses pareilles. On y fit un four & l'on y laissa du pain, afin qu'ils pussent en gouter. On enterra le bois destiné pour bâtir un Fort, & l'on ensemença la Terre de poids, de froment & autres grains, pour voir si elle produiroit bien.

Après que la Flotte eut sa charge, *Frobisber*

her aſſemblant ſes gens leur dit, *qu'il auroit voulu découvrir le pays beaucoup plus avant qu'il ne l'avoit fait encore; que ſon but ne ſeroit pas ſeulement de ramener en Angleterre ſes Vaiſſeaux chargés, mais qu'il ſeroit auſſi bien aiſe de pouvoir faire un rapport exact & circonſtancié de la qualité du pays. Que cette réſolution ne pouvant être executée alors, il jugeoit devoir s'en retourner au plutôt à cauſe des brumes épaiſſes, des neiges, des orages & des glaces auſquelles on ſe voyoit expoſé par l'aproche de l'hyver: que ſi par malheur les vents contraires venoient à ſurprendre, on ſe trouveroit aſſiegé des glaces, où il faudroit perir de faim, de froid & de miſere.* Cependant avant que de partir, le Général voulut tenter encore de penetrer plus avant au Nord du Détroit avec ſa Chaloupe, & il découvrit que les Terres autour de *Bear Bay* & de l'Ile *Holtes* ne font point partie du Continent, comme il l'avoit crû, mais que ce ſont des Iles qui font de ce côté là une eſpece d'*Archipelage*.

Nous mimes à la voile & ſortimes tous de la *Baye de Warwick* le 31. *Août*, excepté le *Judith* & *l'Anne*, qui firent aiguade ce jour là, & nous rejoignirent le jour ſuivant 1. Septembre. Ce jour là & le jour d'après nous eſſuiames un tems facheux & courumes beaucoup de riſque parmi les glaces & les rochers. Une partie de la Flotte ſe diſperſa, ſi bien que l'on ne ſe rejoignit plus.

Le *Bridgewater* qu'on avoit laiſſé en peril, fut contraint de prendre ſa route du côté *du Nord* par un paſſage inconnu, très dangereux & plein de rochers au deſſous des *Bear-Bay*, d'où il débouqua pourtant fort heureuſe

reusement dans la mer du *Nord* : cette mer qui est derriere le Détroit de *Frobisher* : dans laquelle *Frobisher*, comme on l'a dit, & d'autres après lui ont navigé & où l'on a découvert une grande Terre qui avance dans la mer. Tous ces Navigateurs ont crû qu'il y a là un passage à la mer du *Sud*. Le *Bridgewater* découvrit au *Sud-Est* de *Friselande* à 57 *D.* & demi de latitude une grande Ile inconnue auparavant. Cette Ile dont le *Bridgewater* rasa la Côte pendant trois jours, parut fertile & agreable.

FIN.



